

FACULTÉ DE DROIT DE PARIS

DE L'ADMINISTRATION

DES

PROVINCES SÉNATORIALES

sous l'Empire romain

THÈSE POUR LE DOCTORAT

L'ACTE PUBLIC SUR LES MATIÈRES CI-DESSUS

Sera soutenu le Mardi 19 Avril 1898 à 2 h. 1/2.

PAR

CYPRIEN HALGAN

Avocat à la Cour d'appel

Président : M. GIRARD, professeur.
Suffragants } MM. CHÉNON, professeur.
SALEILLES, agrégé.



PARIS

ANCIENNE LIBRAIRIE THORIN ET FILS

ALBERT FONTEMOING, ÉDITEUR

Libraire des Écoles Françaises d'Athènes et de Rome
du Collège de France, de l'École Normale Supérieure
et de la Société des Études historiques.

4, RUE LE GOFF, 4

1898

THÈSE

POUR

LE DOCTORAT

La Faculté n'entend donner aucune approbation ni improbation aux opinions émises dans les thèses; ces opinions doivent être considérées comme propres à leurs auteurs.

FACULTÉ DE DROIT DE PARIS

DE L'ADMINISTRATION

DES

PROVINCES SÉNATORIALES

sous l'Empire romain

THÈSE POUR LE DOCTORAT

L'ACTE PUBLIC SUR LES MATIÈRES CI-DESSUS

Sera soutenu le Mardi 19 Avril 1898 à 2 h. 1/2.

PAR

CYPRIEN HALGAN

Avocat à la Cour d'appel

Président : M. GIRARD, professeur.
Suffragants } MM. CHÉNON, professeur.
SALEILLES, agrégé.



PARIS

ANCIENNE LIBRAIRIE THORIN ET FILS

ALBERT FONTEMOING, ÉDITEUR

Libraire des Écoles Françaises d'Athènes et de Rome
du Collège de France, de l'École Normale Supérieure
et de la Société des Études historiques.

4, RUE LE GOFF, 4

1898

A LA MÉMOIRE DE MON PÈRE

BIBLIOGRAPHIE

I. — Recueils épigraphiques et textes.

- BRUNS. — *Fontes juris romani antiqui*. Fribourg, 1887.
- Corpus inscriptionum Atticarum consilio et auctoritate academix litterarum borussicæ editum*, 3 vol. in-fol., Berlin, 1873 et ann. suiv.
- Corpus inscriptionum Græcarum auctoritate et impensis academix litterarum regiæ borussicæ editum*, 4 vol. in-fol., Berlin, 1828-1877.
- Corpus inscriptionum Latinarum consilio et auctoritate academix litterarum regiæ borussicæ editum*, in-fol., Berlin, 1863 et ann. suiv.
- Ephemeris epigraphica, corporis inscriptionum Latinarum supplementum edita jussu instituti archæologici romani*, gr. in-8, Berlin, 1873 et ann. suiv.
- P. F. GIRARD. — *Textes de droit romain*, Paris. 1895.
- Inscriptions romaines de l'Algérie recueillies et publiées par M. Léon Renier*, in-fol., Paris, 1855 et ann. suiv.
- Inscriptiones antiquæ totius orbis romani in absolutissimum corpus redactæ curis Jani Gruteri*, 2 vol. in-4. Amsterdam, 1807.
- Inscriptionum latinarum amplissima collectio. Edidit J. Casp. Orellius*, 2 vol. gr. in-8, Zurich, 1828.
- Volumen tertium collectionis Orellianæ supplementa emendationesque exhibens. Edidit Guil. Henzen*, 1 vol. gr. in-8. Zurich, 1856.
- Itinerarium Antonini et Hierosolymitanum ex manu scriptis ediderunt Parthey et Pinder*. Berlin, 1848.
- L'année épigraphique* [René Cagnat], particulièrement : an-

- née 1889 (Paris, 1890), p. 19, col. 1 : inscription provenant des fouilles du *Forum* d'Auguste ; et année 1888 (Paris, 1889), p. 8, col. 1 : fragment d'inscription découvert à Tanger par M. de la Martinière.
- LE BAS ET WADDINGTON. — *Voyage archéologique en Grèce et en Asie Mineure*, in-4, Paris, 1847 et ann. suiv.
- Tabula Peutingeriana*, dans Fortia d'Urban, *Recueil des Itinéraires anciens*, p. 195-312. Paris, 1845.
- PAULUS VIERECK. — *Sermo græcus quo senatus populusque romanus magistratusque populi romani usque ad Tiberii Cæsaris ætatem in scriptis publicis usi sunt examinatur*. Gottingæ, 1888, in-4.
- WILMANS. — *Exempla inscriptionum latinarum*, 2 vol. in-8, Berlin, 1873.

II. — Commentaires et ouvrages modernes.

- A. ALLMÉR. — *Les gestes du dieu Auguste d'après l'inscription du temple d'Ancyre*. Vienne, 1889.
- W. T. ARNOLD. — *The roman system of provincial administration to the accession of Constantin the great*. London, 1879.
- E. BEAUDOUIN. — *Étude sur le jus italicum*. Paris, 1883.
- DE LA BERGE. — *Essai sur le règne de Trajan* [thèse de doctorat ès lettres]. Paris, 1877.
- A. BERNARD. — *Le temple d'Auguste et la nationalité gauloise*, gr. in-4. Lyon, 1864.
- BEURLIER (l'abbé). — *Essai sur le culte rendu aux empereurs romains* [thèse de doctorat ès lettres]. Paris, 1891.
- G. BOISSIER. — *La religion romaine d'Auguste aux Antonins*, (tome I, p. 166 et ss.). Paris, 1874.
- *Les provinces orientales de l'Empire romain* (Revue des Deux-Mondes, 1^{er} juillet 1874, p. 111-117).
- BOISSIÈRE. — *L'Algérie romaine*, 2 vol. Paris, 1883.
- BORGHESI. — *Œuvres complètes*, 5 vol. Paris, 1869.

- BORSARI. — *Geographia ethnologica e storica della Tripolitania Cirenaica e Fezzan con cenni sulla storia di queste regioni e sul silfo della Cirenaica*. Napoli-Palermo, 1888.
- BOUCHÉ-LECLERCQ. — *Manuel des institutions romaines*. Paris, 1886.
- Bulletin archéologique du comité des travaux historiques*. Paris, 1882 et ann. suiv.
- Bulletin critique*. Paris, 1880 et ann. suiv.
- Bulletin des antiquités africaines*. Paris, 1877 et ann. suiv.
- Bulletin de correspondance hellénique*. Paris, 1877 et ann. suiv.
- Bullettino dell' Istituto di diritto romano*. Paris, 1888 et ann. ss., principalement 1888-1889 : étude de M. Alibrandi, *Sopra una legge romana contenuta in una iscrizione narbonese*.
- BURMANN. — *Vectigalia populi romani*. Leidæ, 1734, in-4.
- CAGNAT. — *Étude historique sur les impôts indirects chez les Romains*. Paris, 1882.
- *De municipalibus et provincialibus militiis in imperio romano*. Paris, 1880.
- *Cours d'épigraphie latine*, Paris, 1890.
- CANTACUZÈNE. — *Impôts sur l'importation et l'exportation des marchandises à Rome* [thèse de doctorat en droit]. Paris, 1894.
- CARETTE. — *Les assemblées provinciales de la Gaule romaine* [thèse de doctorat en droit]. Paris, 1895.
- CEULENEER (DE). — *Septime Sévère*. Bruxelles, 1880.
- COLUMBA. — *Gli studi geografici nel primo secolo*. Torino-Palermo, 1893.
- CORTÈS Y LOPEZ. — *Diccionario epigrafico historico de la España antigua*, 3 vol. Madrid, 1835.
- CUNTZ. — *De Augusto Plinii geograficorum auctore* [thèse]. Bonn. 1888.
- DAREMBERG ET SAGLIO. — *Dictionnaire des antiquités grecques et romaines*. Paris, in-4 (en cours de publication).
- DESJARDINS. — *Géographie historique et administrative de la Gaule romaine*, 3 vol. Paris, 1876-1885.

- DORSCH. — *De civitatis romanæ apud Græcos propagatione* [Dissertatio inauguralis historica]. Breslau, 1887, broch. gr. in-8.
- DUGIT. — *Étude sur l'aréopage athénien* [thèse de doctorat ès lettres]. Paris, 1867.
- DURUY. — *Histoire des Romains*, 5 vol. Paris, 1870-1879.
- ECKHEL. — *Doctrina nummorum veterum*, 8 vol. in-4. Vienne, 1792-1798.
- FUSTEL DE COULANGES. — *Histoire des institutions politiques de l'ancienne France* (tome I : *La Gaule Romaine*). Paris, 1877.
- *Mémoire sur l'île de Chio*. Paris, 1857, broch. in-8.
- GUÉRIN. — *Voyage archéologique dans la régence de Tunis*, 2 vol. in-8. Paris, 1862.
- GOYAU. — *Chronologie de l'Empire romain*. Paris, 1891.
- GUIRAUD. — *Les assemblées provinciales dans l'Empire romain*, Paris, 1887.
- HEITZ. — *De politico Græciæ statu inde ab Achaici fœderis interitu usque ad Vespasianum*. Strasbourg, 1851 in-8.
- HENZE. — *De civitatibus liberis quæ fuerunt in provinciis populi romani*. Berlin, 1892.
- Hermes, *Zeitschrift für Classische philologie*, in 8. Berlin, 1866 et ann. suiv.
- HERTZBERG. — *Histoire de la Grèce sous la domination des Romains* (traduction Bouché-Leclercq), 3 vol. gr. in-8. Paris, 1886-1888.
- HERZOG. — *Galliæ Narbonensis provinciæ romanæ historia*. Leipzig, 1869, in-8.
- HIRSCHFELD. — *Untersuchungen auf dem gebiete der römischen Verwaltungsgeschichte*, in-8, Berlin, 1876.
- HOUDOY. — *De la condition et de l'administration des villes chez les Romains* [thèse de doctorat en droit]. Paris, 1875.
- HUSCHKE. — *Ueber den Census zur Zeit der Geburt J.-C. gehaltenen census*. Breslau, 1889.

Inscriptions et Belles-Lettres (Comptes rendus de l'Académie).
Séance du 11 octobre 1889. A. de Barthélémy, *Les cités alliées et libres de la Gaule d'après les monnaies.*

KIEPERT. — *Manuel de géographie ancienne* (traduction E. Ernault). Paris, 1887.

KLEIN. — *Die Verwaltungsbeamten der provinzen des römischen Reichs bis auf Diocletian* (Sicilien und Sardinien) Bonn, 1878, in-8.

KUBITSCHK. — *Imperium romanum tributim describitum.* Leipzig, 1889.

— *De romanarum tribuum origine ac propagatione.* Vienne, 1882.

LABOULAYE. — *Essai sur les lois criminelles des Romains.* Leipzig, 1845.

LACOUR-GAYET. — *Antonin le Pieux et son temps* [thèse de doctorat ès lettres]. Paris, 1868.

MADVIG. — *L'État romain, sa constitution et son administration* (traduction Morel), 5 vol. in-8. Paris, 1883.

MARQUARDT. — *Organisation de l'Empire romain* (traduction Weiss et P. L. Lucas), 2 vol. gr. in-8. Paris, 1889 [correspondant aux tomes VIII et IX du Manuel des antiquités romaines de Mommsen-Marquardt].

— *Organisation financière et Organisation militaire* (traduction Vigie), 2 vol. gr. in-8. Paris, 1888 et 1891 [correspondant aux tomes X et XI du Manuel des antiquités romaines de Mommsen-Marquardt].

MARX. — *Essai sur les pouvoirs du gouverneur de province sous la République romaine et jusqu'à Dioclétien* [thèse de doctorat en droit]. Paris, 1880.

Mélanges d'archéologie et d'histoire. Paris, 1881 et ann. ss.

MIONNET. — *Description des médailles antiques*, 18 vol. in-8. Paris, 1806-1837.

MISPOULET. — *Les institutions politiques des Romains.* Paris, 1883.

MOMMSEN. — *Le droit public romain* (traduction. P. F. Girard),

- 8 vol. gr. in-8. Paris, 1889-1896 [correspondant aux tomes I à VII du Manuel des antiquités romaines de Mommsen-Marquardt].
- *Histoire romaine* (traduction Cagnat et Toutain), 4 vol. Paris, 1887-1889.
- *Étude sur Pline le Jeune* (traduction Morel), dans la Bibliothèque de l'Ecole des Hautes-Etudes (Fasc. 15), 1873.
- Res gestæ divi Augusti ex monumentis Ancyrano et Apolloniensi*, gr. in-8. Berlin, 1883 (2^e éd.).
- MONCEAUX. — *De communi Asiæ provinciæ* (KOINON ΔΣΙΑΣ). [thèse de doctorat ès lettres]. Paris, 1885.
- MOULIN. — *Impôts indirects créés par Auguste* [thèse de doctorat en droit]. Paris, 1894.
- MÜLLER. — *Numismatique de l'ancienne Afrique*.
Vol. 1. — Les monnaies de la Cyrénaïque.
Vol. 2. — Les monnaies de la Syrie et de la Byzacène.
Vol. 3. — Les monnaies de la Numidie.
Copenhague, in-4, 1860-1874.
- PACHO. — *Voyage dans la Marmarique, la Cyrénaïque et les oasis d'Audjelah et de Maradèh*. Paris, 1828 (avec atlas in-fol.).
- PALLU DE LESSERT. — *Études sur le droit public et sur l'organisation sociale de l'Afrique romaine*. Broch. in-8. Paris, 1884.
- PALMA DI CESNOLA. — *Cyprus, its cities, tombs and temples*. London, 1877.
- PAULY-WISSOWA. — *Real encyclopædie* (particulièrement articles : Asia, Bythinia).
- PERROUD. — *De Syrticis Emporiis* [thèse de doctorat ès lettres]. Paris, 1881.
- PETIT DE JULLEVILLE. — *Histoire de la Grèce sous la domination des Romains*, in-12. Paris. 1879.
- POISNEL. — *Recherches sur l'abolition de la vicesima hereditatum*. Paris, 1883.

Revue africaine.

Revue générale du droit. Paris, 1877 et ann. ss., particulièrement (année 1896) article de M. E. Beaudouin : *La colonisation romaine dans l'Afrique du Nord.*

Revue générale des sciences (Numéro du 30 novembre 1896 : article de M. Cagnat sur la Tunisie.

ROCHETTE. — *Histoire critique de l'établissement des colonies grecques*, 4 vol. in-12. Paris, 1875.

ROSSBERG. — *Quæstiones de rebus Cyrenarum provinciæ romanæ.* Francfort, in-8 (s. d.).

ROSSPATT. — *De Corsica insula a Romanis capta.* Monasterii, 1850.

RUGGIERO (DE). — *Dizionario epigraphico.* Roma (en cours de publication) spécialement : article *Africa*, fasc. 11, p. 334 ; article *Ædis habens jurisdictionem*, I, p. 253.

DE LA SAUSSAYE. — *Numismatique de la Gaule romaine.* Blois-Paris, 1842, in-4.

SCHOEMANN. — *Antiquités grecques* (traduction Galuski), 2 vol, Paris, 1887.

SCHOENEMANN. — *De Bithynia et Ponto provincia romana.* Goettingæ, 1854, in-4.

DE SERRADIFALCO. — *Antichità di Sicilia*, 5 vol. in-fol. (174 pl.). Palermo, 1832-1842.

SVORONOS. — *Numismatique de la Crète ancienne*, in-4. Mâcon, 1890.

THRIGE. — *Res Cyrenensium*, in-8. Halfniæ, 1828.

TISSOT. — *Fastes de la province romaine d'Afrique.* Paris, 1885.

TOUTAIN. — *Les cités romaines de la Tunisie* [Bibliothèque des Ecoles françaises d'Athènes et de Rome, fasc. 72]. Paris, 1896.

VIGIÉ. — *Les douanes de l'empire romain* [Société Languedocienne de géographie], 1883.

VIOLLET. — *Histoire des institutions politiques et administratives de la France.* Paris, 1870.

- WADDINGTON. — *Fastes des provinces asiatiques de l'Empire romain depuis leur origine jusqu'au siècle de Dioclétien*. Paris, 1872, in-8.
- WALTER. — *Histoire du droit criminel chez les Romains* (traduction Piquet-Damesme). Paris, 1863.
- WILLEMS. — *Le droit public romain*. Louvain-Paris, 1863.
- WOOD. — *Discoveries at Ephesus including the site and remains of the great temple of Diana*. London, 1877, in-8.
- ZIPPEL. — *Die losung der consularischen proconsuln in der früheren Kaiserzeit*. Königsberg, 1883.
- ZUMPT. — *Commentarii epigraphici*. Berlin, 1850.
- *Studia romana*. Berlin, 1859.
-

AVANT-PROPOS

Pour beaucoup de gens, l'histoire de l'époque impériale n'est qu'un vaste drame, dans laquelle la personne de l'empereur joue toujours le principal, sinon le plus triste rôle. Les actes de ce drame vont se déroulant nombreux et rapides ; tantôt la scène est à Caprée et tantôt elle est à Rome : partout l'on ne voit que crimes et complots, attentats et conjurations ; c'est à peine si, de ci de là, quelque calme épisode vient rompre la monotonie de ces multiples forfaits. L'esprit vivement frappé suit avec anxiété les mille péripéties de l'action ; il ne voit rien au delà.

Dans cette période qui embrasse les trois premiers siècles de l'ère moderne, il y a pourtant autre chose que des intrigues, autre chose que du sang répandu ; et c'est, à notre avis, concevoir les faits d'une bien étrange façon que de prétendre concentrer tout l'intérêt historique dans la seule enceinte du palais impérial.

Par de là la Méditerranée sont en effet de florissantes contrées, pays riches et d'antique civilisation. Rome se les est annexées, en même temps qu'elle leur a imposé le meilleur de ses institutions ; et voici que, sur ces bases nouvelles, grandit de jour en jour une puissance économique et sociale considérable, la puissance provinciale, avec laquelle les conquérants eux-mêmes devront bientôt compter.

Ici, il nous faut faire abstraction de nos préjugés et éviter de donner au mot « province » le sens restreint d'un territoire

arriéré, qu'habiteraient de petites gens paisibles, sans ambition, ennemis de tout ce qui pourrait gêner leur tranquille et routinière existence. Tout autre est le caractère du monde extra-italique. Par sa vitalité propre, par les ressources variées dont il dispose, il marche courageusement dans la voie du progrès ; nous le voyons même fouler aux pieds ses anciennes traditions, pour peu que ces traditions elles-mêmes contiennent des germes de décadence.

Rome, reconnaissante à ses vaincus de leur incessant effort, prend à tâche de leur porter secours : elle envoie ses magistrats, elle édicte des lois et cherche à acclimater sur ce sol étranger ses idées tant politiques que religieuses. A l'époque impériale, ce travail d'assimilation est en pleine voie d'exécution.

Aussi, détournant les yeux des spectacles que nous offrent Rome et l'Italie, nous proposons nous de pénétrer dans ces provinces romaines, tout particulièrement dans celles qui relèvent de l'autorité sénatoriale, pour y chercher, dans l'étude d'un merveilleux développement politique et social, une consolante diversion aux faits et gestes des Néron et des Caligula.

LIVRE PREMIER

LES PROVINCES SÉNATORIALES

CHAPITRE PREMIER

LE PARTAGE DE L'AN 727 = 27 ET LES MODIFICATIONS APPORTÉES A CE PARTAGE SOUS LE HAUT EMPIRE

Les premières réformes d'Auguste dans le domaine provincial datent de l'année 727 = 27. L'Empire comptait alors un grand nombre de territoires : les deux Gaules, les deux Espagnes, l'Illyrie avec la Dalmatie, la Macédoine et l'Achaïe, l'Asie, la Bithynie avec le Pont, la Syrie, la Cilicie, la Cyrénaïque avec la Crète, l'Afrique avec la Numidie, la Sicile, la Sardaigne et la Corse. De ces territoires, l'empereur fit deux parts ; il se réserva l'une, tandis qu'il attribua l'autre au Sénat : d'où la division en provinces *impériales* et provinces *sénatoriales*.

Quelles furent les raisons de ce partage ? comment et sur quelle base se fit l'attribution ? quelles modifications furent apportées dans le cours de l'Empire ? telles sont les différentes questions que nous nous proposons de résoudre.

Tout d'abord, les raisons du partage, du moins les raisons apparentes, sont faciles à déterminer. Elles se trouvent en

germe au livre 53^e de l'Histoire de Dion Cassius ; (1) Suétone et Strabon viennent les confirmer (2). Parmi les provinces, certaines étaient déjà absolument pacifiées au déclin de la République et pouvaient par la même se passer d'occupation militaire : « celles-là, dit M. Duruy, étaient les contrées paisibles et laborieuses que baigne la Méditerranée, contrées depuis longtemps conquises et déjà romaines, où la vie était facile et douce, où, pour être à l'abri, il n'était pas besoin d'une cohorte » (3). De ce nombre était la Sicile, qui, depuis la campagne de Marcellus en 212 et la suppression de l'indépendance de Syracuse, n'avait jamais songé à reprendre les armes contre la domination Romaine. Son état de désarmement et le caractère pacifique de ses habitants sont attestés par Dion Cassius (4). De ce nombre était encore la Bétique, où l'on exploitait, en toute sécurité, des mines de première valeur. La richesse de cette province était bien connue sous l'Empire, et, s'il faut en croire le recensement fait sous le règne d'Auguste, aucune cité, si ce n'est Padoue, n'était plus heureuse et plus fortunée que Gadès. Non loin de là, l'Afrique proconsulaire, au sol admirablement fécond, étalait ses riches moissons et ses immenses ressources agricoles : la vallée du Bagradas (aujourd'hui Medjerda) était alors aussi fertile en récoltes que la vallée du Nil. Depuis que l'Italie consommait plus de froment qu'elle n'en pouvait produire, c'est aux îles de la Méditerranée, et surtout à l'Afrique, qu'elle s'adressait pour combler le déficit de sa production. Il fut même un

1. Dio Cass., LIII, 42.

2. Suet., *Octav.*, XLVII ; — Strabo., XLVII.

3. Duruy, *Histoire romaine*, t. IV, p. 2.

4. Dio Cass., LI, 42. — Il s'agit ici des sénateurs, à qui défense avait été faite de sortir d'Italie, sans un ordre ou une permission de l'Empereur. On toléra néanmoins leurs déplacements en Sicile : « διὰ τὸ ἀσπλὸν τὸ τε εἰρηναῖον τῶν ἀνθρώπων ».

temps où le blé africain était transporté comme impôt et non plus seulement comme denrée commerciale. Quand, au début de l'Empire, l'Égypte entreprit d'exporter ses récoltes en Italie, on n'en continua pas moins à exiger de l'Afrique une part proportionnelle dans l'importation. Elle dut fournir le premier tiers, le second tiers fût réclaté à l'Égypte ; on demanda le reste à la Sicile, à la Sardaigne et à la Bétique. Saluste semble nous dire que l'Afrique était riche en blé, mais pauvre en huile. Ce qui était une vérité à l'époque troublée où vivait le grand historien devint une erreur lorsque, l'Empire ayant ramené la paix et la tranquillité, on put se livrer sérieusement à la culture de l'olivier. La production devint alors assez abondante, et la province dut envoyer chaque année, à titre d'impôt, dix mille hectolitres d'huile pour le service des bains romains (1). Nous insistons à dessein sur ces chiffres, afin de prouver combien était féconde la source de richesse que le Sénat acquérait, en prenant possession des territoires africains (2).

La Cyrénaïque ne le cédait en rien à la province voisine. Au sortir des solitudes du Parætonium et de la Grande Syrte, on pénétrait dans un pays couvert d'une splendide végétation :

1. Tissot, *Géographie comparée de la province romaine d'Afrique*, I, p. 286. Toutain, *Les cités romaines de la Tunisie*, p. 40.

L'Afrique n'était pas la seule province qui solda parfois ses impôts en nature, la Corse était dans ce cas ; elle payait le tribut qu'elle devait à Rome avec la cire de ses abeilles (Boissière, *Algérie romaine*. Append. II).

2. On peut signaler encore les richesses minérales qui, bien que peu exploitées, existaient réellement dans l'Afrique proconsulaire. Saint-Cyprien fait allusion au *metallum Siguense* (mine des environs de Sigus), [*Patrologiæ cursus completus*, IV, p. 163]. — M. Cagnat a consacré un long article dans la (*Revue générale des sciences*, 30 novembre 1896) aux mines et carrières de la Tunisie romaine ; il signale, d'après Tissot, des vestiges d'exploitations à Djerid, à Sidi Djedidi, dans le Djebel Zerissa et principalement dans le Djebel Ressas. Le marbre numidique que l'on retirait des carrières de Simittu était célèbre dans l'antiquité.

« C'était le jardin des Hespérides, la terre de Callimaque, le pays du fameux Silphium, des essences de rose, de l'huile, la meilleure qu'il y eût au monde. C'était la contrée des cinq villes industrielles, qui rivalisaient de richesse et de luxe, et de mollesse aussi, avec des cités grecques de l'Ionie. » (1)

Les territoires asiatiques, la Bithynie et le Pont, Chypre et les îles de l'Archipel, se faisaient remarquer par le développement de leur commerce et la prospérité de leur industrie. Les immenses troupeaux de brebis fournissaient la laine que l'on tissait à Milet ; Tralles avait ses potiers et Ephèse ses orfèvres ; des carrières de Synnades on tirait des blocs de marbre veiné de rouge ; c'est enfin en Bithynie que les commerçants romains allaient chercher les substances alimentaires, l'acacia et les bois de construction (2). Un mouvement d'affaires considérable s'était établi entre l'Italie et les contrées d'Orient. Pline y fait allusion, quand il nous dit : « Grâce à l'heureuse paix dont nous jouissons, une foule de navigateurs parcourent l'étendue des mers, même l'Océan occidental, et trouvent l'hospitalité sur tous les rivages » (3).

Telles furent les riches provinces dont la générosité d'Auguste gratifia le Sénat.

Quant aux autres pays, ils tombèrent dans le lot de l'empereur. C'étaient, pour la plupart, d'immenses territoires encore

1. Duruy, *op. cit.*, III, p. 623.

2. Signalons encore dans l'île de Chypre des mines de cuivre importantes ; le *Κύπριος χαλκος* (*aes cuprium*) était assez renommé.

3. La conséquence de ce commerce était la richesse des villes et des particuliers. Il nous suffira de citer deux exemples : un citoyen de *Cibyra* légua à sa ville natale un revenu annuel d'une valeur de 20000 francs pour une simple gymnasiarchie (Lebas et Waddington, *Inscript.*, 1213). A *Aphrodisias*, en Carie, un concours de musique coûtait 21.000 francs (*Corp. Inscr. Græc.*, 2744). Voy. Gaston Boissier « *Les provinces orientales de l'empire romain* ». Revue des Deux-Mondes, 1^{er} juillet 1874.

insoumis, comme les Gaules et les rives du Danube, ou des régions aux frontières indéterminées et que menaçaient sans cesse de belliqueux voisins, comme les bords de l'Euphrate et la vallée du Nil. Auguste, de par son *imperium*, était le chef suprême de l'armée et concentrait en ses mains l'autorité militaire absolue ; il importait donc de placer sous sa *jurisdictio* ces provinces occupées par les légions romaines dont lui seul avait le commandement et la haute disposition (1).

Telle est la signification générale de la division des provinces en provinces impériales et provinces sénatoriales.

Ce partage n'avait pas été fait sans mûre réflexion ; il dénotait une extrême prudence et surtout une grande adresse. Auguste, en s'attribuant les territoires belliqueux et encore mal assimilés, savait fort bien qu'en compensation des ennuis et de la responsabilité qu'il assumait, il attirait sur lui la popularité et la gloire, le succès de ses armées n'étant nullement douteux. D'un autre côté, se réservant exclusivement la disposition des légions, il pouvait exercer sur l'élément militaire une influence directe et considérable, influence qui lui permettrait peut-être un jour de réprimer des troubles toujours possibles, et d'asseoir solidement sa puissance et celle du régime qu'il inaugurerait. Le Sénat, au contraire, recevait généreusement en partage des provinces riches, faciles à gouverner, déjà pacifiées (2), des territoires productifs où il pou-

1. Il est toutefois utile de remarquer, avec M. Mommsen (*Droit public romain*, V. pp. 393, 396), que l'attribution à l'Empereur de certaines provinces fut d'abord temporaire. Auguste garda, à titre transitoire, pour dix ans, l'administration de ces provinces demandant particulièrement un régime militaire ; puis, cette administration lui fut maintenue en fait, pendant toute sa vie, par des prolongations répétées.

2. Exception faite pour les provinces d'Illyrie et d'Afrique, qui, bien que sénatoriales au partage de l'an 27, furent néanmoins occupées militairement. L'*Illyricum* retourna à l'Empereur dès le temps d'Auguste (*infra*, p. 10) et

vait envoyer ses protégés et dont l'administration lui procurerait une gloire facile et sans tracas.

Dion Cassius n'est pas étranger aux considérations que nous venons de développer, quand, après avoir donné les résultats du partage de l'an 27, il ajoute : « λόγῳ μὲν, ὅπως ἡ μὲν γερουσία ἀδεῶς τὰ κάλλιστα τῆς ἀρχῆς χαρπῶται, αὐτὸς δὲ τοὺς τε πόνους καὶ τοὺς κινδύνους ἔχῃ. ἔργῳ δὲ, ἵνα ἐπὶ τῇ προφάσει ταύτῃ ἐκείνοι μὲν καὶ ἄοπλοι καὶ ἄμαχοι ᾖσιν, αὐτὸς δὲ δὴ μόνος καὶ ὅπλα ἔχῃ, καὶ στρατιώτας τρέφῃ. » (1).

En résumé, ces considérations étant données, le partage de l'an 27 aboutit à la division suivante :

1^o L'Empereur se réserva douze provinces : Tarraconensis, Lusitania, Narbonensis, Lugdunensis, Aquitania, Belgica, Germania inferior, Syria, Cilicia, Cyprus, Ægyptus (2).

2^o Les provinces sénatoriales furent au nombre de dix ; en voici la liste :

1^o *Africa.*

2^o *Asia.*

3^o *Achaia.*

4^o *Illyricum.*

5^o *Macedonia.*

le légat de légion commandant en Afrique fut aussi soustrait sous Caligula au commandement supérieur du proconsul (*infra*, p. 266). Voy. sur ce point Mommsen, *Droit public romain*, III, p. 302 et notes.

1. Dio Cass., LIII, 42.

2. Mommsen (*Droit public romain*, V. p. 397) cite comme provinces impériales : « La Gaule, la Syrie et l'Espagne citérieure ». Cette énumération assez brève peut s'accorder facilement avec celle que nous venons de donner d'après Dion Cassius. Mommsen appelle « Gaule » tous les territoires de Narbonensis, les trois Gaules et les deux Germanies. Il rattache à la Syrie la Cilicie et Chypre réunies alors en une seule province (Marquardt, *Organisation de l'empire romain*, II [t. IX de la collect.], p. 321, note 3). La seule province impériale dont il ne parle pas est l'Ægyptus.

6° *Sicilia*.

7° *Creta et Cyrenaica*.

8° *Bithynia et Pontus*.

9° *Sardinia et Corsica*.

10° *Baetica*.

Diverses modifications furent apportées à ce partage dans le cours du Haut-Empire ; nous allons les passer en revue, en rechercher les causes, en déterminer la portée.

Dès l'année 22 av. J.-C., le Sénat prit sous sa direction la *Gallia Narbonensis* et *Cyprus*, ce qui porta à douze le nombre des provinces sénatoriales. Auguste fit ce changement : « Ces territoires n'ayant plus besoin d'armée... ὡς μηδὲν τῶν ὀπλῶν αὐτοῦ δεομένου » (1). Quel motif, cinq ans auparavant, l'empereur avait-il eu de se réserver ces deux pays ? Les historiens ne le disent pas positivement ; ils se bornent à constater le fait. Tout d'abord, en ce qui regarde *Cyprus*, nous savons, par un passage de Strabon (2), qu'Antoine en fit cadeau aux enfants de Cléopâtre (3). Il est donc à supposer qu'au lendemain de la bataille d'Actium, Octave, devenu empereur, n'hésita pas un seul instant à mettre cette île dans sa part et à la surveiller d'autant plus étroitement qu'il venait de l'arracher au pouvoir de ses plus mortels ennemis. Aucun soulèvement ne s'étant produit, *Cyprus*, qui relevait du *procurator* de Cilicie, fut érigée en province particulière et placée dès lors sous le contrôle sénatorial. Quant à la *Gallia Nar-*

1. Dio Cass., LIV, 4. — Voy. *id.* LIII, 12. — Strabo, XVII, p. 840.

Strabon (XVII, p. 840) compte douze provinces sénatoriales. Il parle donc de la période comprise entre les années 22-11 av. J.-C.

2. Strabo, XIV, p. 685.

3. Déjà, en l'année 47, César avait donné l'île à Arsinoé et à Ptolemaeus sœur et frère de Cléopâtre (Dio Cass., XLII, 35). D'ailleurs, d'après un ancien usage, *Cyprus* était l'apanage des fils et des frères du roi d'Egypte.

bonensis, elle fut, lors du partage de l'année 27, considérée comme faisant partie intégrante des pays gaulois dont la conquête était à peine achevée (1) ; on la plaça par le fait même dans le lot de l'empereur, et c'est seulement en 22 qu'elle devint province du Sénat.

Les mutations que nous venons de constater à propos de la *Gallia Narbonensis* et de *Cyprus* sont loin d'être les seules. Postérieurement au règne d'Auguste, certaines provinces passèrent d'une façon temporaire de la domination du Sénat sous l'autorité impériale et réciproquement. Le fait est constaté par Dion Cassius en ces termes : « καὶ τοῦτο μὲν καὶ ἐπ' ἄλλων ἔθνων μετὰ ταῦτα ἐπράχθη » (2). Suétone signale aussi lui ces changements : « *Nonnullas... provincias commutavit interdum atque ex utroque genere plerasque sæpius adiit* » (3).

Un premier exemple se rencontre en l'an 11 av. J.-C. L'*Illyrie*, classée parmi les provinces sénatoriales au partage de l'année 27, fut remise entre les mains de l'Empereur et gouvernée dès lors par les *legati Augusti proprætore*, sous le nom de province de *Dalmatia* (4). Les districts montagneux de ce pays, imparfaitement soumis après les campagnes d'Asinius Pollio et de Statilius Taurus (5), s'étaient de nouveau révoltés et avaient organisé la résistance. En même temps, sur les frontières nord de la province, les Pannoniens prirent une attitude menaçante.

1. On signale, en effet, trois succès militaires remportés sur les Gaulois, durant les années 43, 28 et 27 avant J.-C., par Munatius Plancus, Carinas et Valerius Messalà (Marquardt, *Organisat. de l'empire romain*, I, p. 122, note 2).

2. Dio Cass., LIII, 12.

3. Suet., *Octav.*, 47.

4. Dion Cassius, qui fut gouverneur de *Delmatia*, appelle la province *Illyricum* avant Auguste et *Delmatia* sous cet empereur et après lui (Dio Cass., XXXVIII, 8 ; — XLVIII, 21).

5. Consult. Dio Cass., XLIX, 38 ; — Velleius Paterc., II, 90.

Auguste dut intervenir militairement ; il confia à Tibère la direction des opérations et lui donna six légions (1) : (*leg. VII, VIII Augusta, IX Hispana, XI, XV Apollinaris, XX Valeria victrix*). Administrativement, il prit en mains le gouvernement de la Dalmatia. Dion Cassius confirme les faits que nous venons d'indiquer : « Κάκ τούτου καὶ ἡ Δελματία τῇ τοῦ Αὐγούστου φρουρᾷ, ὡς καὶ ὅπλων τινῶν ἀεὶ καὶ δι' ἑαυτὴν καὶ διὰ τὴν τῶν Παννονίων γειτονίαν δεομένη, παρεδόθη » (2).

Nous trouvons un second exemple dans l'histoire de la *Bithynia* ; mais ici ce ne sont plus les mêmes raisons qui vont nécessiter les changements. Placée tout d'abord dans le lot du Sénat, cette province ne subit aucune modification, au point de vue administratif, jusqu'au règne de Trajan. Celui-ci, ayant constaté le désordre des affaires du pays (3), envoya Pline le Jeune, comme commissaire impérial, pendant une période de dix-huit mois (*septembre 111 à janvier 113*) (4). Les lettres échangées à cette époque entre Trajan et Pline ne laissent aucun doute sur la nature de la mission qui fut confiée à ce dernier. L'épître 41^e contient en effet ces mots : « *Meminerimus*

1. *Corp. Inscr. Lat.*, III, n° 280. Après le départ de la *legio XX Valeria victrix* pour l'Allemagne, et l'affectation des *leg. VIII, IX et XV* à la Pannonia, il ne resta plus en Dalmatia que les *leg. VII et IX*. Ces deux dernières quittèrent elle-mêmes le pays, la première sous Néron, la seconde sous Vespasien (Tacit., *Hist.*, IV, 68).

2. Dio Cass., LIV, 34.

3. Citons parmi les principaux abus à réprimer : les menées des clubs et sociétés secrètes (*Epist.*, 34, 93, 96, 116) ; le régime relâché des gouverneurs sénatoriaux qui changeaient tous les ans (31, 32, 57) ; enfin et surtout le désordre des affaires municipales. Mommsen, *Etude sur Pline le Jeune*, traduit. Morel, p. 71.

4. Dans l'inscription insérée au *Corp. Inscr. Lat.*, V, 5262, Pline porte le titre de « *legatus propraetore provinciae Ponti et Bithyniae consulari potestate*. Sur l'époque précise de la légation de Pline ; consult. Schoenemann, *De Bithynia et Ponto provincia romana*, p. 34 ; Marquardt, *Organ. de l'emp. rom.*, II, p. 268, n. 1.

idcirco te in istam provinciam missum quoniam multa in ea emendanda apparuerunt ». Et plus loin nous lisons encore : « *Ego prudentiam tuam elegi, ut formandis istius provinciæ moribus ipse moderareris et ea constitueres quæ ad perpetuam ejus provinciæ quietem essent profutura* ». Et maintenant, cet envoi de Pline en qualité de commissaire extraordinaire eut-il pour résultat de transformer, du jour au lendemain, la Bithynie en province impériale ? Nous ne le pensons pas. Nulle part, en effet, il n'est question d'un changement aussi radical ; tout au contraire, le ton général de la correspondance de Pline laisse à présumer que la province conserva, en fait, sa situation primitive, du moins pendant la période comprise entre le mois de septembre 111 et le mois de janvier 113 (1). A cette date, l'ordre étant rétabli — et tel est le seul but que se proposait l'Empereur — la mission de Pline prit fin (2). C'est seulement alors que Trajan, considérant les résultats acquis et l'amélioration survenue en Bithynie, voulant surtout éviter le retour de nouveaux abus, se décida à faire rentrer définitivement la province au nombre des territoires dépendant de son administration. Se réservant ainsi le contrôle direct des affaires du pays, il se proposait de rendre, si possible, plus stable encore, l'heureux état de choses dû à la bonne gestion de son commissaire extraor-

1. En toutes circonstances, Pline se montre respectueux des coutumes et des libertés locales. (*Epist.*, 57, 59, 94, 110). Il n'inaugure pas en Bithynie le régime militaire de gouverneurs impériaux ; il réforme adroitement, sans bruit, s'inspirant des principes de la plus large tolérance (*epist.* 112). Ainsi que le dit Mommsen (*Etude sur Pline le jeune*, p. 71) : « La nomination à ce poste avait un caractère particulier et constituait une mission de confiance ». Consult. sur la *legatio* de Pline : de la Berge, *Essai sur le règne de Trajan* [Thèse. doct. ès lettres] pp. 118, 119.

2. Cette courte durée des pouvoirs de Pline, si on la compare aux longues périodes pendant lesquelles les gouverneurs impériaux étaient maintenus en fonctions, vient encore à l'appui de notre opinion.

dinaire. Caius Julius Cornutus Tertullus fut alors envoyé en qualité de gouverneur impérial (1).

Aucune preuve ne confirme l'hypothèse émise par Marquardt (2), à savoir que la province aurait été restituée au Sénat à la fin du règne de Trajan. Ti. Julius Severus procéda à sa réorganisation sous Hadrien et dès lors elle se maintint avec le caractère impérial pendant tout le cours du II^e siècle (3). Entre les années 211-217, c'est-à-dire à l'époque de Caracalla, la Bithynia fut, suivant toute probabilité, remplacée sous le contrôle du Sénat. Nous connaissons en effet L. Coelius Festus, qu'une inscription de Velleia qualifie *procos. provinciæ Ponti et Bithyn* (4), et dont le gouvernement se place vraisemblablement à cette date (5). Peut-être se confond-il avec un *procon-*

1. Cornutus Tertullus est qualifié *legatus proprætoræ divi Traiani provinciæ Ponti et Bithyniæ* (*Corp. Inscr. Lat.* XIV, 2925). — Voy. sur ce gouverneur : Borghesi, *Œuvres*, IV, p. 117. Mommsen, *Etude sur Pline le Jeune*, p. 71. n. 2 — Peut-être eut-il pour successeur un certain M. Cl. Demetrius (*Corp. Inscr. Græc.*, 3774) ; tel est du moins l'avis de Schoenemann, *op. cit.*, p. 45. Marquardt (*Organisat. de l'empir. rom.*, p. 270, note 2) place le gouvernement de Demetrius à l'époque de Septime Sévère.

2. Marquardt, *Organisat. de l'emp. rom.*, II (IX de la collect.) p. 268.

3. La Bithynia était encore province impériale sous Septime Sévère. L. Fabius Cilo est désigné, à cette époque, comme *leg. Aug. pr. pr. provinc. Pannoniæ et Mæsiæ sup. Bithyn(iæ) et Ponti* ; *Corp. Inscr. Lat.*, VI, 1408, 1409.

4. *Corp. Inscr. Lat.*, XI, 1183 ; L. Coelio Festo *cos. prætori procos. provinciæ Ponti et Bithyn. præf. ærari Saturni. leg. imp. Antonini Aug. Asturiæ et Callaeciæ*.

5. Borghesi avait d'abord pensé que le proconsulat de Coelius Festus était contemporain du règne d'Antonin le Pieux ; mais une inscription découverte à Léon, en Espagne, (*Corp. Inscr. Lat.*, II, 2661) ayant prouvé depuis, que l'Asturie et la Gallécie ne furent érigées en provinces impériales que sous Caracalla, il a été amené à reconnaître ce prince dans celui qui est désigné sous le nom d'Antonini Aug. (*Corp. Inscr. Lat.*, XI, 1183) et à reporter sous son règne la date de ce proconsulat. Borghesi, *Œuvres*, IV, p. 128, et la note de L. Rénier). — Voy. aussi Schoenemann, *De Bithyn. et Ponto prov. rom.*, p. 45. Consult. sur cette question ; Pauly-Wissowa, *Real-Encyclopædie* (art. *Bithynia*).

sul Bithynia, que M. Perrot (1) signale à la même époque, mais sans indication de nom. D'un autre côté, l'empereur Maximus gouverna la province vers l'année 230 : *Proconsulatum Bithynia egit*, dit Capitolin (2). L'administration sénatoriale cessa vraisemblablement sous le règne de Gordien. La présence de deux gouverneurs impériaux est d'ailleurs certaine entre les années 265 et 270 ; l'un est L. Albinus Saturninus désigné comme *leg. Aug. pr. pr. Ponti et Bith.* (3), l'autre est Velleius Macrinus qui porte le titre analogue de : ὁ λαμπρότατος ὑπατικός πρεσβ. καὶ ἀντιστράτηγος τοῦ Σεβαστοῦ (4).

Lorsque, à l'époque d'Hadrien, la *Bithynia*, réorganisée par Pline le Jeune et Julius Severus, fut devenue province impériale, il fallut songer à indemniser le sénat de la perte de ce territoire et à lui donner une sérieuse compensation. Ce fut à cette occasion que la *Lycia Pamphylia* fut érigée en province sénatoriale ; « τῇ δὲ δὴ βουλῇ καὶ τῷ κλήρῳ ἡ Παμφυλία ἀντὶ τῆς Βιθυνίας ἐδόθη » (5). Quelles furent les destinées de cette province ? Combien de temps demeura t-elle sous l'autorité du sénat ? Il existe sur ce point une sérieuse difficulté. Borghesi signale l'existence d'un proconsul de *Lycia Pamphylia*, dont il place l'administration dans la période comprise entre Marc-Aurèle et Alexandre Sévère ; ce proconsul est Terentius Honoratianus Festus (6). Nous trouvons aussi C. Porcius Priscus

1. Perrot, *De Galat. prov. rom.*, p. 134.

2. Capitol., *Max et Balb.*, V.

3. *Corp. Inscr. Lat.*, X, 1, n° 4570.

4. *Corp. Inscr. Græc.*, n°s 3747, 3748.

5. Dio Cass., LXIX, 44.

6. Borghesi, *Œuvres*, t. V, p. 388, 389. Parlant d'Honoratianus Festus, il dit : *Quantunque non offra alcun indizio positivo della sua età, io lo credo uno dei più antichi, ed anteriore per lo meno ad Alessandro Severo, perche osservo che fra la questura della Sicilia et la pretura egli interpose secondo il vecchio costume l'edilità curule* ».

Longinus dont le gouvernement proconsulaire doit dater de l'année 222, c'est-à-dire du règne d'Alexandre Sévère (1). Ce sont là des preuves certaines du caractère sénatorial de la province. A côté de ces documents, une inscription rapportée par M. Waddington (2), et dans laquelle il s'agit de la dédicace d'un bain faite par le peuple de Cyanaeae, sous le règne d'Antonin le Pieux, parle d'un certain Appius Cornelius Proculus, gouverneur de Lycia Pamphylia. Ce Cornelius Proculus est qualifié *πρεσβευτῆς καὶ ἀντιστρατηγός* : traduction grecque du titre de *legatus Augusti pro prætore* donné aux gouverneurs des provinces impériales. Il faudrait donc conclure, et tel est l'avis de Marquardt (3), qu'en Lycia Pamphylia, de même qu'en Bithynia, un changement dans l'administration se serait produit postérieurement au règne d'Hadrien. En résumé, la Lycia Pamphylia, province sénatoriale de l'année 117 à l'année 138, serait devenue impériale dès l'avènement d'Antonin le Pieux ; le sénat aurait par la suite recouvré cette province à une date voisine de l'époque d'Alexandre Sévère, date qu'il est difficile de déterminer avec précision, étant donné qu'on ne peut fixer l'année exacte du proconsulat d'Honoratianus Festus.

La province de *Sardinia* nous fournit un autre exemple de ces échanges successifs entre l'empereur et le sénat. Lorsqu'à la suite du partage de l'année 27, le sénat prit possession du gouvernement de l'île, il ne tarda pas à se heurter à de très sérieuses difficultés. Signalons en premier lieu le caractère turbulent et mobile des habitants. Les Sardes ont été de tous temps une race fermée, hostile à toute domination étrangère quelle qu'elle fut ; et tout particulièrement, dans la période de

1. *Corp. Inscr. Lat.*, VI, 2017, 2018.

2. Voir cette inscription au *Corp. Inscr. Græc.*, III, f^o 1140, n^o 4303 h.

3. Marquardt, *Organisat. de l'emp. rom.*, II, p. 306, note 2.

l'histoire qui nous préoccupe, ce peuple ne semble avoir inspiré qu'une médiocre confiance, qu'une très petite estime à ses voisins. Cicéron disait « *Habes sardos venales, alium alio nequiores* » (1). Dans le *Pro Scauro*, il complète sa pensée et revient sur le même sujet d'une façon plus explicite « *Ipsa natio*, dit-il, *cujus tanta vanitas est, ut libertatem a servitute nulla re alia nisi mentiendi licentia distinguendum putent* » (2). Pour subjuguier cette petite province, il n'avait pas fallu moins de trois expéditions sérieuses ; la première en 235 av. J.-C., sous la direction de Manlius Torquatus (3), la seconde en 234, commandée par Sp. Carvilius, une troisième enfin l'année suivante sous les ordres de R. Fabius Maximus (4). Les rebelles s'étaient réfugiés dans les montagnes du centre ; c'est de là que, quelques années avant l'ère chrétienne, ils organisèrent une résistance sérieuse contre l'envahissement de la domination romaine. La situation devint assez critique ; le proconsul sénatorial n'avait pas à sa disposition les éléments indispensables pour le rétablissement de l'ordre ; aussi Auguste n'hésita-t-il pas à intervenir. En l'an 6 ap. J. C., un *procurator* vint prendre la direction des affaires et la province fût dès lors considérée comme impériale. Dion Cassius fait allusion à ces divers événements : καὶ τοῖς αὐτοῖς τοῦτοις χρόνοις καὶ πόλεμοι πολλοὶ ἐγένοντο. καὶ γὰρ ληστὰὶ συχνὰ κατέτρεχον, ὥστε τὴν Σαρδῶ μὴδ' ἄρχοντα βουλευτὴν ἔτεσι τισι σχεῖν, ἄλλὰ στρατιώταις τε καὶ στρατιάρχαις ἱππεῦσιν ἐπιτραπῆναι » (5) Cet état de choses se prolongea jusqu'au règne de Néron ; on peut même déterminer, à une année près, la date à laquelle la

1. Cicero., *Ad famil.*, VII, 42, 2.

2. Cicero., *Pro Scauro*, II, 38.

3. Velleius Paterculus, II, 38. — Cf. Eutrop., III, 3.

4. Voy. les *Fasti triumph. Capitolini* au *Corp. Inscr. Lat.*, I, fo 488.

5. Dio Cass., LXV, 28.

province redevint sénatoriale. En 67, fût proclamée solennellement aux Jeux Isthmiques la liberté de la Grèce; il paraîtrait que la *Sardinia* fût alors rendue au sénat, comme dédommagement de la perte de *l'Achaia*. C'est du moins ce que nous affirme Pausanias (1) : *Καὶ ἐλεύθερον ὁ Νέρων ἀφίησιν ἀπάντων, ἀλλαγὴν πρὸς τὸν δῆμον ποιησάμενος τῶν Ῥωμαίων. Σαρδῶ γὰρ τὴν νῆσον ἐστὰ μάλιστα εὐδαίμονα ἀντὶ Ἑλλάδος σφίσιν ἀπέδωκεν* ». Cette opinion est confirmée par la certitude que l'on a de la présence, en Sardaigne, des proconsuls Cæcilius Simplex et L. Helvius Agrippa, dans le cours des années 66 et 67 (2). Le sénat conserva la province très probablement jusqu'au règne de Vespasien ; ce dernier la reprit et en confia la direction à un *procurator* impérial (3). Cette nouvelle modification coïncidait avec un changement parallèle dans le gouvernement de *l'Achaia*. L'inscription de *Sestinum* (4) ne laisse d'ailleurs aucun doute sur le caractère sénatorial de l'administration de la *Sardinia*, dans la période comprise entre Néron et Vespasien.

Avec le règne de Marc-Aurèle, nous allons aborder une discussion assez délicate. Il s'agit d'un espace de temps relativement court, vingt ou vingt-cinq années au plus, durant lequel les destinées de la *Sardinia*, au point de vue adminis-

1. Pausan., VII, 17, 2.

2. *Corp. Inscr. Lat.*, X, 7852, f^{os} 812, 813. — Mommsen a soulevé ici une difficulté chronologique qui n'a pas encore reçu sa solution. Si le retour de la Sardaigne sous l'autorité du sénat coïncide avec la proclamation de la liberté de la Grèce aux jeux Isthmiques, c'est en l'année 67 qu'il faudrait placer ce double événement. Or, comment se fait-il que Cæcilius Simplex, qui est vraiment un proconsul sénatorial, soit entré en fonctions près d'une année avant, le 1^{er} juin 66 ? (*Hermes*, III, p. 172).

3. Consult. dans les *Mélanges d'archéologie et d'histoire*, t. VIII (Paris et Rome 1888), un article de M. E. Michon, qui met en doute ce changement. En sens contraire, Marquardt, *Organisat. de l'emp. rom.*, II, pp. 60, 61.

4. *Bullett. dell. Instit.*, 1856, p. 144, n^o 3. Voy. Mommsen, *Hermes*, II, p. 173.

tratif, auraient été liées indirectement à celles de la *Baetica*. Le texte qui a donné lieu à cette conjecture est un passage de Spartien ; nous le reproduisons *in extenso* : « *Quæsturam diligenter egit : omnibus sortitus natus militari post quæsturam sorte Baeticam accepit, atque inde Africam petit, ut mortuo patre rem domesticam componeret. Sed dum in Africa est, pro Baetica Sardinia ei attributa est, quod Baeticam Mauri populabantur* (1) ». De la lecture de ce texte, il résulte que Severus, après l'achèvement de sa questure urbaine, fut envoyé en province comme *quæstor proprætor*. On le désigna pour la *Baetica*. Mais, voici qu'étant encore en Afrique pour affaires de famille, il reçut son changement ; une invasion de Maures ayant fait irruption en *Baetica*, Severus est envoyé en *Sardinia*. De ce simple fait, Zumpt, dans ses *Studia Romana*, a tiré des déductions originales que nous croyons devoir signaler. Régulant tout d'abord la question chronologique, il constate que Severus dut exercer sa questure vers l'an 172 ap. J.-C., c'est-à-dire au milieu du règne de Marc-Aurèle ; d'ailleurs, ainsi qu'il le fait remarquer, cette date n'est autre que celle de la guerre Marocaine » *atque ad idem tempus*, dit-il, *Maurorum bellum quod Capitolinus Marco commemorat, referendum erit* (2) ». Arrivant ensuite au point capital de son système, Zumpt émet cet avis, que, par suite des difficultés créées par la guerre, la *Baetica* serait devenue province impériale ; en échange, la *Sardinia* aurait été restituée au Sénat (3) : toutes choses qui justifient les

1. Spartian., *Sever.*, II, 3.

2. Zumpt, *Stud. Rom.*, p. 144. Voy. sur cette question d'une façon générale : P. Boissevain, *De re militari provinciarum ætate imperatoria*, pp. 59-61.

3. Zumpt dit à ce propos : *Nec tamen Severi tantum quæstoria sors tunc mutata est, sed omnino tota provincia Baetica quæ in senatus potestate fuerat, cum Sardinia, quam inde ab Vespasiano imperatoris esse consuevisse, in*

changements survenus dans la questure de Severus. A l'appui de cette hypothèse, il signale, à l'époque de Commode, un personnage, L. Ragonius Urinatus Larcius Quintianus, comme *procos. prov. Sardiniae* (1). Commode, en arrivant au pouvoir, aurait donc conservé à la *Sardinia* l'administration sénatoriale donnée par Marc-Aurèle, et ce n'est qu'à la fin de son règne, c'est-à-dire aux environs de l'année 190, que la province serait retombée sous l'autorité directe de l'empereur.

Telle est la conjecture avancée par Zumpt. Nous l'admettons en ce qui concerne le caractère proconsulaire de la *Sardinia* sous Marc-Aurèle ; mais qu'en échange la *Baetica* soit devenue une province impériale distincte, c'est là chose très discutable. Cependant, on aurait mauvaise grâce, à notre avis, à repousser ce point de prime abord. Les exemples que nous avons déjà eu l'occasion de fournir à propos de la *Bithynia* et de la *Lycia Pamphylia* ont montré combien étaient fréquentes les modifications apportées au régime des provinces, avec quel sans façon, surtout, les empereurs empiétaient sur les droits et les pouvoirs du Sénat. Il ne serait donc nullement surprenant que cette invasion des Maures, en 172, eût servi de prétexte à Marc-Aurèle pour s'emparer de l'administration de la *Baetica*. D'ailleurs, cette manière d'agir avait un précédent ; n'est-ce pas en raison de la première guerre dalmatico-pannonienne, que, vers l'an 11 av. J.-C., l'*Illyrie* était devenue province impériale (2). Si, toutefois, nous nous permettons de critiquer cette partie de la théorie de Zumpt, nous ferons remarquer qu'en réalité elle ne s'appuie que sur un

Commentat. epigraph., II, p. 267, *demonstravimus commutata, mansitque aliquamdiu illa apud imperatorem hæc apud senatum* ».

1. *Corp. Inscr. Lat.*, t. VI, 1, n° 1502.

2. Marquardt, *Organisat. de l'emp. rom.*, I, p. 176 et p. 165.

seul texte et sur un texte très peu explicite. Spartien parle de la questure de Sévère, mais il ne dit pas autre chose. En second lieu, nous lui opposons l'hypothèse suivante, à notre avis la plus vraisemblable. D'après Hirschfeld (1), l'invasion des Maures, sous le règne de Marc-Aurèle, aurait été repoussée par Gaius Vallius Maximianus. Or ce Vallius Maximianus était alors gouverneur impérial de la province de *Mauretania Tingitana* (2). C'est donc que Marc-Aurèle ne sentit pas la nécessité d'envoyer en *Baetica* un *legatus* militaire spécial, et qu'il remit au *procurator* de Maurétanie le soin de pacifier le pays. Peut-être même prit-il un parti plus radical : celui de réunir administrative-ment en une seule province et sous une direction unique les territoires de *Baetica* et de *Mauretania Tingitana*. Cette modification semble surprenante ; elle est cependant attestée, de la façon la plus positive, par une inscription mutilée que M. de la Martinière a retrouvée aux environs de Tanger. Le texte en a été déchiffré par M. Héron de Villefosse qui l'a communiqué à l'Académie des Inscriptions et Belles-Lettres, dans la séance du 14 octobre 1887 (3). On y retrouve la trace certaine d'une *provincia Nova Hispania Ulterior Tingitana*. Cette découverte apporte une solution définitive au problème, en même temps qu'elle anéantit la seconde partie de l'hypothèse de Zumpt.

1. Hirschfeld, *Wiener stud.*, VI, p. 423.

2. *Corp. Inscr. Lat.*, II, 1120. L'inscription n° 2013 *ibid.*, contient un hommage du *Municipium Flavium liberum Singilia Barba* [*Baetica*] à ce même Vallius Maximianus. Elle est ainsi conçue :

« *G. Vallio Maximiano proc. Augg. E. V. ordo Singil. Bar. ob Municipium diutina obsidione et bello Maurorum liberatum patrono curantibus. G. Fab. Rustico et L. Emil. Pontiano.*

3. Voy. *Bulletin critique*, 1886 (15 décembre) ; et René Cagnat, *L'année épigraphique* (1888). Paris, 1889, p. 8.

4. Klein, *Die Verwaltung. der Provinz des römisch. Reichs.*, I, p. 270, et suiv.

Dans tous les cas, le caractère impérial de la province de *Sardinia* est indiscutable postérieurement au règne de Commode : des *procuratores Augusti et præsides provinciæ Sardiniae*, sont en effet signalés en assez grand nombre jusqu'au III^e siècle.

Notons encore, dans le même ordre d'idées, les diverses modifications apportées au régime administratif des provinces de *Macedonia* et d'*Achaia*. Ces deux pays, placés par Auguste sous le contrôle du Sénat, ressortirent à un *legatus* impérial dès l'an 13 après J.-C. ; Tacite qui nous signale le fait, le rapporte en ces termes : *Achaiam et Macedoniam, onera deprecantes, levare in præsens procōsulari imperio tradique Cæsari placuit* (1). Ces deux provinces restèrent impériales pendant une période de vingt-neuf années. L'empereur Claude, en l'année 44, les restitua au Sénat : « *Provincias Achaiam et Macedoniam*, dit Suétone, *quas Tiberius ad curam suam transtulerat, senatui reddidit* (2). Dion Cassius mentionne expressément ce même changement (3).

Il convient de signaler, en terminant, deux opinions inacceptables à nos yeux, en ce sens qu'elles ne s'appuient sur aucun document bien probant.

La première a été émise par Mommsen (4), et est relative à la province de *Baetica*. D'après l'érudit allemand, la division de l'Espagne en *Hispania citerior* et *Hispania ulterior*, et, par la même, la fondation de la province de *Baetica*, seraient probablement postérieures à Auguste et devraient être reportées au

1. Tacit., *Ann.*, I. 76.

2. Suet., *Claud.*, XXV.

3. Dio Cass., LX, 24. Remarquons pourtant qu'au livre LVIII, 25, Dion semble considérer cette modification comme douteuse : *ως τινες φασιν*, dit-il.

4. Voy. M. Mommsen, *Res gestæ divi Augusti*, ed., Berolini, 1883, pp. 119, *in fine* et 120.

début du règne de Tibère. A notre avis, les textes de Dion Cassius (1) et de Strabon (2), fixant en l'an 27 la subdivision de l'Espagne, sont trop précis et affirmatifs, pour qu'on puisse songer à les mettre en doute au profit de l'opinion de Mommsen. Celui-ci semble d'ailleurs revenir sur sa première manière de voir dans la dernière édition de ses *Res gestae divi Augusti* (3) ; il estime que cette division peut remonter à l'époque d'Auguste, mais que, en tous les cas, elle est postérieure à la période des colonisations militaires. Nous pouvons également invoquer, à l'appui de notre affirmation, l'inscription récemment découverte par M. Lanciani dans les fouilles du *Forum*, inscription qui mentionne un hommage de la *Baetica* à Auguste (4).

La seconde opinion est relative à la province sénatoriale de *Creta et Cyrenaica*. Borghesi, qui la développe au tome III^e de ses *Œuvres* (5), conjecture que la Cyrénaïque dut être séparée de la Crète sous Hadrien, à la suite des révolutions fomentées par les Juifs, et rattachée alors à la province d'*Ægyptus*. A l'appui de sa thèse, il prétend que, malgré ses recherches, il n'a pu réussir à découvrir la preuve certaine de l'union de la Crète à la Cyrénaïque durant les règnes d'Hadrien et d'Antonin le Pieux. Cette union est au contraire affirmée, dans les documents épigraphiques, pour toute la durée du 1^{er} siècle et pour l'époque postérieure à Marc Aurèle. Tel est le système de Borghesi. A notre avis, et en cela nous suivons l'opinion

1. Dio Cass., LIII, 12. — Voy. aussi, Appian., *Hisp.*, 102.

2. Strabo, III, p. 166.

3. *Res Gestae div. Aug.* (*Addimenta*, p. 222, ad. p. 119).

4. L'inscription en question a été publiée par le *Bullettino della Commissione archeologica comunale di Roma*, 1889), en voici la reproduction :

Imp. Cæsari Augusto pp. Hispania Baetica quod beneficio ejus et perpetua cura provincia pacata est.

5. Borghesi, *Œuvres*, III, p. 375.

développée par Rossberg dans ses *Quæstiones de rebus Cyrenarum* (1), il est assez dangereux de bâtir un système quel qu'il soit sur le seul fait de l'absence de documents : que Borghesi n'ait découvert aucune inscription affirmant l'union de la Crète à la Cyrénaïque entre les années 117 et 180 ap. J.-C., la chose est possible ; mais conclure de là à la séparation administrative des deux pays, c'est peut-être aller un peu loin dans la voie des conjectures. Nous nous tiendrons donc à ce sujet sur la réserve.

Telles sont les principales modifications que les empereurs apportèrent au partage de l'an 27. Nous allons donner maintenant la liste complète des provinces sénatoriales.

1° AFRICA. — Sénatoriale en 27.

2° ASIA. — Sénatoriale en 27.

3° ACHAIA. — Sénatoriale en 27 ; impériale de Tibère à Claude (15-44 ap. J.-C.) ; restituée ensuite au Sénat.

4° ILLYRICUM. — Sénatoriale en 27 ; impériale à partir de l'an 11 av. J.-C.

5° GALLIA NARBONENSIS. — Sénatoriale en 22 av. J.-C.

6° MACEDONIA. — Sénatoriale en 27 ; impériale de Tibère à Claude (15-44 ap. J.-C.) ; restituée au Sénat (44 ap. J.-C.).

7° CYPRUS. — Sénatoriale en 22 av. J.-C.

8° SICILIA. — Sénatoriale en 27.

9° BITHYNIA. — Sénatoriale en 27 ; impériale de Trajan à Caracalla (111-211 ap. J.-C.) ; redevint sénatoriale de Caracalla à Gordien (211-238 ap. J.-C.) ; impériale par la suite.

1. Rossberg, *Quæstiones de rebus Cyrenarum provinciæ Romanæ*, p. 43.

- 10° CRETA ET CYRENAICA. — Sénatoriale en 27.
- 11° SARDINIA. — Sénatoriale en 27 ; impériale de l'an 6 à l'année 67 ap. J.-C. ; restituée au Sénat par Néron (67 ap. J.-C.) ; redevint impériale sous Vespasien ; sénatoriale sous les règnes de Marc-Aurèle et Commode ; impériale depuis 192.
- 12° LYCIA PAMPHYLIA. — Sénatoriale à partir du règne d'Hadrien ; impériale sous Antonin le Pieux (138 ap. J.-C.) ; rendue au Sénat à une date incertaine entre les règnes de Marc-Aurèle et d'Alexandre Sévère.
- 13° BAETICA. — Sénatoriale en 27 ; peut-être impériale sous Marc-Aurèle et Commode ? (*Hypothèse de Zumpt*).

Et maintenant, jusques à quand trouvons-nous nettement précisée cette division des provinces en provinces impériales et provinces sénatoriales ?

Dès le milieu du III^e siècle, le proconsulat commence à décliner.

D'après Lampride (1), il faut reporter au règne d'Alexandre Sévère (222-237) la première apparition du régime provincial nouveau qui sera celui du Bas Empire. Déjà, en 198, sous le règne de Commode, on trouve la dénomination de *præses* appliquée au gouverneur. A notre avis, cependant, et nous suivons en cela l'opinion de M. Arnold (2), c'est seulement à Aurélien (270-275) qu'il faut attribuer définitivement la nouvelle organisation. Nous fondons cette manière de voir sur l'exemple que nous offre la *Numidia*. Jusqu'en l'année 260, on trouve

1. Lamprid., *Alex. Sever.*, XXIV : *Provincias legatorias praesidiales plurimas fecit*.

2. Arnold, *The roman system of Provincial administration*.

encore dans cette province un légat prétorien (1), et ce n'est qu'en 282, à l'époque de Carinus, que nous voyons apparaître un *præses*, avec M. Aurelius Decimus *vir perfectissimus præses provinciæ Numidiæ* (2).

Le *præses*, stricto sensu, est le fonctionnaire de rang équestre ; bientôt il désignera tout gouverneur de province : « *Nomen præsidis generale est* » est-il dit au Digeste (3).

En un mot, dès le III^e siècle, on commence à séparer d'une façon distincte le pouvoir civil du pouvoir militaire ; le premier est confié à des *præsides*, le second à des *duces*. Cette modification faite, il n'y a plus de raison de maintenir l'ancienne division des provinces en provinces impériales et provinces sénatoriales, puisque tous les gouverneurs sont ramenés à la condition unique de gouverneurs civils. En pratique, il est vrai, le nom de « proconsul » est maintenu, mais il n'est appliqué qu'en de rares exceptions ; Probus fit acte de complaisance envers le Sénat lorsqu'il lui permit de décerner ce titre (4). De même, si l'*Achaia* conserve un proconsul au début du quatrième siècle, ainsi qu'il résulte d'une inscription mentionnant un ἀνθύπατος τῆς Ἑλλάδος (5), il ne faut voir là qu'une dénomination plus relevée, entraînant à peine quelques privilèges, qu'une fonction impériale, sans prestige et sans influence, très éloignée de l'omnipotence quasi souveraine de l'ancien proconsul sénatorial.

1. Le dernier légat prétorien, dont il soit fait mention, est C. Macrinus Decianus, *v. c. leg. Augg. pr. pr. prov. Numidiæ* (année 260), voy. *Corp. Inscr. Lat.*, VIII, 1, n^o 2645.

2. *Corp. Inscr. Lat.*, VIII, n^{os} 7002, 2529, 2530, 2643.

3. L. 1 (*de offic. præsid.*), Dig., I, 48.

4. Vopisc., *Prob.*, 13 : *Permisit patribus... ut proconsules crearent.*

5. *Corp. Inscr. Græc.*, n^o 372.

CHAPITRE II

APERÇU RAPIDE SUR LA GÉOGRAPHIE ET L'ETHNOGRAPHIE DES PROVINCES SÉNATORIALES

Avant d'entreprendre l'étude approfondie d'un système administratif, il importe d'en déterminer, aussi exactement que possible, le véritable champ d'application. C'est pourquoi, au moment où nous nous disposons à examiner en détail l'organisation si complexe des provinces sénatoriales, jugeons nous indispensable de fixer tout d'abord géographiquement les limites de chacune d'elles. Tout en parlant du territoire, nous dirons aussi quelques mots des populations. La question ethnographique est, à nos yeux, d'une grande importance ; elle explique beaucoup de faits qui, sans elle, resteraient obscurs, elle nous permet surtout d'apprécier les événements à leur juste valeur. Lorsque nous saurons, en effet, quelles diversités de mœurs, d'origine, de races, séparaient les uns des autres tous les peuples étrangers, nous n'en admirerons que mieux cette facilité avec laquelle les Romains ont réussi à s'assimiler et à fondre entre eux les éléments disparates et sans liens dont l'ensemble formait la province romaine.

Nous allons successivement passer en revue les provinces sénatoriales.

En 25 av. J.-C., c'est-à-dire deux ans après la réforme d'Au-

guste, l'*Africa proconsularis* était ainsi délimitée : à l'ouest, le fleuve Ampsaga (aujourd'hui l'Oued el Kebir) servait de frontière naturelle, du moins dans la partie inférieure de son cours ; les limites passaient ensuite entre Djemila et Sillègue, laissaient à gauche Zraïa et se dirigeaient vers le sud-ouest à travers des pays à peine colonisés (1). Vers l'est, l'*Africa* s'étendait jusqu'au fond de la grande Syrte et touchait par là aux confins mêmes de la Cyrénaïque. Du côté sud, la province n'avait d'autres bornes que le désert même.

Dans ces limites se renfermait la vieille province d'Afrique (*Africa vetus*), ancien territoire de Carthage, augmentée de la Tripolitaine (*Regio Tripolitana*) et de la Numidia qui, cédée à Juba par Octave, lui fut reprise en échange de la Maurétanie (2). Rappelons que c'est en l'année 25 qu'il faut reporter, suivant Strabon (3), l'annexion de la *Numidia* à l'*Africa proconsularis*.

La province sénatoriale, telle que nous venons de la décrire, ne subit aucune modification territoriale pendant les deux premiers siècles de l'empire. Nous ne pouvons considérer en effet, comme un changement purement géographique, la réforme opérée par Caligula et le partage des pouvoirs administratifs entre le proconsul d'Afrique et le légat impérial de Numidie. Il faut arriver au règne de Septime Sévère, c'est-à-dire en 193, pour trouver, avec un véritable remaniement du territoire, la séparation définitive entre l'*Africa*, province sénatoriale, et la *Numidia* désormais province impériale (4). Quelles furent exactement, à dater de

1. Voy. Cat., *Essai sur la province de Maurétanie Césarienne*, p. 2 et 3.

2. Tacit., Ann. IV, 5 ; *Mauros Juba rex acceperat, donum populi romani*.

3. Strabo., XVII, p. 840.

4. Il sera traité en détail ultérieurement de ces diverses modifications et de leurs raisons d'être (Voy. Liv. V: chap. 2 ; De l'organisation militaire).

cette époque, les nouvelles frontières de l'*Africa proconsularis*? Grâce aux documents épigraphiques, il est possible de déterminer ce point d'une façon assez précise (1). La limite des deux provinces partait d'un point de la côte situé entre *Rusicade* (Philippeville) et *Hippo Regius* (Bône); elle se dirigeait au sud-est vers *Theveste*, laissait cette ville à l'ouest et allant droit au sud, entre l'extrémité orientale de l'Aurès et la région de *Thelepte* et de *Capsa*, elle venait aboutir à la pointe occidentale du Chott el Djerid. En réalité, cette frontière, déterminée par Septime Sévère, correspondait à la division faite administrativement par Caligula, près de deux siècles auparavant (2).

Telle qu'elle subsista d'Auguste à Septime Sévère, c'est-à-dire pendant la majeure partie du Haut-Empire, l'*Africa proconsularis* formait une province très vaste. Elle réunissait, à peu de chose près, les pays qui composent aujourd'hui le département français de Constantine, la Tunisie et la côte occidentale de la Tripolitaine. Il est évident que ce territoire, étant données ses proportions, ne pouvait présenter une physionomie absolument homogène. Les conditions climatiques, et par là même la fertilité du sol, variaient à l'infini. Tandis que le nord-est de la province s'était rapidement couvert d'un réseau routier d'une importance considérable (3) en ce qu'il facilitait les relations commerciales et par là même l'implantation de l'influence romaine, les régions du sud, voisines du désert, éprouvées sans cesse par les incursions des nomades et des pillards, restèrent longtemps rebelles à toute civilisation. Remarquons enfin les différentes variétés de races

1. Toutain, *Les cités romaines de la Tunisie* (Bibliothèque des Écoles françaises d'Athènes et de Rome, fasc. 72), p. 19 et 20.

2. *Corp. Inscr. Lat.*, VIII, 1, p. 15, 16.

3. Voy. *infra*, p. 342 et suiv.

établies dans le pays. A l'origine, l'Afrique semble avoir connu deux peuples que l'on peut appeler autochtones, ce sont les Berbers et les Libyens : les premiers, confinés dans les régions montagneuses de l'Aurès ; les seconds, répandus sur toute la surface du territoire, mais ayant leur base et leur centre d'action dans les déserts du sud (1). Sur ces deux éléments primitifs est venue se greffer une troisième race, celle des Phéniciens. Parti des pays d'Orient, de Tir et de Sidon en particulier, ce peuple avait envahi peu à peu tout le bassin de la Méditerranée. Grâce à son activité, à son génie commercial, grâce enfin à la perfection de son industrie, il avait réussi à s'implanter, à fonder çà et là des établissements, des comptoirs, à capter à son profit tout ce mouvement d'affaires si considérable qui reliait les provinces occidentales aux riches pays de Grèce et d'Asie. A Chypre, à Samothrace, à Thasos, ses colonies étaient prospères (2). Mais c'est, tout particulièrement, dans cette région qui fut plus tard l'*Africa proconsularis* que l'immigration phénicienne s'attacha avec le plus de succès et de solidité. La plupart des grandes villes de la côte, si florissantes encore sous la domination romaine, étaient de fondation punique, et longtemps elles conservèrent les traces de leur origine.

Les Phéniciens ne considérèrent pas seulement l'Afrique comme un centre de trafic, ils s'y installèrent à demeure fixe, pénétrèrent dans les contrées de l'intérieur et entrèrent en relations suivies avec les Berbers et les Libyens. Ce premier

1. Herodote, 20, 7, énumère un certain nombre de peuples appartenant à ces deux races : ce sont les Auschises, les Cabales, les Psylles et les Nasamons, les Garamantes et les Maces.

2. Les colonies de Thasos, de Chypre et de Samothrace furent ruinées par les invasions de Cariens et d'Hellènes ; c'est alors que les Phéniciens se transportèrent en Afrique.

contact entre des éléments si divers donna lieu à des luttes, à d'incessantes rivalités tant politiques que commerciales ; mais il produisit un mélange et amena peu à peu la fusion des différents peuples entre eux. C'est de cette union que naquit la race mixte appelée par les Grecs Λιβυφοίνικες. Les monuments récemment découverts attestent, d'une façon certaine, l'envahissement des Phéniciens dans ces régions du sud et de l'ouest, autrefois purement berbères ou libyques. La langue et la religion puniques, le culte de Baal et celui de Melcarth eurent un accès facile, ainsi que le démontrent les inscriptions de Thugga et de Simitthu (1). Pour peu que l'on examine enfin les nécropoles retrouvées dans ces contrées, on y remarquera plus d'un point de ressemblance avec les sépultures découvertes par le P. Delattre sur la colline de Byrsa (2). Quant à la langue phénicienne, elle se maintint fort longtemps dans la province, en tant qu'idiome officiel, et cela, tout particulièrement, sur les rivages syrtiques, à *Oea* et à *Leptis magna*. Peut-être, à partir du règne de Tibère, perdit-elle en partie ce caractère ; il est permis de croire néanmoins qu'elle se conserva comme langage domestique.

Si puissante que fut l'influence phénicienne dans l'Afrique proconsulaire, elle n'en laissa pas moins subsister les éléments libyens et berbères. Ces derniers conservèrent longtemps leurs mœurs, leur langue et leur organisation politique ; nous en trouverons la preuve dans ces communautés berbères que nous verrons, disséminées sur plusieurs points de la province proconsulaire, au milieu de la foule innombrable des villes romaines et des cités puniques (3).

1. J. Halévy, *Études berbères*, n° 1, p. 16-17 ; appendice, p. 178-181.

2. *Bulletin archéologique du Comité*, ann. 1893, p. 138 et suiv.

3. En dehors des Libyens, des Berbères et des Phéniciens, signalons en Afrique la présence de la race Juive. Saint Augustin parle dans une de ses

Si l'invasion phénicienne laissa en Afrique des traces profondes de son passage, elle eut aussi une influence considérable sur les mœurs et les populations de la *Baetica*.

La province sénatoriale de *Baetica* représente, à peu de chose près, au point de vue géographique, le territoire actuel de l'Andalousie. La Méditerranée l'environnait et au sud et à l'est ; quant à ses frontières septentrionales, bien qu'il soit assez difficile de les déterminer avec précision, elles peuvent cependant se représenter par une ligne droite, partant à l'est du *promontorium Charidini* (Cap Gata), et se dirigeant vers l'*Anas* (Guadiana), en passant un peu au-dessous des villes d'*Alba* et de *Basti*.

A l'origine, quatre peuples se partageaient le pays : Les Bityriens au nord-ouest ; les Turduli au nord, dans la région de Cordoue ; les Turdetani à l'ouest et au sud ; les Bastuli enfin, occupant le littoral sud-est et le royaume de Grenade. Ces diverses peuplades se rattachaient à la grande famille ibère, dont elles comptaient parmi les rameaux les plus purs et les moins mélangés. Vers le seizième siècle eut lieu la première apparition des Phéniciens dans le midi de l'Espagne, mais, s'il faut en croire Masdeu (1), c'est seulement au quinzième que les premières colonies furent fondées. Cette opinion est inconciliable avec la manière de voir généralement admise, et d'après laquelle il est impossible de reporter, antérieurement à l'année 1100 av. J.-C., l'établissement des Phéniciens en Bétique. Cette dernière date, suivant Kiepert (2) et M. D'Arbois de Jubainville, serait celle de la fondation de Cadix (grec, τὰ

lettre (*lettre 71*) des Juifs établis à *Oea*. Le caractère israélite de la métropole du Dj. Kaoui a été reconnu par le P. Delâtre.

1. Masdeu, *España antigua*, p. 34.

2. Kiepert, *Manuel de géographie ancienne* (trad. Ernault), pp. 257 et 258.

Γαδεира; lat. *Gades*). Ces Phéniciens étaient-ils de race très pure? La chose n'est pas probable (1). Ils venaient d'Afrique où ils étaient solidement implantés, et leur fusion avec les Lybiens était déjà un fait accompli à l'époque où ils passèrent dans le sud de la Bétique. Peut-être leur établissement dans la province ne se fit-il pas sans difficulté; les Ibères, très batailleurs de tempérament, mirent tout en œuvre pour repousser les ennemis: Macrobe, dans ses *Saturnales*, nous raconte les luttes que Théron, roi d'Espagne, eut à soutenir, à diverses reprises, contre les Phéniciens de Cadix (2).

Deux autres éléments ethnographiques, beaucoup moins importants, il est vrai, vinrent s'ajouter aux premiers. Ce furent tout d'abord les Ligures, qui, des pays du Nord, arrivèrent aux sources du *Betis* (Guadalquivir); ce furent ensuite quelques colonies grecques, dont la présence a été révélée, d'une façon certaine, sur le littoral de la Méditerranée.

Le mélange de ces diverses races s'accomplit peu à peu. Les Phéniciens trouvèrent dans les richesses minières de la péninsule la satisfaction de leurs appétits commerciaux; ils s'attachèrent les Ibères, les instruisirent, les modelèrent pour ainsi dire à leur image, en sorte que, le jour où ils pénétrèrent en Bétique, les Romains eurent devant eux un peuple facilement maniable et déjà préparé à recevoir les bienfaits de la civilisation. Aussi, la colonisation Romaine fut-elle beaucoup plus facile en Bétique que partout ailleurs (3). Alors que les mœurs phéniciennes et berbères se conservèrent en Afrique jusqu'au

1. Avienus, *Ora maritima*, vers. 419, 421; et d'Arbois de Jubainville, *Les premiers habitants de l'Europe*, p. 61.

2. Macrobius, *Saturnales*, 1, 29.

3. Strabo, III : Οἱ μὲντοι Τούρθηται καὶ μάλιστα οἱ περὶ τὸν βαίτιν τελείως εἰς τὸν Ῥωμαίων μεταβέβληνται τρόπον οὐδὲ τῆς διαλέκτου τῆς σφετέρως ἐπιμεμνημένοι. — Sur la romanisation de l'Espagne, consult. de la Berge, *Essai sur le règne de Trajan* [Thèse. doct. ès lettres. Paris, 1877], pp. 9, 10.

milieu de la période impériale, la langue et les institutions ibères disparurent de bonne heure dans le sud de l'Espagne ; on y parla latin, et les édifices, ceux-là même que construisirent les indigènes, portèrent des dédicaces latines (1).

Nous allons aborder l'étude de deux provinces sénatoriales dont l'ethnographie est des plus complexes. C'est en premier lieu la *Sicilia*.

La population de la Sicile se décomposait en deux races bien distinctes ; au nord-est habitaient les Siculi (Σικελοί), venus d'Italie et dont l'origine ligure semble certaine (2) ; au sud et au sud-ouest se trouvaient les Sicanes, peuplade ibérique, si l'on s'en rapporte aux affirmations de Thucydide (3) et de Philiste de Syracuse (4). Ces deux éléments primitifs ne tardèrent pas à s'effacer devant les invasions successives des Phéniciens, des Carthaginois et des Grecs. Les Phéniciens débarquèrent les premiers et couvrirent de leurs comptoirs, les rivages et les petites îles adjacentes (*Ortygie* à l'est, *Aegate* à l'ouest). Vers le VIII^e siècle, ils furent forcés de céder la place à l'immigration grecque et se retirèrent à *Motya*, à *Saloes* et à *Panorme* ; c'est à cette époque qu'il faut placer la fondation de *Naxos* et celle de *Léontium* par l'athénien Théoclès venu d'Eubée à la tête d'une colonie de Chalcidiens. Les Ioniens et les Doriens firent alors véritablement la conquête de la Sicile ; ils étendirent leur influence sur la population indigène jusque-là rebelle à toute civilisation, et édifièrent leur œuvre sur de tels fondements, que, devenue plus tard province romaine, l'île demeura toujours un pays bien plutôt grec que latin, tant par la langue que par les mœurs. *Syracuse*, enlevée

1. Voy. *Corp. Inscr. Lat.*, II, n^o 1087.

2. Kiepert, *op. cit.*, pp. 213 et 248.

3. Thucyd., VI, 2. 2.

4. Philiste de Syracuse, *Fragmenta historic. Græc.*, I, 185, p. 3.

aux Phéniciens, devint colonie dorienne, et fut occupée par des émigrants corinthiens (734 av. J.-C.) (1) ; *Megara* tomba au pouvoir des Doriens du Péloponnèse ; une foule de villes, parmi lesquelles *Henna*, *Assoros*, *Aggrion*, *Centuripæ*, *Inessa*, autrefois peuplées par les Siculi, furent peu à peu soumises et hellénisées au contact des Grecs de Syracuse.

A l'époque des guerres puniques, l'influence des Carthaginois se fit sentir assez vivement en Sicile. Les villes de *Thermae* et de *Selinous*, ainsi que plusieurs centres importants de la côte sud-ouest, furent les points d'où la civilisation punique chercha à se répandre dans l'île au détriment de la puissance hellénique. Les Carthaginois n'atteignirent qu'imparfaitement leur but. A la vérité, leur langue s'acclimata et réussit à se conserver dans les villes d'origine phénicienne et même indigène ; mais les Grecs n'en restèrent pas moins prédominants. C'est contre ces derniers que les Romains luttèrent sans cesse pour établir et consolider leur œuvre colonisatrice.

La province voisine de *Sardinia* et *Corsica* a connu, semble-t-il, à ses origines, un mélange de races plus grand encore. Pausanias (2), qui nous fournit des renseignements sur l'ethnographie de la Sardaigne, reconnaît primitivement dans cette île une population composée d'éléments libyens et ibères. Isidore de Séville confirme cette assertion : « *Sardus Hercule procreatus*, dit-il, *cum magna multitudine a Libya profectus, Sardiniam occupavit* (3) ». De bonne heure, les Etrusques, venus des côtes d'Italie, occupèrent quelques points de

1. Les marbres de Paros fixent la fondation de Syracuse à la troisième année de la Ve Olympiade. Il vaut beaucoup mieux accepter la première date (435 av. J.-C. 2^e année de la XI^e Olympiade) ; Thucydide (VI, 3) et Eusèbe (*Chronic.*, II) sont d'accord sur ce point. Le chef de la colonie corinthienne était Archias.

2. Pausan., X, 17, 2.

3. Isidore de Séville, *Origen.*, XIV, 6, 39.

la côte orientale riche en métaux précieux ; puis, arrivèrent des colonies de Thespiens, une peuplade de l'Attique (1), précédant une seconde descente de Libyens. Une certaine fusion dut s'opérer entre ces différents peuples, mais la cohésion entre eux ne fut pas assez solide pour leur permettre de résister à l'invasion punique, qui, vers le ^{vi}^e siècle, s'empara de tout le littoral de la Sardaigne. Ibères, Libyens, Etrusques se retirèrent alors dans les centres montagneux de l'île et y vécurent, relativement indépendants, au mépris de la domination romaine.

La Corse se ressentait davantage du voisinage de la Gaule Narbonnaise. La race primitive était d'origine ligure ; elle se maintint intacte et c'est à peine si elle fut touchée par une descente des Ioniens de Phocée (2). Vers 544, les Etrusques prirent possession de l'île et en exploitèrent tranquillement les richesses minérales jusqu'à l'époque de la conquête romaine (259-231).

Avec la province sénatoriale de *Creta et Cyrenaica*, nous allons aborder l'étude des territoires où l'influence et la civilisation grecques se sont toujours maintenues prépondérantes.

En Cyrénaïque, nous retrouvons, ainsi qu'en Afrique, la race libyenne à la base de l'édifice ethnographique ; et l'importance de cette race fut là d'autant plus grande que son champ d'action était plus vaste et moins bien déterminé. La province, limitée à l'ouest par l'Afrique proconsulaire, n'est en effet bornée du côté de l'est que par une ligne assez vague partant du Paraetionium, et s'avancant parallèlement au Nil, jusqu'à la hauteur d'Héliopolis.

1. Il semble que *Neapolis* et *Olbia*, si on en juge d'après leurs noms, devaient être des villes d'origine grecque.

2. *Alalia* (plus tard Aleria) fut fondée par ces Ioniens.

Au sud, elle n'a d'autre frontière que le désert libyque, la région des sables arides, qui, si elle est impropre à toute culture, est du moins favorable à la conservation de la race autochtone. Le littoral méditerranéen de la Cyrénaïque est seul productif et fertile. Lorsque les Romains prirent possession de cette province en l'an 67 av. J.-C., ils se trouvèrent en présence, non plus des Phéniciens, mais bien des Grecs. Quelques tribus doriennes, venues du Péloponnèse et des îles (particulièrement de Théra et de la Crète), avaient en effet immigré en Cyrénaïque dès le VII^e siècle et fondé sur la côte de grandes et riches cités (1). *Cyrène* avait surgi tout d'abord, à quelques kilomètres de la mer ; ses maisons s'étaient groupées autour du grand temple d'Apollon, protecteur des Doriens exilés (2). Puis, successivement, on avait vu paraître *Euhesperides* (3), *Teuchira* (Arsinoé) (4), *Apollonia* (5), *Ptolemaïs*. Les colons grecs peu à peu se mêlèrent avec les populations premières du pays ; et de cette union sortit une race mixte greco-lybienne, dont les traces ont été conservées de façon indubitable. A l'Orient de la Cyrénaïque, ces Greco-Libyens peuplèrent la ville de *Barce* (6) (ruines de Medinet-

1. Ils étaient conduits par Battus et fuyaient l'île de Théra affligée de plusieurs années de sécheresse. Ce Battus organisa la nouvelle colonie, à laquelle il donna une constitution. Le législateur de Mantinée, Demonax, et peut-être Platon, furent appelés, par la suite, à reviser les lois des Cyrénéens.

2. Sur Cyrène ; Voy. Borsari, *Geografia etnologica e storica della Tripolitania, Cirenaica*, p. 169.

3. La fondation de cette ville doit être reportée au règne d'Arcesilas IV, roi de Cyrène. Voy. Borsari, *op. cit.*, p. 153.

4. Cette cité fut également fondée par les Cyrénéens (Pindar, *Pyth.*, VI). Elle devint colonie romaine sous Hadrien ; Borsari, *op. cit.*, p. 159 ; — Pacho. *Voyage dans la Marmarique et la Cyrénaïque*, p. 185.

5. Apollonia était le port de Cyrène (Strabo. V. p. 485). — Diodor, XVIII, 49, 24 ; — Plin, IV, 5.

6. Quant à l'origine libyenne de Barce, consult. Saint Jérôme, *Epist. ad Dardan* ; — Hérodote, IV, 164 ; — Borsari, *op. cit.*, p. 162.

el-Merdj). Une troisième race, qui vint se greffer sur les deux autres, contraria tout particulièrement le travail de romanisation dans cette province : il s'agit de la race juive. Ces Ἰουδαῖοι, signalés comme une des quatre classes de la population de Cyrène, étaient d'origine égyptienne ; ils avaient été envoyés par Ptolémée Soter (1), et promptement avaient fondé des colonies, en même temps qu'ils acquéraient une prépondérance inquiétante (2). Ils formaient ainsi une commune particulière, sous la direction de neuf archontes dont nous retrouvons les noms mentionnés dans une inscription de Bérénice (3), πολίτευμα τῶν ἐν Βερενίκῃ Ἰουδαίων. Cette importance des juifs, et peut-être bien aussi les privilèges spéciaux dont ils jouissaient, devaient amener fatalement des dissensions et des jalousies. Des révolutions éclatèrent à diverses reprises ; tout particulièrement sous les règnes d'Hadrien et de Trajan, elles donnèrent lieu à d'affreux massacres, à la suite desquels on fut obligé de repeupler la Pentapole à l'aide de colonies romaines.

En Crète, de même qu'en Cyrénaïque, l'élément grec l'emporte. Peut-être les premiers habitants de l'île (Cydoniens et Etéocrètes) laissèrent-ils quelques traces de leur passage ; en tous cas, ils furent de très bonne heure anéantis par les Hellènes, les Doriens, les Pélasges et les quelques bandes phéniciennes qui, successivement, occupèrent le pays (4). Nous devons remarquer, jusqu'à une époque tardive, la persistance des institutions spartiates dans l'île de Crète (5).

1. Joseph., *Contr. Apion.*, II, 4, extr.

2. Voy. Thrige, *Res Cyrenensium*, p. 219. Ces Juifs jouissaient du droit de cité : voy. Joseph., *Ant.*, XVI, 6, 1 : τῶν μὲν προτέρων βασιλείων ἰσονομίαν αὐτοῖς παρεσχημένων.

3. *Corp. Inscr. Græc.*, 5361.

4. Kiepert, *op. cit.*, p. 144.

5. La constitution de Crète est une importation lacédémonienne. Voy. à ce

C'est ainsi que les Romains, débarquant en 68 av. J.-C., trouvèrent plus de trente républiques doriennes, de langue et de mœurs, dont les principales, *Cnossos*, *Gortyn*, *Lyttos*, *Lappa*, *Eleutherna*, *Hierapytna*, *Polyrrhenia*, étaient en pleine prospérité, bien qu'elles ne fussent unies par aucun lien fédéral.

Parmi tous les pays, au sein desquels les Romains eurent à lutter contre l'influence grecque, les provinces asiatiques semblent devoir être classées au premier rang. Et, c'est là un fait qui se comprendra facilement, si l'on se rend compte de la situation qu'occupaient ces territoires par rapport à la Grèce, foyer du mouvement hellénique.

La province sénatoriale d'*Asia* (1) possédait, à l'ouest, tout le littoral compris entre le promontoire de Cnide et l'entrée des Dardanelles. Au nord, le cours du Rhyndacus lui servait de limite jusqu'au delà de la ville d'Hadriani ; la frontière se dirigeait ensuite vers l'est, passait au nord de Doryleum et atteignait le Sangarius ; elle redescendait au midi, en passant à l'est de Mydaeum, d'Amorium et de Philomelium. Vers le sud-est, la province était délimitée par une ligne passant au nord d'Antioche et d'Apollonia, descendant entre cette ville et Apamea Cibotus, et gagnant enfin la côte à l'embouchure du Colbis, au-dessous de l'isthme de Doride (2). Ainsi déterminée, l'Asie proconsulaire comprenait les territoires de la Mysie, de la Lydie, de la Carie et de la Phrygie, plus toute la

sujet : Conrad Trieber, *Forschungen zur Spartanischen Verfassungsgeschichte*. S'il faut en croire Plutarque, la ville de Lycos fut la première colonie spartiate dans l'île; Voy. Strabo, X, p. 481 ; — Aristot., *Politic.*, II, 10. Elle dut introduire les lois et les institutions lacédémoniennes.

1. Consult. sur cette province ; Pauly-Wissowa, *Real. Encyclopädie* (Art. *Asia*).

2. Strabo, XVII, in fin. ; καὶ Ἀσίαν τὴν ἐντὸς Ἄλυσος καὶ τοῦ Ταύρου πλὴν Γελατῶν καὶ πᾶν ὑπὸ Ἀμυντα γενομένων ἐθνῶν ἔτι δὲ Βιθυνίας καὶ τῆς Προποντιδος.

côte occidentale de l'Asie Mineure actuelle. Qu'il y ait eu dans ces régions une première série de peuples composée d'éléments très variés : Lydiens et Méoniens, Mysiens et Cariens se rattachant aux Thraces d'Europe, la chose n'est pas douteuse. Mais ces différentes races nous apparaissent, de bonne heure, dans un état d'affaiblissement et de décadence très marqués. En même temps, les incursions des Grecs sur la côte asiatique se font de plus en plus fréquentes, et l'époque arrive des premières colonies helléniques appelées à prendre par la suite un développement si considérable. Ce mouvement d'émigration, qui s'effectua au douzième siècle, eut pour cause principale le bouleversement causé dans la partie méridionale de la Grèce par l'invasion des peuples du nord, tels que les Thessaliens et les Éoliens(1). L'Attique s'étant remplie de fugitifs éoliens, ioniens et achéens, à qui le pays ne pouvait plus donner asile, il fallut, de toute nécessité, que le surplus de la population émigrât : c'est alors que tous les regards se tournèrent vers l'Asie Mineure. Les Éoliens partis d'Aulis, en Béotie, s'établirent à Lesbos et sur le littoral, depuis l'Helléspont jusqu'au fleuve Hermus ; *Chios* et *Samos* furent colonisées par les Ioniens d'Athènes (2), les mêmes qui occupèrent ensuite toute la côte entre l'Hermus et le Méandre et fondèrent les grandes cités d'Ephèse, de Myonte et de Milet. Les Doriens enfin, déjà tout puissants à Cythère et en Crète, prirent possession du littoral sud-ouest, construisirent *Halicarnasse* (3) et *Cnide*, en même temps qu'ils étendaient leur

1. Sur les causes de l'émigration grecque en Asie Mineure, voy. Sénèque, *ad Helviam*, 6.

2. Le chef des Ioniens était Proclès ; son père avait été chassé de la colonie d'Epidaure par les Doriens de Deiphonte (Pausan., VII. 4). Sur Chios, voy. Fustel de Coulanges, *Mémoire sur l'île de Chio*.

3. Halicarnasse fut fondée par une colonie venue de Trézène, sous la conduite d'Anthès : tel est l'avis de Callimaque et d'Apollodore.

influence sur *Théra*, *Cos*, *Carpathos* et l'île de *Rhodes* (1).

La domination hellénique s'implanta peu à peu sur les territoires d'Asie. Etant données les difficultés d'accès et l'aridité des plateaux, les Grecs se confinèrent tout d'abord sur la côte ; le voisinage de la mer, en outre qu'il leur permettait d'entretenir des relations suivies avec la mère patrie, facilitait beaucoup leurs entreprises commerciales et l'exportation de leurs produits industriels. Bientôt ils s'enhardirent, pénétrèrent dans l'intérieur du pays, et occupèrent solidement les vallées inférieures des fleuves : c'est à cette période qu'il faut reporter la fondation des villes de *Tralles* (2), de *Magnésie du Syphile* et de l'autre *Magnésie* sur le Méandre (3). Il n'y avait plus désormais qu'un pas à faire pour compléter le travail de colonisation ; les Grecs achevèrent leur œuvre et mirent la main sur les centres qui, jusque là, s'étaient dérobés à leur influence. C'est ainsi que *Sardes*, *Stratonikeia* (4), *Peltæ*, *Dokimeion*, *Hyreania* entrèrent dans la civilisation hellénique ; Ioniens, Éoliens et Doriens groupèrent leurs principales villes en associations autour des sanctuaires d'Apollon et de Poséidon, à Cnide et à Mycale. D'ailleurs, il nous sera donné de revenir longuement, dans le cours de ce travail, sur la question des *zoινα* asiatiques (5), et peut-être en comprendrons-nous d'autant mieux l'organisation que nous en aurons déjà étudié les éléments au point de vue ethnographique.

La province de *Lycia Pamphylia*, voisine de l'Asie procon-

1. Rochette, *Histoire critique de l'établissement des colonies grecques*, III, p. 170 et ss. — Voy. aussi : Marcel Dubois, *De Co insula* (Thèse, Paris, 1884). Sur Rhodes : consult. L. Lacroix, *Histoire des îles de la Grèce. Iles de Rhodes*. Paris, 1852.

2. Strabon affirme l'établissement d'une colonie argienne dans cette ville.

3. Voy. Rochette, *op. cit.*, p. 48.

4. Colonie de Macédoniens (*Stephan. Bysant.*, v. *Στρατονικεία*).

5. Voz. *infra*, Livre III. Chap. Ier.

sulaire, avait subi elle aussi l'influence grecque, moins rapidement, il est vrai, que les régions environnantes, ses hautes montagnes l'ayant longtemps protégée, à la manière d'un rempart, contre toute invasion des peuples occidentaux. Cependant, il convient de distinguer dans ce pays deux parties très différentes : à l'ouest, *la Lycia* est couverte de sommets élevés et présente, par conséquent, un sol très favorable à la conservation des éléments indigènes ; à l'est, au contraire, s'étend la *Pamphylia*, dont la côte plate se prête admirablement aux incursions des populations étrangères. C'est sur ce littoral que les colons grecs (*éoliens*) fondèrent les ports d'Olbia et de Side (1). Progressivement, ils occupèrent l'intérieur des terres et s'emparèrent des villes de *Perge*, *Sylleion* et *Aspendos*. Province sénatoriale à partir du règne d'Hadrien, la *Lycia Pamphylia* eut pour limites : à l'ouest, les frontières de l'Asie jusqu'à la hauteur de la ville d'Ehgardir ; à l'est, une ligne se dirigeant vers le sud-est, après avoir renfermé les lacs actuellement nommés Beichehr et Soghla, et aboutissant enfin à la mer près de Corakesion, légèrement à l'ouest de Selinos.

Les premières populations indigènes de l'île de *Cyprus* n'ont pas laissé de traces bien marquantes ; elles furent d'ailleurs supplantées de très bonne heure par les invasions phéniciennes (2) et égyptiennes, surtout par les Assyriens et les Perses qui, en 708, prirent possession de l'île. Neuf rois régèrent alors à Chypre divisée en neuf territoires urbains (3). Les Grecs arrivèrent bientôt et détruisirent peu à peu cet édifice formé d'éléments disparates. Déjà, vers le *x^e* siècle, ils

1. Rochette, *Histoire critique de l'établissement des colonies grecques*, III, p. 132. Sur *Side* et sa fondation : consult. Marquardt, *Organisation de l'empire romain*, II, p. 309. note 11 ; et Kiepert, *Manuel de géographie ancienne*, p. 75.

2. Probablement vers le *xv^e* siècle.

3. Diodore, XVI, 42 ; — Plin., *Nat. hist.* V. 429.

avaient fait de fréquentes apparitions ; mais, c'est de l'année 460 que date leur domination effective, avec l'avènement au trône de Chypre d'Evagoras de Salamine (1). En fait, à l'époque de la conquête romaine, c'est la race grecque qui est prépondérante dans l'île ; à peine est elle mélangée de quelques éléments égyptiens, sans liens entre eux et d'une importance très secondaire.

Les pays qui formeront, sous l'Empire, la province sénatoriale de *Bithynia et Pontus* furent, très longtemps, habités par une population d'origine thrace et macédonienne, venue d'Europe et tout particulièrement des bords du Strymon. Ce fait, constaté par Hérodote, justifie l'appellation de « Θρᾷκη ἡ ἐν Ἀσίᾳ » donnée à la province par les anciens. Ces Macédoniens et ces Thraces avaient supplanté une race primitive composée de peuplades diverses : Bebryces, Mygdones, Maryandini. Ils étaient divisés en deux branches : les Thynes au nord-ouest, et les Bithyniens confinés à l'est du bas Sangarios ; leur prépondérance se conserva fort longtemps et c'est à peine si l'invasion hellénique laissa chez eux des traces persistantes (2). Alors que, dans les régions voisines, florissaient les riches établissements des Ioniens et des Éoliens, nous ne trouvons, en Bithynie, que trois grandes colonies grecques : *Calchédon*, fondée à l'entrée du Bosphore par les Doriens de Mégare, *Myrleia* et *Kios* où s'étaient établis les Ioniens venus de Milet. Dans le Pont, la situation est la même. Chose remarquable : ce sont bien plutôt les Romains qui ont hellénisé cette province, et qui, peu à peu, l'ont assujettie à

1. Kiepert, *op. cit.*, p. 79-80. D'une façon générale, nous renvoyons, pour l'étude des antiquités chypriotes, à Réveillé de Beauregard, *Notice historique sur l'île de Chypre*, 1879, in-8, et à la revue dirigée par M. Richter, *The Journal of Cyprian studies*.

2. Kiepert, *Manuel de géographie ancienne*, p. 61.

l'influence grecque, dont la prépondérance sera incontestable sous l'Empire.

Au point de vue géographique, le territoire de la *Bithynia et Pontus* subit, au cours de l'empire, diverses modifications. Il est probable que, vers l'année 27, les frontières de la province, partant à l'ouest de la côte de Propontide, voisine de Cyzicus, allaient rejoindre le coude du Sangarius au-dessous de Juliopolis ; elles se dirigeaient ensuite vers le nord-est, empruntaient le cours du Halys et se terminaient au littoral, non loin d'Amisus. Etaient englobées dans ces limites les villes bithyniennes dont Pline le Jeune et Ptolémée nous signalent l'existence, savoir : Heraclea, Tium (1), Amastris (2), Sinope (3), Amisus (4), Abonoteichos (5).

De sensibles modifications furent apportées à cet état de choses sous le règne d'Antonin le Pieux. La Bithynie céda à la Galatie tout le territoire de la Paphlagonia proprement dite, ainsi que la section de côtes comprise entre Amastris et Amisus (6). De cette façon, la nouvelle frontière est obliquait directement au nord à la hauteur de Juliopolis, passait près de Gratia et aboutissait enfin aux Komes de Cromna et de Cytorus, dépendances d'Amastris.

Au début de l'Empire, lors du partage des territoires entre l'Empereur et le Sénat, l'*Achaia*, détachée de la Macédoine, fut constituée en province particulière. Cette province enferma

1. Plin., *Epist.*, X, 75.

2. Plin., *Epist.*, X, 98.

3. Plin., *Epist.*, X, 90.

4. Plin., *Epist.*, X, 92.

5. Ptolem., V, 4, 2.

6. Ptolem., V, 1, 7. La *Galatia* avait ainsi un important débouché sur la mer ; elle acquérait les deux ports considérables de Sinope et d'Amisus.

dès lors les contrées de la Thessalie et celles de l'Épire (1) ; c'est-à-dire qu'elle fut bornée, au nord, par une ligne allant, de l'est à l'ouest, du mont Olympe à l'embouchure de la Voïousa. Ἐβδόμην δ' Ἀχαΐαν μέχρι Θετταλίας καὶ Αἰτωλῶν καὶ Ἀκαρνανῶν καὶ τινῶν Ἑπειρωτικῶν ἐθνῶν, ὅσα τῇ Μακεδονίᾳ προσώριστο. Ce passage de Strabon (2) confirme les assertions précédentes. D'ailleurs, l'Étolie ayant toujours fait partie de l'*Achaia*, il n'est pas douteux que la Thessalie ne fût, elle, aussi, comprise dans cette province ; μέχρι Θετταλίας veut donc dire : « avec la Thessalie inclusivement » (3). Sous Antonin le Pieux, les territoires de l'Épire furent isolés et formèrent dès lors une province procuratorienne distincte (4) ; Vespasien avait déjà séparé la Thessalie et l'avait rattachée à la *Macedonia*. Par suite de ces modifications, les frontières d'*Achaia* furent désormais déterminées par une ligne partant du golfe de Lamia, traversant Hypata et suivant ensuite le cours de l'Achelous jusqu'à son embouchure, à l'entrée du golfe de Patras.

Vers l'est, la province sénatoriale englobait la plus grande partie des îles de l'Archipel : *Paros*, *Naxos*, *Delos*, *Lemnos*, *Tino*, *Andro*, *Miconi*, *Syra*. — *Amorgos* et *Stampalia* faisaient partie de l'*Asia*.

La frontière sud de la *Macedonia* subit les mêmes changements que les limites nord de l'*Achaia*. Quant à ses bornes septentrionales, elles restèrent immuables. Après avoir quitté le littoral ouest à Lissus et fait une pointe vers le nord, elles redescendaient entre le Strymon et le Nestus, pour aboutir sur la côté, en face de l'île de Thasos.

1. Dio Cass., LIII, 42.

2. Strabo, XVII, p. 840.

3. Hertzberg, *Histoire de la Grèce sous la domination des Romains* (traduct. Bouché-Leclercq) I, p. 505.

4. Ptolem., III, 13, 14.

Il nous reste fort peu de chose à dire de la *Gallia Narbonensis*. Son vaste territoire comprenait la vallée du Rhône et le pays situé entre Toulouse et la mer ; c'est dire que sa frontière laissait au nord la ville de Lyon, suivait la chaîne des Cévennes et remontait ensuite le cours de la Garonne jusqu'aux limites de l'*Hispania Tarraconensis*. Un assez grand nombre de tribus, de races et d'origine diverses, peuplaient le pays. Au point de vue ethnographique, elles peuvent néanmoins se ramener à trois éléments distincts : l'élément grec et ionien, implanté sur les bords de la Méditerranée et ayant son centre à *Massilia*, la première cité phocéenne ; l'élément celte, venu du nord et disséminé sur les rives du Rhône ; et enfin, l'élément ibère, prédominant autour de *Narbo Martius* et dans les bassins secondaires des fleuves languedociens.

LIVRE II

LES CITÉS DES PROVINCES SÉNATORIALES

CHAPITRE PREMIER

LES VILLES DE CONSTITUTION ÉTRANGÈRE

Sous ce titre, nous étudierons en détail la situation des villes qui, tout en étant entrées dans la symmachie romaine, ont conservé leurs mœurs, leur régime administratif et leur constitution propre. Ces villes sont relativement nombreuses dans les provinces sénatoriales.

En prenant possession, en effet, des territoires fortunés, où l'antique civilisation des Grecs et des Phéniciens avait brillé tant de siècles d'un incomparable éclat, les Romains trouvèrent, en même temps que d'anciennes coutumes solidement établies, une organisation politique et sociale profondément enracinée. Ce n'étaient pas là de ces terres rases où l'on n'a qu'à créer de toutes pièces, qu'à élever l'édifice constitutionnel depuis la première pierre jusqu'à la dernière, œuvre encore relativement facile, quand on possède tant soit peu le génie de la colonisation. Dans la circonstance, au contraire, il fallait bouleverser un état de choses, opérer une transformation complète,

et cette transformation elle-même était d'autant plus délicate qu'elle réclamait une prudence et un tact parfaits. Les Romains se rendirent parfaitement compte des devoirs que leur imposait cette situation ; tout particulièrement, dans l'organisation des villes provinciales, ils eurent le talent de comprendre que les nécessités de la conquête pouvaient aisément marcher de pair avec le respect des traditions et des coutumes locales.

Sous le contrôle plus ou moins rigoureux de la domination romaine, quelques cités conservèrent donc, avec leur ancienne constitution, une certaine liberté et une quasi-indépendance politique. En ce qui concerne la concession même de ces privilèges, il convient de faire ici une distinction : ou bien la liberté était conférée par une loi ou un sénatus-consulte, ou bien elle reposait sur un traité, et, dans ce dernier cas, que le traité fût un *fœdus æquum* ou qu'il fût un *fœdus iniquum* (1), il n'en garantissait pas moins, toujours, vis-à-vis de Rome, l'indépendance de la ville qui y était intervenue. Nous nous trouvons donc, par là-même, en présence de deux sortes de *civitates* : d'un côté les *civitates sine fœdere immunes et liberæ*, de l'autre, les *civitates fœderatæ*.

Au-dessous de ces villes libres et fédérées, et occupant pour ainsi dire le dernier degré dans l'échelle des cités provinciales, se trouvent les *civitates stipendiariæ*, désignées aussi sous le nom de villes sujettes. Ici, il n'est plus question de liberté, ni de privilèges ; l'impôt romain pèse lourdement sur les ci-

1. Le *fœdus æquum* intervenait entre deux puissances traitant sur le pied de l'égalité, et n'entraînait aucune sujétion d'un contractant à l'autre ; au contraire, la *fœdus iniquum* obligeait le peuple, à qui Rome accordait ce bénéfice, à reconnaître la majesté du peuple. La formule était la suivante : « *Majestatem populi Romani comiter servanto* ». Sur le sens exact de *fœdus æquum* ; Voy. Mommsen, *Droit public romain*, VI, 2^e partie, p. 291, note 2.

toyens et l'autorité du gouverneur et de ses agents s'exerce dans toute sa rigueur. Par faveur exceptionnelle, il est vrai, ces villes ont conservé leurs lois propres et la faculté de vivre suivant les règles de leur ancienne constitution (*suis legibus uti*). A ce titre, elles rentrent, à côté des *civitates fœderatæ* et des *civitates sine fœdere immunes et liberæ*, dans la catégorie des villes d'organisation étrangère : aussi en placerons-nous l'étude à la fin de ce chapitre.

Les trois espèces de cités que nous venons de signaler sont souvent opposées les unes aux autres. Servius (1) nous dit : *apud majores (civitates) aut stipendiariæ erant aut fœderatæ aut liberæ* ; Appien (2) reproduit la même distinction : Ἐθνη τε γὰρ πάντα καὶ βασιλεῖς ὅσοι σύμμαχοι καὶ πόλεις οὐχ ὅσαι μόνον ὑποτελεῖς (ce sont les *stipendiariæ*), ἀλλὰ καὶ ὅσαι ἑαυτὰς ἐνεκεχειρίζουσιν ἐπὶ συνθήκαις ἑνορχοι (ce sont les *fœderatæ*) καὶ ὅσαι διὰ συμμαχίαν ἢ τινα ἀρετὴν ἄλλην αὐτόνομοι τε καὶ φόρων ἦσαν ἀτελεῖς (ce sont les *liberæ et immunes*) τότε πᾶσι συντελεῖν ἐκελεύοντο καὶ ὑπακούειν.

Mommsen, après avoir rapporté les témoignages de Servius et d'Appien et reconnu la coexistence des diverses catégories de cités, ajoute : « Cette division terminologique tripartite ne s'applique pas à l'Orient » (3). Or, deux pages auparavant (4), il a constaté en Asie et en Grèce la présence de villes fédérées (*Amisus* et *Athènes*) et celle de villes libres, comme *Aphrodisias* de Carie, dont il analyse la situation exacte. Comment concilier ces deux avis ?

A nos yeux, la distinction précédente entre les trois classes

1. Serv., *ad Æneid.*, 3, 20.

2. Appien, *Bel. civ.*, 1, 102.

3. Mommsen, *Droit public romain*, VI, 2^e partie, p. 283, note 3 (in fine).

4. Mommsen, *Droit public romain*, VI^e partie, p. 280, note 1 et page 281.

de villes est applicable aussi bien à l'Orient qu'à l'Occident ; nous allons d'ailleurs nous en rendre compte en passant en revue les provinces grecques et asiatiques (1).

Prenons tout d'abord les *civitates fœderatæ*. Leur nombre est relativement moins considérable que celui des *civitates sine fœdere immunes et liberæ*, et, la chose se concevra aisément, quand nous connaissons le rapport d'indépendance que le *fœdus* créait entre les deux partis. Les conséquences de ce *fœdus* étaient fort graves : Rome, d'ordinaire assez avare de ses largesses, se montrait particulièrement rebelle quand il s'agissait de maintenir près d'elle une souveraineté rivale, dont les libertés devaient être garanties par un traité. Passons en revue les provinces sénatoriales.

Sicilia.

La *Sicilia*, à l'époque de Cicéron, comptait trois *civitates fœderatæ* : *Messana*, *Tauromenium* et *Netum*. Ce fait est affirmé dans l'*oratio in Verrem*, où nous lisons en effet : *Age porro... ..cur Taurominitanis frumentum, cur Netinis imperasti ? quarum civitatum utraque fœderata est* (2). Quand vint l'époque impériale, la situation de ces villes dut se modifier : Pline (3) cite, en effet, *Tauromenium* au nombre des cinq *civitates* de Sicile dans lesquelles Auguste établit des colonies mi-

1. Mommsen constate bien que les différencès, en réalité, ne sont pas très grandes entre les *civitates fœderatæ* et les *civitates et liberæ* ; certes il a raison, mais cela n'empêche nullement que la distinction est à faire.

2. Cicér., *In Verr.*, II, 5, 22.

3. Plin., *Nat. hist.*, III, 88, 89, 90.

litaires ; Diodore de Sicile (1) confirme cette assertion. Quant à *Messana*, elle dut être transformée en municipale, si l'on en croit encore Pline l'Ancien qui compte cette ville parmi les *oppida civium romanorum*. *Netum*, seule, dut garder sa situation de *civitas fœderata*.

Sardinia.

Dans la province de *Sardinia et Corsica*, nous ne trouvons aucune trace de ville fédérée.

Baetica.

Pline l'Ancien mentionne trois *civitates fœderatæ* en *Baetica* : *In Baetica*, dit-il, *oppida omnia numero CLXXV... fœdere III* (2). Quelles sont ces trois villes ? Il est assez difficile de les déterminer d'une façon bien précise. Pline l'Ancien, la source la plus certaine que nous ayons en la matière, ne les indique pas nettement ; nous relevons simplement dans ses listes les deux villes d'*Epora* et de *Malaca*, qu'il qualifie : *Epora fœderatorum* et *Malaca fœderatorum* (3). Si, comme la chose paraît probable, nous nous trouvons là en présence de deux *civitates fœderatæ*, il nous faut encore tenir compte de l'épo-

1. Diodor., XVI, 7 : ἡ δὲ πόλις ἀξιόλογον ἀξιώμα περιποιησαμένη το τελευταῖον ἐν τῇ καθ' ἡμᾶς βίῃ Καίσαρος ἀνασττήσαντος τοῦς Ταυρομενίτας ἐκ τῆς πατρίδος Ῥωμαίων ἀποικίαν ἐδέξατο..

2. Plin., *Nat. hist.*, III, 3.

3. Plin., *Nat. hist.*, III, 3.

que à laquelle se reportait Pline (1). Ce dernier point étant réglé, on en arrive à cette conclusion, qu'Epora et Malaca devaient être villes fédérées sous le règne d'Auguste et au début du premier siècle. Nous savons, en effet, qu'elles perdirent ce caractère par la suite : Epora devint un municipe romain à une date qu'il est presque impossible de fixer (2). Quant à Malaca, elle dut subsister comme *civitas foederata* jusqu'au règne de Vespasien ; à cette époque, elle fut de même érigée en municipe et reçut le surnom de *Flavia* en l'honneur de Flavius Vespasianus qui lui avait conféré le droit de latinité. Nous n'avons retrouvé aucune trace certaine de la troisième *civitas foederata* de la province (3).

Achaia.

Dans la province sénatoriale d'*Achaia*, signalons, tout d'a-

1. Pline l'Ancien naquit la 9^e année du règne de Tibère (23 ap. J.-C.) ; il mourut en l'an 79 de notre ère. L'opinion généralement admise est que, dans la partie géographique de son *Historia naturalis*, il s'est inspiré des listes d'Agrippa et nous a décrit l'état de choses existant dans la première moitié du I^{er} siècle. Detlefsen a étudié cette question de très près dans son examen de la description de l'Espagne (*Varro, Agrippa Augustus als Quellenschriftsteller des Plinius f. d. Geogr. Spaniens*, p. 23). D'après lui, Pline, en dehors des renseignements pris dans Agrippa, aurait puisé à deux sources. La première de ces sources, d'un caractère purement géographique, serait l'ouvrage de Varron « *de ora maritima* » ; la seconde serait une statistique émanant d'Auguste et correspondant probablement au *Breviarium totius imperii*, dont parle Suétone (*Aug.* 401). Telle est l'opinion de Detlefsen. Nous la trouvons reproduite dans Columba, *Gli studi geografici nel primo secolo* (Palermo, 1893), pp. 9 et 10. Mommsen s'en montre également partisan. *Voy. Die Italischen Bürgerkolonien von Sulla bis Vespasian.* Hermès, XVIII, (1883), p. 61.

2. Sur Epora, consult. *Corp. Inscr. Lat.*, II, fo 302, n° 2156.

3. Hübner au *Corp. Inscr. Lat.*, II, p. 246, semble considérer Suel comme une *civitas foederata*.

bord, au nombre des *civitates fœderatæ*, Athènes et Sparte. En ce qui concerne Athènes, nous possédons deux textes très affirmatifs, à notre avis ; Tacite dit en parlant de Germanicus (1) : *Hinc ventum Athenas fœderique sociæ et vetustate urbis datum ut uno lictore uteretur* ; Suétone (2) enfin s'exprime dans le même sens : *libera et fœderata oppida sine lictoribus adibat*. De ce que Pline (3), après avoir nommé Athènes, ajoute *libera hæc civitas*, il ne faut pas conclure à une erreur de la part des deux historiens et rejeter cette ville dans la classe des cités libres. Pline a pu se tromper (4), ou omettre le *fœdus* qui liait certainement Athènes et Rome ; dans tous les cas, nous ferons remarquer qu'il est difficile de mettre en doute la double assertion de Tacite et de Suétone, qui, vivant et écrivant postérieurement au naturaliste, étaient mieux placés que lui pour connaître et relever les faits dans toute leur exactitude. A côté de Sparte, dont le caractère de ville alliée est confirmé par Strabon (5), citons encore comme *civitates fœderatæ* : Nicopolis et peut-être aussi Sicyon. C'est à propos de Nicopolis, fondation d'Auguste, que Servius a dit (6) : *Is enim cum in Epiro Nicopolim conderet, cavit in fœdere civitatis ipsius, ut cognati observarentur a Romanis*. En ce qui concerne Sicyon, nous sommes moins affirmatifs, n'ayant qu'un seul texte de Cicéron (7)

1. Tacit., *Ann.*, II, 53. Germanicus, dont il est question ici, avait pris possession du consulat à Nicopolis ; il visita successivement l'Illyrie, l'Attique, Lesbos, la Thrace et la Propontide.

2. Suet., *Calig.*, III.

3. Plin., *Nat. hist.*, IV, 24.

4. Nous releverons, au cours de cette thèse, plusieurs autres erreurs dans les nomenclatures de Pline, notamment en ce qui concerne les villes de Sicile.

5. Strabo., VIII : διετέλεσαν τὴν αὐτονομίαν φυλάττοντες.

6. Serv., *Ad Verg. Æn.*, III, 501.

7. Cicér., *in Verr.*, I, 17, 45.

dans lequel le magistrat de cette ville est appelé *socius populi romani atque amicus*.

Bithynia et Pontus

Dans la province de *Bithynia*, le cas de la ville d'*Amisus*, est sujet à controverse. Pline le Jeune, écrivant à Trajan (1), nomme cette cité : *Amisenorum civitas libera et fœderata* et Marquardt (2), qui s'appuie sur ce texte, la classe dans la catégorie des *civitates fœderatæ*. Or, dans le tome II de son « *Organisation de l'Empire romain* », Marquardt (3), étudiant spécialement la province de *Bithynia*, semble aller à l'encontre de sa première opinion ; il considère, en effet, *Amisus* comme une simple *civitas libera* et la met sur le même pied que *Chalcedon*. Il justifie cette nouvelle manière de voir en citant un passage de Pline l'Ancien (4) où il est parlé d'*Amisum liberum*, et en invoquant le témoignage des monnaies où la ville en question est qualifiée ἐλευθέρα (5). Nous nous rallions plus volontiers à la première opinion de l'érudit allemand. Certes, s'il est quelqu'un qui a dû connaître à fond la province de *Bithynia*, c'est bien Pline le Jeune. Lors donc qu'en sa qualité de gouverneur du pays, il écrit à l'empereur pour le tenir au courant des affaires, il y a bien peu de chances pour qu'il se soit glissé une erreur dans ses lettres officielles. D'ailleurs, la réponse de Trajan est très explicite et ne laisse, à nos yeux, subsister aucun doute :

1. Pline. *Epist.*, 93.

2. Marquardt, *Organisation de l'empire romain*, t. I (t. VIII, de la collect.) p. 402 et note 3.

3. Voy. p. 274 et note 3.

4. Plin., *Nat. hist.*, VI, 7.

5. Eckel, *Doct. num.*, II, p. 347-348.

Amisenos, dit-il, *quorum libellum epistolæ tuæ junxeras, si legibus istorum, quibus de officio fœderis utuntur, concessum est eranos habere, possumus quominus habeant non impedire* (1). *Amisus* est donc vraiment une *civitas fœderata*. Mommsen se prononce en ce sens ; d'après lui, si *Amisus* est parfois qualifiée simplement *libera*, il ne faut pas voir là une négation du *fœdus* : « Quand il est question de fédérés chez les Grecs ou relativement au monde grec, dit-il, par exemple dans la classification de Strabon... c'est en général sous le nom de liberté que leur condition est désignée » (2).

Asia

L'île d'*Astypalea*, qui dépendait de la province d'*Asia*, était certainement *fœderata*. L'inscription mentionnée au *Corpus Inscriptionum Græcarum* sous le n° 2485, rapporte, en effet, le traité qu'elle conclut avec Rome, traité où figurait la formule consacrée : *ut eosdem, quos populus Romanus, amicos atque hostes habeant* (3). La situation d'*Aphrodisias* de Carie est plus douteuse. D'après Marquardt (4), cette ville serait complètement *libera*, avec cette particularité toutefois que le sénatus-consulte (5) confirmant son autonomie, l'aurait gratifiée

1. Plin., *Epist.*, X, 94.

2. Mommsen, *Droit public romain*, t. VI, 2^e partie, p. 280, note 1.

3. *Corp. Inscr. Græc.*, n° 2485, II, lin. 25. Voy. aussi Tit.-Liv. XXXVIII, 8, 10. Consult. également, Paulus Viereck, *Sermo Græcus*, p. 42.

4. Marquardt, *Organ. de l'emp. rom.*, II (t. IX, de la collect.), p. 257.

5. Voy. *Corp. Inscr. Græc.*, n° 2737. Voy. le texte de ce sénatus-consulte dans Paulus Viereck, *Sermo Græcus quos senatus populusque Romanus magistratusque populi Romani usque ad Tiberii Cæsaris ætatem in scriptis publicis usi sunt examinatur*. V. A et B, p. 5 et 6, et dans Bruns, *Fontes*, pp. 167-169.

de tous les privilèges accordés aux *civitates fœderatæ*. Mommsen (1) traite cette question d'une façon plus approfondie et affirme, en dehors du sénatus-consulte, l'existence d'un traité juré entre les Romains et les citoyens d'*Aphrodisias*.

Africa proconsularis

Dans l'Afrique proconsulaire, Pline nous signale la présence de colonies (*coloniæ*), de municipes (*oppida civium Romanorum*), d'une ville de droit latin (*oppidum latinum*), d'une ville exempte d'impôts (*oppidum immune*), d'une ville tributaire (*oppidum stipendiarium*), de villes autonomes (*oppida libera*), enfin de villes sans épithète (*oppida*). Nulle part, dans son énumération, il n'est question de *civitas fœderata*. Les inscriptions récemment découvertes en Tunisie ont révélé l'existence d'un très grand nombre de *civitates* simples, correspondant à ces *oppida* sans épithète qui terminent la liste de Pline, mais aucune trace de *fœdus* entre Rome et ces villes n'a été vraiment reconnue. Etant donnée l'absence de documents, il convient de se tenir sur la réserve, et de ne pas chercher à voir, comme semble le faire M. Toutain (2), des *civitates*, plus ou moins *fœderatæ*, dans les *oppida* que Pline ne fait suivre d'aucun qualificatif.

1. Mommsen, *Droit public romain*, t. VI, 2^e partie, t. 280, note 1. Sur *Aphrodisias*, consult. également Pauly-Wissowa, *Real-Encyclopädie*, p. 2726, n. 2.

2. Toutain, *Les cités romaines de la Tunisie* (Essai sur l'histoire de la colonisation romaine dans l'Afrique du Nord), p. 322 et note 2.

Gallia Narbonensis

La province sénatoriale de *Gallia Narbonensis* comptait, comme *civitas fœderata*, la ville de *Massilia* (1). Elle est signalée comme telle dans les listes d'Agrippa après les *coloniæ* et les *oppida latina*. Herzog (2) classe de même, parmi les fédérées, les cités des *Voconces*. Son opinion a été reproduite par M. de Barthélemy (3), qui s'appuie, quant à lui, sur le témoignage particulier des médailles et des monnaies.

Arrivons maintenant à la seconde catégorie des villes provinciales autonomes : les *civitates sine fœdere immunes et liberæ* : celles dont la condition juridique ne repose plus sur un *fœdus*, mais bien sur un *senatus consultum*, conférant le privilège de la liberté. Cette liberté était, le plus souvent, la récompense de la fidélité à la cause romaine ; on l'accordait aux villes qui, lors de la conquête, avaient pris fait et cause pour les vainqueurs et à celles qui, postérieurement, avaient affirmé leur soumission. Elle était parfois concédée gracieusement et à titre de faveur particulière (4). Nous allons parcourir successivement les provinces sénatoriales et voir quelle place

1. Voy. Hirschfeld au *Corp. Inscr. Lat.*, XII, fcs 55 et 53, et la bibliographie donnée par Marquardt. *Organisation de l'empire romain*, II, p. 108. Sur *Massilia* et ses possessions territoriales, consult. également Mommsen, *Droit public romain*, VI, 2^e partie, p. 297; et Alf. Sonny. *De Massiliensium rebus quæstiones*. Dorpat, 1888.

2. E. Herzog, *Galliæ Narbonensis prov. Rom. histor.*, p. 152 et 153.

3. A. de Barthélemy, *Les cités alliées et libres de la Gaule, d'après les monnaies*, dans les (*Comptes rendus de l'Acad. des Inscr. et Bell.-Lett.* Séance du 11 octobre 1889). Voy. aussi, sur ce point, le passage suivant de Pline : *Vocontiorum civitates fœderatæ duo capita, Vasio et Lucus Augusti*.

4. Marquardt, *Organisat. de l'emp. rom.*, I (t. VIII, de la collect.), p. 104.

importante tenaient dans chacune d'elles les *civitates sine fœdere immunes et liberæ*.

Sardinia

En Sardinia, nous ne trouvons aucune trace de cité libre (1).

Sicilia

En ce qui concerne la province de Sicilia, nous en sommes réduits aux conjectures, l'énumération donnée par Pline l'Ancien étant incomplète et inexacte. Cicéron, dans ses *Verrines*, signale, à son époque, cinq *civitates immunes et liberæ* : *Centuripæ* (2), ville riche et florissante de 10.000 citoyens ; *Halæsa* (3), dont il dit : *libera Halæcina civitas sine fœdere immunis ac libera fuit* ; *Halyciæ* et enfin *Segesta* (4) et *Panhormus* (5). Ces cités conservèrent-elles leur caractère à l'époque impériale ? Il semble certain que plusieurs d'entre elles le perdirent : *Halæsa*, que Pline considère à tort comme une

1. Nous savons déjà qu'au point de vue des privilèges, la Sardaigne était une des provinces les moins favorisées. Cicéron dit au *Pro Scauro*, II, 44. « *Quæ est enim præter Sardiniam provincia, quæ nullam habeat amicam populo Romano ac liberam civitatem* ».

2. Cicér., in *Verr.*, IV, 23, 50 ; II, 68, 163.

3. Cicér., in *Verr.*, III, 6, 13, et Diodor., 14, 16, 3.

4. Cicér., in *Verr.*, III, 6, 13.

5. Cicér., *ibid.*

civitas stipendiaria (1), devint certainement un *municipium* dès le début de l'empire : les inscriptions sont formelles en ce sens (2). *Panhormus*, mentionnée comme *oppidum* par Pline, fut désormais le siège d'une colonie militaire, dont la fondation remonte à Auguste ou au plus tard à Hadrien (3). Sur les trois autres villes, nous ne possédons aucune donnée bien précise : peut-être conservèrent-elles leur situation antérieure de *civitates immunes et liberæ*.

Africa proconsularis

Dans l'*Africa proconsularis*, la proportion des cités libres est plus considérable ; Pline en signale un assez grand nombre ; nous allons essayer, d'après les dernières recherches, et particulièrement, d'après les travaux de M. Toutain sur la Tunisie romaine, d'en donner une énumération aussi exacte que possible. Citons d'abord *Acholla* (4), qui, lors de la prise de Carthage, reçut la *libertas* et l'*immunitas* ; puis *Bulla regia* (5) et *Curubis* (6) : ces deux villes, *civitates liberæ* sous le principat d'Auguste, devinrent plus tard cités de constitu-

1. Plin., *Nat. hist.*, III, 9.

2. Voy. *Corp. inscr. Lat.*, t. X, p. 768 ; et n° 7458, où l'inscription est ainsi conçue : *Imp. Cæsarei Divi. F. Augusto. P. municipium*.

3. Strabon, 6, 2, 5, dit : Πάνορμος δὲ καὶ Ῥωμαίων ἔχει κατοιχίαν. Voy. *Corp. Inscr. Lat.*, t. X, n° 7286 et 7279. Sur Panhormus, consult. également Cuntz, *De Augusto Plinii Geographicorum auctore* (Bonn., 1888), p. 38.

4. Acholla, appelée aussi Aquilia ou Achulla sur les monnaies, est citée comme *libera* par Hirtius (*Bell. Afr.*, XXXIII) et par Pline. (*Nat. hist.*, V.) Voy. *Corp. Inscr. Lat.*, VIII, fo 41.

5. Plin. *Nat. hist.*, V. 2. Toutain, *Les cités romaines de la Tunisie*. Append., p. 383.

6. Plus tard, *Colonia Julia Curubis*. Plin., *Nat. hist.*, V. 3,

tion romaine. Signalons encore : *Hadrumentum* (1) [Sousse] ; *Leptis minor* (2) [ruines de Lemta] ; *Neapolis* (3) ; *Thapsus* (4), déclarée *immunis* et *libera* après la prise de Carthage et maintenue comme telle sous l'Empire ; *Theudalis* (5), qualifiée *immune oppidum* par Pline ; *Clupea* (6), qui reçut sa liberté postérieurement à Tibère ; *Uzalis* et *Zama major* ou *Regia* : cette dernière ville, détruite pendant les guerres civiles de la fin de la république, fut relevée de ses ruines et gratifiée de la *libertas* par Auguste (7). A l'époque de Tibère, *Hippo Diarrhytus* eut, quelque temps, la qualité de *civitas libera* (8). Notons encore, parmi les villes libres d'Afrique : *Aulodes* (9), *Cercina* (10), *Cillium* (11), *Tacape* (12), *Zella* (13).

Dans la seule région des Syrtes, Pline relève trente *civitates liberæ* (14) ; sur ce nombre, il ne cite que *Ruspina*, *Acharis*,

1. Plin., *Nat. hist.*, V. 3. Cette ville fut érigée en *colonia* par Trajan : *colonia Concordia Ulpia Trajana Augusta Frugifera Hadrumentina*. Voy. *Corp. Inscr. Lat.*, VIII, f^{os} 44 et suiv.

2. Hirtius, *Bell. Afr.*, VII : *Pervenit ad oppidum Leptim, liberam civitatem et immunem* ; — Plin., *Nat. hist.*, V. 3.

3. Cette cité devint colonie sous un empereur de la *gens Julia*. Voy. Toutain, *op. cit.*, Append., p. 388.

4. Plin., *Nat. hist.*, V. 3 ; — Hirtius, *Bell. Afr.*, 97.

5. Plin., *Nat. hist.*, V. 4.

6. Appien, *Pun.*, 110. Sous Tibère, *Clupea* a frappé des monnaies, *permissu L. Apronii proconsulis et permissu. P. Dolabellæ proconsulis*. Les villes libres n'ayant pas besoin de cette permission, on trouve là la preuve certaine que *Clupea* n'a acquis sa liberté que postérieurement à Tibère.

7. Hadrien en fit une colonie romaine. Sur *Zama major*, consult., Strabo., XVII, 3 9 ; — Plin., *Nat. hist.*, V. 4.

8. Toutain, *op. cit.*, Append., p. 385. — W. Henze. *De civitatibus liberis quæ fuerunt in provinciis populi Romani*, p. 81, n^o 13.

9. Avant Septime Sévère. W. Henze, *op. cit.*, p. 80, n^o 4.

10. « *Urbe libera* ». Plin., *Nat. hist.*, V. 41.

11. Voy. W. Henze, *op. cit.*, pp. 80, 81.

12. W. Henze, *op. cit.*, p. 82.

13. Strabo., XVII, 3.

14. Plin., *Nat. hist.*, V.

Avine, Abziris, Canopis, Melzis, Matera, Salaphis, Tiphica, Tunica, Theuda, Tiga, Ulusubris, Visa, Tagesta, Vaga. Ces villes, pour la plupart peu importantes, n'ont à peine laissé de traces dans les documents épigraphiques. Seule, *Vaga* est signalée, en raison des modifications qu'elle subit dans le cours de l'Empire. *Municipium* sous Auguste, elle fut élevée au rang de *colonia* par Septime Sévère (1) ; dans l'intervalle, peut-être fût-elle alors *civitas libera* ?

Si nous passons maintenant aux provinces grecques et asiatiques, nous allons nous trouver en présence d'un assez grand nombre de *civitates liberæ*. « Les villes, soustraites à l'autorité directe de l'administration provinciale et exemptes de tout impôt public, formaient, dit Mommsen, la plus grande et la meilleure partie de la province d'Achaïe (2) ». Quelles étaient ces villes libres ?

Achaia

En Achaia, citons : *Delphes*, dont Pline (3) nous dit : *introrsus liberum oppidum Delphi* ; *Thespiæ* (4) [ruines d'Erimokastron] ; *Amphissa*, qualifiée *immunis* ; *Tanagra* (5) (Grimada) ; *Pharsalus* (6). Signalons encore *Abae*, [Exharkhos] au sujet de laquelle Pausanias (7) s'exprime ainsi, ἀλλὰ Πωρυαῖσι μὲν

1. Sur *Vaga* ; Voy. *Corp. Inscr. Lat.*, VIII ; — Toutain, *op. cit.* Append., p. 395.

2. Mommsen, *Röm. Gesch.* (traduction Cagnat et Toutain, t. X, p. 12).

3. Plin., *Nat. hist.*, IV, 4. Consult. P. Foucart. *Mémoire sur les ruines et l'histoire de Delphes* (Paris 1865), in-8.

4. Plin., *Nat. hist.*, IV, 12.

5. Plin., *Nat. hist.*, IV, 12.

6. Plin., *Nat. hist.*, IV, 12.

7. Pausan., X, 35, 2.

εὐσεβείᾳ τῇ ἐς τὸν Ἀπόλλωνα Ἀθαιοῖς δεδώκασιν αὐτονόμους σφᾶς εἶναι; *Elatea* de Phocide [Elephta], dont la liberté est mentionnée formellement par le même Pausanias (1) : Ἐλατεῦσι... ἀντὶ τοῦτου δὲ τοῦ ἔργου Ῥωμαῖοι δεδώκασιν αὐτοῖς ἐλευθέρους ὄντας ἀτελῇ νέμεσθαι τὴν χώραν. Pline (2), dans son énumération des villes d'Achaïe, comprend encore comme *oppida libera* : *Aliphiros*, *Pyrgos*, *Parorée*, *Paréganie*, *Corcyra*, *Ægina*, (3) *Tortunes*, *Typanée*, *Thriasos* et *Tritie*. Nous savons qu'Auguste donna la liberté à *Patræ* (4), mais qu'il y fonda, peu après, une colonie (*colonia Augusta Aræ Patræ*), où il établit les vétérans de la x^e et de la xii^e légions (5). *Mothone* devint *civitas libera* sous le règne de Trajan (6). Hadrien accorda le même privilège à *Kephalenia*, ainsi que le démontre l'inscription suivante :

ἡ πόλις παλίων τῆς Κεφαλληνίας ἑλευθέρα καὶ αὐτόνομος (7).

Pausanias rapporte enfin que, sous Antonin le Pieux, la ville de *Pallantium* devint, elle aussi, *civitas libera* (8).

Macedonia

En *Macedonia*, nous remarquons parmi les *civitates liberæ* :

1. Pausan., X, 34, 2.
2. Plin., *Nat. hist.*, IV, 10.
3. Sur *Corcyra* et *Ægina* ; voy. W. Henze. *De civitatibus liberis*, pp. 32, 33.
4. Pausan., VII, 18: Καὶ ἔδωκε μὲν ἐλευθέρους Ἀχαιῶν μόνους τοῖς πατρεῦσιν εἶναι.
5. *Corp. Inscr. Lat.*, III, 498.
6. Pausan., IV, 35 : Μοθωναιοὶ δὲ βασιλεὺς μὲν Τραϊανὸς ἔδωκεν ἐλευθέρους ὄντας ἐν αὐτονομίᾳ πολιτεύεσθαι. Voy. W. Henze, *op. cit.*, p. 37.
7. *Corp. Inscr. Attic.*, III, 481.
8. Pausan., VIII, 43. Consult. W. Henze, *op. cit.*, p. 36, n° 20.

Thessalonice (1), *Ænus* (2), *Amphipolis* (3), *Abdera* (4), *Samothrace* (5), *Maronea*, *Mesembria* (6), *Apollonia*. La ville de *Dyrrachium*, qui avait obtenu le même privilège, fut transformée en colonie par Auguste, sitôt après la bataille d'Actium (7). Pline considère encore comme libres un certain nombre de peuplades indigènes : les *Amantini*, les *Orestæ* et les *Scotussaci* ; c'est à ces tribus que César fait probablement allusion, quand il parle de *eam partem provinciæ quæ libera appellatur* (8). Il est à croire que l'île de *Thasos* était également *libera* (9).

Bithynia et Pontus

Arrivons maintenant aux territoires asiatiques. Dans la province de *Bithynia et Pontus*, citons comme *civitates liberæ* : *Prusias* (10), *Byzantium* (11), *Trapezus* (12). Pline mentionne

1. Plin., *Nat. hist.*, IV, 36, et sur les monnaies, *θεσσαλονικεων ελευθεριας*, Consult., W. Henze, *op. cit.*, p. 30, n° 11 ; — Kubitschek, *Imp. rom. trib. discr.*, p. 244.

2. Plin., *Nat. hist.*, IV, 43 : « *liberum oppidum* ».

3. Plin., *Nat. hist.*, IV, 38 : « *liberum* ».

4. Plin., *Nat. hist.*, IV, 42 : « *libera civitas* ».

5. Plin., *Nat. hist.*, IV, 73 : « *libera* ».

6. Sur *Maronea* et *Mesembria*, consult. W. Henze, *op. cit.*, p. 31.

7. Dio Cass., LI, 4 ; — *Corp. Inscr. Lat.*, III, 611.

8. Cæsar, *Bell. civ.*, III, 34.

9. Polyb., XVIII, 48, 2 ; — Plin., IV, 73.

10. Strabo., XII, 4.

11. Plin., *Nat. hist.*, IV, 46 ; — Dio Chrysostom., *or.* 31, p. 621. Sous Vespasien, tout d'abord, sous Septime Sévère ensuite, les Byzantini perdirent leur liberté. Suét. *Vesp.*, VIII ; — Dio Cass., LXXIV, 14.

12. Plin., *Nat. hist.*, VI, 11 : « *liberum* ». Par suite d'une modification de frontières, *Trapezus* fut, par la suite, rattachée à la province impériale de *Cappadocia*, consult. W. Henze, *op. cit.*, p. 65, n° 6.

Chalcedon (1) ; mais son témoignage est le seul que nous possédions, les monnaies et les médailles de Chalcedon ne portant aucune trace de privilège.

Asia

Dans l'Asie proconsulaire, le nombre des villes libres est assez considérable ; parmi ces villes, on peut citer : *Cos*, à qui Claude accorda l'*immunitas* (2) ; *Alabanda* et *Caunos* que Pline qualifie *oppida libera* (3) ; *Chios* (4) et *Cnidus* (5). *Cyzicus* (6) avait reçu les mêmes privilèges dans les premières années du règne d'Auguste ; on les lui retira, vers l'an 20 av. J.-C. : les Cyzicéniens ayant, au cours d'une émeute, battu de verges et tué plusieurs citoyens Romains. Dion Cassius (7) rapporte le fait : Τους δε Κυζικηνούς, ὅτι Ρωμαίους τινὰς ἐν στάσει μαστιγώσαντες ἀπέκτειναν, ἐξουλώσατο. Cette ville recouvra sa liberté cinq ans après (8), et ne la perdit définitivement qu'en 24 ap. J.-C. (9). Le cas de *Cyzicus* prouve la facilité avec laquelle les Romains modifiaient le *status* des cités provinciales. Signalons encore au nombre des *civitates liberæ* d'Asie : *Ilium* qui, suivant le témoignage de Tacite (10), et celui de Suétone (11),

1. Plin., *Nat. hist.*, V. 149.

2. Tacit., *Ann.* XII, 61 : (*Claudius*) *retulit de immunitate Cois tribuenda*.

3. Plin., *Nat. hist.*, V. 29. Sur *Alabanda*, voy. Mionnet, *Description des médailles antiques*, III. 306, 14.

4. *Corp. Inscr. Græc.*, n^o 2222.

5. Plin., *Nat. hist.*, V. 29.

6. Strabo., XII, p. 576.

7. Dio Cass., LIV, 7, *in fine*.

8. Dio Cass., LIV, 23 : καὶ Κυζικηνοῖς τὴν ἐλευθερίαν ἀπέδωκε (an 15 avant J.-C.).

9. Suét., *Tib.*, XXXVII; — Tacit., *Ann.*, IV, 36.

10. Tacit., *Ann.*, XII, 58.

11. Suét., *Claud.*, XXV. Voy. aussi Strabo., XIII, 1, 27.

reçut sa *libertas* de Claude ; *Magnesia ad Sipylum* (1) ; *Sardes* (2) ; *Erythræ* (3), et peut-être aussi *Colophon* (4) ; *Mytilene* (5) ; *Mylasa* (6) ; *Cymæ* ; *Samos* (7), gratifiée de la liberté par Auguste en récompense de la fastueuse hospitalité qu'elle lui offrit ; *Smyrna* (8) ; *Stratonicea* ; *Termeras* (9) et *Teos* : cette dernière, qualifiée dans une inscription (10), Ἀσυλος καὶ ἀπορολόγητος ; *Ephesus* enfin, que Kubitschek (11) considère comme *libera*.

Baetica

En *Baetica*, Pline compte VI *Oppida libera* ; mais, lorsqu'il arrive à l'énumération de cités, il n'en cite que deux : *Ostippo* et *Astigi vetus* (12). Quelles étaient les autres villes libres ? c'est là un point assez obscur, et que, en l'absence de documents, il est fort difficile d'éclaircir. Cependant, on peut, avec Kubits-

1. Tacit., *Ann.*, III, 62.

2. Sur *Sardes*, consult. W. Henze, *op. cit.*, p. 42, n° 13.

3. Polyb., XXI, 48 ; — Tit. Liv., XXXVIII, 39. On ne sait exactement jusqu'à quelle époque cette ville conserva ses privilèges.

4. Voy. W. Henze, *op. cit.*, p. 45, n° 18.

5. Plutarch., *Pomp.*, XLII ; — Vell. Patere., II, 48.

6. *Corp. Inscr. Græc.*, n° 2695 b ; — Plin., *Nat. hist.*, V, 29.

7. Dio Cass., LIV, 9 : καὶ ἐκείνοις τε ἐλευθερίαν μισθόν τῆς διατριβῆς ὠντεδῶκε, καὶ ἄλλα οὐκ ὀλίγα προσδιώκεσε. Pline qualifie Samos « *libera* ». Vespasien, par la suite, priva cette ville de ses privilèges ; — Voy. Suet., *Vesp.*, 8 ; — Eutrop., 7, 49.

8. Plin., *Nat. hist.*, V, 420.

9. Plin., *Nat. hist.*, V, 407.

10. *Corp. Inscr. Græc.*, n° 3045.

11. Kubitschek, *Imperium Romanum tributum descriptum*, p. 248.

12. Pline, III. Sur *Ostippo*, consult. Kubitschek, *op. cit.*, p. 180.

chek et Detlefsen (1), considérer *Cartima* comme une *civitas libera*. Telle n'est pas l'opinion de M. Henzen (2) qui range cette ville dans la catégorie des *civitates stipendiariæ*. Peut-être aussi, et tel est l'avis de Detlefsen (3) et de Walter Henze (4), *Singiliabarba*, municipale après Vespasien, était-elle *civitas libera* avant cet empereur.

Creta et Cyrenaica

Après la bataille d'Actium, Auguste accorda le privilège de la *libertas* à deux cités crétoises : *Cydonia* et *Lampe*. Le fait est attesté par Dion Cassius (5) : Κυδωνεάτας τε καὶ Λαππαίους ἐλευθέρους ἀφῆκεν, ὅτι τινὰ αὐτῶ συνήραντο καὶ τοῖς γε Λαππαίοις καὶ τὴν πόλιν ἀνεστῶσαν συγκατέχευσε.

Nous connaissons les cités fédérées et libres des provinces sénatoriales, il nous faut, maintenant, aborder l'étude de leur condition juridique et de leur système administratif. Disons tout d'abord que les *civitates sine fœdere immunes et liberæ* sont, presque à tous les points de vue, assimilées aux *civitates fœderatæ*, exception faite, bien entendu, pour le *fœdus* qui servait de base à l'organisation de ces dernières. Cette assimilation nous permettra de réunir en un même paragraphe l'examen de ces deux catégories de villes provinciales.

On désigne souvent les villes fédérées et libres sous le nom générique de cités autonomes. En quel sens entend-on ici le

1. Kubitschek, *op. cit.*, p. 172 ; — Detlefsen, *Philol.*, 30 (1870), p. 272.

2. *Corp. Inscr. Lat.*, t. II, p. 248 ; — W. Henze, *op. cit.*, p. 16.

3. *Philol.*, 30, p. 271.

4. W. Henze, *op. cit.*, p. 16.

5. Dio Cass., LI, 2.

mot « *autonomie* » et quelle portée exacte faut-il lui donner ? Dans la signification la plus étendue du terme, l'autonomie est le droit que possède un peuple de se gouverner par ses propres lois, et de n'être soumis à aucune puissance étrangère (αὐτός, soi-même ; νόμος loi). C'est, en somme, la liberté dans ce qu'elle a de plus large, embrassant la souveraineté de l'Etat et le droit à une constitution particulière (1). Appliquée aux cités provinciales, l'autonomie ne va pas sans quelques restrictions ; elle a un sens bien limité que nous n'analyserons jamais mieux qu'en parcourant les différentes formules de concession.

L'expression romaine consacrée pour désigner l'autonomie se renferme en trois mots : *suis legibus uti*. Elle se trouve dans la *lex Antonia de Termessibus* (2) où nous lisons « *eique legibus suis ita utunto*, et Tite-Live (3) la reproduit en maints passages de son histoire. Rapprochons-la ici de la formule grecque, à peu près identique, qui figure dans le sénatus-consulte relatif à *Chios* (4) : ὅπως νόμοις τε καὶ ἔθεσιν καὶ δικαίοις [χρῶν]-ται [ἃ] ἔσχον ὅτε τῇ Ῥωμαίων φιλίας προσῆλθον, et de celle employée dans l'autre sénatus-consulte relatif à *Aphrodisias* (5) : Τῷ δικαίῳ καὶ ταῖς [χρίσεσιν] ? ταῖς ἐαυτῆς τὴν πόλιν]... χρῆσθαι.

Cette question de terminologie étant réglée, abordons l'examen de notre sujet.

Chaque cité provinciale, lors de son organisation, recevait tout d'abord de Rome, sous forme de loi, traité ou sénatus-con-

1. Mommsen, *Droit public romain*, VI, 2^e partie, p. 284.

2. *Corp. Inscr. Lat.*, I, n^o 204, col. 1. lin., 9.

3. Tit.-Liv., XXXVII, 32 ; XLV, 29. D'une façon générale, consult. sur cette question Mommsen, *Droit public romain*, t. VI, 2^e partie, p. 323 et note 1.

4. *Corp. Inscr. Græc.*, n^o 2222.

5. *Corp. Inscr. Græc.*, n^o 2737.

sulte, une sorte de charte municipale réglant, en même temps que sa vie intérieure, ses relations internationales. Cette charte, dans laquelle on s'efforçait de concilier l'intérêt supérieur de la cause romaine avec les ménagements que l'on devait aux villes, laissait ordinairement subsister, de l'ancienne constitution de la cité, tout ce qui n'était pas en opposition directe avec la nouvelle : *eique legibus sueis utunto, quod adversus hanc legem non fiat* (1). Elle conférait en outre à la ville provinciale une liberté restreinte dans de sages limites, un certain droit d'administration et enfin un bon nombre de privilèges spéciaux que nous allons passer en revue.

1° Au premier rang de ces privilèges, nous plaçons le droit à la propriété du sol, avec les conséquences qui en découlent; et en cela l'autonomie peut être opposée à la *deditio*. Alors que le peuple autonome conserve la propriété de son territoire, le *deditice* en est dépossédé : suivant l'expression de Polybe (2), il est tenu d'abandonner *χώραν τὴν ὑπάρχουσαν αὐτοῖς καὶ πόλεις τὰς ἐν ταύτῃ... ὁμοίως ποταμοὺς λιμένας ἱερὰ τὰφους*. Soit que Rome la reconnaisse tacitement, soit quelle fasse l'objet d'une concession expresse, cette propriété du sol n'en est pas moins garantie aux villes libres et fédérées ; elle est sans contradiction, elle constitue dès lors un droit qu'il est impossible de violer, sous peine d'illégalité. Suétone (3) semble en reconnaître le caractère sacré, lorsque, rappelant les excès de Tibère et ses déprédations en Espagne, en Syrie et en Grèce, il ajoute : *Procedente mox tempore etiam ad rapinas convertit animum.. præterea Galliarum et Hispaniarum, Syriæque et Græciæ principes confiscatos... plurimis etiam civitatibus et privatis*

1. *Lex de Termessibus*.

2. Polyb., 36, 4, 2.

3. Suet., *Tib.*, 49.

veteres immunitates et jus metallorum ac vectigalium adempta. Appien (1) se prononce dans le même sens sur ce point : *χώρας τε ἔνιαι καὶ λιμένων κατὰ συνθήκας σπρίσι δεδομένων ἀφηροῦντο.* Il s'agit ici, remarquons-le bien, non pas du *dominium ex jure Quiritium*, réservé au sol Italique, mais de la propriété pérégrine ; les formules de concession de liberté portent en effet la mention (*habere possidere*) qui caractérise cette dernière. C'est ainsi que *Thisbæ* et *Carthage*, ayant consulté le sénat romain sur le sort réservé à leurs terres, il leur fut répondu : *ταῦτα ἡμῶν μὲν ἔνεχεν ἔχειν ἔξεῖναι.* De même, nous lisons dans le plébiscite relatif à Thermessos : *Quei agri quæ loca ædificia publica preivatave Thermensium... intra fineis eorum sunt, fueruntve ieis consulibus quei supra scriptei sunt... utei antea habebant possideant.* Nulle part, dans ces concessions de privilèges, nous ne rencontrons la formule (*eorum esse*) usitée pour la propriété romaine (2).

Ce droit à la propriété du sol entraîne avec lui plusieurs conséquences : au nombre des plus importantes, il convient signaler l'exemption de l'impôt foncier. Cet impôt se fonde en effet sur la souveraineté territoriale ; or Rome s'étant dépouillée de cette souveraineté, quant aux terres des cités autonomes, elle s'est privée, par là même, du droit de lever à son profit la contribution foncière. C'est là qu'apparaît la principale différence entre les villes libres et fédérées d'une part, et les cités stipendiaires de l'autre. Le sol de ces dernières est, d'une façon absolue, propriété romaine ; elles sont des cités *sujettes*, au sens entier du mot : de là le droit incontestable pour le pouvoir dirigeant de les taxer sans limitation.

De ce que les habitants des villes autonomes sont exempts

1. Appien, *Bell. civ.*, 1. 102.

2. Mommsen, *Droit public romain*, VI, 2^e partie, pp. 317, 318.

de l'impôt vis-à-vis de Rome, il ne s'en suit pas qu'ils soient libérés de certaines redevances extraordinaires. « Ils sont soumis, dit Mommsen (1), à certaines obligations de bonne amitié fédérale envers la cité dominante et ses magistrats ; c'est une chose qui résulte des rapports généraux ». Quelles sont ces charges exceptionnelles ? Elles sont qualifiées *officia* ; Strabon (2) les appelle : *φιλικάι λειτουργίαι* ; elles comprennent la vente du froment et l'obligation de satisfaire à toutes les réquisitions du gouverneur et des fonctionnaires provinciaux, aussi bien les réquisitions militaires que les fournitures indispensables à l'entretien particulier de ces magistrats. Cicéron (3) y fait allusion dans les *Verrines* : d'après lui, les Mamertins fédérés devaient fournir (*dare debebant et solebant*) *tritici modium LX milia empti populo romano*.

En revanche, et cela va sans dire, si les habitants des cités autonomes ne sont pas en principe tributaires de Rome, ils doivent acquitter les impôts que le gouvernement local a le droit de percevoir à leurs dépens.

2^o Un second privilège, réservé aux *civitates foederatæ* aussi bien qu'aux *civites immunes et liberæ*, est un droit de juridiction complet sur tous les habitants de leur territoire, Disons de suite que ces villes ont leurs tribunaux propres et indépendants : rien d'étonnant à cela, puisque, comme nous le verrons par la suite, ce bénéfice fut étendu aux cités de constitution romaine, du moins dans une certaine mesure.

En matière criminelle, et jusqu'au II^e siècle, les villes libres ont pleine et entière autorité sur les populations, et cela sans

1. Mommsen, *Droit public romain*, IV, 2^e partie, p. 315.

2. Strabo, VIII : *καὶ ἑμεινῶν ἐλευθεροὶ πλὴν τῶν φιλικῶν λειτουργιῶν ἄλλο συντελούντες οὐθέν.*

3. Cicer., *in Verr.*, IV, 9, 20.

distinction de statut personnel. Il n'y a donc pas à rechercher si l'inculpé est indigène ou Romain. Par le fait même qu'un criminel est arrêté en flagrant délit sur le territoire de la ville, il se trouve justiciable des tribunaux locaux. Ce principe exclut donc l'idée d'extradition. A Athènes, c'est l'Aréopage qui est compétent ; Tacite le dit formellement au 2^e livre des *Annales* (1) : il nous montre Pison invectivant les Athéniens et réclamant, sans succès, la grâce d'un certain Théophile condamné comme faussaire. Telles sont les règles générales. Et maintenant, qu'il y ait eu des exceptions, la chose n'est pas douteuse. Les traités particuliers à chaque cité déterminaient en fait, l'étendue des privilèges qui lui étaient concédés ; le droit de juridiction se trouvait ainsi parfois restreint, et même complètement supprimé. D'un autre côté, la tendance constante du pouvoir impérial à empiéter sur les prérogatives des villes autonomes fit que, peu à peu, sous un prétexte ou sous un autre, celles-ci se virent dépouillées d'un grand nombre de faveurs qu'on leur avait jusque-là reconnues. C'est ainsi qu'à Cyzique et à Rhodes, les citoyens romains échappaient, en matière criminelle, à la juridiction locale. A ce propos, Tacite et Suétone (2) racontent comment ces deux villes perdirent leur autonomie : on leur reprocha d'avoir mis en croix et condamné aux fers quelques-uns de ces citoyens romains, *additis violentiæ criminibus adversum cives Romanos* ; ce seul grief détermina la mesure de rigueur prise contre elles. Quand vint le second siècle, les choses changèrent, et la juridiction criminelle passa au Gouverneur (3).

1. Tacit., *Ann.*, II, 55 : *quia Theophilum quemdam Areo judicio falsi damnatum precibus suis non concederent*. Sur la juridiction de l'Aréopage, consult. Dugit, *Étude sur l'aréopage athenien* (Paris, 1867), p. 211 et ss.

2. Tacit., *Ann.*, IV, 37 ; — Suet., *Tib.*, 37 ; — Voy. aussi Dio Cass., LX, 24 et LVII, 24.

3. Paul., L. 4, *de offc. præs.*, Dig., I, 18... *in mandatis principum est*,

Quant à la juridiction administrative, elle est entre les mains des autorités de la ville. Dans les cités de constitution grecque, la βουλή ou l'ἐκκλησία ont la haute compétence ; toutefois, le droit d'appel (1) devant le proconsul et l'empereur reste toujours réservé.

Arrivons maintenant à la justice civile. Dans la grande majorité des cas, la ville autonome a un droit de juridiction complet, non seulement sur les populations locales, mais encore sur les citoyens romains. Ce privilège est reconnu notamment à la ville d'*Aphrodisias* (2). Le sénatus-consulte relatif à *Chios* est de même très affirmatif sur ce point ; nous lisons en effet : ἡ σύγκλητος εἰδικῶς ἐβεβαίωσεν, ὅπως νόμοις τε καὶ ἔθεσιν καὶ δικαίοις χρῶνται, ἃ ἔσχον, ὅτε τῇ Ῥωμαίων φιλίας προσῆλθον, ἵνα τε ὑπὸ μηθ' ὀπτινιοῦν τύπῳ ὧσιν ἀρχόντων ἢ ἀνταρχόντων οἱ τε παρ' αὐτοῖς ὄντες Ῥωμαῖοι τοῖς Χείων ὑπακούωσιν νόμοις (3). Il semble pourtant que ce n'était pas là une règle générale fixe. La disposition qui soumettait le citoyen romain à la justice locale devait être prévue et nettement établie dans le traité ou le sénatus-consulte qui réglait les rapports entre Rome et la cité autonome. Dans le silence de la loi sur ce point, les autorités romaines reprenaient leurs pleins pouvoirs (4).

3° Les villes libres et fédérées jouissaient, en temps de paix, de l'exemption des garnisons romaines. C'est là un privilège que nous trouvons formellement spécifié dans la proclama-

ut curet is, qui provinciæ præest, malis hominibus provinciam purgare, nec distinguitur unde sint.

1. *Corp. Inscr. Attic.*, III, 48.

2. Voir le sénatus-consulte, au *Corp. Inscr. Græc.*, n° 2737.

3. *Corp. Inscr. Græc.*, n° 2222.

4. Vespasien, accordant la latinité aux villes espagnoles, ne leur donna pas la plénitude de la juridiction.

tion de la liberté des cités grecques faite par Flamininus (1). Un sénatus-consulte, seul, pouvait autoriser l'armée romaine à prendre ses quartiers d'hiver sur le territoire de la cité autonome ; c'est, du moins, ce qui ressort clairement des lettres de liberté de *Termessos*. « *Nei quis magistratus... meilites in oppidum Thermesum... agrumve... hiemandi causa introducito... nisei senatus nominatim, uti Thermesum hibernacula meilites deducantur, decreverit* (2). Remarquons que ce principe n'empêchait nullement le simple passage des troupes sur les territoires fédérés.

4° Le quatrième privilège des cités libres consiste dans la faculté de percevoir des droits de douane terrestre et maritime. Ce n'est là, en réalité, qu'une des conséquences du grand principe de la souveraineté territoriale. Quiconque passe sur le territoire de la ville est soumis à cette contribution ; les Romains seuls en sont affranchis. Sur ce point, deux documents sont concordants : c'est tout d'abord, un passage de la loi de *Termessos*, ainsi conçu (3) : *Quam legem portorieis terrestribus maritumeisque Termenses, capiundeis intra suos fineis duxerint, ea lex ieis portorieis capiundeis esto, dum nei quid portori ab ieis capiatur quei publica populi Romani vectigalia redempta habebunt*. C'est, en second lieu, un passage du sénatus-consulte réglant la condition d'*Ambrakia*, ville d'Epire, et dont nous extrayons la phrase suivante : *Portoria quæ velent, terra marique caperent, dum eorum immunes Romani ac socii nominis Latini essent* (4).

1. Polyb., 18, 46, 5 ; — Tit.-Liv., 34, 50, 8, 33. Les villes libres sont ἀπορρηγῆται. Voy. Polyb., 8, 29.

2. *Lex de Termessibus*, au *Corp. Inscr. Lat.*, I, n° 204, col. II, lin. 7. Rapprocher le passage de Tite-Live, XIV, 26, 12.

3. *Lex de Termessibus*, col. II ; lin. 31.

4. Tit.-Liv., XXXVIII, 44.

5° Les villes libres et fédérées avaient-elles le droit de battre monnaie ? Distinguons ici entre la frappe des monnaies d'or et d'argent et la frappe des petites monnaies. Pendant le cours de la période républicaine, les États autonomes firent une assez grande émission de pièces d'argent, notamment les cités libres d'Achaïe et d'Espagne. Quand vint le Principat, ce privilège leur fut presque entièrement retiré ; c'est à peine si quelques villes, comme *Amisos* (Bithynia) (1), conservèrent le droit de frapper la monnaie d'argent. Quant à la monnaie d'or, il semble que, de tout temps, Rome s'en soit réservé le monopole.

En revanche, la faculté d'émettre les petites monnaies a toujours été reconnue aux villes autonomes. Dans l'Afrique proconsulaire, *Achulla*, *Cercina*, *Hadrumetum*, *Hippo Regius*, *Leptis magna*, *Leptis minor*, *Oea*, *Thapsus* eurent leurs ateliers monétaires. Peut-être, cependant, ce privilège était-il soumis à quelques limitations ? Il semble, en particulier, que l'autorisation préalable du gouverneur était nécessaire. Nous lisons en effet sur les monnaies de *Cercina* : *permissu L. Volusi procos* (2). De même, les pièces frappées à *Clupea* portent : *perm. P. Dolabellæ pro.* (3). D'après Mommsen (4), les noms des gouverneurs, au nominatif, qui se rencontrent aussi, à plusieurs reprises, sur les monnaies des villes libres d'Afrique, supposent sans doute une telle permission, bien qu'elle ne soit pas expressément affirmée.

6° Etudions maintenant, et ce n'est pas là le côté le moins important de la question, les rapports du gouverneur de province et des cités autonomes. En principe, les villes libres et

1. Mommsen, *Droit public romain*, VI, 2^e partie, p. 347 et note 2.

2. Voy. Müller, *Numismatique de l'ancienne Afrique*, II, 35.

3. Voy. Müller, *op. cit.*, II, p. 156-158.

4. Mommsen, *Droit public romain*, VI, 2^e partie, p. 347, note 4.

fédérées sont en dehors de la sphère d'action du pouvoir central ; le sénatus-consulte relatif à *Chios* est concluànt sur ce point : « ‘Ἰνα ὑπὸ μηθ' ὥτινι(οῦν) τῷπω ᾗσιν ἀρχόντων ἢ ἀνταρχόντων » (1). L'ingérence du proconsul, à titre officiel, est interdite, et sa juridiction est prohibée. A peine peut-on signaler une exception à cette règle : elle concerne la ville libre d'*Alabanda*, en Asie, classée au nombre des *conventus*, et occupant, par là-même, une situation à part : *Alabandalibera quæ conventum eum cognominavit* (2). Afin de montrer bien clairement que leur autorité s'arrêtait aux limites du territoire libre ou fédéré, les magistrats en tournée déposaient les insignes de leurs fonctions. Suétone rapporte que Germanicus, au moment d'entrer à Athènes, laissa là ses faisceaux et ne garda avec lui qu'un seul licteur (3).

Privé du droit de juridiction, le gouverneur voit encore son autorité réduite à néant, du jour où il veut s'ingérer dans l'administration financière des villes autonomes. Pline le Jeune (4) raconte, à ce propos, comment, ayant manifesté le désir de contrôler les finances de la ville libre d'*Apamea* en Bithynie, il lui fut répondu, assez poliment du reste, par une fin de non recevoir : *Quum vellem, dit-il, Apameæ, domine, cognoscere publicos debitores et reditum et impendia, responsum est mihi, cupere quidem universos, ut a me rationes coloniæ legerentur nunquam tamen esse lectas ab ullo proconsulum : habuisse privilegium et vetustissimum morem arbitrio suo rempublicam administrare.*

1. Sénatus-consulte relatif à *Chios*, au *Corp. Inscr. Græc.*, n° 2222. Consulter aussi Strabo, 4, 4, 5.

2. Plin., *Nat. hist.* V, 109.

3. Suet., *Caligula*, III : (*Germanicus*) *libera ac fæderata oppida sine licitoribus adibat*. Voy. aussi Tacit., *Ann.*, II, 53.

4. Plin., *Epist.*, X, 56.

Il est facile de se rendre compte, par les différentes considérations ci-dessus développées, que l'*autonomie* des villes libres et fédérées n'était pas un vain mot. Rome, pour une fois, se montrait large et généreuse. N'allons pas croire cependant qu'elle perdait complètement de vue ces deux classes de *civitates* ; elle appréciait trop la valeur de ses conquêtes pour laisser ses sujets, sous le prétexte d'immunité ou de liberté, reconquérir tacitement leur indépendance perdue. Et ce ne fut pas sa moindre habileté de savoir, respectueuse des privilèges concédés, faire sentir sa présence, montrer son autorité, user avec un tact parfait de ces innombrables moyens qui, sans blesser l'amour propre des villes autonomes, contribuaient à consolider son pouvoir, à affermir de plus en plus sa domination. Nous allons avoir un exemple de ce contrôle latent, mais sûr, du pouvoir central, en étudiant l'institution des *correctores* et la création non moins importante du *curator* impérial.

Qu'était ce *corrector* ? de quelle nature étaient ses fonctions ? quelle fut son influence ? Telles sont les questions qu'il nous faut désormais résoudre.

Ces différents points qui, disons-le de suite, ont donné lieu à d'assez longues controverses, n'ont jamais été résolus d'une façon bien nette et bien précise. Essayons, tout d'abord, de délimiter notre étude, en élaguant les données certaines ; nous entreprendrons ensuite d'éclaircir les questions en litige.

Il est hors de doute qu'avant le règne de Trajan le pouvoir impérial, pas plus que l'autorité proconsulaire, n'avaient le droit d'intervenir directement dans l'administration des cités autonomes. Celles-ci géraient leurs affaires et se gouvernaient elles-mêmes, à leurs risques et périls, nous l'avons vu. Et maintenant, devons-nous croire à une situation déplorable de

la plupart de ces villes ; faut-il admettre plutôt un peu de jalousie de la part des autorités romaines ; toujours est-il qu'à dater de la fin du 1^{er} siècle un service de surveillance assez sévère fut organisé par le pouvoir central. Un fonctionnaire, appelé *corrector*, fut chargé officiellement d'une mission de contrôle sur les cités libres et fédérées des provinces sénatoriales. Le premier *corrector* connu est un certain Sex. Quinctilius Maximus envoyé en Achaïe par Trajan *ad ordinandum statum liberarum civitatum* (1). Ce personnage est le même que nous trouvons qualifié dans Epictète, διορθωτῆς τῶν ἐλευθέρων πόλεων (2).

Voici donc l'institution nettement déterminée quant à ses origines, arrivons maintenant aux points controversés.

Quelle était la nature exacte de cette surveillance ? Sur cette question, diverses opinions se sont fait jour.

1^o Mommsen, suivi en cela par Marquardt (3), est d'avis que les fonctions de *correctores* sont analogues à celles des *curatores* ; c'est-à-dire qu'elles sont d'ordre financier. Mais, tandis que le *curator* étend son contrôle sur une ou deux cités, le *corrector* a une autorité générale sur toute une province.

2^o Une seconde hypothèse a été développée par M. Waddington dans une note additionnelle aux *Œuvres* de Borghesi (4). Elle peut se résumer ainsi : tandis que les *curatores* sont

1. Plin., *Epist.*, VIII, 24.

2. Epict., *Diss.*, III, 7. Citons avec Marquardt (*Organisation de l'empire romain*, II, p. 23) quelques noms de *correctores*. Sous Hadrien : P. Pactumeius Clemens (*Corp. Inscr. Lat.*, VIII, 7059) ; Herodes Atticus, envoyé en Asie (Philostrat., *Vit. Soph.*, I, 25, 6). Postérieurement : Egnatius Victor Lollianus, ἐπανορθωτῆς Ἀχαιῶν (*Corp. Inscr. Græc.*, 1624) ; Egnatius Proculus, également envoyé en Achaïe (*Corp. Inscr. Græc.*, 1341) ; Claudius Callippianus Italicus (*Corp. Inscr. Attic.*, III, 631) ; L. Gratianus (*Corp. Inscr. Lat.*, III, 6103).

3. Marquardt, *Organisat. de l'emp. rom.*, II, p. 225.

4. Borghesi, *Œuvres*, V. p. 413.

chargés de l'inspection des finances, les *correctores* ont pour mission de réformer la constitution des villes privilégiées et d'effacer, peu à peu, les dissemblances, tant politiques qu'administratives, qui séparent les différentes classes de cités.

3° M. Jullian (1) a proposé une troisième explication. D'après lui, le *corrector* est un légat impérial, un chef militaire, revêtu de l'*imperium* et ayant droit aux faisceaux. Pline, dans sa lettre à Maximus (2) qualifie en effet « *hæc legatio* » la mission dont celui-ci est chargé ; puis il ajoute : *An contemnitur, qui imperium, qui fasces habet?* M. Jullian fait ensuite remarquer que, dans les villes autonomes, la présence d'un envoyé du pouvoir central était devenue absolument indispensable, en raison des nombreux abus qui s'y produisaient journellement. Ainsi se trouve justifiée, selon lui, l'institution du *corrector*.

A laquelle de ces trois opinions faut-il se rallier ? A nos yeux, l'hypothèse de MM. Mommsen et Marquardt est la moins acceptable, et cela pour les raisons que voici. Nous ferons tout d'abord remarquer qu'elle ne s'appuie sur aucun document. En second lieu, et même en admettant le caractère financier des fonctions du *corrector*, on ne voit pas clairement la nature exacte de ses pouvoirs et les différences qui le sépareraient du *curator*. Comment comprendre que les Romains aient toléré ce double emploi ? Il vaut beaucoup mieux, suivant en cela l'avis de M. Waddington et celui de M. Jullian, laisser au seul *curator* la compétence en matière financière. Le *corrector* a des fonctions d'un ordre plus élevé, plus général : il est chargé d'une mission de surveillance, en même temps que de réorganisation ; il doit, ainsi que Pline le répète à deux reprises différentes, *ordinare statum liberarum civitatum*, c'est-à-dire reviser la constitution des cités en ce

1. Jullian, *Les transformations politiques de l'Italie*, pp. 160 et 161.

2. Plin., *Epist.*, VIII, 24.

qu'elle a de nuisible et de contraire à l'intérêt supérieur de Rome et au bien-être des populations. La fameuse lettre de Pline à Maximus est le seul texte qui jette un peu de lumière sur la question. Or, nulle part, dans cette lettre, il n'est parlé d'un contrôle financier quelconque. Les termes employés sont, au contraire, assez vagues, ainsi qu'on peut en juger par les passages suivants que nous détachons comme les plus caractéristiques : *Reverere gloriam veterem et hanc ipsam senectutem quæ in homine venerabilis, in urbibus sacra est... Reverere conditores deos, nomina deorum... Athenas esse quas adeas, Lacedæmonem esse quam regas : quibus reliquam umbram et residuum libertatis nomen eripere durum, ferum, barbarumque est... Nam quid ordinatione civilius? Quid libertate pretiosus? Porro quam turpe, si ordinatio eversione, libertas servitute mutetur?*

Ces conseils pleins de sagesse, où sont rappelés les principes d'un bon gouvernement, le respect de la liberté, des croyances et des mœurs, s'adressent bien plutôt à un fonctionnaire investi de pouvoirs généraux et chargé d'une vaste mission de réorganisation administrative qu'à un simple délégué envoyé pour contrôler les finances et reviser les comptes d'une cité. C'est pourquoi nous croyons, et c'est là notre avis formel, que le *corrector* n'était nullement ce personnage que nous représentent et Marquardt et Mommsen. Son institution a une importance considérable ; elle est une violation flagrante du privilège le plus sacré des villes autonomes, à savoir l'exemption de tout contrôle romain, en même temps qu'elle marque une grande étape dans la voie de l'assimilation définitive des divers éléments de la province (1).

1. La dernière inscription faisant mention d'un *corrector* date du règne de Dioclétien ; Voy. Marquardt, *Organisation de l'empire romain*, II, p. 23, note 1, *in fine*.

La surveillance en matière financière est confiée au *curator civitatis*. Les pouvoirs de ce fonctionnaire sont très nettement définis ; ils s'étendent non seulement sur les villes libres et fédérées, mais encore sur les cités de constitution romaine. Aussi, étant donnés la gravité même de cette question et le vaste champ qu'elle embrasse, croyons-nous devoir en réserver l'étude pour un chapitre additionnel à notre livre II^e.

Au-dessous des *civitates fœderatæ* et des *civitates sines fœdere immunes et liberæ* se trouvent les villes sujettes, celles que Pline comprend dans ses listes, sous le nom de *civitates stipendiariæ*. Remarquons de suite que, dans la plupart des provinces sénatoriales, ces cités sont les plus nombreuses ; et la chose se concevra aisément, quand nous saurons qu'elles seules payaient l'impôt dans son intégrité. On les considérait comme taillables et corvéables à merci ; elles étaient la grande source de revenus et constituaient véritablement la *provincia*, le *prædium* au sens romain du mot.

Baetica

En Bétique, sur 175 villes, nous comptons 120 cités stipendiaires : *Oppida omnia numero CLXXV... stipendiaria CXX*. Pline (1), qui nous a laissé ces chiffres, se montre assez peu explicite dans son énumération : c'est à peine si nous pouvons relever les noms d'une vingtaine de ces villes.

Dans le *conventus* d'Hispalis : *Callet, Calucula, Castra Gemina, Ilipula minor, Merucra, Sacrana, Obulcula*.

1. Plin., *Nat. hist.*, III, 3.

Dans le *conventus* de Gades : *Barbesula*, *Lacippo*, *Bæsippo*, *Callet*, *Oleastro*, *Besaro*, *Belippo*, *Cappagum*, *Itucci*, *Brana*, *Lacibi*, *Saguntia*, *Andorisæ* (4).

Sicilia

Pour la Sicile, les listes de Pline sont plus complètes ; toutefois, devons-nous montrer une certaine défiance et ne pas prendre les données du géographe comme documents absolument certains. Sont considérées comme villes stipendiaires : *Assorus* (Asaro), *Ætna* (Nicolosi), *Agyris* (San Filippo d'Argiro) (2), *Acra* (ruines près de Pallazola) (3), *Aceste*, *Bida*, *Cæstara*, *Cacyrus* (Cassaro), *Drépane* (Trapani) (4), *Ergeta* (ruines de Cittadella), *Echetlea* (Ochula), *Eryx*, (Ἐρυξ, Monte Sⁿ-Giuliano), *Entella* (près de Poggio di Sⁿ Angelo) (5), *Etia*, *Engua* (Ἐγγύιον, ruines près de Gangi), *Gela* (Alicato ou Terranova), *Galate* (Galati), *Halæsus* (ruines près de Tésa), *Henna* (Castrogiovanni) (6), *Hybla* (Paterno) (7), *Herbita* (Nicosia), *Herbes-*

1. Ces treize villes ont disparu sans laisser de traces, sauf *Saguntia* dont les ruines se voient entre Arcos et Xérès de la Frontera sur le Guadalete.

2. Une des plus anciennes villes d'origine sicule. Movers y a relevé les traces d'une colonie phénicienne.

3. La fondation de cette ville est l'œuvre des Syracusains ; à l'époque romaine, elle est connue sous le nom de *Placeolum*. Voy. *Corp. Inscr. Lat.*, X, 2^e partie, p. 736.

4. L'ancien port d'Eryx, au pied du Monte San Giuliano.

5. Pankoucke, dans les notes de son édition de Pline l'Ancien, commet une erreur ; il fixe l'emplacement d'*Entella*, près de Poggioreale (ville de Campanie, sur la route de Naples à Baïano), alors qu'il s'agit ici de Poggio S. Angelo (près Licata).

6. Fondation des Syracusains (664). Cette ville devint probablement municipale à une certaine époque de la période impériale. Voy. *Corp. Inscr. Græc.*, n° 5608. Sur Henna ; Voy. Cuntz, *De Augusto Plinii geographicorum auctore*, p. 37.

7. *Hybla* fut une des villes qui subit le plus rapidement l'influence hellé-

sus, *Herbula*, *Halycia* (Salemi), *Hadrana* (Haderno), *Imacara* (Carini et Muro d'Icarini), *Icana*, *Ieta* (Iato), *Mutustrum*, *Maggellia* (Μαγγελία dans Diodore de Sicile), *Murgentia*, *Mutycum* (Modica), *Menania*, *Naxos*, *Noe* (Noara), *Petra* (ruines près de Castronuovo), *Paropia* (Colisano), *Phinthia* (ruines près de l'embouchure du Dirillo), *Semellites*, *Scheria*, *Selinus*, *Symetheus*, *Talarus*, *Tissinus* (Randazzo), *Tyracie*.

Sardinia

Dans la province de Sardaigne, la presque totalité des villes devait, semble-t-il, rentrer dans la catégorie des *civitates stipendiariæ*. À l'époque de Cicéron, aucune cité n'était investie de privilèges particuliers (1). À partir d'Auguste, quelques modifications se produisirent ; Pline mentionne, en effet, dix-huit villes (2), et, sur ce nombre, deux seulement paraissent privilégiées : *Carales* (Cagliari) classée parmi les *oppida civium Romanorum*, et *ad Turrin Lybisonis*, dont il est dit : « *Colonia autem una quæ vocatur Ad Turrin Lybisonis* » (3). Il est donc très probable que toutes les autres étaient des cités sujettes. En Corse, la situation était la même ; trente-trois villes sont signalées (4), et, sur les listes de Pline, nous ne trouvons la trace d'aucun municipes romain ; à peine pouvons-nous relever deux *coloniæ* : Aleria et Mariana.

nique. Alors que toutes les autres cités prirent part au soulèvement de Ducétius contre les Grecs (450), elle seule se tint à l'écart. On a retrouvé, près de Ragusa Superiore (province de Syracuse), les vestiges d'une autre Hybla (*Hybla Heræa*).

1. Cicér., *Pro Scauro*, II, 4.

2. Plin., *Nat. hist.*, III, 13.

3. Plin., *Nat. hist.*, III, 13.

4. Plin., *Nat. hist.*, III, 12.

Africa proconsularis

Passons à l'Afrique proconsulaire. Grâce aux documents épigraphiques, il est possible de reconstituer une liste et d'établir la nomenclature d'un certain nombre de villes stipendiaires. Dans les inscriptions, ces cités sont indiquées comme *civitates*, purement et simplement ; elles se distinguent des autres, en ce qu'elles ne portent aucune trace ni de *libertas*, ni d'*immunitas*. Nous en donnons ici l'énumération :

Agbia (1) (du moins pendant les deux premiers siècles) ; *Apisa majus* (2) (jusqu'au début du III^e siècle, époque à laquelle elle devint probablement municipale) ; *Avitta Bibba* (3) ; *Chusira* (4) ; *Gales* ; *Giufis* (5) ; *Gor* (6) ; *Gurza* (7) ; *Hippo*

1. Voy. sur cette ville : *Corp. Inscr. Lat.*, VIII, 1545-1570. Agbia est signalée, à l'époque d'Antonin le Pieux, comme une commune prérégrine double (*pagus et civitas*). Elle devint plus tard municipale : Toutain, *Les cités romaines de la Tunisie*. App., p. 384.

2. *Corp. Inscr. Lat.*, VIII, 776, 777, 779, 780.

3. Hadrien érigea cette ville en municipale (137, ap. J.-C.) ; elle resta donc *civitas* pendant le premier siècle et le début du second. Voy. Cuntz. *De Augusto Plinii geographicorum auctore*, p. 42 ; — Toutain, *op. cit.*, App., pp. 382-383.

4. *Corp. Inscr. Lat.*, VIII, 698. En 70-71, ap. J.-C., sous le règne de Vespasien, cette ville était encore une *civitas* simple.

5. Alexandre Sévère éleva *Giufis* au rang de municipale. Voy. sur cette ville : *Corp. Inscr. Lat.*, VIII, 858, 859 et *Suppl.*, 12378, 12379, 12382. Toutain, *op. cit.*, App., p. 385.

6. *Corp. Inscr. Lat.*, VIII. *Suppl.*, 12421. Appelée aussi *Goris*.

7. *Corp. Inscr. Lat.*, VIII, 69.

Diarrhytus (1); *Mactaris* (2); *Masculula* (3); *Sabrata*; *Sua*, *Tacape* (4) ? *Tepelte* (5); *Thaca* (6); *Thibica* (7).

Peut-être, cette liste, dressée avec le secours de documents récents, n'est-elle pas encore parfaite; elle peut servir, en tous les cas, à compléter les données de Pline l'Ancien. Celui-ci est en effet peu prolix; dans sa nomenclature des cités de la Proconsulaire, il se borne à dire : « *Oppidum stipendiarium unum, Castris Cornelii* ».

Cyprus

La province sénatoriale de Chypre comptait, au dire de Pline, quinze cités (8) : *Nea Paphos*, *Palæpaphos*, *Curias*, *Cittium*, *Corineum*, *Salamis*, *Amathus*, *Lapæthos*, *Solæ*, *Tamaseus*, *Epidarum*, *Chytri*, *Arsinoe*, *Carpasium*, *Golgi*. Aucune de ces villes n'étant citée comme privilégiée à un degré quelconque, il convient, en l'absence de documents, de les considérer comme sujettes. Une seule inscription du *Corpus Inscriptionum*

1. Cette ville devint certainement colonie sous un empereur de la gens *Julia*; peut-être était-elle déjà *civitas libera* sous Tibère ?

2. Elle resta simple *civitas* jusqu'en 170. Voy. *Corp. Inscr. Lat.*, VIII, 619, 627. *Suppl.*, 11799 (11801, 11804, 11813, *colonia*, dans ces trois dernières inscriptions).

3. *Corp. Inscr. Lat.*, VIII, 15775.

4. Cette ville est mentionnée comme *colonia* sur la *Table de Peutinger*.

5. *Corp. Inscr. Lat.*, VIII. *Suppl.*, 12248, 12247, 12250, 12252.

6. *Thaca* resta *civitas* jusqu'au règne de Caracalla.

7. *Corp. Inscr. Lat.*, VIII, 765, 766. *Suppl.*, 12228, 12229.

8. A l'époque antérieure on ne comptait que neuf territoires urbains. Voy. Diodor., XVI, 42 : ἐν γὰρ τῇ νήσῳ ταύτῃ πόλεις ἦσαν ἀξιόλογοι μὲν ἑννέα, ὑπὸ δὲ ταύταις ὑπῆρχε τεταγμένα μικρὰ πολίσματα τὰ προσκυροῦντα ταῖς ἑννέα πόλεσιν. Ces neuf villes étaient : *Salamis*, *Amathus*, *Soli*, *Curium*, *Paphos*, *Cittium*, *Maria*, *Lapethos*, *Cerynia*.

Latinarum fait simplement mention de la *Civitas Citten-sium* (1).

A quelques exceptions près, exceptions que nous étudierons par la suite, on peut poser en principe que l'obligation au tribut est intimement liée à l'idée de sujétion. C'est pour-quoil es peuples sujets sont appelés, tantôt *stipendiarii* (en grec, ὑποτέλεις), en tant qu'ils sont tenus de redevances ; tantôt désignés par la formule romaine *in ditione esse* (ὑπηκόον κατὰ τὰ των Ρωμαίων εἶη), caractérisant bien leur soumission (2). Cette corrélation entre l'idée de sujétion et celle de *stipendium* est logique, pour peu que l'on envisage de près la marche normale des choses. Celui qui est vaincu et réduit à l'impuissance, à la suite d'une guerre, doit logiquement supporter en effet les conséquences de la défaite ; il doit rembourser au vainqueur, sous forme d'indemnité, les frais de la campagne ; et, tel est le caractère primitif de la sujétion, qui, d'après M. Mommsen (3), n'est pas autre chose que « l'état provisoire établi par la victoire ». De même, ajoute-t-il, que la sujétion permanente est issue de cet état, la contribution de guerre s'est changée en perception des taxes qui étaient payées dans le territoire conquis au souverain antérieur et que le vainqueur revendique désormais en vertu de la même souveraineté.

Ce point étant bien déterminé, parcourons les grandes lignes de l'organisation des villes sujettes. Ces villes, qui, par la *deditio*, se sont livrées au vainqueur, ont perdu : « les campagnes, les hommes, les femmes, les enfants, les fleuves, les ports, les sanctuaires et les tombeaux ». Pomponius (4) dit en effet :

1. *Corp. Inscr. Lat.*, III. 216.

2. Dio Cassius oppose ces peuples aux *ἐνσποδοί*, qui sont administrés *πατρίῳ σφίσι τροπῷ* (LIV, 9).

3. Mommsen, *Droit public romain*, VI, 2^e partie, p. 363.

4. Pompon., L. 39. *De relig.*, Dig., XI, 7.

Cum loca capta sunt ab hostibus, omnia desinunt religiosa vel sacra esse, sicut homines liberi in servitutem perveniunt. Cependant, la soumission étant faite, ces localités recevaient la restitution de leurs villes, de leurs territoires et de leurs lois. Primitivement, la propriété du sol fut laissée aux sujets ; par la suite seulement, la règle opposée triompha et le territoire fut considéré comme compris dans les domaines du peuple romain. L'application de ce dernier principe fut faite, pour la première fois, dans la loi proposée par C. Gracchus en 631-632, loi relative à l'organisation de la province d'Asie (1). Cette appropriation du sol justifiait la perception d'une quote-part des fruits dans les cités stipendiaires, perception qui ne pouvait s'expliquer par l'assimilation du *stipendium* à une contribution de guerre. Par le fait même de cette prise de possession, les immeubles des villes sujettes sont frappés d'inaliénabilité. Mommsen (2) dit à ce propos : « L'inaliénabilité légale, dont ont été frappés les immeubles d'outre-mer appartenant à l'Etat, a beaucoup influé sur l'institution de la sujétion ; elle l'a rendue perpétuelle ; elle en a empêché la transformation en organisation italique, sous la République, et n'a permis cette transformation que dans d'étroites limites, sous le Principat. »

Tels sont les grands principes qui régissent le territoire des *civitates stipendiariæ*.

Ces villes conservaient, au point de vue administratif, une autonomie apparente ; elles gardaient leur conseil, leur assemblée populaire et leurs anciens magistrats (3).

1. Cicer., in *Verr.*, III, 6, 12. *Ceteris (provinciis) aut impositum vectigal est certum quod stipendiarium dicitur, ut Hispanis et plerisque Pænorum quasi victoriæ præmium ac pœna belli, aut censoria locatio constitutâ est ut Asiæ lege Sempronia.*

2. Mommsen, *Droit public romain*, VI, 2^e partie, p. 371.

3. Marquardt, *Organisation de l'emp. rom.*, I (t. VIII, de la collect.), p. 140.

Les cités de constitution punique restèrent gouvernées par des *sufetes*. Il est fait mention de ces magistrats dans un certain nombre de villes de la Proconsulaire ; une monnaie de Carthage porte : *Karthago Veneris et Aristo Mutumbal Ricoce sufetes* (1); nous connaissons également des *sufetes* de la *civitas Avittensis Bibba* (2), de la *civitas Apisia* (3), un *sufes* de la *civitas Themetra* (4), des *sufetes* de *Calama* (5), de *Cûrubi* (6), de *Thibica* (7), de *Leptis magna* (8). Tout porte à croire également que ces cités puniques conservèrent leur ancien Sénat divisé en deux sections *σύγκλητος* et *γερυσια* (9).

En Bétique, les autorités locales furent maintenues ; c'est ainsi qu'avant Vespasien, nous trouvons, à la tête de certaines villes, des *décemvirs* et un *decemvir maximus* (10).

En Narbonnaise, la direction des affaires de la ville est entre les mains du premier inscrit sur l'*album* de la curie. Il porte le nom de *principalis* et ses fonctions durent quinze années.

Arrivons maintenant aux pays de race grecque. Nous ob-

1. Müller, *Numism. de l'Afrique*, II, p. 149, n° 319. Voy. également Mommsen, *Histoire romaine* (traduct. Cagnat et Toutain) XI, p. 286, note 2.

2. *Corp. Inscr. Lat.*, VIII, 797.

3. *Corp. Inscr. Lat.*, VIII, f° 97, V.

4. Orelli, n° 3506.

5. *Corp. Inscr. Lat.*, VIII, 5306, 5369.

6. *Corp. Inscr. Lat.*, VIII, 40525.

7. *Corp. Inscr. Lat.*, VIII, 765.

8. *Corp. Inscr. Lat.*, VIII, 7.—Mommsen [*Histoire romaine* (traduct. Cagnat et Toutain) XI, p. 287] fait remarquer qu'il y avait encore des *sufetes* sous Antonin, mais que partout ces magistrats cédèrent peu à peu la place aux *décemvirs*.

9. La première section du sénat punique, la *σύγκλητος*, était composée du plus grand nombre des membres. Dans la seconde *γερυσια* venaient siéger les plus âgés et les plus influents ; c'était également là que se discutaient les affaires les plus importantes. (Voy. Heeren, *Idées sur la politique et le commerce des peuples anciens*, p. 150.)

10. *Corp. Inscr. Lat.*, II, 1953.

serverons, tout d'abord, que, dans les villes helléniques, et cela avant même l'époque impériale, les constitutions démocratiques firent place à des constitutions timocratiques (1); la masse des prolétaires fut dépouillée du droit de cité (droit d'éligibilité et droit de vote), lequel fut réservé à ceux-là seuls qui possédaient (2). Dans le même ordre d'idées, l'assemblée populaire fut désormais fermée aux classes pauvres (3). Ceci n'empêcha nullement les magistrats des communes de se conserver sans aucun changement. De même, le Sénat des villes d'Achaïe subsista, semblable à la βουλὴ d'Athènes, c'est-à-dire investi d'une délégation du peuple, sujet à des renouvellements annuels, élu dans les phyles ou choisi par le sort (4). Signalons enfin la création de quelques nouveaux fonctionnaires urbains: le νυκτοστρατηγός (5), analogue au *præfectus vigilum* des cités de Narbonnaise, l'ἐιρηναρχός (6), sorte de chef de police et les δεκάπρωτοι des cités asiatiques, délégués par la βουλὴ à la surveillance de la rentrée des contributions (7).

D'une façon générale, des lois intervenaient qui réglaient

1. Dès la fin de la République, Cicéron atteste le fait d'une manière générale (*Ad Quint. fr.*, I, 1, 8, 25) : *provideri abs te, ut civitates optimatum consiliis administrentur*.

2. Kuhn, *op. cit.*, pp. 229 et suiv.

3. Marquardt, *Organisation de l'emp. rom.*, I, p. 310.

4. Dans la province d'Asie, les sénats municipaux se sont maintenus, sans transformation, jusqu'après les Antonins. Dans les villes Bithyniennes, la lex Pompéia avait supprimé le Sénat dont l'organisation reposait sur les phyles, et l'avait remplacé par un Sénat nouveau. Voy. Marquardt, *Organis. de l'emp. rom.*, p. 311.

5. *Corp. Inscr. Græc.*, 2930, 3948.

6. *Corp. Inscr. Græc.*, 2930 b. p. 1123 ; — Ruinart, *Acta prim. mart.*, p. 32, 46, 62.

7. Les δεκάπρωτοι sont signalés à Amorgos (*Corp. Inscr. Græc.*, 2264), à Smyrne (*ibid.*, 3201), à Thyatira (*ibid.*, 3490, 3496). Sur ces fonctionnaires, consult. Daremberg et Saglio, *Dictionnaire des antiquités rom.* (article *decrapoti*).

la part d'autorité des magistrats locaux et des envoyés romains sur les citoyens des villes sujettes; c'est ainsi qu'à différentes reprises, des statuts ont déterminé la condition des villes stipendiaires de la province de Sicile. En ce qui concerne l'administration de la justice proprement dite, les pouvoirs locaux statuaient en matière administrative et criminelle. Déjà, sous la République, les choses se passaient ainsi; nous en prenons à témoins divers textes de Cicéron (1): *Quod privatus a populo petit aut populum a privato, senatus ex aliqua civitate qui judicet datur, cum alternæ civitates rejectæ sunt*. En matière criminelle, la βουλὴ de Catina statue sur le pillage du temple, *Catinensum legibus* (2). Rapprochons cet autre texte de Cicéron: *Cum secum sui cives agant de litteris publicis corruptis ejusque rei legibus Thermitanorum actio sit* (3).

Quant à la justice civile, elle est également au pouvoir des autorités locales; faisons exception, toutefois, pour les procès où l'une des parties est de qualité italienne ou romaine, et qui sont alors déférés aux autorités romaines. En cette matière et à l'époque républicaine, l'omnipotence du gouverneur s'exerça parfois d'une façon abusive. Sous l'Empire, l'arbitraire du proconsul se trouva considérablement restreint; qu'il nous suffise de rappeler, à titre d'exemple, cette lettre de Pline à Trajan, relative aux villes de Bithynie et du Pont (4). « *Quo jure uti debeant bithynæ vel ponticæ civitates in iis pecuniis, quæ ex quaque causa reipublicæ debebuntur, ex lege cujusque animadvertendum est. Nam sive habent privilegium, quo cæteris creditoribus anteponanatur, custo-*

1. Cicér., in *Verr.*, II, 12, 13.

2. Cicér., in *Verr.*, IV, 45, 100.

3. Cicér., in *Verr.*, II, 37, 90.

4. Plin., *Epist.*, X, 109.

diendum est ; sive non habent, in injuriam privatorum id dari a me non oportebit. »

En matière administrative, la cité sujette a le droit de s'administrer elle-même, sous le contrôle toutefois du gouverneur, ainsi que nous le verrons tout à l'heure. Elle fait valoir ses sources de revenus et s'impose, afin d'être en état de payer la redevance due à Rome (1). On lui reconnaît le double privilège de battre monnaie et de lever dans son sein une force armée. Peut-être les cités stipendiaires devaient-elles fournir une certaine somme d'argent, destinée à entretenir les quelques détachements de troupes stationnés dans les provinces sénatoriales ?

Dans quelles limites le proconsul avait-il le droit de s'ingérer dans l'administration des cités sujettes ? Reconnaissons-lui d'abord, en matière financière, la faculté d'approuver le budget ordinaire et les dépenses extraordinaires de chacune des villes, notamment celles relatives aux ambassades, aux constructions et aux jeux. Il peut ensuite reviser la comptabilité de la cité ; Plin. dit à ce sujet (2) : *Nunc reipublicæ Prusensium impendia, reditus, debitores excutio* ; puis il ajoute, après avoir passé en revue plusieurs détails : *Ita certe prospicio ex ratione Prusensium quam cum Maximo tracto*. Trajan lui répond en approuvant sa conduite (3) : *Rationes autem in primis tibi rerumpublicarum excutiendæ sunt, nam et esse eas vexatas satis constat*. Le proconsul a ensuite le droit d'autoriser ou d'interdire les réunions populaires ; nous lisons dans Dion Chrysostôme (4) : *πρωτον μεν, ω ανδρες, τω κρατιστω Ουαρινω*

1. Mommsen, *Droit public romain*, VI, 2^e partie, p. 390, note 3.

2. Plin., *Epist.*, X, 28.

3. Plin., *Epist.*, X, 29.

4. Dio Chrysost., *Or.*, 48, vol. II.

δεῖ γάρ τιν' ἡμᾶς εἰδέναι, καὶ διὰ τήν ἄλλην προθυμίαν καὶ οὐ βουλευμένοις ἑμῶν ἐκκλησιάζσαι πάλιν ἐφίχε. Il surveille l'élection des sénateurs (1), et des censeurs, contrôle l'acquittement des dettes et l'équitable répartition des contributions entre tous les habitants.

1. Plin., *Epist.*, X, 83, 84.

CHAPITRE II

LES VILLES DE CONSTITUTION ROMAINE

Nous venons de voir comment les Romains, autant par prudence politique que par respect des traditions locales, avaient jugé bon de conserver à certaines villes provinciales les principaux éléments des antiques constitutions. N'était-ce pas là un excellent moyen, le meilleur peut-être, de se créer dans les milieux indigènes de solides alliances et d'attacher à la cause romaine, par le lien de la reconnaissance, tous ces peuples, conquis de la veille, encore insoumis et qu'un esclavage tyrannique et brutal eut fatalement conduits à la rébellion. Ce système de protectorat, très habilement organisé, ne pouvait produire que d'excellents effets, à condition, toutefois, qu'on voulut bien le compléter par l'œuvre de colonisation proprement dite.

Dans le but d'équilibrer les forces actives de la province et de faire surtout contre-poids à l'influence grandissante des cités autonomes, les Romains songèrent donc à implanter définitivement leurs mœurs, leurs coutumes, leurs institutions politiques et sociales. Ce n'était pas chose aisée : l'extrême diversité des races étant un obstacle, semblait-il, insurmontable ! Peu à peu, cependant, avec l'aide de la prudente et sûre collaboration des années, les vainqueurs parvinrent à romaniser complètement tous ces éléments si disparates ; ils

transformèrent un très grand nombre de cités, leur infusant un sang nouveau et jeune, les modelant à l'image de Rome elle-même ; ils importèrent d'Italie des colonies vivaces et fondèrent, à droite et à gauche, de nouveaux foyers de civilisation. Privilèges et faveurs furent largement distribués ; les villes furent élevées au rang de municipes, les provinciaux reçurent le titre et les prérogatives des citoyens romains ; on n'épargna rien, en un mot, pour arriver promptement et sûrement à l'assimilation complète des territoires conquis.

En étudiant les cités de constitution romaine, nous allons assister aux diverses phases de cette métamorphose.

Fidèles à la méthode adoptée au précédent chapitre, nous passerons d'abord successivement en revue les provinces sénatoriales. C'est seulement, lorsque nous aurons constaté l'existence des colonies et des municipes, que nous retracerons, dans leurs grandes lignes, les coutumes et les institutions municipales.

Dès le début de son histoire, Rome a pratiqué la colonisation. Les premières fondations revêtaient, il est vrai, un caractère fort simple : une faible garnison occupait un territoire déterminé et groupait peu à peu autour d'elle un certain nombre de colons émigrés dans un but agricole (1). Tels furent ces établissements primitifs d'Eques, d'Etrusques et de Samnites, dont Tite-Live fait plusieurs fois mention(2).

Avec le temps, de notables changements survinrent, tant dans le rôle politique des colonies que dans leur mode de for-

1. Servius, *Ad Æneid.*, I. 12 : *Veteres colonias ita definiunt : Colonia est cæptus eorum hominum qui universi deducti sunt in locum certum ædificiis munitum quem certo jure obtinerent.*

2. Tit.-Liv., IV, 37, 49 ; V. 33 ; VII, 27. Depuis les origines du Latium jusqu'à la fin de la deuxième guerre punique, la plupart des colonies de citoyens romains furent établies sur les côtes d'Italie (*coloniæ maritimæ*). Voy. Madwig, *de jur. et condit. colon.*, p. 265.

mation. L'expérience ayant démontré leur importance et leur utilité au point de vue de l'affermissement de la domination romaine, on les établit, désormais, *vel ad ipsos priores municipiorum populos coercendos, vel ad hostium incursus repellendos* (1). Elles n'étaient alors que des barrières disséminées, ça et là, contre l'envahissement étranger. A l'époque des Gracques, nous les voyons changer de caractère, et subir le contre-coup de l'influence exercée, au point de vue social, par Caius Gracchus et par son père Livius Drusus.

Les colonies militaires remontent aux guerres civiles et au triumvirat. La première en date, celle de Mariana (*Corse*), fut créée en l'an 100 av. J.-C.; tel est du moins le témoignage formel de Velleius Paterculus. Elles étaient devenues une nécessité. Comment songer, en effet, à conserver sur le sol italique ces soldats, levés un jour et sitôt congédiés, ces bandes d'aventuriers, fauteurs de désordres, d'autant plus disposés à provoquer les émeutes qu'ils étaient certains d'y trouver leur part? Pour s'en débarrasser, Rome ne négligea aucun moyen : les biens des proscrits furent vendus ; on spolia les populations, au mépris des droits les plus sacrés (2) ; et, sur ces territoires désormais libres, les vétérans s'installèrent, eux et leurs familles, sans plus de scrupules que s'il s'agissait d'un sol conquis.

1. Voici comment, pendant cette période, on procédait à la fondation d'une colonie. La *deductio* était ordonnée par un sénatus-consulte, lequel était aussitôt confirmé par un vote populaire (*Lex colonica* ou *agraria*). Cette *lex colonica* déterminait, en même temps que le nombre des colons, la quantité de *jugera* assignés à chacun d'eux [ordinairement *bina jugera* ou un *heredium* ; plus tard, les lots varièrent entre deux et dix *jugera*]. Une commission était chargée de l'organisation intérieure. Avec le concours des *agrimensores*, on procédait à la mensuration des terres labourables, à la formation des lots et enfin au tirage au sort,

2. Appian, *Bell. civ.*, V, 43 : καὶ ὁ στρατὸς καὶ τοῖς γείτοσιν ἔβαινε σὺν ὕβρει πλέονά τε τῶν δεδωμένων σφίσι περισπώμενοι καὶ τὸ ἄμεινον ἐκλεγόμενοι.

Quand vint l'époque impériale, le caractère des colonies ne changea pas sensiblement. Auguste, en effet, ne pouvait congédier ses légions et dissoudre les armées d'Antoine et de Lépide, sans assurer, au préalable, l'établissement des innombrables soldats licenciés. Il fallut donc, d'une part, exproprier les habitants de certaines villes, d'autre part, chasser de leurs cités les Italiens coupables d'avoir embrassé le parti des ennemis d'Octave (1). On disposa ainsi de vastes territoires qui suffirent amplement à l'installation des vétérans.

Telle est, retracée en quelques lignes, l'histoire de la colonisation romaine, depuis ses origines jusqu'aux dernières années du triumvirat. Nous nous proposons, maintenant, de passer en revue les colonies des provinces sénatoriales. En raison de leur importance, nous insisterons, d'une façon spéciale, sur les fondations d'Auguste.

Vingt-huit colonies militaires sont attribuées à Auguste (2). Dans le *Monumentum Ancyranum*, l'empereur relate, d'ailleurs, deux *deductiones* : la première en 724=30; la seconde, en 740=14 (3). Cette dernière eut particulièrement pour objet les provinces sénatoriales de *Baetica* et de *Gallia Narbonensis* : Dion Cassius (4) dit en effet : πόλεις ἐν τῇ Γαλατίᾳ καὶ ἐν τῇ Ἰβηρίᾳ συγχὰς ἀπόκτισε. Postérieurement à ces premières fondations, l'Afrique, la Sicile, la Macédoine, l'Achaïe et l'Asie reçurent également des colonies : « *colonias in Africa, Sicilia,*

1. Ces Italiens, chassés de chez eux, allèrent fonder des colonies en province ; Voy. Dio Cass., XLI, 4. C'est ainsi que les habitants de Capoue dépouillés de leurs biens se transportèrent en Crète et y créèrent une colonie : celle de Cnossos (*Colonia Julia Nobilis Cnossos*).

2. Suét., Aug., XLV. *Ad hunc modum urbe urbanisque rebus administratis Italiam duodetriginta numero deductarum ab se frequentavit.*

3. *Monument. Ancyran.*, c. 16.

4. Dio Cass., LIV, 23.

Macedonia, utraque Hispania, Achaia, Asia, Gallia Narbonensi, Pisidia militum deduxi » (1).

Gallia Narbonensis

Il faut, suivant toute vraisemblance, faire remonter les créations d'Auguste, en Gaule Narbonnaise, au second séjour qu'il fit dans cette province, de l'an 16 à l'an 13. Son premier voyage, entre les années 27 et 24, avait eu pour seule fin de s'assurer de la tranquillité du pays, et de préparer le terrain destiné à recevoir, avec les lois, les mœurs et la civilisation romaine. Au nombre des principales colonies, dont l'origine date de cette époque, figurent sans nul doute : *Carcaso* (*colonia Julia Carcaso*) (2) ; *Ruscino*, appelée sur les monnaies COL RVSC LEG VI (3) ; *Vienna* (*colonia Julia Vienna*) (4) ; *Valentia* (5) ; et enfin *Aquæ Sextiæ*, dite *colonia Julia Augusta Aquis Sextis* (6). Avant la période impériale, la Narbonnaise comptait déjà quelques colonies importantes ; la plus ancienne, *Narbo Martius*, fut fondée, en l'an 118, par Licinius Crassus (7).

1. *Monument. Ancyr.*, c. 28.

2. *Corp. Inscr. Lat.*, XII, f^o 624, 522 et n^o 5371.

3. *Corp. Inscr. Lat.*, XII, f^o 622, 522. De la Saussaye, *Numismat. de la Gaule Narbon.*, p. 193, pl. XXIII. Il semblerait, d'après les monnaies, que la fondation de cette colonie remonterait au premier séjour d'Auguste dans la province (27-23).

4. *Corp. Inscr. Lat.*, XII, f^o 217. — Voy. Eckhel, *Doct. Num.*, I, p. 71.

5. *Corp. Inscr. Lat.*, XII, f^o 207 et Plin., *Nat. hist.*, III, 36.

6. Pline, se fiant aux renseignements donnés par Agrippa, classe cette ville au nombre des *oppida latina*. Voy. en sens contraire, *Corp. Inscr. Lat.*, t. XII, 982. D'une façon générale, consult. sur ces cinq colonies : W. Kubitschek, *Imp. Rom. trib. descr.*, pp. 206, 207, 212.

7. Velleius Paterculus, I, 15 ; — Cicéro., *Brutus*, XLIII, 169.

Par la suite, et dans le cours du 1^{er} siècle avant notre ère, apparaissent successivement : *Bæterræ* (Béziers) (1), *Arelate* (Arles) (2), *Forum Julii* (Fréjus) (3), *Arausio* (Orange) (4), *Nemausus* (Nîmes) (5) et *Cabellio* (Cavaillon) (6). Ces deux dernières sont colonies latines.

Baetica

Auguste visita l'Espagne et y séjourna de l'année 26 à l'année 19 av. J.-C. C'était l'époque où les légions romaines, commandées par Agrippa, poursuivaient dans les montagnes les Astures et les Cantabres révoltés. L'empereur dirigea lui-même la marche des opérations et contribua, dans une large mesure, à la pacification du territoire. Nous rappellerons de nouveau, à ce propos, l'inscription récemment découverte dans les fouilles du Forum d'Auguste et publiée, en 1889, dans le « *Bullettino della Commissione archeologica comunale di Roma* » (7); elle confirme le rôle important joué par l'empereur dans la guerre d'Espagne.

La Bétique pacifiée fut alors dotée de villes de constitution romaine. Sur les neuf colonies qui figurent dans l'énu-

1. Kubitschek, *Imper. Rom. trib. discr.*, p. 206. Consult. Louis Noguier, *Inscriptions de la colonie romaine de Béziers*.

2. *Corp. Inscr. Lat.*, XII, f^o 83.

3. *Corp. Inscr. Lat.*, XII, f^o 38 et suiv. — Camille Jullian, *Fréjus romain*.

4. *Corp. Inscr. Lat.*, XII, f^o 152.

5. Strabo, IV, p. 187; — Plin, *Nat. hist.*, III, 37; — et Kubitschek, *op. cit.* p. 214 et suiv.

6. De la Saussaye, *Numism. de la Gaule rom.*, p. 42, pl. XVII. — Herzog, *Galliæ Narbonensis provinciæ romanæ hist.*, p. 86.

7. Voy. cette thèse, *suprà*, p. 22.

mération de Pline, il en est trois dont la fondation remonte certainement à cette époque : *Astigi* (1) (*Colonia Augusta Firma*) [aujourd'hui Ecija] ; *Hispalis* (2) (*Colonia Julia Romula*) [Séville] ; et enfin *Tucci* (3) (*Colonia Augusta Gemella*) [Martos]. M. Duruy (4) prétend, en outre, qu'Auguste transporta, sur l'autre rive du détroit, les habitants de Zilis, village de la côte africaine et les établit, près d'Algeciras, en colonie, sous le nom de *Colonia Julia Transducta*. Cette nouvelle cité aurait été voisine de l'antique *Carteia*, dont Tite-Live (5) a relaté la fondation vers l'an 171 av. J.-C., et que M. Hübner (6) considère comme la 9^e colonie de Bétique. Il est difficile, à notre avis, d'admettre cette coexistence de deux colonies au fond du golfe assez étroit d'Algeciras ; peut-être, et cette manière de voir nous semble plus acceptable, les populations de Zilis furent-elles simplement incorporées dans les limites territoriales de la colonie de *Carteia*. Aucun document épigraphique ne confirme, d'ailleurs, l'hypothèse de M. Duruy.

Auguste ne fit-il pas, cependant, une quatrième création en Bétique ? Ce point donne lieu à quelques sérieuses difficultés. Hübner, dans la 1^{re} partie du tome II du *Corpus Inscriptionum Latinarum* (7), fait remonter à cette époque la fondation de la colonie d'*Ucubi* (*Colonia Claritas Julia*) [Espejo]. Dans le

1. Voy. Kubitschek, *Imp. Rom. trib. discr.*, p. 171 ; — Plin., III, 12 ; — et *Corp. Inscr. Lat.*, t. II, 1471, 1480, 1630.

2. Isidor. de Sévil., *Orig.*, XV, 1, 71 ; — Strabo, III, 2, 1 ; — Plin., III, 11 ; — Kubitschek, *op. cit.*, p. 174.

3. *Corp. Inscr. Lat.*, II, 221 ; — Ptolem., II, 4, 11. Citée dans Pline, III, 3, 12 : *Tucci, quæ cognominatur Augusta Gemella*.

4. Duruy, *Histoire des Romains*, IV.

5. Tit.-Liv., XLIII, 3.

6. *Corp. Inscr. Lat.*, II, p. 152, 242.

7. *Corp. Inscr. Lat.*, II, p. 210.

Supplément (2^e partie) (1), il va à l'encontre de sa première assertion et, sans justification, classe Ucubi au nombre des quatre colonies de César. Ce second avis nous semble préférable, la ville en question ne portant pas le *cognomen Julia Augusta*. Quant à nous, nous ne voyons aucune difficulté à reconnaître la quatrième création d'Auguste dans la ville d'Italica (*Colonia Ælia Augusta*) (2) : le qualificatif *Ælia* aurait, dans cette hypothèse, été ajouté, lors de la réorganisation de la colonie par Hadrien (3). Nous signalerons encore l'opinion de Zumpt (4), qui, sans grandes raisons, attribue à Auguste l'érection de *Corduba* [Cordoue] en *Colonia Patricia*, alors que c'était là un fait accompli depuis l'époque républicaine (5).

Pline, dans son énumération (6), a enfin commis une erreur, et cette erreur a donné lieu à une controverse que nous croyons devoir rappeler ici. Dans l'*Historia naturalis*, on trouve, au nombre des colonies de Bétique, *Asido, quæ Cæsarina*. Or, il est maintenant démontré que cette ville fut bien plutôt un municipe ; on s'en rendra compte, d'ailleurs, en parcourant les documents épigraphiques (7). Cette constatation étant faite, M. Hübner (8) et M. Detlefsen (9) ne sont plus d'accord quant à la dé-

1. *Corp. Inscr. Lat.*, II, *Supplem.*

2. Italica [Sentiponce] était municipe, antérieurement à l'époque impériale. Voy. Eckhel, *Doct. num.*, I, 23.

3. Voy. *Corp. Inscr. Lat.*, II, p. 143 et suiv.

4. Zumpt, *Comment. épigraph.*, I, p. 36.

5. D'après Hübner (*Corp. Inscr. Lat.*, II, p. 306) la *colonia Patricia* ne date certainement pas du règne d'Auguste ; elle ne porte pas en effet le cognomen *Julia Augusta*. Il faudrait la faire remonter aux époques antérieures à César. Sur *Corduba* ; Voy. Strabo, III, 2, 4 ; — Eckhel, *op. cit.*, I, 18 ; — *Corp. Inscr. Lat.*, II, 2217, 2226.

6. Plin., *Nat. hist.*, III, 11.

7. *Corp. Inscr. Lat.*, II, n^o 1315 : *Municipes Cæsarini*, et n^o 1305 : *Populus municipiï Cæsarini*.

8. *Corp. Inscr. Lat.*, II, f^o 132, 242.

9. *Die Geographie der Provinz Baetica bei Plinius* dans le *Philologus*, t. XXX, p. 271.

termination exacte de la neuvième colonie. Ce dernier prend parti pour *Munda* [Campo de Munda, pr. Teba] ; malheureusement, son affirmation n'est pas suffisamment corroborée par les inscriptions ; aussi préférons-nous, suivant en cela l'avis de M. Hübner, arrêter notre choix sur *Carteia*, dont le caractère de colonie est indubitable.

Nous résumerons ces quelques considérations en dressant la liste des colonies de Bétique, avec la date probable de leur fondation.

I^o Colonies de l'époque républicaine.

- (1) *Corduba* [Colonia Patricia].
- (2) *Hasta Regia* [ruines de Mesa de Asta].
- (3) *Carteia* [ruines d'El-Rocadillo, golfe d'Algéciras].

II^o Colonies de César.

- (1) *Urso* (Colonia Genetiva Urbanorum).
- (2) *Ituci* (Virtus Julia) [Baëna ?].
- (3) *Ucubi* (Claritas) Julia [Espejo].

III^o Colonies d'Auguste.

- (1) *Astigi* (Colonia Augusta Firma).
- (2) *Hispalis* (Colonia) Julia Romula [Seville].
- (3) *Tucci* (Colonia Augusta Gemella).
- (4) *Italica* (Colonia Ælia Augusta).

Africa proconsularis

Dans la province sénatoriale d'Afrique, l'œuvre de colonisation accomplie par Auguste est plus considérable que partout ailleurs. Il existe, en effet, neuf colonies dont la fondation

se place, d'une façon certaine, entre les années 27 av. J.-C. et 14 ap. J.-C. Nous allons les passer successivement en revue.

1° *Assuras* : cette ville fut tout d'abord un municipe ; Pline (1) l'appelle encore *oppidum civium Romanorum Assuritanum* ; sa transformation en colonie (*Colonia Julia Assuritanum*) date de la seconde moitié du principat d'Auguste ; 2° *Curubis* (2), ancienne *civitas libera*, devient *Colonia Julia Curubis* ; 3° *Maxula* (3) ou *Maxula Prates* [Ghadès] ; 4° *Neapolis* (4), cité détruite en même temps que Carthage, puis rétablie comme *civitas libera*, transformée enfin, sous Auguste, en *Colonia Julia Neapolis* ; 5° *Sicca Veneria* (5), érigée en *Colonia Julia Veneria Cirta nova Sicca* ; 6° *Simitthu* (6) : cette ville était un municipe, elle ne devint probablement colonie que vers la fin du principat d'Auguste (*Colonia Julia Augusta Numidica Simitthu*) ; 7° *Thuburbo majus* (7), appelée dès lors *colonia Julia Aurelia Thuburbo majus* ; gratifiée plus tard par Commode de l'immunité ou du droit italique, elle ajoute à son nom l'épithète *Commoda* ; 8° *Uthina* (8) (Udessa) ; 9° *Carthago* (9). Après avoir été successivement détruite par Scipion Emilien

1. Plin., *Nat. hist.*, V, 29. Ptolémée ne la désigne pas comme colonie. *Voy. Corp. Inscr. Lat.*, VIII, 1798, 1813, 1814, 1821.

2. *Colonia Julia Curubis* (Kurba) et, suivant Orelli, dans l'inscription rapportée sous le n° 530 : *Colonia Fulminatrix Curubis*. *Voy. Corp. Inscr. Lat.*, VIII, 980. *Suppl.*, 12452.

3. Plin., *Nat. hist.*, V ; — et *Corp. Inscr. Lat.*, VIII, fo 431.

4. *Corp. Inscr. Lat.*, VIII, 968, 971 ; — Ptolem., IV, 3, 8 ; — Strabo., XVII, 3, 13. *Voy. Guérin. Voyage archéologique dans la régence de Tunis*, II, p. 251.

5. *Corp. Inscr. Lat.*, VIII, 1632, 1644. *Suppl.*, 15881-16258.

6. Plin., *Nat. hist.*, V ; — *Corp. Inscr. Lat.*, VIII, 1621. *Suppl.*, 14559, 14611, 14612, 14625, 14631.

7. *Corp. Inscr. Lat.*, VIII, 842, 848, 854 ; — Guérin, *Voyage archéologique*, II, p. 372.

8. Ptolem., *Geogr.* IV, 3 ; — *Corp. Inscr. Lat.*, VIII, 3067. *Suppl.* 12400.

9. Appien. *Punic.*, 136 ; — Strabo, XVII, 3, 15 ; — et *Corp. Inscr. Lat.* VIII, 805, 1413, 1220, 1465, 928.

(146 av. J.-C.) et colonisée par Sempronius Gracchus et par César, cette dernière ville fut définitivement érigée en colonie par Auguste : *την Καρχηδόνα ἐπαπέχισεν*, dit Dion Cassius (1).

A côté de ces neuf colonies, dont l'origine paraît certaine, quelques autres remontent encore, probablement, au début du Principat, sans que l'on puisse les rattacher, toutefois, d'une façon positive, à l'œuvre d'Auguste. Au nombre de ces dernières, nous signalerons : *Carpis* (2), dite *Colonia Julia Carpitana* ; *Giliūm* (3) (*Colonia Scillitana*) ; *Zraia* (4) (*Colonia Julia Zarái*) ; *Aphrodisium* (5).

Sicilia

Poursuivons notre examen des provinces sénatoriales. Auguste établit un certain nombre de colonies en Sicile ; il nous le dit lui-même, dans le *Monumentum Ancyranum* : *Colonnias... in Sicilia... deduxi*. Un texte de Dion Cassius (6) vient d'ailleurs corroborer son assertion : *Οἱ δὲ Ἀγροῦστρος τὰ τε ἀλλὰ τὰ ἐν τῇ Σικελίᾳ διοικήσας, καὶ Συρακούσας, ἑτέρας τέ τινας πόλεις, ἀποτίκους Πορναίων ἀποδεδίξας*. Ces colonies sont au nombre de sept : 1^o *Syracuse*. Quant à cette ville nous avons les témoignages formels de Pline (7), de Ptolémée (8) et de Stra-

1. Dio Cass., LII, 43. Voy. Kubitschek, *De romanarum tribuum origine ac propagatione*, p. 128.

2. *Corp. Inscr. Lat.*, VII, 1206.

3. *Corp. Inscr. Lat.*, VIII, 210. Suivant Toutain (*Les cités romaines de la Tunisie*, p. 384), la *colonia Scillitana* daterait de la première moitié du 2^e siècle.

4. *Corp. Inscr. Lat.*, VIII, 2532, 4511.

5. Ptolem., IV, 3, 5.

6. Dio Cass., LIV, 7.

7. Plin., *Nat. hist.*, III, 8.

8. Ptolem., III, 4, 9.

bon (1); ces témoignages sont d'ailleurs confirmés par deux inscriptions, où nous voyons mentionnées : *Colonia L. Syracusanor....*, (2) et *Syracusæ Colonia Augusta* (3). 2° *Thermæ Himeræ* (actuellement Termini Himerenses) est également signalée comme *colonia* dans l'énumération de Pline et dans un document : *Colonia Augusta Himeræorum Thermitanorum* (4). 3° *Tyndaris* (aujourd'hui Sta-Maria di Tindaro) est citée au *Corpus*, dans diverses inscriptions, sous le nom de *Colonia Augusta Tyndaritanorum* (5). 4° *Catina*, reconnue comme colonie par Strabon, Pline et Ptolémée (6). 5° *Tauromenium* (Taormina); sur cette ville, nous trouvons des renseignements précis dans Diodore de Sicile (7); 6° *Panhormus* (Palerme); deux inscriptions (8) contiennent ces mentions : *Coloniæ Panhormitanorum* et *Col(oniam) Aug(ustam) Panhorm(um)*. Un texte de Strabon vient les corroborer : Πάνορμος δὲ καὶ Ῥωμαίων ἐχει κατοικίαν; 7° *Lilybæum* (Marsala), signalée comme *Colonia Helvia Augusta Lilybitanorum* (9), et *Colonia Augusta Lilybitanorum* (10).

Pline ne mentionne pas Panhormus et Lilybæum parmi

1. Strabo., VI, 2, 4 : «..... καὶ δὴ καὶ τὰς Συρακούσας πέμψας ἀποικίαν ὁ Σεβαστὸς Καῖσαρ.....»

2. *Corp. Inscr. Lat.*, X, 7131.

3. *Corp. Inscr. Lat.*, X, 7132.

4. *Corp. Inscr. Lat.*, X, 7345.

5. *Corp. Inscr. Lat.*, X, 7474, 7475, 7476, 7480.

6. Plin., III, 3; — Strabo., VI, 2, 3; — Ptolem., III, 4, 9.

7. Diodor., 46, 7 : ἡ δὲ πόλις ἀξιόλογον ἄξιωμα περιποιησαμένη τὸ τελευταῖον ἐν τῷ καθ' ἡμᾶς βίῳ Καίσαρος ἀναστῆσαντος τοῦς Ταυρομενίτας ἐκ τῆς πατρίδος Ῥωμαίων ἀποικίαν ἐδέξατο.

8. *Corp. Inscr. Lat.*, X, 7286, 7279.

9. *Corp. Inscr. Lat.*, X, 7205, 7228.

10. *Corp. Inscr. Lat.*, X, 7222, 7236, 7239; — Borghesi, *Œuvres*, II, p. 208.

les fondations d'Auguste ; il ne cite d'ailleurs que cinq colonies.

Corsica

Les deux seules colonies que nous connaissions en Corse, sont de création antérieure à l'époque impériale : *Mariana* fut fondée par Marius, et *Aleria* (ruines *ad fl.* Tavignano) par Sulla (1).

Sardinia

En Sardaigne, les inscriptions nous révèlent la *Colonia Julia Augusta Uselis* (2), vraisemblablement la même que Ptolémée cite comme *Οὐσελῖς πόλις κολωνία* (3). Une seconde colonie, dont la fondation semble devoir être reportée également au règne d'Auguste, est *Turris Libisonis* [Porto Torrès]. En dehors du texte de Pline (4) ainsi conçu : *colonia quæ vocatur ad Turrem Libisonis*, nous possédons une inscription signalant : *Turris Libisonis colonia Julia* (5).

1. Consult. Zumpt, *Comment. épigr.*, I, pp. 228, 255 et *Corp. Inscr. Lat.*, X, 838, 839, 997. Consult. également, E. de Ruggiero, *Dizionario epigraph.*, fasc. 13. Roma 1889, p. 395.

2. *Corp. Inscr. Lat.*, X, 7845.

3. Ptolem., III, 2, 2.

4. Plin., *Nat. hist.*, III, 7.

5. *Corp. Inscr. Lat.*, X, 826, et dans Ravennas, V, 26.

Achaia

L'Achaïe et la Macédoine, provinces sénatoriales aux premiers temps de l'Empire, comptent un certain nombre de colonies. Déjà César avait fondé *Corinthe* (*Laus Julia Corinthus*) (1); Auguste envoya à *Patræ* [Patras] des vétérans de la X^e et de la XII^e légions (2); il dépeupla quelques bourgades environnantes et, à l'aide de ces éléments, créa la nouvelle *colonia Augusta Aræ Patræ* (3). Faisons également remonter à cette même époque l'érection en colonies d'*Actium* [Akri], de *Buthrotum* [Butrinto] (4) et de *Dyme* (5). Cette dernière ville, après avoir constitué tout d'abord un établissement particulier, fut, par la suite, rattachée à *Patræ* (6).

Macedonia

En Macédoine, l'œuvre d'Auguste est assez importante. Au lendemain même de la bataille d'Actium, la ville de *Dyrra-*

1. Hertzberg, *Histoire de la Grèce sous la domination romaine* (traduct. de l'all. par Bouché-Leclercq), I, p. 461.

2. *Corp. Inscr. Lat.*, III, n^o 498. Cet envoi eut lieu entre les années 733, 735—21 et 19, pendant le séjour d'Auguste à Samos (Mommsen, *Res Gestæ* p. 82.

3. Strabo., VIII, 7, 5; — Pausan., VII; 18. 15. — Kubitschek, *op. cit.*, p. 245; — Hertzberg, *op. cit.*, I, pp. 495 et suiv.

4. Sur *Actium* et *Buthrotum*; Voy. Hertzberg, *op. cit.*, pp. 493, 498.

5. Strabo., XIV; — Plin., *Nat. hist.*, IV, 13.

6. Pausan., VII, 17, 3.

chium, jusque-là *civitas libera* (1), reçut, à titre de colons, des Italiens émigrés de leurs terres (2); *Philippi* eut le même sort et porta dès lors le nom de *Colonia Augusta Julia Philippensis* (3). Les autres créations d'Auguste sont *Byllis* (*Colonia Byllidensium*) (4); *Dium* (*Colonia Julia Augusta Dium*) (5); *Cassandra* appelée sur les monnaies *Colonia Julia Augusta Cassandrensis* (6) et enfin *Pella* (*Colonia Julia Augusta Pella*) (7).

Bithynia

Dans la province sénatoriale de *Bithynia* et *Pontus*, une colonie date de l'époque de César : *Sinope* (8), dite *Julia Cæsarea Felix Sinope* et créée en l'année 43 av. J.-C. La seconde fut fondée par Auguste et s'appela, dès lors, *Colonia Julia Concordia Augusta Apamea* (9).

1. Cicér., *Ad. famil.*, XIV, 4, 7.

2. Plin., *Nat. hist.*, III, 145; — *Corp. Inscr. Lat.*, III 607, 709.

3. Sur *Dyrrachium* et *Philippi*; Voy. le texte de Dion Cassius, LI, 4. — Kubitschek. *Imper. Rom. trib. discr.*, p. 242.

4. Kubitschek, *op. cit.*, p. 241 et *Corp. Inscr. Lat.*, III, 600.

5. Ptolem., III, 13, 15; — *Corp. Inscr. Lat.*, III, 600; — Plin., *Nat. hist.*, IV, 35.

6. Eckhel, *Doct. num.*, II, p. 70; — Plin., *Nat. hist.*, IV, 36 : *in Palleniensi isthmo quondam Potidaea, nunc Cassendrea colonia*.

7. *Corp. Inscr. Græc.*, 1997.

8. Strabo., XII, p. 546; — Ulpian., L. 1, 40 (*De Censibus*). Dig., L. 15.

9. Plin., *Nat. hist.*, V; — Eckhel, II, p. 406; — Mionnet, II, p. 412.; — *Corp. Inscr. Lat.*, III (1) 335. On a prétendu à tort que cette colonie était antérieure à Auguste, la Bithynie ne figurant pas parmi les provinces signalées dans le *Monumentum Ancyranum* (V. 35).

Asia

En Asie, nous ne relevons que trois colonies contemporaines, d'ailleurs, des premiers temps de l'Empire : 1^o *Alexandria Troas* (1) signalée par Pline ; 2^o *Parium* (2), désignée dans les inscriptions comme *colonia* ou *Colonia Julia Parium* ; 3^o *Tralles* (3) (*Cæsarea Tralles*).

Creta

Et enfin, l'île de Crète termine cette liste avec une seule colonie, *Cnossus*, dont l'origine présente beaucoup d'analogie avec celle de Dyrachium. Auguste s'étant emparé du territoire de Capoue pour le donner à ses vétérans, les habitants expropriés passèrent en Crète et y établirent la nouvelle *Colonia Julia Nobilis Cnossus* (4).

L'œuvre de colonisation, entreprise par César et Auguste, se continua pendant les trois premiers siècles de l'Empire. Elle est assez sensible en Macédoine ; mais c'est surtout dans l'Afrique proconsulaire que nous la verrons prendre une extension considérable.

Deux colonies nouvelles apparaissent dans la province de *Macedonia* : *Stobi* et *Thessalonique*. *Stobi* date probablement

1. Kubitschek, *op. cit.*, p. 247 ; — *Corp. Inscr. Lat.*, III, 392.

2. Waddington, *Inscript.*, 1731, 1746, 1747.

3. *Corp. Inscr. Græc.*, 2929 ; — Eckhel., *op. cit.*, III, p. 125.

4. Sur la colonie de *Cnossus* et sur sa fondation, consult. Dio Cass., XLIX, 14 ; — Strabo, X, p. 477.

du règne d'Elagabale, c'est-à-dire, au plus tôt, de l'année 218 (1); jusqu'à cette époque, elle est désignée sur les monnaies comme *municipium* (2). Pline la signale comme telle (3). Quant à *Thessalonique*, elle porta, à partir de Valérien, le titre de Θεσσαλονικαίων ἡ μητρόπολις καὶ κολωνία (4).

Peut-être, dans la province de *Cyrenaica*, la ville d'*Arsinoé* fut-elle érigée en colonie par Hadrien (5). En tous les cas, *Cyrène* était *colonia* à l'époque de Vespasien : une monnaie, citée dans Eckhel (6), porte, en effet, pour légende : Φλαβία Κυρηνη : abréviation de κολωνία φλαβία Κυρηνη.

Dans l'*Africa proconsularis* Trajan éleva au rang de colonie : *Hadrumentum*, ancienne *civitas libera*, désormais *Colonia Ulpia Traiana Augusta Frugifera Hadrumentina* (7); *Thamugas* (*Colonia Marciana Traiana Thamugas*) (8); *Leptis magna* (*Colonia Ulpia Traiana*) (9); *Thelepte* [ruines de Medinet-Kedima] (10).

1. Kubitschek, *op. cit.*, p. 244; — Zumpt, *op. cit.*, p. 434, 481, 489; — et *Corp. Inscr. Lat.*, III, 629.

2. Eckhel, II, p. 77; — Mionnet, *op. cit.*, I, p. 488. *Supplém.*, III, p. 106.

3. Plin., *Nat. hist.*, IV, 34 : *oppidum Stobi civium romanorum*.

4. Eckhel, II, p. 80; — *Corp. Inscr. Græc.*, 1969.

5. Borsari, *Geografia etnologica e storica della Tripolitania, Cirenaica*, p. 159.

6. Eckhel, IV, p. 128.

7. *Corp. Inscr. Lat.*, VIII, 3020, 3062; VI, 1687. — Voy. Ptolem., IV, 3, 9; — Spartien, *Did. Julian.*, I.

8. Colonie fondée en l'an 100, par la *legio III Augusta*. *Corp. Inscr. Lat.*, VIII, 2355 et 1505, 1508, 1509, 1510. — Voy. dans l'*Ephemer. Epigr.*, III, p. 77, l'*album ordinis Thamugadensis*.

9. Ancienne *civitas* administrée par des sufetes; mentionnée comme *colonia* dans un passage de Salvius Julien (*coloniæ Leptitanorum*) et dans deux inscriptions : *Corp. Inscr. Lat.*, VIII, 40, 11. Voy. également Ammien Marcellin, XXXVIII, 6, 10 et la *table de Peutinger*. Notons cependant que les monnaies qui portent *Col. nic. Jul. Lep.*, ne sont pas de Leptis magna; elles appartiennent à Celsa Lepida (Espagne). Voy. Müller, II, p. 15.

10. Probablement colonie des vétérans. *Table de Peutinger* et *Corp. Inscr. Lat.*, VIII, 211, 216, 2565, 3106.

Déjà, avant l'extinction de la *gens Julia*, *Hippo Diarrhytus* avait subi une pareille transformation (*Colonia Julia Hippo Diarrythus*) (1).

Vespasien établit ses vétérans à *Ammaedara*, désormais *Colonia Flavia Augusta Emerita Ammaedara* (2). Hadrien, de son côté, laissa plusieurs fondations importantes ; sous son règne, l'ancienne commune pérégrine de *Thaena* devint la *Colonia Ælia Augusta Mercurialis Thacnitatorum* (3) ; *Zama major* ou *Regia* fut élevée au rang de *Colonia Ælia Hadriana Augusta Zama Regia* (4) ; *Utika*, municipe sous Auguste, prit le nom de *Colonia Julia Ælia Hadriana Augusta Utika* (5) ; et enfin *Lares* fut transformé en *Colonia Ælia Augusta Lares* (6).

Vers le milieu du II^e siècle, le nombre des colonies s'accrut de *Oea* (7) [Tripoli] ; *Thubba* (8) ; *Thuburnica* (9) ; *Thysdrus* (10) (*Colonia Thysdritana*) ; *Thubursicum Numidarum* [Khamisa] (11) ; et *Thunudromum* (Θουνοδρομον κολωνία) (12).

A l'époque des Sévères, le municipe de *Vaga* devint la *Colonia Septimia Vaga* (13) ; *Uchi Majus* fut transformée en *Colonia Mariana Augusta Alexandriana Uchitanorum major*.

1. *Corp. Inscr. Lat.*, VIII, 1206. *Supplém.*, 14334 ; — *Plin.*, *Epist.*, 33, XI

2. *Corp. Inscr. Lat.*, VIII, 308, 314 et suiv. *Supplém.*, 11543.

3. *Corp. Inscr. Lat.*, VIII, I, n^o 10 ; — *Gruter*, 363, n^o 3.

4. *Corp. Inscr. Lat.*, VI, 1686 ; — VIII, 1217, 1222.

5. *Dio Cass.*, XLIX, 16 ; — *Corp. Inscr. Lat.*, VIII, 1181, 1328.

6. *Corp. Inscr. Lat.*, VIII, 1779 ; — *Henzen*, 5327.

7. *Table de Peutinger* ; — *Corp. Inscr. Lat.*, VIII, 24.

8. *Ptolem.*, IV, 3 ; — *Corp. Inscr. Lat.*, VIII. *Suppl.*, 14293.

9. *Corp. Inscr. Lat.*, VIII. *Suppl.*, 14686, 14687, 14690, 14697, et suiv.

10. *Table de Peutinger* ; — *Corp. Inscr. Lat.*, VIII, 31, 3177. *Suppl.* 10500.

11. *Respub. coloniæ. Thuburs. Numidar.* (*Corp. Inscr. Lat.*, VIII, 4876).

12. *Ptolem.*, IV, 3, 29.

13. *Corp. Inscr. Lat.*, VIII, 1217, 1222. *Supplém.*, 14392.

rum (1) ; l'ancienne *civitas Thugga* s'appela désormais *Colonia Licinia Septimia Alexandriana Thuggensium* (2).

Sous Gallien (254-268) apparaît, enfin, la colonie de *Thubursicum Bure*, venant se substituer au *Municipium Severianum Antoninianum liberum Thibussicensium Bure* (3).

Voici que nous avons énuméré les colonies des provinces sénatoriales. Quant à leurs modes de formation, nous pouvons les ramener à trois types différents que nous allons signaler maintenant.

1° L'empereur envoie en province des vétérans ; ceux-ci s'y établissent en colonie, après avoir, au préalable, exproprié les populations.

2° L'empereurs'empare d'un territoire italique pour le donner à ses soldats. Les habitants chassés de chez eux vont fonder une colonie nouvelle en province (tel est le cas de *Cnossus* et de *Dyrrachium*).

3° Des cités déjà existantes, comme villes stipendiaires, villes libres ou municipes, sont élevées au rang de colonie.

Il convient de donner ici quelques éclaircissements sur ce dernier mode de formation, assez fréquent dans les provinces du sénat et particulièrement dans l'Afrique proconsulaire. A l'époque républicaine, le municipe est supérieur à la colonie ; aussi, dans les nomenclatures de villes, l'ordre suivant est-il invariablement respecté : *municipia, coloniae prefecturae* (4). Sous l'Empire, au contraire, les municipes perdent leur importance et cèdent le pas aux colonies, qui, dès lors, figurent au pre-

1. *Corp. Inscr. Lat.*, VIII. *Supplém.*, 15446, 15447, 15550....15462.

2. *Corp. Inscr. Lat.*, VIII, 1478, 1479, 1482, 1484, 1487....1494. *Supplém.*, 15529, — Guérin, *op. cit.*, II, p. 123.

3. *Corp. Inscr. Lat.*, VIII, 1439, f^o 173, 177.

4. Cet ordre est suivi dans Cicéron (*Phil.*, IV, 3, 7 ; *in Pison*, XXII, 54). Voy. aussi *lex Julia Municip.* (*lin.*, 9, 10, 11, 20, 83).

mier rang. Aulu-Gelle (1) dit à ce propos « *Coloniarum tamen conditio, cum sit magis obnoxia et minus libera, potior tamen et præstabilior existimatur propter amplitudinem majestatem-que populi Romani, cujus istæ coloniæ quasi effigies parvæ simulacraque esse quædam videntur, et simul quia obscura oblitterataque sunt municipiorum jura, quibus uti jam per ignorantiam non queunt* ». En parcourant, d'ailleurs, les listes de Pline, nous trouverons les villes ainsi classées : *coloniæ, municipia, civitates*. C'est donc que la situation des colonies était meilleure que celle des municipes; aussi, voyons-nous les cités provinciales convoiter ardemment leur transformation et célébrer, en termes pompeux, leur érection en colonie. L'ancien municipe d'*Uchi Majus* fut redevable à Alexandre Sévère de cette faveur insigne; il manifesta sa reconnaissance sur la base d'une statue dédiée à la Concorde pour le salut de cet empereur (2). Vaga voulut de même prouver à Septime Sévère toute sa satisfaction, au lendemain de son élévation au rang de colonie (3).

Quels avantages recherchaient donc les villes dans ce changement de situation?

Tout d'abord, la condition des cités pérégrines et des villes même autonomes laissait souvent beaucoup à désirer. Sortes d'enclaves au milieu des territoires romains (4), et livrées au bon plaisir d'un vainqueur qui restait, malgré tout, le maître absolu de leurs destinées, ces cités n'avaient qu'une ambition : obtenir le *munus honorarium*, le nom de colonie, améliorer,

1. Aulu-Gelle, *Nuits Attiques*, XVI, 13, 9.

2. *Corp. Inscr. Lat.*, VIII. Supplém., 15447,

3. *Corp. Inscr. Lat.*, VIII. Supplém., 14395.

4. C'est ainsi que la ville de Tepelte, simple *civitas* jusqu'à la seconde moitié du III^e siècle, n'était environnée que de municipes et de colonies : Avitta Bibba, Bisica, Thurburbo majus. Voy. Toutain, *op. cit.*, p. 334.

par là même, leur sort, en même temps que satisfaire leur amour-propre et leur vanité (1).

Quant aux municipes, en réclamant leur élévation au rang de *colonia*, ils sollicitaient leur complète assimilation avec Rome elle-même. En tant que municipes, ce n'étaient que d'anciennes cités pérégrines admises, par faveur et à titre honorifique, dans la cité romaine ; devenues colonies, ces mêmes villes n'étaient plus considérées comme des éléments étrangers annexés, mais comme des membres de la cité romaine transportés dans les provinces. Telles sont les raisons qui justifient la marche incessante des cités provinciales et leurs aspirations vers cette situation favorisée que, seule, la qualité de colonie pouvait leur procurer.

Et maintenant, avant d'aborder l'étude des municipes, il nous faut dire quelques mots des privilèges connus sous les noms d'*immunitas* et de *jus italicum*.

Que faut-il entendre ici par *immunitas* ? Diverses opinions se sont fait jour sur ce point. Marquardt (2) prétend voir simplement l'exemption de la contribution personnelle exigée, indistinctement, de toutes les cités provinciales. Mommsen (3), au contraire, est d'avis que l'immunité s'étend aussi bien à la

1. M. Toutain, étudiant l'administration des cités pérégrines (*op. cit.*, p. 323, note 2, et p. 340), observe que ces cités elles-mêmes, dont l'organisation naturellement n'est pas romaine et dont les magistrats portent des noms africains, tels que celui de *sufetes*, ont, pourtant, une tendance de plus en plus accentuée à se rapprocher des usages et des règles de la constitution municipale romaine. Par exemple, la formule *decreto decurionum* se lit couramment sur des inscriptions où il est fait mention de magistratures pérégrines ; et la mention de *decuriones* d'une *curia* apparaît fréquemment dans des textes épigraphiques qui sont certainement antérieurs à la transformation de la ville pérégrine en cité de constitution romaine (Ed. Beaudouin. *La colonisation romaine dans l'Afrique du Nord*. — [Revue générale du droit, 1896].

2. Marquardt, *Organisat. de l'emp. rom.* I [t. VIII, de la collect.] p. 117 et note 5.

3. Mommsen, *Droit public romain*, VI, 2^e partie, p. 458, et p. 459, note 1.

rente foncière qu'à l'impôt de capitation lié avec elle, et telle est la théorie de M. Beaudouin (1). Mais, quels que soient leurs systèmes, tous ces auteurs se rencontrent sur un point, à savoir que les habitants des colonies payaient une capitation. Voilà ce que M. Toutain se refuse à admettre (2). « Je ne saurais, dit-il, souscrire à cette opinion, qu'aucun texte ne justifie, et qui me paraît être en contradiction avec un fait incontesté et incontestable. Les citoyens des colonies possédaient le droit de cité romaine, étaient des citoyens : or, à partir de l'année 167 av. J.-C., les citoyens romains furent complètement libérés de tout impôt direct, et, après l'année 89, cette immunité fut étendue à toute l'Italie (3). A moins donc d'admettre qu'il y ait eu, sous l'Empire, au regard des collecteurs d'impôts, plusieurs catégories de citoyens romains, il faut bien reconnaître que les citoyens des colonies n'étaient pas et ne pouvaient pas être soumis à un impôt personnel, à une capitation. L'immunité dont jouissaient les colonies ne saurait donc être l'exemption de la cote personnelle ». Elle est bien plutôt, suivant M. Toutain, l'exemption de la contribution foncière.

Les deux textes du Digeste, tirés du jurisconsulte Paul, et sur lesquels Marquardt appuie son opinion, ne vont pas, d'ailleurs, à l'encontre de l'affirmation de M. Toutain. Dans le premier (4), nous lisons : *Divus Antoninus Antiochenses colonos fecit, salvis tributis*. Or, ce mot « *tributis* », au pluriel, étant sou-

1. Ed. Beaudouin, *Etude sur le jus italicum*, pp. 58, 59 : « Il faut conclure de là que l'impôt provincial se compose d'un *tributum soli* et d'un *tributum capitis*, et que l'*immunitas* comme le *jus italicum* emportent l'exemption de ces deux *tributa* ». Consult. également Houdoy, *De la condition et de l'administration des villes chez les Romains*, p. 346.

2. Toutain, *Les cités romaines de la Tunisie*, p. 330, note 3.

3. Marquardt, *Organisat. financière de l'emp. rom.* (t. X, de la collect.), p. 227.

4. L. 8 § 5. *De censibus*. Dig., L. 15.

vent employé pour désigner l'impôt foncier, on peut donner de cette phrase la traduction suivante : « Caracalla fit d'Antioche une colonie, sans accorder aux colons l'immunité foncière ». Quant au second texte (1) : *Divus Vespasianus Cæsarienses colonos fecit, non adjecto ut et juris Italici essent, sed tributum his remisit capitis*, il doit s'entendre ainsi : « Vespasien érigea la ville de Césarée en colonie romaine, il ne lui donna pas le *jus italicum*, mais, par le fait même de cette transformation de leur cité, les habitants furent exemptés de la contribution personnelle ». Si donc, en adoptant cette interprétation, on se garde d'exagérer la valeur du mot « *sed* », il sera difficile de trouver dans cette phrase un argument décisif en faveur de l'opinion émise par Marquardt.

Conclusion : Lors donc qu'il s'agit de colonies, la seule immunité dont il puisse être question, c'est l'immunité foncière. Tel est le système développé par M. Toutain. Peut-être M. Beaudouin, revenant sur sa première manière de voir, n'est-il pas très éloigné de l'admettre? En tous les cas, il a négligé de le discuter dans son article critique consacré à l'ouvrage de M. Toutain (2), article dans lequel sont dévoilées, avec une grande précision, les quelques erreurs qui se sont glissées dans « *Les cités romaines de la Tunisie* ».

Cette exemption de la contribution foncière ne veut certainement pas dire que *ipso facto*, par le fait même de la déclaration d'*immunitas*, le sol provincial se transformait en sol italique, susceptible du *dominium ex jure Quiritium*. Il n'y aurait plus lieu, alors, de mettre en opposition les *coloniæ immunes* et les *coloniæ juris Italici*. Or, cette distinction a toujours été faite ; nous la trouvons dans les Gromatici (3) et

1. L., 8 § 7 *De censibus*. Dig., 15.

2. Ed. Beaudouin, *La colonisation romaine dans l'Afrique du Nord*. [Revue générale du droit, 1896].

3. Gromat. Ed. Lachman., I, p. 35-62.

dans Frontin qui distinguent nettement les *agri colonici ejusdem juris (Italic)* et les *agri colonici qui sunt immunes*.

Si l'*immunitas* et le *jus italicum* ne se confondent pas, qu'est-ce donc alors que le *jus italicum*? (1).

C'est un privilège en vertu duquel un territoire provincial est réputé situé en Italie, et, par conséquent, jouit de toutes les prérogatives attachées au sol italique (2). Développons : le premier effet du *jus italicum* est une transformation dans le droit de propriété ; le sol qui était auparavant *ager provincialis* devient *ager italicus* ; dès lors il est susceptible du *dominium ex jure Quiritium* et transmissible à l'aide des modes du droit civil (3). En cela, les *colonix juris Italici* sont

1. Les anciens ne nous ont laissé qu'un très petit nombre de renseignements sur le *jus italicum*. Pline, dans l'*Historia naturalis*, nous donne deux listes de cités jouissant de ce privilège ; mais il néglige de nous dire en quoi il consistait. Les quelques explications données au Digeste (*de Censibus*) ne nous éclairent pas davantage. Longtemps on a cru que le *jus italicum* avait trait à la condition des personnes et formait un degré intermédiaire entre le Latium et la condition de pérégrin : telle était la théorie de Sigonius (*De antiquo jure populi romani*, I, p. 460 et suiv. Lipsiæ, 1715). M. de Savigny, le premier, a détruit ce système ; il l'a fait si bien que personne n'en a parlé depuis (son étude a paru en 1815, dans les *Abhandl. der Berliner Académie* ; elle a été publiée depuis dans ses *Verm. Schrift.*, I, pp. 29-80). Voy. également sur le *jus Italicum* : Rudorff, *Feldmesser*, II, pp. 373 et suiv. ; — Willems, *Le Droit public romain*, pp. 524, in fine ; — Zumpt, *Comment. epigraph.*, I, pp. 482 et suiv. ; et les auteurs indiqués dans la bibliographie dressée par Marquardt, *Organisat. de l'emp. rom.*, I (t. VIII, de la collect.) p. 119, note 6. Nous renvoyons spécialement au travail de M. Beaudouin, *Étude sur le jus italicum*. (Paris, 1883), et à la brochure de M. Zocco-Rosa, *L'ius Italicum*, a proposito d'un étude del Prof. Beaudouin (Estratto dalla *Giurisprudenza*), Catania, 1886.

2. Accarias, *Précis de droit romain*, (4^e édit.), I, pp. 519, 530, n^o 209.

3. Zumpt (*Comment. epigraph.*, p. 487 et s.) a contesté ce caractère fondamental du *jus italicum* ; à ses yeux, le sol reste *ager provincialis*. Il ne reconnaît, d'ailleurs, que deux effets : 1^o l'*immunitas* ; 2^o la *libertas* ; encore ne se fait-il pas de ce dernier mot une idée très nette : il veut y voir, soit l'autonomie administrative et judiciaire, soit le droit d'avoir une organisation municipale, autrement dit un *ordo decurionum* et des magistrats locaux

supérieures aux *coloniæ immunes*, dont la condition territoriale n'est nullement modifiée par la concession de l'*immunitas*. Le second effet du *jus italicum*, qui n'est au fond qu'une conséquence logique du premier, est l'exemption d'impôts (1). Peut-être aussi, et tel est l'avis de Marquardt (2) qui s'appuie sur le texte de Pline le Jeune (3) relatif à la colonie d'*Apamea*, les colonies de droit italique jouissaient-elles du droit de s'administrer elles-mêmes, en dehors du contrôle du gouverneur.

En résumé, le *jus italicum* constituait donc de beaucoup la situation la plus avantageuse, les colonies qui en étaient dotées se trouvant assimilées, d'une façon complète, aux villes d'Italie et à Rome elle-même (4).

duumvirs, édiles, questeurs. Voy. la critique de Zumpt, dans Ed. Beaudouin, *Étude sur le jus italicum*, p. 55, note 1.

1. Ed. Beaudouin, *op. cit.*, pp. 56-75.

2. Marquardt, *Organisat. de l'emp. rom.*, I, pp. 120, 121.

3. Plin., *Epist.*, X, 47. *Cum vellem, domine, Apameæ cognoscere publicos debitores et reditum et impendia, responsum est mihi, cupere quidem universos, ut a me rationes coloniæ legerentur, nunquam tamen esse lectas ab ullo proconsulum; habuisse privilegium et vetustissimum morem arbitrio suo rempublicam administrare.*

4. Mommsen (*Droit public romain*, VI, 2^e partie, p. 457, note 2) a dressé une liste des colonies de droit italique. Nous allons tenter, limitant naturellement notre étude aux provinces du sénat, d'en donner une énumération aussi scrupuleuse que possible.

Macedonia. — *Dyrrachium* (*colonia juris italici* à l'époque de Gaius et de Paul; Beaudouin, *Étude sur le Jus Italicum*, p. 124 et p. 134); — *Casandria*; — *Philippe* (*colonia juris italici* au début du II^e siècle; Beaudouin, *op. cit.*, p. 124); — *Dium*; — *Stobi* (Paul, L. 8 § 8. *De Censibus*. Dig. L. 15).

Achaïa. — *Patras*. Sur cette ville, nous ne possédons qu'un texte assez vague de Pausanias (VII, 18, 5), d'après lequel Auguste y aurait établi une colonie qu'il aurait dotée de tous les privilèges « que les Romains considéraient comme l'apanage des colonies : ἐδωκε δὲ καὶ ἐς τὰ ἄλλα γέγρα σφισιν, ὅποσα τοῖς ἀποικοῖς νέμειν οἱ Ῥωμαῖοι νομιζουσιν. Le *jus italicum* était-il compris? (Mommsen ne cite pas cette ville). Voy. Beaudouin, *op. cit.*, p. 126.

Asia. — *Alexandria Troas*; Sur la situation favorisée de cette ville à l'époque impériale, Consult, Schliemann, *Ilios*, p. 206; — *Parium* (L. 8 § 9. *De Censibus*. Dig., L. 15); — Beaudouin, *op. cit.*, p. 95, 96.

Africa. — *Carthage* (*colonia juris italici* sous Septime Sévère et Caracalla); — *Leptis magna*; — *Utique* (L. 8 § 11. *De Censibus*. Dig., L. 15).

Nous allons entreprendre désormais l'étude des municipes provinciaux et l'examen particulier de leur développement à l'époque impériale dans les provinces du Sénat. Il convient cependant de fixer, tout d'abord, en quelques mots très brefs, les caractères généraux du municipe.

Diverses définitions ont été données ; la plupart sont loin de s'accorder entre elles ; aussi de nombreuses controverses ont-elles pris naissance à ce propos. Une opinion s'est même fait jour, qui, sous prétexte de tourner la difficulté, a insinué qu'il était très inutile de chercher une définition précise du municipe, étant donné que les deux termes *municipia* et *coloniæ* avaient perdu, sous l'Empire, leur sens spécial et qu'on les employait indifféremment l'un pour l'autre (1) ; Aulu-Gelle ne dit-il pas : « *Sic adeo, ut municipia quid et quo jure sint quantumque a colonia differant, ignoramus* (2). Ceci est exact si l'on se place au milieu du II^e siècle, époque vers laquelle parurent les *Nuits Attiques* ; mais, nous ne pouvons, au risque de commettre une grave erreur, affirmer que la synonymie entre les deux mots *coloniæ* et *municipia* existait, pleine et entière, au début de l'Empire. En dépit d'une grande analogie, quelques différences séparaient alors ces deux catégories de villes (3) ; nous en voulons voir une preuve certaine dans cette aspiration constante des municipes vers la situation privilégiée de colonie romaine.

Nous ne nous attarderons pas à discuter ici avec les commentateurs la dérivation possible du terme *munus* au mot *municipium* ; il nous faut aussi, puisque nous nous occupons de l'épo-

1. Bouché-Leclercq, *Manuel des institutions romaines*, p. 175, note 2.

2. Aulu-Gelle, *Noct. Att.*, XVI, 13.

3. Ces différences, à la vérité, sont peu importantes : elles se résument en une question de préséance. La supériorité des colonies est plutôt honorifique. Voy. Mommsen, *Droit public romain*, VI, 2^e partie, p. 442 et note 2.

que impériale, laisser de côté la question de la *civitas cum suffragio* et *sine suffragio*. La seule définition donnée par Aulu-Gelle nous arrêtera quelques instants. Cette définition est ainsi conçue : *Municipes ergo sunt Romani cives ex municipiis legibus suis et suo jure utentes, muneris tantum honorarii cum populo romano participes, a quo munere capescendo appellati videntur, nullis aliis necessitatibus, neque ulla populi romani lege adstricti, ni, inquam, populus eorum fundus factus esset* » (1). « Ce texte, dit Mommsen (2), est un véritable chef-d'œuvre de confusion historico-juridique et de mélange de l'ancien et du nouveau langage (3). Ce qui y est dit s'accorde avec l'ancien langage, en en supprimant les mots du début, (car l'ancien *municipes* n'est pas citoyen), et la transposition de la participation au *munus*, c'est-à-dire aux charges publiques, en une participation honorifique à ce *munus*, qui, si elle veut dire quelque chose, ne peut signifier que le droit aux magistratures, précisément fermées à l'ancien *municipes*. Les *municipes* de l'époque récente sont à la vérité des cités de citoyens romains ; mais ils n'ont ni plus ni moins de droit propre que les colonies ».

Nous arrivons là à un des écueils de la définition d'Aulu-Gelle. M. Toutain n'a pas su l'éviter, puisque, après avoir analysé le passage où il est dit que les *municipes* africains, à la différence des colonies romaines, *suis moribus legibusque uti possent*, il conclut que le droit des *municipes* pouvait fort bien être pérégrin (4). Posée sous la forme d'un principe général, cette affirmation constitue une grave erreur.

1. Aulu-Gelle, *Noct. Att.*, XVI, 13, 4.

2. Mommsen, *Droit public romain*, VI, 2^e partie, p. 444, note 3.

3. Tout cela est on ne peut plus juste ; cependant, devons-nous considérer qu'Aulu-Gelle, critique bien plutôt que jurisconsulte, n'a certainement pas attribué à ses expressions un sens strictement juridique.

4. Toutain, *Les cités romaines de la Tunisie*, p. 328.

« Tout ce que nous pouvons concéder, c'est que les municipes gardaient peut-être, en Afrique au moins, une autonomie administrative un peu plus grande que celle des colonies et probablement aussi quelques usages locaux ; mais encore est-il très difficile de préciser les limites où s'arrêtaient cette autonomie et ce droit de se gouverner d'après ses lois propres, et, surtout, est-il tout à fait certain que la constitution de ces municipes est purement et absolument romaine (1). Dans tous les cas, dire d'une façon générale, comme le fait M. Toutain, que les municipes appliquaient, « au lieu du droit romain leur ancien droit local et coutumier », que les habitants « n'étaient pas soumis dans l'intérieur de leur cité au droit romain », qu'ils « pouvaient l'adopter, si tel était leur bon plaisir, mais qu'ils n'étaient pas obligés de le faire », que « leur droit pouvait être pérégrin », que « le titre de citoyen n'imposait pas aux habitants des municipes le droit romain », et que « son seul effet réel était de substituer pour eux à la capitation la *vicesima hereditatium* (2) », c'est certainement se méprendre, du tout au tout, et sur la définition des municipes et sur les effets nécessairement produits, en droit, par la concession de la cité romaine, et sur le régime fiscal de l'empire romain. Car il est tout à fait certain que les habitants des municipes, étant des citoyens romains, ne sauraient, comme tels, avoir un autre droit que le droit romain ». Nous n'ajouterons rien à l'article de M. Edouard Beaudouin (3) ; il est d'ailleurs impossible d'exposer plus clairement qu'il l'a fait le point faible des déductions de M. Toutain.

Laissant de côté les hypothèses hasardées, nous essayerons

1. Toutain (*op. cit.*, p. 327) le reconnaît lui-même : « la constitution des municipes africains était exactement calquée sur celle de Rome ».

2. Toutain, *op. cit.*, pp. 327, 328.

3. Ed. Beaudouin, *La colonisation romaine dans l'Afrique du Nord*. [Revue générale du droit, 1896].

de donner une idée précise d'un municipe provincial sous le Haut Empire en le définissant, à l'aide des principes certains que nous possédons : *une commune dans laquelle les habitants étaient citoyens romains, la constitution municipale romaine et l'administration soumise au contrôle du gouvernement, dans laquelle, enfin, le sol était provincial et par conséquent tributaire.*

Ces préliminaires étant posés, nous allons successivement passer en revue les provinces sénatoriales, recherchant, avec soin, dans chacune d'elles l'importance acquise par les municipes. Cette importance, considérable dans certains pays d'Occident (*Baetica, Sicilia, Africa proconsularis*), est, au contraire, beaucoup moindre dans la plupart des territoires orientaux. D'ailleurs, en étudiant le développement des colonies, nous avons pu observer semblable anomalie, à un degré plus faible, il est vrai. Il est même une province, celle de *Cyprus*, où l'on n'est jamais parvenu à constater l'existence d'une ville de constitution romaine. Peut-être faut-il chercher les raisons de ces dissemblances dans les seules nécessités locales. Alors que les villes africaines tenaient à honneur d'obtenir les titres de *municipium* et de *colonia*, les cités d'Asie n'avaient d'autre ambition que de conserver leur qualité de *civitas libera* et l'apparente autonomie qui en résultait.

Baetica

Plinie l'Ancien, dans sa nomenclature des villes de Bétique, nous a laissé les chiffres suivants : « *In Baetica, oppida omnia numero CLXXV... municipia VIII...* » De ces huit municipes, il n'en cite qu'un seul, *Regina*, qu'il qualifie *oppidum civium romanorum*. S'il fallait nous en tenir à ces données très

vagues, nous risquerions fort de rester dans une ignorance parfaite au sujet de cette province ; mais nous avons heureusement à notre disposition une assez grande quantité de documents épigraphiques, dont l'examen nous permettra de compléter l'énumération par trop sommaire du Naturaliste (1).

Des inscriptions relevées par Hübner au *Corpus* (t. II), il résulte que la Bétique, pendant les trois premiers siècles de l'Empire, ne posséda pas moins de 26 municipes. En voici la liste : *Nescania (municipium Flavium)* [auj. Cortijo de Escaña] (2) ; *Osqua (municipium)* [La Huerta de Solana] : nous trouvons mentionnés des *municipes municipii Osquensis* (3) ; *Singilia Barba (municipium Flavium liberum)* [El Castillon] (4) ; *Anticaria (municipium)* [Antequera] (5) ; *Munigua (municipium Flavium ou Municipium Muniguense)* [actuellement Castillo de la Mulva] (6).

Azati (municipium Flavium) [Lora del Rio] (7) ; *Illiberis (municipium Florentinum)* [Granada] (8) ; *Cisimbrum (municipium)* [Despoblado de Zambra] : une inscription signale l'*ordo municipum municipii Cisembrinsis* (9) ; *Urgano (municipium Albense)* [Arjona] (10) ; *Isturgi (municipium triumphale)* [Los Villares] (11) ; *Obulco (municipium Pontificense)* [Porcuna] :

1. Une grande partie des municipes de Bétique, dont les inscriptions nous ont gardé le souvenir, apparurent seulement à l'époque des Flaviens : voilà qui explique, en partie, la brièveté des listes de Pline.

2. *Corp. Inscr. Lat.*, II, 2007. *Genio municipii Nescaniensis*.

3. *Corp. Inscr. Lat.*, II, 2030.

4. *Corp. Inscr. Lat.*, II, 2015, 2025, 2026. Des *cives Singilienses et incolæ* au n° 2022.

5. *Corp. Inscr. Lat.*, II, 2034.

6. *Corp. Inscr. Lat.*, II, 1049. Voy. aussi, 1050, 1378.

7. *Corp. Inscr. Lat.*, II, 1055.

8. *Corp. Inscr. Lat.*, II, 2069, 2070, 2071.

9. *Corp. Inscr. Lat.*, II, 2099.

10. *Corp. Inscr. Lat.*, II, 2105, 2109, 2111, 2112.

11. *Corp. Inscr. Lat.*, II, 2121, 2122.

les inscriptions nous révèlent un *II vir municipii Pontifici* (1); *Sabora (municipium Flavium)* [Canete la Real] : cette ville est mentionnée par Pline comme *civitas stipendiaria* ; mais son érection en municipe, à l'époque des Flaviens, n'est pas douteuse : un document épigraphique nous a laissé, d'ailleurs, une preuve certaine du caractère romain de sa constitution : *Salutem dicit IIII viris et decurionibus Saboriensium* (2); *Arua (municipium Flavium)* [Alcalea del Rio] (3) ; *Canama (municipium Flavium)* [Villanueva del Rio] : on connaît un *II vir* de ce municipe (4) ; *Ipsca (municipium contributum)* [Cortijo] (5) ; *Suel* [Fuengirola] ; l'inscription 1944, relative à cette cité, rappelle un certain *Julius Puteolanus VI vir Augustalis in municipio Suelitano* (6) ; *Barbesula* [La Torre y cortijos de Guadiaro], *civitas stipendiaria* aux premiers temps de l'Empire et notée comme telle dans les listes de Pline, érigée plus tard en municipe (7) ; *Igabrum (municipium Flavium)* [Cabra] (8) ; *Gades (municipium Augustum)* [Cadix] (9) ; *Sacili Martiales* [Alcorrucen] ; quant à cette ville, nous possédons un témoignage indubitable : il s'agit d'une dédicace *genio municipum municipii Martialium sacrum* (10) ; *Iulipa* appelée *municipium Iulipense* [Zalamea de la Sereña] (11) ; *Mirobriga* [Ca-

1. *Corp. Inscr. Lat.*, II, 2126.

2. *Corp. Inscr. Lat.*, II, 1423.

3. *Corp. Inscr. Lat.*, II, 1066.

4. *Corp. Inscr. Lat.*, II, 1074.

5. *Corp. Inscr. Lat.*, II, 1372.

6. Voy. cette thèse (p. 52, note 3). Nous mettons en doute l'affirmation d'Hübner d'après laquelle *Suel* aurait été une *civitas fœderata* au début de l'Empire. Peut-être, à l'époque de Pline l'Ancien, possédait-elle déjà sa qualité de municipe.

7. *Corp. Inscr. Lat.*, II, 1941.

8. *Corp. Inscr. Lat.*, II, 1610: *Apollini. Aug. municipes Igabrenses beneficio. Imp. Cæsaris. Aug. Vespasiani.*

9. *Corp. Inscr. Lat.*, II, n° 229.

10. *Corp. Inscr. Lat.*, II, 2186.

11. *Corp. Inscr. Lat.*, II, 2352.

pilla] (1) ; *Epora* [Montoro], ancienne *civitas fœderata*, transformée en municipe (2) ; *Salpensa* (*municipium Flavium*) et enfin *Malaca* également *municipium Flavium* (3).

Il est cependant une dernière ville sur laquelle nous ne pouvons nous prononcer d'une façon positive : cette ville est *Ossigi* (*municipium Latonium*). Les inscriptions qui la concernent (4) ne sont pas assez précises pour nous permettre d'affirmer sa qualité de municipe.

1. *Corp. Inscr. Lat.*, II, 2365 : *municipes Mirobrigenses*.

2. *Corp. Inscr. Lat.*, II, 2456.

3. Consult. sur *Salpensa* : *Corp. Inscr. Lat.*, II, p. 171 et sur *Malaca* : *id.*, p. 251.— Signalons ici l'hypothèse émise par Zumpt (*Stud. rom.*, p. 269 et suiv.) et soutenue d'ailleurs par lui seul, selon laquelle *Salpensa* et *Malaca* auraient été des municipes de citoyens et non des municipes latins. C'est là une chose inadmissible, les chapitres XXIX de la *lex Salpensana* et LIV de la *lex Malacitana* prouvent, sans conteste, que ces villes étaient des municipes, qu'elles n'avaient pas la cité romaine et que leurs habitants n'avaient que le droit de latinité. Cette concession de la latinité aux villes espagnoles et particulièrement à *Salpensa* et à *Malaca* fut l'œuvre de Vespasien ; nous le savons d'une façon certaine par le texte de Pline (*Nat. Hist.*, III, 4. 15) : *Universæ Hispaniæ Vespasianus imperator Augustus jactatus procellis reipublicæ Latii jus tribuit*. Certes, à l'époque impériale, il n'y avait qu'un très petit nombre de *municipia latina* et le nom même en est presque impropre dans cette période (Voy. Mommsen, *Droit public romain*, VI, 1^{re} partie, p. 262, note 3 ; et 2^e partie, p. 247, note 1). [Voilà pourquoi nous avons jugé bon de les écarter du corps de ce travail]. Mais ce n'est pas là, à nos yeux, une raison suffisante pour nier la latinité de *Salpensa* et de *Malaca*. La plupart des savants, Mommsen, Huschke, Rudorff, Zell, pour ne citer que quelques noms, n'ont jamais douté de l'existence de *Salpensa* et de *Malaca* comme municipes latins. Consult. Mommsen, *Die Stadtrechte der Latinischen Gemeinden Salpensa und Malaca in der provinc Baetica*, Leipzig 1855 ;— Huschke, *Gaius Beiträge zur Kritik und zum verstandnis seiner Institutionen*. Leipzig 1855 ;— Zell, *Supp. z. Handb. der Roem. Epigr.*, 7. La bibliographie afférente à la *lex Salpensana* et à la *lex Malacitana* se trouve dans Marquardt, *Organisation de l'emp. rom.*, I, p. 178, note 1, et au *Corp. Inscr. Lat.*, II, n° 1963, 1964 ; nous y ajouterons en le recommandant spécialement l'article d'Hirschfeld, *Revue générale du droit*, 1880, p. 290 et suiv.

4. *Corp. Inscr. Lat.*, II, 294.

Africa Proconsularis.

Dans la province sénatoriale d'Afrique, nous relevons les municipes suivants : *Municipium Avitta Bibba* (1), fondé par Hadrien en l'année 137 ; il remplaça l'ancienne *civitas* du même nom administrée par des suffètes pendant les deux premiers siècles de l'ère chrétienne ; *Municipium Aurelium Commodianum Turcetanum* (2) ; *Municipium Abthugnis* : celui-ci date du deuxième siècle, probablement du règne d'Antonin le Pieux (3). *Agbia* ou *municipium Agbiensium* (4) ; *Althiburus*, municipe à l'époque d'Hadrien (5) ; *Municipium Aulodes*, qualifié également *Municipium Septimium Liberum Aulodes* (6) ; *Aunobaris*, municipe au III^e siècle (7) ; *Municipium Ælium Sua* (8) ; *Municipium Canapium* ; *Bisica*, érigée en municipe par Marc-Aurèle et Lucius Verus (9) ; *Municipium Seressitanum* (10) ; *Capsa* : cette ville apparaît comme municipe sous Hadrien (11) ; *Cincaris*, *municipium* à une époque difficile à déterminer (12) ; *Municipium Giti* ou *Gightis* (13) ; *Giufis*, *civitas* jusqu'au règne d'Alexandre Sévère, puis *municipium Aurelium Alexandrianum Augustum Magnum Giufitanum* (14) ; *Limisa-Furnis*, ancienne ville pérégrine érigée en

1. *Corp. Inscr. Lat.*, VIII. f^o 100 et n^{os} 799, 1177, et *Supplément*, 12275.
2. *Corp. Inscr. Lat.*, VIII, f^o 103, n^o 823.
3. *Corp. Inscr. Lat.*, VIII. *Supplém.*, 11206.
4. *Corp. Inscr. Lat.*, VIII, 1550, 1552 : MVN AGB(iensium).
5. *Corp. Inscr. Lat.*, VIII, 1824, 1825.
6. *Corp. Inscr. Lat.*, VIII. *Supplém.*, 14355.
7. *Corp. Inscr. Lat.*, VIII. *Supplém.*, 15563 : *Municipi Aunobaritni*.
8. *Corp. Inscr. Lat.*, VIII. 929.
9. *Corp. Inscr. Lat.*, VIII. *Supplém.*, 12291, 12292, 12296, 12298, *municipi Biciensis*.
10. *Corp. Inscr. Lat.*, VIII, 937.
11. *Corp. Inscr. Lat.*, VIII, 98. Capsa devint *colonia* au IV^e siècle.
12. *Corp. Inscr. Lat.*, VIII. *Supplém.*, 14769 : *municipium Cincaritanum*.
13. *Corp. Inscr. Lat.*, VIII. *Supplém.*, 11031 : *mu. Gightensi*.
14. *Corp. Inscr. Lat.*, VIII, 864, 865, 866. *Supplém.*, f^o 1273.

municipe avant le règne de Commode (1) ; *Mizigis* (*municipium Mizigitanum*) (2) ; *Muzuc* (II^e Khachoun), création de Caracalla (3) ; *Segermes* (*municipium Aurelium Augustum Segermes*) (4) ; *Sululis*, élevée au rang de municipe par Septime Sévère (*municipium Septimium Aurelium Severianum Augustum Apollinare Sululitanum*) (5) ; *Thagari majus*, municipe au III^e siècle (6) ; *Tepelte*, tout d'abord *civitas* administrée par des suffètes, puis *municipium* (7) ; *Municipium Aurelia Vina* : fondation de Marc-Aurèle (8) ; *Municipium Zita* (9) ; *Municipium Tubernuc* [H^r Aïn Tubernok] (10) ; *Thisiduo*, municipe au II^e siècle après le règne d'Hadrien (11) ; *Thuburbo minus* (12) ; *Thugga*, *municipium* avant son érection en *colonia* (13) ; *Thunusda*, municipe au début de l'empire (14) ; *Thignica* connue sous le nom de *municipium Septimium Aurelium Antoninianum Herculeum Frugiferum Thignica* (15) ; *Turris Tamalleni* élevée au rang de municipe par Hadrien (16) ; *Uzappa*, *municipium* sous Probus (279-280) (17) ; *Vallis*, création de Trajan (18) ; *Abbir Cella* apparaît assez tardivement

1. *Corp. Inscr. Lat.*, VIII. Supplém., 12039: *Iiviral. municip. Furnitani*.
2. *Corp. Inscr. Lat.*, VIII, 991.
3. *Corp. Inscr. Lat.*, VIII. Suppl., 12061, 12062: *Municipium Muz(ucense)*.
4. *Corp. Inscr. Lat.*, VIII. Supplém., 11169, 11170, 11172.
5. *Corp. Inscr. Lat.*, VIII. Supplém., 12341.
6. *Bulletin archéologique du Comité* (1893), p. 216.
7. *Corp. Inscr. Lat.*, VIII. Supplém., 12252: *Municipium Tepeltensium*.
8. *Corp. Inscr. Lat.*, VIII, 959, 960, 961.
9. *Table de Peutinger*.
10. *Corp. Inscr. Lat.*, VIII, 947.
11. *Corp. Inscr. Lat.*, VIII, 1269. Supplém., 14763: *Municipes Thisiduenses*.
12. *Corp. Inscr. Lat.*, VIII, 1174.
13. *Corp. Inscr. Lat.*, VIII, f^o 182 et suiv. Supplém., f^o 1494 et suiv.
14. *Plin.*, *Nat. hist.*, V, 4.
15. *Corp. Inscr. Lat.*, VIII, 1408, 1406.
16. *Corp. Inscr. Lat.*, VIII, 83 : *Hadriano conditori municipi...*
17. *Corp. Inscr. Lat.*, VIII. Supplém., 11931, 11935 : *municipium Uzapence*.
18. *Corp. Inscr. Lat.*, VIII, 1280 : *Flaminicæ per. municipii Vallitani*. Supplém., 14784, 14785, 14786.

comme *municipium Julium Philippianum Abbir Cellense* (1); *Vaga* et *Uchi majus* furent *municipia* jusqu'à l'époque des Sévères; à cette date on les érigea en colonies (2); et enfin *Semta* transformée en *municipium* sous Aurélien.

Sicilia.

Pline ne compte, en Sicile, que deux municipes : *Messana* et *Lipara*. Les documents épigraphiques confirment son assertion en ce qui concerne *Messana* (3); mais *Lipara* semble être beaucoup plutôt une colonie romaine (4). *Henna*, citée dans l'*Historia naturalis* au nombre des *civitates stipendiariae*, fut certainement érigée en municipe; on lit en effet sur les monnaies la légende *MVNicipium HENNA* (5), avec les noms des *Iiviri*. Le souvenir nous a été conservé de M. Cestius L. Munatius, *Ivir* de ce *municipium*. *Haluntium* est signalé comme municipe dans les inscriptions : το μουνηκίπιον τῶν Ἀλοντίνων (6); de même *Halæsa* est appelée *municipium Halaesium* (7).

Les îles de *Melite* [Malte], *Gaulos* [Gozzo] et *Cosura* [Pantelleria] faisaient également partie de la province sénatoriale. *Gaulos* était *municipium*; l'inscription 7502 au *Corpus* (t. X) ne laisse aucun doute sur ce point : elle mentionne le *municipium Gaul*. Kubitschek considère aussi *Melite* comme un municipe (8).

1. *Corp. Inscr. Lat.*, VIII, 814. *Supplém.*, 12344.

2. *Plin.*, *Nat. hist.*, V, 4; — *Corp. Inscr. Lat.*, VIII, fo 154.

3. *Corp. Inscr. Lat.*, X, fo 716.

4. *Corp. Inscr. Lat.*, X, fo 772.

5. *Eckhel*, I, p. 207; — *Mionnet*, I, 234.

6. *Corp. Inscr. Græc.*, 3608; — *Corp. Inscr. Lat.*, X, 7463-7464.

7. *Corp. Inscr. Lat.*, X, 7458, fo 768. Ce municipe fut créé par Auguste.

8. Kubitschek, *Imp. rom. trib. discr.*, pp. 131, 132 et 268.

Sardinia.

En Sardaigne, nous ne relevons qu'un seul *municipium* : *Carales* [Cagliari]. Pline qualifie, d'ailleurs, cette ville : *oppidum civium romanorum* (1).

Macedonia.

Stobi est l'unique ville de Macédoine que nous trouvions signalée comme *municipium* ; encore ne porta-t-elle ce titre que jusqu'au règne d'Elagabale, époque vers laquelle elle fut transformée en colonie (2).

Il n'entre pas dans notre plan d'entreprendre ici une étude approfondie du régime municipal romain ; c'est là un sujet bien trop complexe et dont l'examen dépasserait de beaucoup les bornes de ce travail. Nous voulons simplement, ainsi que nous l'avons fait pour les villes de constitution étrangère, rappeler, dans un exposé assez bref, quels étaient les grands rouages administratifs d'un municipe ou d'une colonie, rechercher enfin comment et d'après quelles règles ces rouages fonctionnaient sous le contrôle du pouvoir central représenté par le gouverneur de province.

Avant d'aborder l'étude des différents pouvoirs, disons quelques mots des populations.

Deux classes très distinctes d'habitants se rencontrent dans la plupart des cités : ce sont, tout d'abord, les *cives* ou *municipes* (πολιται), citoyens jouissant du droit de bourgeoisie dans son intégralité ; ce sont, en second lieu, les *incolæ* (μέτοικοι),

1. Plin., *Nat. hist.*, III, 85 ; — *Corp. Inscr. Lat.*, X, f° 787.

2. Plin., *Nat. hist.*, IV, 34 ; — Eckhel, *op. cit.*, II, p. 77.

d'origine étrangère, ordinairement incapables, et que le simple fait du domicile relie à la cité ; ces deux catégories nous apparaissent, très distinctes, dans une foule de documents épigraphiques relatifs aux provinces sénatoriales. Les inscriptions de Bétique font ainsi mention.

(α). De *cives* et *incolæ* à Nescania (1), à Ossigi (2), à Singilia Barba (3), à Anticaria (4).

(β). De *coloni* et *incolæ* à Hispalis (5), et à Corduba (6).

(γ). De *municipes* et *incolæ*, à Axati (7), à Illiberis (8), à Obulco (9).

Une inscription d'Afrique (10) nous révèle l'existence des *cives* et *incolæ* à Sicca Veneria (*colonia Julia Cirta Nova*). Signalons encore une inscription de Narbonnaise (11) relative à un certain Tullus Flaminius : *domo Catina ex provincia Sicilia, incola Antipolitanus*.

Les renseignements, enfin, que nous a laissés l'historien Josèphe (12) sur la population de Cyrène, nous permettent de distinguer, parmi les habitants de cette ville, des πολῖται, de race grecque, véritables citoyens de la ville, et des μέτοικοι formés d'éléments très divers.

Étudions d'abord la première classe, celle des *cives*.

1. Corp. Inscr. Lat., II, 2011 : *Nescaniensium singulis X binos civibus atque incolis*.

2. Corp. Inscr. Lat., II, 2100.

3. Corp. Inscr. Lat., II, 2022 : *cives Singilienses et incolæ*. Voy. également 2025 : *cives et incolæ*.

4. Corp. Inscr. Lat., II, 2040.

5. Corp. Inscr. Lat., II, 1176.

6. Corp. Inscr. Lat., II, 2222, 2226.

7. Corp. Inscr. Lat., II, 1054.

8. Corp. Inscr. Lat., II, 2086.

9. Corp. Inscr. Lat., II, 2132.

10. Corp. Inscr. Lat., VIII, 1641.

11. Corp. Inscr. Lat., XII, 178. Voy. également, 4333.

12. Josèphe, *Ant.*, XIV, 7, 2 ; — Thrige, *Res Cyrenensium*, p. 122.

Ulpien nous dit à ce sujet (1) : *Municipem aut natiuitas fecit, aut manumissio, aut adoptio*. La loi 7 au Code, complétant ce texte, ajoute le mot « *adlectio* » : ce qui porte à quatre les modes d'accession au rang de *municipes*.

En ce qui concerne la naissance, nous retrouvons ici des règles identiques à celles fixées à Rome pour l'acquisition du titre de citoyen. L'enfant est-il issu des *justæ nuptiæ*, il naît *municipes* de la ville dont son père était lui-même *municipes* au moment de la conception (2). Naît-il, au contraire, de toute autre union, il suit la condition que sa mère avait au moment où elle lui a donné le jour (3). Ces principes généraux ne sont pas sans souffrir quelques exceptions ; Ulpien rapporte, en effet, que certaines cités grecques et asiatiques avaient obtenu, sur ce point, des privilèges spéciaux : *Ilium* et *Delphes* étaient du nombre (4).

La qualité de *municipes*, une fois acquise dans une ville, ne peut se perdre ni par une abdication pure et simple, ni par une seconde naturalisation : tel est le sens de la règle que l'on ne peut *recusare patriam* (5). Toutefois, la loi 6, *Ad municipalem*, qui contient cette interdiction ne fait nullement obstacle à ce qu'on ne devienne *incola* d'une autre cité en y transportant son domicile. Ajoutons encore que si le droit de bourgeoisie ne peut pas se perdre par la volonté de celui qui le possède, il est des causes qui l'en dépouillent : tels

1. L. 1, pr., *Ad municipalem*. Dig., L. 1.

2. Il n'y a pas lieu de distinguer si la mère appartient à la même ville ou non. L. 1 § 2. *Ad municip.*, Dig., L. XVI.

3. L. 3, *De municip.*, Cod., X, 38.

4. L. 1 § 2, *Ad municip.*, Dig., L. I. La mère était-elle de l'une de ces cités, les enfants suivaient sa condition.

5. Toutefois, cette règle semble avoir fléchi d'assez bonne heure. Au déclin du Haut Empire, elle fut de nouveau appliquée sévèrement, afin de prévenir la désertion des villes et des curies.

sont les cas de *maxima* et de *media capitis deminutio* (1).

L'affranchissement est assimilé à la naissance : n'est-il pas d'ailleurs une naissance civile ? Le patron est-il *municeps*, l'affranchi hérite de cette qualité (2) et la transmet à ses descendants et à ses affranchis, cela sans distinguer si le *manumissor* est un homme ou une femme (3).

On devient également *municeps* par l'adoption. En ce cas, l'adopté peut être à la fois citoyen de deux villes ; il garde, en effet, l'*origo* qu'il a reçue de son père, en même temps qu'il acquiert celle que lui transmet l'adoptant (4).

Sur l'*adlectio*, considérée comme mode d'acquisition de la qualité de *civis*, nous ne possédons qu'un très petit nombre de renseignements. Les documents épigraphiques sont muets ou à peu près ; seuls, quelques auteurs s'en occupent ; encore n'est-ce que pour citer des exemples. Tacite (5) raconte comment P. Rutilius, banni par les lois, fut gratifié du droit de cité à Smyrne : *civem sibi Smyrnei addiderant*. S'il faut en croire Dion Cassius (6), plusieurs villes de Grèce, peu désintéressées, avaient l'habitude de vendre le titre de citoyen. Quant aux cités de Bithynie, elles pouvaient *adscribere sibi quos vellent cives*. Ces faits ne jettent qu'une bien faible lumière sur la question : ils ont cependant leur utilité, en ce sens qu'ils corroborent les assertions contenues dans la loi 7 au Code, *de incolis*.

1. Lorsque la *maxima capitis deminutio* provient de la captivité chez l'ennemi, le *postliminium* fait recouvrer le droit de cité. Voy. L. 17 § 6, *Ad municip.*, Dig., L. 1.

2. *Libertini originem patronorum vel domicilium sequuntur ; item qui ex his nascuntur*. L. 6 § 3, *Ad municip.*, Dig., L. 1.

3. L. 37 § 1, *Ad municip.*, Dig., L. 1.

4. L. 15 § 3 et L. 17 § 9, *Ad municip.*, Dig., L. 1.

5. Tacit., *Ann.*, IV, 43.

6. Dio Cass., LIV, 7.

Et maintenant, que faut-il entendre par *incolæ*? Voici la définition donnée au Digeste (1) : *Incola est qui in aliqua regione domicilium suum contulit quem Græci πάροικον (id est, juxta habitantem) appellant*». Le *jus incolatus* est donc étroitement lié à l'idée de domicile. Mais, pour être *incola*, il ne suffit pas de séjourner dans une ville, comme semble le croire Pomponius; il faut de plus y habiter effectivement, s'y créer une résidence fixe, et, suivant l'avis de Modestin, jouir des principaux avantages que la *civitas* procure à ceux qui demeurent sur son territoire (2).

Cette question étant réglée, étudions désormais l'organisation municipale proprement dite.

Trois éléments concourent au fonctionnement administratif d'une commune romaine.

1° *Le peuple.*

2° *Le sénat ou curie.*

3° *Les magistrats.*

Nous les passerons successivement en revue

1° *Le Peuple.*

L'influence considérable que le peuple possédait dans les municipes et les colonies à l'époque républicaine se maintint certainement sous l'Empire; les documents épigraphiques ne laissent aucun doute à ce sujet. Ce pouvoir populaire s'exerçait dans les comices ou assemblées locales, *comitia tributa* ou *comitia curiata*.

La principale attribution des comices était, sans contredit, l'élection annuelle des magistrats municipaux : *II et IV viri*

1. L. 239, § 2, *De verb. signif.*, L. XVI.

2. L. 35, *Ad municip.*, Dig., L. 1. Il est dit au Digeste, L. 20, *Ad municip.*, L. 1 : « *Domicilium re et facto transfertur, non nuda contestatione* ».

jure dicundo, *ædiles*, *quæstores*, *pontifices*, *augures* (1). Cette élection avait lieu, les comices étant réunis sous la présidence du magistrat *qui maximam potestatem habebat* (2). Le peuple était divisé en curies (3) ou en tribus (4). Remarquons aussi que le droit de vote n'appartenait pas seulement aux citoyens ; avant le scrutin, on attribuait, par la voie du sort, aux *incolæ*, ayant une capacité égale ou supérieure à celle des *municipes*, une curie, dans laquelle ils votaient (5). D'après la loi Malacitaine, le scrutin était secret, *per tabellam* (6). Les curies, sur l'invitation du président, se rendaient en même temps dans une enceinte particulière, et là, les votes étaient déposés dans une corbeille (*cista*). Chaque corbeille était confiée à trois personnes appartenant à une curie différente de celle qui y déposait son vote (7). Un premier dépouillement se faisait dans

1. Il est difficile de déterminer, d'une façon précise, la date des élections. Dirksen (*Observ. ad tab. Heracl. part. alter.*, p. 36 et suiv.) fixe aux Kalendes de juillet la réunion des comices à cet effet.

2. La *lex Malacitana* (52) confie la présidence à l'un des *Iiviri*, autant que possible au plus âgé d'entre eux : « *Ex Iiviris qui nunc sunt, item ex his qui deinceps in eo municipio Iiviri erunt, uter major natu erit, aut si ei causa quæ inciderit quominus comitia Iiviris item ædilibus item quæstoribus rogandis subrogandis hac lege habeto.*

3. *Lex Malacit.*, 53. [On trouvera la *lex Malacitana* dans P. F. Girard, *Textes de droit romain*, p. 102 et suiv.].

4. *Lex Julia Genetiv.*, 401. [Voir également le texte de cette loi dans P. F. Girard, *Textes de droit romain*, p. 83 et ss.].

5. Mommsen, *Droit public romain*, VI, 1^{re} partie, p. 457 et *Lex Malacit.*, 53 : « *Quicumque in eo municipio comitia Iiviris, item ædilibus, item quæstoribus rogandis habebit, ex curiis sorte ducito unam, in qua incolæ, qui cives Romani Latinive cives erunt, suffragium ferant, eisque in ea curia suffragii latio esto* ».

6. *Lex Malacit.*, 53 : « *Qui comitia ex hac lege habebit, is municipes curiatim ad suffragium ferendum vocato ita, ut uno vocatu omnes curias in suffragium vocet, eæque singulæ in singulis consaeptis suffragium per tabellam ferant.*

7. *Lex Malacit.*, 55 : « *Itemque curato, ut ad cistam cujusque curiæ ex municipibus ejus municipi terni sint, qui ejus curiæ non sint, qui suffragia*

chacune des curies ; on appelait les noms qui avaient obtenu la majorité, en commençant par ceux qui avaient réuni le plus de suffrages. Venaient ensuite le tirage au sort des curies et la proclamation des élus.

Il convient de signaler ici une difficulté. Longtemps, on a cru que les attributions des comices relatives à la nomination des magistrats municipaux, en pleine vigueur à l'époque républicaine, avaient dû disparaître dès les premières années de l'ère moderne. On sait, en effet, par un passage de Tacite, que Tibère, à Rome, transféra du peuple au Sénat le droit d'élection (1) ; il y avait donc tout lieu de supposer que cette mesure avait été étendue aux municipalités provinciales, et tel était l'avis de Zumpt (2). Cette théorie a beaucoup perdu de sa valeur depuis la découverte des Tables de Salpensa et de Malaga (3). La loi Malacitaine prouve, en effet, qu'à l'époque de Domitien les pouvoirs populaires, en matière électorale, n'étaient en rien diminués de ce qu'ils étaient au moment de la publication de la *lex Julia municipalis*. En vain, à notre avis, a-t-on essayé de soutenir que le maintien des comices dans

custodiant diribeant ». Chaque candidat avait également le droit de préposer un surveillant près de chaque corbeille.

1. Tacit., *Ann.*, I, 45 : *Tum primum e campo comitia ad patres translata sunt : nam ad eam diem, etsi potissima arbitrio principis, quædam tamen studiis tribuum fiebant. Neque populus ademptum jus questus est nisi inani rumore, et senatus largitionibus et precibus sordidis exsolutus, libens tenuit, moderante Tiberio, ne plures quam quattuor candidatos commendaret, sine repulsa et ambitu designandos.* — Voy. également : Vell. Paterc., II, 124.

2. Zumpt, *Comm. épigr.*, I, p. 64.

3. Marquardt, qui s'en était montré partisan dans ses *Handbuch der roem. Alterth.*, III, 4, p. 349, est revenu sur sa première opinion. Dans l'*Organisation de l'empire rom.*, I, p. 195, il dit en effet : « Quoi qu'il en soit de ces conjectures, la découverte de la *lex Malacitana* leur a enlevé toute raison d'être, en nous apprenant, que, tout au moins à la fin du premier siècle, les fonctionnaires des communes étaient encore élus par le peuple sans aucune restriction ; que, par conséquent, l'*ordinatio comitiorum* faite par Tibère se limitait à Rome et n'avait pas été étendue aux villes municipales ».

la plénitude de leurs attributions, au temps des Flaviens, était un privilège spécial à la ville de Malaca. Cette manière de voir est contredite par les documents épigraphiques : le recueil des *Inscriptions de Lyon* (1) nous montre, en effet, des élections faites dans les comices sous le règne même de Domitien. Nous savons fort bien, il est vrai, que les monuments de ce genre sont peu nombreux ; et tel est le grand argument dont s'est servi Mommsen pour battre en brèche l'opinion que nous défendons ici « Les rares mentions des comices municipaux sur les inscriptions de l'empire, nous dit-il, ont l'air d'indiquer que l'élection par les comices aurait été dans les municipes, une exception, peut-être, çà et là, une innovation d'archaïsants » (2).

C'est en Afrique, semble-t-il, que le peuple garda le plus longtemps la nomination des magistrats. Vers l'année 326, une *nominatio (candidatorum) populi suffragiis* est encore signalée dans cette province (3).

Mais là ne se bornait pas le rôle des comices ; nous savons, de façon positive, qu'ils prenaient une part active à la confection des lois, en même temps qu'ils avaient la faculté de voter des pétitions au Sénat et de ratifier les décrets (4).

2° *Le sénat municipal (curie).*

La curie est le conseil public chargé d'administrer la for-

1. De Boissieu, *Inscriptions de Lyon*, p. 460 et 461.

2. Mommsen, *Droit public romain*, VI, 1 partie, p. 400, note 1.

3. Const., 1. *Quemadm. mun. civ. indic.*, C. Théod., XII, 5 : *Hi magistratus, qui sufficiens diuiviris in futurum anni officium nominationes impertiant, periculi sui contemplatione provideant, ut, quamvis populi quoque suffragiis nominatio in Africa ex consuetudine celebretur, tamen ipsi nitantur pariter ac laborent, quemadmodum possint hi, qui nominati fuerint, idonei reperiri.*

4. Corp. Inscr. Lat., XI, 1421.

tune et de veiller aux intérêts de la cité. Elle porte le nom d'*ordo decurionum* ou simplement *ordo*, et se compose de membres (*decuriones*, *conscripti*), élus généralement au nombre de cent (1).

Les inscriptions relatives aux provinces sénatoriales font fréquemment mention du sénat municipal. Nous le trouvons en particulier signalé dans les villes suivantes :

1° En Bétique :

A Epora (2), à Ipolcobulcola (3), à Singilia (4), à Astigi (5), à Barbesula (6), à Hispalis (7), à Iptuci (8), à Acinipo (9).

2° En Afrique :

A Hippo Regius (10), à Apisa majus (11), à Calama (12), à Curubis (13), à Cirta (14), à Giufis (15), à Lambaesis (16), à

1. Marquardt, *Organisation de l'Empire romain*, I, p. 271, et note 5.

2. *Corp. Inscr. Lat.*, II, 2156 : *ordo munic. Epor.*, et 2163.

3. *Corp. Inscr. Lat.*, II, 1646 : *ordo municipii Polconensi*.

4. *Corp. Inscr. Lat.*, II, 2045 : *ordo Singil. Barb.* Voy. également, 2017, 2021, 5063.

5. *Corp. Inscr. Lat.*, II, 1481 : *Splendidissimus ordo Astig.*

6. *Corp. Inscr. Lat.*, II, 1940, 1942.

7. *Corp. Inscr. Lat.*, II, 1181 : *Splendidissimus ordo Hispaliensium*. Voy. également, 1178, 1184.

8. *Corp. Inscr. Lat.*, II, 1923 : *Splendidissimus ordo Iptucitanoru(m)*.

9. *Corp. Inscr. Lat.*, II, 1350 : *Ordo Aciniponensis*.

10. *Corp. Inscr. Lat.*, VIII, 5276.

11. *Corp. Inscr. Lat.*, VIII, 779, 780, 784.

12. *Corp. Inscr. Lat.*, VIII, 5340 : *Splendidissimus ordo col. Kalamensium*. Voy. également, 5356, 5338, 5347, 5368, 5337, 5378.

13. *Corp. Inscr. Lat.*, VIII, 10525. *Senatus*.

14. *Corp. Inscr. Lat.*, VIII, 7142, 7045, 7049, 7066.

15. *Corp. Inscr. Lat.*, VIII, 858, 862, 863, 865.

16. *Corp. Inscr. Lat.*, VIII, 2720, 3297.

Leptis magna (1), à Sicca Veneria (2), à Sufes (3), à Thurburbo majus (4), à Vaga (5), à Vallis (6).

3° En Sicile :

A Lilybæum (7), à Thermæ Himereæ (8), à Catina (9), dans l'île de Gaulos (10).

4° En Sardaigne :

A Carales (11), à Cornus (12).

Nous nous proposons d'examiner les principales attributions du sénat municipal; mais, auparavant, il convient de rechercher le mode suivant lequel il se recrutait.

Certaines conditions d'aptitude, relatives à l'âge et à la fortune, étaient exigées des candidats au décurionat. Sur ces différents points, on ne peut cependant poser de règles fixes, les usages variant d'un pays à l'autre; aussi Callistrate (13) recommande-t-il, en l'absence d'un principe immuable, de consulter la *lex cujusque loci*. En Bithynie, vers la fin du 1^{er} siècle, l'âge de 30 ans était requis (14). La loi Malacitaine, qui date

1. Corp. Inscr. Lat., VIII, 14.

2. Corp. Inscr. Lat., VIII, 1636, 1647. 1651.

3. Corp. Inscr. Lat., VIII, 262.

4. Corp. Inscr. Lat., VIII, 853.

5. Corp. Inscr. Lat., VIII, 1222, 1224.

6. Corp. Inscr. Lat., VIII, 1281, 1282.

7. Corp. Inscr. Lat., X, 7236 : *ordo splendidis. col. Aug. Libyb.* Voy. également, 7233.

8. Corp. Inscr. Lat., X, 7345.

9. Corp. Inscr. Lat., X, 7024.

10. Corp. Inscr. Lat., X, 7503.

11. Corp. Inscr. Lat., X, 7917, 7940.

12. Corp. Inscr. Lat., X, 7915.

13. L. 5 § 1. *De jure immuni.*, Dig. I, 6 : « *Legem quoque respici cujusque loci oportet.... an etiam de numero annorum in ea commemoretur; idque etiam colligi potest ex litteris Divi Pii, quas emisit ad Ennium Proculum, proconsulem provinciæ Africæ.* »

14. Mommsen, *Étude sur Pline le Jeune*, [traduct. Morel], p. 25 et suiv.

de la même époque, n'impose plus que celui de 25 ans, et tel semble être l'usage normal (1).

Les candidats devaient, en outre, justifier d'une certaine fortune, ordinairement 100.000 sesterces (2). Ajoutons encore que la *lex Julia Genetiva* exigeait un domicile de cinq ans dans la cité même ou dans les mille pas environnants.

Aux termes de la *lex Julia municipalis*, il était procédé tous les cinq ans à la *lectio senatus*, par les soins du magistrat le plus élevé de la ville, c'est-à-dire par les soins des *quinquennales*. Le texte suivant (3) nous éclaire sur les pouvoirs des *quinquennales* en cette matière : *nei quis eorum quem in eo municipio colonia præfectura foro conciliabulo in senatum decuriones conscriptosve legito neve sublegito neve cooptato neve recitandos curato nisi in demortui damnateive locum eiusve quei confessus erit, se senatorem decurionem conscriptumve ibei hac lege esse non licere*.

Ainsi donc, le magistrat a le droit de procéder à la création de nouveaux décurions dans trois cas, lesquels se réfèrent tous à l'hypothèse où il est survenu un vide dans la curie.

Le premier est le cas de décès.

Le second est celui où un décurion a subi une condamnation qui l'exclut de la curie (4).

Le troisième cas, enfin, est indiqué par ces mots : *ejusve, qui confessus erit, se senatorem ibi hac lege esse non licere*. Il s'agirait ici, d'après Dirksen (5), d'un indigne, admis par erreur dans la curie, lequel se retirerait lui-même afin d'é-

1. *Lex Malacit.*, 54.

2. Plin., *Epist.*, I, 19 : *Ecce autem tibi centum millium census satis indicat quod apud nos decurio es*.

3. *Lex Julia municipalis*, lin. 85.

4. Pline (*Epist.*, X, 115) rapporte que la loi Pompéia rendue pour la Bithynie et le Pont déterminait : *quibus de causis senatu a censoribus ejiciantur*.

5. Dirksen, *op. cit.*, p. 169.

chapper à la pénalité dont la *lex Julia* frappe les incapables et les indignes qui viennent remplir les fonctions sénatoriales.

Telle fut la *lectio senatus* pendant les deux premiers siècles de notre ère. Vers l'époque de Septime Sévère, une révolution se produisit : la curie se recruta désormais par *cooptatio*, c'est-à-dire que les décurions eux-mêmes élurent les nouveaux membres qu'ils accueillirent dans leur sein (1). La nomination (*creatio*) était faite dans la même forme que la nomination des magistrats. Notons enfin l'opinion de Roth (2), selon laquelle le décurionat serait devenu d'assez bonne heure héréditaire.

Les décurions étaient inscrits sur un tableau (*album*). Le rang de préséance dépendait de cette inscription. En première ligne figuraient les *quinquennialicii*, puis les *IIvrales* ; venaient ensuite les *ædilicii*, les *quæstoricii*, les *pedani* et les *prætextati* (3). En tête de l'*album*, et précédant les *quinquennialicii*, se trouvaient les *patroni*. Ces *patroni*, dont l'origine est assez ancienne, avaient pour mission de défendre les intérêts du municipale contre les empiétements du pouvoir central. On les choisissait, d'ordinaire, parmi les citoyens distingués de la cité, et, souvent aussi, parmi les *equites*, et les membres du sénat romain (4). Parfois même, l'empereur était appelé à jouer le rôle d'un *patronus* de rang supérieur ; il donnait alors son nom à une ville et la prenait sous sa protection spéciale.

1. Cela résulte du texte de Papinien (L. 6. 5. *De decurion.*, L. 2). Nous y voyons, en effet, que ceux-là donnaient les premiers leur avis qui avaient obtenu le plus de suffrages : *Privilegiis cessantibus cæteris eorum causa potior habetur in sententiis ferendis, qui pluribus eodem tempore suffragiis jure decurionis decorati sunt*. En mentionnant des suffrages multiples, ce texte nous indique, à l'évidence, qu'il ne peut être question d'une *lectio* faite par le *IIvir* ou tout autre magistrat de la cité. Voy. sur ce point Willems, *Droit public romain*, p. 523, et note 6.

2. Roth, *De re municip. rom.*, II, p. 68 et suiv.

3. Voy. à ce sujet l'*album* de Canusium, au *Corp. Inscr. Lat.*, IX, n° 338.

4. Lacédémone était *in tutela Claudiorum* (Suet., *Tib.*, IV). Les villes de

Nous voyons également, sur l'*album*, des *adlecti*, qui, sans avoir géré de magistrature, étaient néanmoins investis, *decreto decurionum*, de la dignité sénatoriale, le plus souvent en récompense de services rendus au municipes (1).

Quant aux *prætextati* mentionnés à la fin même de la liste, c'étaient probablement des jeunes gens, mineurs de 25 ans, ayant le cens de décurion, mais ne faisant pas encore partie de la curie. Ils participaient aux privilèges honorifiques, mais n'avaient ni le droit de voter, ni la faculté de prendre la parole au sein de l'assemblée.

Quelles étaient maintenant les principales attributions de la curie ?

D'une façon générale, la curie avait une haute compétence en tout ce qui concernait les affaires de la cité. Elle autorisait, en particulier, l'armement des citoyens pour la défense du territoire (2) ; elle se prononçait sur la nomination des *patroni* et des envoyés publics (3), et conférait certaines distinctions, telles que l'*adlectio inter cives*, l'honneur de *patronus*, la fonction de *sevir*, l'*adlectio inter decuriones*, les *ornamenta decurionalia*, etc.

Son rôle, en matière financière, était assez important. En dehors d'une faculté générale de contrôle qui lui était concédée, elle fixait le *quantum* des subsides réclamés pour les sacri-

Sicile avaient pour patrons les Marcelli, les Scipiones, les Metelli (Pseudo Asconius, p. 100 [éd. Orelli]).

1. Les *adlecti* prenaient rang, soit parmi les décurions [*adlecti inter decuriones*] *Corp. Inscr. Lat.*, II, 4262, 4263, 4463 ; soit même parmi les *quinquennalicii* ou les *II virales* [*adlecti inter quinquennalicii, inter II virales*]. Orelli, 3721, 3816.

2. *Lex colon. Genetiv. Jul.*, 103.

3. *Lex colon. Genetiv.*, 92 ; — Houdoy, *op. cit.*, p. 451 et suiv.

fices (1), déterminait l'emploi des capitaux (2), approuvait les comptes, soit par une décision immédiate, soit après un examen préalable fait par une commission financière nommée par elle (3). C'est encore la curie qui statuait sur la publicité à donner au budget municipal (4), sur la poursuite des débiteurs de la ville (5), sur l'affranchissement d'un esclave par un *municeps* mineur de vingt-cinq ans (6); elle connaissait, en outre, des appels dirigés contre les amendes prononcées par les duumvirs et les édiles (7). Des mesures administratives sur l'exercice de certaines professions libérales (professeurs et médecins) étaient également de son ressort (8).

Sur toutes ces questions, les décisions étaient prises à la majorité des voix (9); mais, suivant le plus ou moins d'importance de l'affaire, on exigeait la présence soit de la moitié, soit des trois quarts des membres (10).

3^o *Les Magistrats.*

A côté de l'assemblée délibérante, nous trouvons, dans chaque cité, un certain nombre de magistrats, chargés de la surveillance administrative proprement dite et de l'exécution des décisions prises. Ces fonctionnaires municipaux sont de deux sortes, et ces deux catégories correspondent à la distinction faite entre les *honores* et les *munera*. Les *honores* sont les

1. *Lex colon. Genet.*, 69. La curie déterminait également l'époque de la célébration des jeux, sacrifices et banquets (*Lex col. Genetiv.*, 128).

2. *Lex Malacit.*, 62, 64; — *Lex colon. Genet.*, 98-100.

3. *Lex Malacit.*, 67, 68.

4. *Lex Malacit.*, 63.

5. *Lex colon. Genet.*, 96.

6. *Lex Salpens.*, 28.

7. *Lex Malacit.*, 66.

8. L. 1, de *prof. et med.*, Cod., X, 52; et L. 7 et 10, *ibid.*

9. *Lex Salpens.*, 29; — L. 19, *Ad municip. Dig.*, 4, 1.

10. *Lex colon. Genetiv.*, 92, 96, 98, 131, 99; — *Lex Malacit.*, 61, 64, 67, 68.

magistratures principales, les *munera*, au contraire, sont des charges d'ordre inférieur, sans dignité et sans pouvoir.

Les magistratures supérieures sont au nombre de trois : la *questure*, l'*édilité* et le *duumvirat*. Chacune d'elles est organisée en collège et se compose de deux titulaires, ayant, l'un envers l'autre, le *jus intercessionis* (1). Pour y accéder, il faut satisfaire aux mêmes conditions d'aptitude que pour arriver au décurionat (2) ; on ne peut, au surplus, exercer ces fonctions que successivement (*gradatim*) : un texte du Digeste est formel en ce sens (3). L'intervalle minimum entre les magistratures est de deux années ; par exception, il est porté à cinq ans dans la loi Malacitaine (4), pour le cas où un *duumvir* ambitionnerait de nouveau le même titre. Notons enfin que nul ne peut gérer les honneurs en même temps dans deux villes différentes « *Eodem tempore*, dit Papinien (5), *non sunt honores in duabus civitatibus ab eodem gerendi* ».

Les duumvirs sont les fonctionnaires principaux de la cité ; on les trouve signalés dans toutes les villes provinciales de constitution romaine. Leurs attributions sont assez étendues : 1° Ils sont les chefs administratifs des cités, et, à ce titre, ils

Les séances de la curie étaient analogues, quant au règlement, à celles du Sénat romain. Le président interpellait chaque décurion et l'invitait à donner son avis (*sententiam dicere*) ; puis venait le résumé des principales solutions proposées : ce résumé était fait par le président. En principe, le vote était public et se faisait *per secessionem* ; quelquefois cependant, le scrutin avait lieu en secret, *per tabellam* ; — *Lex. colon. Genetiv.*, 97, 130 ; — et *Lex Malacit.*, 61, 68.

1. *Lex Salpens.*, 27. L'*intercessio* n'est pas admise contre la réunion des comitia (*Lex Malacit.*, 58). Elle doit se faire *in triduo proximo... et dum ne amplius quam semel eorum in eadem re appelletur*.

2. L'âge requis est l'âge de 25 ans (*Lex Malacit.*, 54).

3. L. 11, pr. *De munerib.* Dig., L. 4 : *Ut gradatim honores deferantur edicto et a minoribus ad majores perveniatur*.

4. *Lex Malacit.*, 54.

5. L. 17 § 4, *Ad municip.*, Dig., L. 1.

possèdent la direction générale des affaires municipales. Le plus âgé des deux convoque les comices, les préside et en a la police intérieure (1); par ce fait même, la surveillance des candidatures, le droit d'exiger les cautions, de faire prêter serment, sont de sa compétence. Il préside également le sénat et fait exécuter, sous sa responsabilité, les *decreta curiæ*.

Dans le domaine des affaires judiciaires, les duumvirs perdent une grande partie de leurs pouvoirs au profit du gouverneur de province. A peine conservent-ils l'instruction préparatoire et une certaine compétence en matière de simple police et de détention provisoire (2). Ils peuvent infliger de légers châtimens aux esclaves en faute, sans avoir le droit de les condamner au dernier supplice (3). Au civil, ils ont la juridiction contentieuse, limitée, toutefois, à une certaine somme (4); sauf prorogation des parties (5); on leur accorde aussi un certain droit de coercition, conséquence nécessaire de la *jurisdictio* (6). Certaines causes importantes, dites (*causæ famosæ*), échappent à leur compétence, à moins que l'accusé ne consente formellement à se laisser juger par eux (7).

Jusqu'à la création du *curator civitatis* (96 ap. J.-C.), ils ont une autorité considérable en matière financière. Le droit de mettre en adjudication les travaux publics et la location des biens communaux leur appartiennent; de même la faculté de

1. *Lex Malacit.*, 68.

2. L. 10. *De custod et exhib.*, Dig., XLVIII, 3.

3. L. 12, *De jurisdict.*, Dig., II, 1. *Magistratibus municipalibus a servo sumere non licet : modica autem castigatio eis non est deneganda.*

4. Paul., *Sentent.*, V. 5, 1; — *Lex Malacit.*, 69. D'après la *lex Rubria*, le maximum était de 15.000 sesterces.

5. L. 28, *Ad municip.*, Dig., L. 1.

6. L. 2, *De jurisdict.*, II, 1 : *Cui jurisdictio data est : ea quoque concessa esse videntur, sine quibus jurisdictio explicari non potuit.*

7. Willems, *Droit public romain*, p. 515, note 8.

vendre les *prædes prædiæ* des débiteurs du trésor public ; ils sont enfin chargés du recouvrement des amendes et provoquent la nomination de *patroni causæ* pour la reddition des comptes (1). Dans l'exercice de ces différentes attributions financières, ils sont soumis au contrôle supérieur du sénat.

Les duumvirs procèdent, tous les cinq ans, aux opérations du recensement (2). Elus pour cette année, ils ajoutent à leur nom l'épithète de *quinquennales* ou *ensoriæ potestatis*. Les *II viri quinquennales*, supérieurs en dignité aux simples *II viri juri dicundo*, sont investis, semble-t-il, de fonctions analogues à celles des censeurs romains (3).

Les édiles forment la deuxième magistrature municipale. Leur existence est signalée par les inscriptions dans un grand nombre de villes des provinces sénatoriales, particulièrement en Bétique, en Sicile et en Afrique.

1° En Bétique :

A Corduba (4), à Hispalis (5), à Isturgi (6), à Obulco (7), à Urgauo (8).

2° En Sicile :

A Catina (9), à Lilybæum (10), à Lipara (11).

1. *Lex Malacit.*, 63, 64, 66, 68.

2. *Lex colon. Genetiv.*, 91 ; — *Corp. Inscr. Lat.*, II, 1256.

3. Festus, *Epit.*, p. 261 [éd. Mull.,].

4. *Corp. Inscr. Lat.*, II, 2226, 2227.

5. *Corp. Inscr. Lat.*, II, 1176, 1181, 1188.

6. *Corp. Inscr. Lat.*, II, 2124.

7. *Corp. Inscr. Lat.*, II, 2126, 2129, 2130, 2131.

8. *Corp. Inscr. Lat.*, II, 2106.

9. *Corp. Inscr. Lat.*, X, 7026.

10. *Corp. Inscr. Lat.*, X, 7211, 7222.

11. *Corp. Inscr. Lat.*, X, 7490.

3° En *Afrique* :

A Assuras (1), à Vaga (2), à Calama (3), à Carpis (4), à Carthago (5), à Turcetani (6), à Thugga (7), à Cirta (8), à Cui-cul (9), à Giufis (10), à Curubis (11), à Mascula (12), à Neapolis (13), à Simithu (14), à Thamugas (15), à Thelepte (16), à Théveste (17), à Thibica (18).

Les édiles ont, de même que les duumvirs, des attributions administratives et des attributions judiciaires. En vertu de leur *jurisdictio*, ils publient un édit se référant spécialement aux nullités de ventes pour vices redhibitoires (19). Peut-être aussi sont-ils appelés, d'après la loi Malacitaine, à connaître, en première instance, des affaires n'excédant pas 1.000 sesterces (20) ; en tout cas, ils ont des pouvoirs très étendus en matière commerciale (21).

Leur rôle administratif comprend :

1. *Corp. Inscr. Lat.*, VIII, 631 : *ædililis col. Assuribus*.
2. *Corp. Inscr. Lat.*, VIII, 1224, 1225.
3. *Corp. Inscr. Lat.*, VIII, 5297, 5298, 5305, 5367.
4. *Corp. Inscr. Lat.*, VIII, 993.
5. *Corp. Inscr. Lat.*, VIII, 883.
6. *Corp. Inscr. Lat.*, VIII, 826.
7. *Corp. Inscr. Lat.*, VIII, 1494.
8. *Corp. Inscr. Lat.*, VIII, 7126.
9. *Corp. Inscr. Lat.*, VIII, 8300, 8310, 8333.
10. *Corp. Inscr. Lat.*, VIII, 858, 859, 860, 861.
11. *Corp. Inscr. Lat.*, VIII, 978, 980.
12. *Corp. Inscr. Lat.*, VIII, 2248.
13. *Corp. Inscr. Lat.*, VIII, 972.
14. *Corp. Inscr. Lat.*, VIII, 10606.
15. *Corp. Inscr. Lat.*, VIII, 2344, 2403.
16. *Corp. Inscr. Lat.*, VII, 216.
17. *Corp. Inscr. Lat.*, VIII, 1842.
18. *Corp. Inscr. Lat.*, VIII, 769.
19. *De ædil. edict.*, Dig., XXI, 1.
20. *Lex Malacit.*, 69.
21. Suét., *De claris rhet.*, VI.; — Juven., *Sat.*, III, 161.

a) *La Cura urbis* : c'est-à-dire, les principales mesures de police (1) ; les règlements concernant la voirie, les bâtiments ; la surveillance des rues et de la circulation (2) ; la protection du culte et le contrôle des mœurs publiques (3). On reconnaît, par là même, aux édiles le droit de passer des marchés au nom de la ville.

b) *La Cura annonæ* : c'est-à-dire, la surveillance des greniers publics et des distributions de blé. Les édiles pouvaient sévir contre les marchands qui vendaient leurs denrées à un prix exagéré, ainsi que contre les détenteurs de faux poids et de fausses mesures (4).

c) *La Cura ludorum* : c'est-à-dire, la police des jeux et fêtes ; une haute autorité sur les acteurs et les représentations (5).

Les questeurs étaient appelés à surveiller la caisse municipale et la gestion de la fortune communale. Ayant le manie-
ment des deniers publics, ils étaient astreints à donner caution (6). Jusqu'au règne de Nerva (96-98), les questeurs furent tout-puissants en matière financière : à cette époque, la création du *curator reipublicæ* eut pour résultat de réduire à néant leurs attributions (7).

1. L. un., 7, *De via public.*, Dig. XLIII, 40.

2. L. un., 5, *De via public.*, Dig. XLIII, 40 ; — L. 14, 4, *ibid.*

3. Tit.-Liv. ; VIII, 18, 22 ; XXXIX, 14.

4. Suét., *Claud.*, XXXVIII ; — Juvénal, *Sat.*, X, ; — Apulée, *Metam.*, I, p. 28.

5. Plaut., *Trinumm.*, IV, 2, 147 ; — Suét., *Octav.*, XLV.

6. *Lex Malacit.*, 60.

7. Nous reviendrons par la suite sur le *curator* et sur ses fonctions financières. Donnons cependant ici quelques détails sur la caisse municipale (*arca*). Les revenus de cette caisse sont ordinaires et extraordinaires. Les revenus ordinaires se composent : des revenus des immeubles communaux (terres, pâturages) ; des revenus des capitaux de la commune provenant de legs, fidéi-commis ; des travaux des esclaves communaux ; des amendes prononcées par

Les inscriptions des provinces sénatoriales ne mentionnent qu'un très petit nombre de questeurs municipaux. Peut-être, devons-nous voir là une justification de la théorie émise par Kuhn (1), à savoir que la questure, bien que magistrature ordinaire, ne se rencontrerait pas dans tous les municipes.

Signalons, en tous les cas, les quelques documents que nous possédons.

L'existence des questeurs est certaine :

1° En *Sicile* :

A Catina (2) et à Lilybæum (3).

2° En *Bétique* :

A Corduba (4).

3° En *Afrique* :

A Cuicul (5), à Giufis (6), à Sicca Veneria (7), à Simithu (8), à Thamugas (9), à Théveste (10).

Telles sont, brièvement résumées, les grandes lignes de l'organisation municipale. Recherchons, maintenant, dans quelle mesure le gouverneur de province avait le droit de s'ingérer dans l'administration des cités de constitution romaine.

les magistrats (duumvirs, édiles) ; de certaines prestations en nature. Les ressources extraordinaires proviennent des successions *ab intestat* ou testamentaires ; des emprunts contractés au nom de la cité.

1. Kuhn, *Die Städt. und bürger. Verfassung.*, I, 406, 407.

2. *Corp. Inscr. Lat.*, X, 7026.

3. *Corp. Inscr. Lat.*, X, 7245.

4. *Corp. Inscr. Lat.*, II, 2227.

5. *Corp. Inscr. Lat.*, VIII, 8310, 10899.

6. *Corp. Inscr. Lat.*, VIII, 859, 862.

7. *Corp. Inscr. Lat.*, VIII, 1648.

8. *Corp. Inscr. Lat.*, VIII, 10606.

9. *Corp. Inscr. Lat.*, VIII, 2400.

10. *Corp. Inscr. Lat.*, VIII, 1886.

Nombreux sont les cas dans lesquels la faculté d'intervention du proconsul est nettement reconnue ; tous, cependant, peuvent se grouper autour d'un certain nombre de points que nous examinerons successivement :

1^o L'empereur, seul, à l'exclusion de toute autre autorité, avait le droit d'établir de nouveaux impôts pour alimenter la caisse communale des *civitates*. Cependant, en cas de nécessité, le gouverneur pouvait prendre les devants, faire une enquête financière et transmettre ses appréciations dans un rapport motivé (1).

2^o Le gouverneur de province était aussi chargé de veiller particulièrement à la conservation des patrimoines municipaux. Dans le cas où, des biens publics étant possédés par des tiers, le *curator* n'avait pas le droit de procéder à la revendication, le proconsul recherchait si la cité n'aurait pas plutôt intérêt à laisser les biens au possesseur actuel, en lui réclamant le paiement d'un vectigal (2).

3^o Nous verrons au chapitre suivant que les capitaux de la commune, placés par le *curator*, produisaient des intérêts et que ce même *curator* devait, sous sa propre responsabilité, surveiller le paiement régulier de ces intérêts. Or, en cas de non paiement, il ne semble pas que le droit de poursuivre le recouvrement de la créance appartint au *curator* ; c'était le gouverneur qui prenait alors la défense des intérêts de la ville (3).

D'une façon générale, et pour se rendre compte exactement du pouvoir de surveillance réservé au gouverneur de province

1. L. 1. *Vectig. nov. inst.*, Cod., IV, 62.

2. L. 5 § 1, *De oper. publ.*, Dig., L. X.

3. *Si non parient, prospicere reipublicæ securitati debet præses provinciæ.* Le président doit apporter une grande discrétion dans cette mission : *dummodo non acerbum se exactoremque contumeliosum præbeat, sed moderatum et cum efficacia benignum et cum instantia humanum : nam inter insolentiam injuriosam et diligentiam non ambitiosam multum interest.*

sur la gestion des finances municipales, il faut lire la lettre de Pline à Trajan, relative au contrôle de la colonie d'*Apamea*. On y verra que le proconsul avait, parmi ses attributions, la faculté de réviser les comptes des magistrats, de s'assurer de la solvabilité des débiteurs, ainsi que du montant des revenus et des dépenses des cités. Dans l'accomplissement de sa tâche, il était puissamment aidé par une série de fonctionnaires nouveaux que le pouvoir central avait distribués, sans compter, au sein des territoires provinciaux : nous voulons parler des *curatores civitatis*.

CHAPITRE ADDITIONNEL

LE *curator civitatis*. — SON INGÉRENCE DANS L'ADMINISTRATION DES CITÉS PROVINCIALES.

Cette question a une grande importance; aussi, avons-nous jugé utile d'en faire l'objet d'une étude spéciale, et d'un chapitre additionnel à notre livre II.

En examinant l'administration des *civitates fœderatæ* et des *civitates sine fœdere immunes et liberæ*, nous avons vu que, par le fait même de leur autonomie, ces villes avaient conservé le privilège de gérer elles-mêmes leurs affaires municipales. Le gouverneur de province n'avait, d'aucune façon, le droit de s'entremettre et d'imposer son autorité; tout spécialement, les questions d'ordre financier échappaient à sa juridiction.

De même, dans les cités de constitution romaine, les magistrats (duumvirs, édiles, questeurs) administraient le patrimoine communal en dehors de toute intervention efficace des délégués impériaux.

Quant vint la fin du 1^{er} siècle, le pouvoir central feignit de s'apercevoir que la surveillance exercée jusque-là sur les cités provinciales était pour ainsi dire nulle. Peut-être aussi se jugea-t-il assez puissant pour aller à l'encontre des privilèges établis, et, par là même, violer les vieilles libertés urbaines. Toujours est-il que, sous le prétexte d'un contrôle financier quelconque, il institua un fonctionnaire nouveau, le *curator ci-*

vitalis, armé de pouvoirs exceptionnels et quelque peu exorbitants. Les populations courbèrent la tête devant ce nouvel empiètement de l'autorité impériale.

La première apparition du *curator civitatis* remonte au règne de Nerva : un texte du Digeste est formel sur ce point (1). Nous citerons également un passage de Philostrate (2), où il est question d'un λογιστής (*curator*), à Smyrne, vers cette même date. M. l'abbé Thédénat (3) a cherché à expliquer la création de ce fonctionnaire. Il prétend que, vers l'année 96, les cités furent autorisées à accepter des legs ; l'empereur aurait alors institué le *curator civitatis*, le chargeant de surveiller les finances municipales désormais susceptibles de prendre un grand accroissement.

Le *curator* est nommé par l'empereur : aussi, dans certaines inscriptions, son nom est-il suivi de la formule, *datus ab imperatore* (4). On le choisissait, d'ordinaire, parmi les sénateurs, anciens préteurs (5) ; tels étaient Lucius Burbuleius Optatus Ligarianus qui fut curateur de la colonie de Narbonne au début du règne d'Hadrien, et Marcus Pontius Loelianus Sabinus qui fut chargé des mêmes fonctions à Orange quelques années plus tard. Capitolin dit à ce sujet (6) : *Curatores multis civitatibus, quo latius senatoreas tenderet dignitates, a senatu dedit.*

1. Rescrit de Nerva ; L. 3, 4. *Quod vi aut clam.*, Dig., XLIII, 24 ; — Voy. aussi Kuhn, *op. cit.*, I, p. 37.

2. Philostrate, *Vit. soph.*, I, 49.

3. Voy. le mot « *Curatores* » au *Dictionn. des antiq. rom. et grecq.*, de Daremberg et Saglio.

4. *Corp. Inscr. Lat.*, V. 4368 ; IX, 2860. Peut-être est-il possible de dire en s'appuyant sur les mots *datus ab imperatore*, que la nomination était sollicitée par les villes désireuses de remettre leur budget en équilibre.

5. Voy. Marquardt, *Organisat. de l'emp. rom.*, I, p. 228 et notes 4 et 5. D'ordinaire le *curator* n'était pas choisi parmi les citoyens de la ville. Henzen (*Annali*, p. 18) cite trois exceptions à cette règle.

6. Capitol., *M. Ant. philos.*, XI.

Après le règne de Marc-Aurèle, la plupart des curateurs furent pris parmi les chevaliers romains et les tribuns militaires (1).

Ce fut, tout d'abord, une charge extraordinaire et illimitée quant à sa durée ; vers le milieu du III^e siècle, seulement, le *curator* devint un fonctionnaire permanent (2). Il jouissait d'une grande considération et n'était nullement tenu à résidence fixe (3) ; quelquefois même, il étendait son contrôle sur plusieurs municipes à la fois. Ajoutons que ses fonctions étaient salariées ; c'est du moins ce que l'on peut inférer d'un texte du Digeste ainsi conçu : (4) *In consilium curatoris reipublicæ vir ejusdem civitatis absidere non prohibetur, quia publico salario non fruitur.*

Quelles étaient les fonctions du curateur ? Il est, avant tout, un magistrat d'ordre financier ; mais sa compétence spéciale n'est pas exclusive d'une mission plus vaste comprenant la surveillance générale des cités. Peu à peu et par la force même des choses, son contrôle s'est étendu ; il n'est presque pas de questions dans lesquelles il n'ait à s'immiscer. Nous allons étudier ses principales attributions.

1° *Location des immeubles communaux.*

Les immeubles communaux formaient la meilleure partie du patrimoine municipal. On les donnait habituellement à bail : ce mode d'exploitation étant le plus avantageux (5). A cet effet, les curateurs pouvaient consentir, au nom de la ville, deux espèces de baux. C'étaient, d'abord, des baux ordi-

1. Orelli Henzen, *Index*, VII, pp. 409, 410.

2. Zumpt, *Comment. epigr.*, I, pp. 154 et suiv.

3. Borghesi, *Œuvres*, t. IV, p. 438.

4. L. 6. *De offic. adsector.*, Dig., I, 22.

5. Pline dit à ce sujet (*Epist.*, VII, 18) : *Per hoc enim et reipublicæ sors in tuto, nec redditus incertus, et ager ipse propter id quod vectigal large supercurrit, semper dominum, a quo exerceatur, inveniet.*

naires, d'une durée de cinq années (1) et semblables à ceux que passaient les particuliers. Venaient ensuite des locations à long terme et même perpétuelles ; la terre donnée à bail prenait alors le nom d'*ager vectigalis*, et la redevance s'appelait *vectigal*.

Les locations étaient faites par le *curator*, sous sa propre responsabilité ; il devait exiger des preneurs des cautions ou des garanties réelles : *prædes, vel prædia, idonea cautione exacta*, est-il dit au Digeste (2). En général, les baux étaient concédés par adjudication et aux enchères ; mais, en aucun cas, ni par eux-mêmes, ni par personnes interposées, les curateurs ne pouvaient se porter adjudicataires (3). Peut-être aussi le *curator* avait-il le droit de concéder, moyennant redevances, certains droits de puisage et de pacage sur les prairies communales.

2^o Concessions effectuées sur le domaine public.

Le *curator* pouvait accorder, à titre de concession gratuite, la faculté de faire des travaux sur les terrains publics (*in publico facere*). Mais, comme c'était là un pouvoir qui sortait des limites habituelles de sa compétence, il était obligé parfois d'en référer à l'empereur qui donnait alors lui-même l'autorisation (4).

3^o Recouvrement des créances municipales et emploi des capitaux.

Le *curator*, aidé en cela par son adjoint le *curator calendarii*, était chargé du placement des capitaux de la cité. Il les

1. Papinian., L. 2, pr., *De administr. rer. ad civit.*, Dig., L. 8.

2. L. 3 § 1. et L. 5., *De adm. rer. ad civit.*, Dig., L. 8.

3. L. 2 § 1. *De adm. rer. ad civit.*, Dig., L. 8.

4. L. 3 § 4, *Quod vi aut clam.*, Dig., XLIII, 24.

donnait en *mutuum*, moyennant un gage ou une hypothèque (1), et n'avait pas besoin de stipuler les intérêts, la règle étant que : *Etiam ex nudo pacto debentur civitatibus usuræ creditarum ab eis pecuniarum* (2). Toujours sous sa responsabilité, il devait veiller au paiement régulier de ces intérêts, sans toutefois pouvoir exiger le capital (3).

Le *curator* a encore pour mission de poursuivre la délivrance des legs et fidéicommiss faits au profit de la cité (4) ; il demande aux héritiers et aux fiduciaires les cautions que ceux-ci peuvent être tenus de fournir (5). Quant à l'emploi des capitaux légués, le *curator* est obligé de se conformer à la volonté du testateur : *Quod ad certam speciem civitatis relinquitur, in alios usus convertere non licet* (6). A défaut d'une volonté nettement exprimée, les sommes léguées étaient employées, plutôt à la réparation des monuments anciens qu'à la construction des nouveaux (7).

4^e Travaux publics et surveillance des édifices.

L'exécution des travaux publics donnait lieu, ainsi que nous le verrons plus tard, à des formalités nombreuses et compliquées. Aucun travail ne pouvait être entrepris sans une autorisation de l'empereur ou du gouverneur de province (8). Le

1. L. 33 § 1, *De usuris*. Dig., XXII, 1 : « *Præterea prospicere debet, ne pecuniæ publicæ credantur sine pignoribus idoneis vel hypothecis* ».

2. L. 30, *De usuris*. Dig., XXII, 1 ; — L. 24, *De præscr. verb.*, Dig., XIX, 5.

3. L. 33. *De usuris*. Dig., XXII, 1.

4. L. 38 § 2, *Ad municip.*, Dig., L. 1.

5. L. 2, *De adm. rer. public.*, Cod., XI, 30.

6. Ces legs avec destination sont souvent mentionnés au Digeste ; ils étaient faits, soit *ad ornatum* (construction d'un forum, d'un théâtre), soit *ad honorem civitatis* (sommes léguées pour être distribuées en nature, ou pour servir aux jeux et spectacles).

7. *Nisi ad opus novum pecunia specialiter legata sit, vetera ex hac rescindenda sunt*.

8. L. 9 § 4, *De divis. rer.*, Dig., I, 8 ; — L. 6, *De oper. pub.*, Dig., L. 40.

rôle du *curator*, tout d'abord assez effacé, prenait une grande importance au moment de la confection même des ouvrages. En dehors de la mission de surveillance générale qui lui était confiée, il dirigeait les *curatores operum*, fonctionnaires subalternes, et les *redemptores*, entrepreneurs. C'est lui qui tenait les comptes et soldait les dépenses.

Ce ne fut pas l'un des moindres soucis des empereurs de veiller à la conservation des villes et des monuments célèbres. Si nous parcourons les Codes Théodosien et Justinien, nous serons frappés du grand nombre des dispositions législatives édictées dans ce but. Vespasien avait interdit de détruire les constructions et de tirer parti des matériaux (1). La hauteur des édifices, les distances à observer, les difficultés relatives aux clôtures et aux vues étaient réglées dans leurs moindres détails (2). Il était donc nécessaire que, dans chaque cité, un fonctionnaire fut appelé à faire respecter ces règlements ; ce fonctionnaire désigné fut le *curator* : *ad officium curatoris reipublicæ spectat, ut dirutæ domus a dominis extruantur* (3).

Tel était le *curator* et telles étaient ses principales attributions. D'une façon générale, il intervenait chaque fois qu'il s'agissait, directement ou indirectement, de la fortune municipale. Son influence était énorme et sa liberté d'action d'autant plus grande que son mandat restait, sur beaucoup de points, vague et peu précis. Des auxiliaires dévoués l'aidaient dans sa tâche ; le plus puissant d'entre eux était ce *corrector*,

« *De operibus, quæ in muris, vel portis, vel rebus publicis fiunt, aut si muri extruantur, Divus Marcus rescripsit præsidem aditum consulere principem debere.*

1. *Negociandi causa ædificia demoliri et marmora detrahere, edicto divi Vespasiani, et senatusconsulto vetitum est.*

2. Voy. les sénatus-consultes Hosidien et Volusien, dans Bruns, *Fontes juris romani*, pp. 179, 180.

3. L. 46, *De damn. infec.*, Dig., XXXIX, 2.

dont nous avons eu déjà l'occasion de parler, fonctionnaire impérial chargé d'un contrôle d'ensemble et particulièrement de la revision des constitutions locales. *Curator* et *corrector*, unis, marchaient vers le même but : assurer la domination romaine, en enlevant aux provinciaux ce que Pline appelait : *reliquam umbram et residuum libertatis nomen*.

LIVRE III

LES ASSEMBLÉES PROVINCIALES

CHAPITRE PREMIER

LES *concilia* DES PROVINCES SÉNATORIALES ET LEUR ORGANISATION

L'Empire, en sanctionnant l'institution des assemblées provinciales et en leur reconnaissant un rôle officiel comme rouage administratif, accomplit une réforme d'une importance considérable. Jusque-là, les *concilia* n'avaient tenu qu'une place très secondaire ; à partir de ce jour, ils eurent une véritable influence. Le pouvoir central dut compter avec eux, et les populations les considérèrent comme une force puissante destinée à maintenir l'équilibre et à tenir en respect les fonctionnaires impériaux. Leur effet moral fut très grand, tant il est vrai, comme le dit M. Guiraud, « que les hommes tiennent autant aux apparences de la liberté qu'à la liberté elle-même » (1). C'est cette influence des *concilia* sur le gouvernement et l'administration générale que nous nous proposons d'examiner.

Mais, auparavant, et afin de bien déterminer le caractère

1. Guiraud, *Assemblées Provinciales dans l'Empire romain*, p. 38.

précis et les limites de notre étude, il nous faut voir quelles étaient les origines de ces assemblées, et, surtout, quelle place elles tenaient dans les provinces sénatoriales. Nous terminons enfin ce chapitre en rappelant brièvement les grandes lignes de leur organisation.

Il existait, depuis longtemps, dans les territoires orientaux qui furent plus tard les provinces sénatoriales grecques et asiatiques, des confédérations, des associations, fondées sur des affinités ethnographiques tout aussi bien que politiques et religieuses. Les divers éléments de ces associations, avaient, de par leur profonde cohésion, une autorité indiscutable : aussi, en parcourant l'histoire des conquêtes romaines, voyons-nous que le premier soin du pouvoir central, la soumission achevée, fut de dissoudre ces ligues et d'en disperser les membres : sage mesure de précaution qui se comprenait parfaitement au lendemain d'une victoire. Mais, le temps et la force même des choses reconstruisent, parfois, l'édifice que les hommes ont jeté à bas. C'est ainsi que, peu à peu, les associations se reformèrent, reprirent vie, dans leur intégralité, et avec leurs règles premières. Auguste eut le talent de comprendre qu'il y avait là une force, une force puissante, un instrument plein d'action, qui, si on le délaissait, se retournerait, tôt ou tard, contre la domination romaine. Il prit donc le parti de faire servir les *concilia* au succès de sa cause, et leur accorda une consécration officielle.

S'il faut en croire Marquardt (1), chaque province sénatoriale avait son assemblée provinciale. C'est là une opinion que nous ne pouvons accepter sans examen. M. Guiraud (2) en a, d'ailleurs, fait déjà une critique approfondie : il reproche

1. *Ephemeris Epigraphica*, I, 200-214 (*De provinciarum romanarum conciliis et sacerdotibus*).

2. Guiraud, *Les Assemblées provinciales dans l'empire romain*, p. 51.

au savant allemand de confondre les époques et de ne pas tenir assez compte de la diversité des documents. A notre avis, il faut classer les provinces du Sénat en deux groupes :

1^o Celles où l'existence d'une assemblée est absolument certaine ;

2^o Celles où cette existence est douteuse.

Au nombre des premières, nommons sans hésitation :

Baetica.

Plusieurs documents prouvent avec certitude l'existence du *concilium universæ Baeticae*. C'est, tout d'abord, un texte de Tacite (1) signalant, sous le règne de Tibère, l'envoi d'une ambassade au sénat romain : *per idem tempus, Hispania ulterior, missis ad senatum legatis, oravit ut exemplum Asiæ delubrum Tiberio matricæ ejus exstrueret*. Vient ensuite une inscription où il est fait mention, en termes formels, du *concilium universæ prov. Baet.* (2). Nous signalerons encore la lettre de Pline à Macrin (3), relative au procès intenté, sous le règne de Trajan, au proconsul Cæcilius Classicus. Cette lettre rappelle l'intervention des *legati* du *concilium* de Bétique : ceux-ci, *questuri de proconsulatu Cæciliî Classici, advocatum me a senatu petierunt*. Le Digeste (4) nous a également conservé un rescrit d'Hadrien, adressé à ce même *concilium*. Son existence ne peut donc être mise en doute ; par là même, se trouve réduite à néant l'opinion de Nipperdey, qui, s'appuyant sur un passage de Tacite (5) conçu en termes très gé-

1. Tacit., *Ann.*, IV, 37.

2. *Corp. Inscr. Lat.*, II, 2221, 2344.

3. Plin., *Epist.*, III, 4.

4. I. 1. *De Abigeis*, Dig., XLVII, 14.

5. Tacit., *Ann.*, I, 78 : *Templum ut in colonia Tarraconensi strueretur*

néraux, ne reconnaissait qu'une assemblée unique pour les trois provinces espagnoles, assemblée ayant son siège à Tarraco.

Le *concilium Baeticæ* est d'origine récente, et ne remonte pas, semble-t-il, en deçà du règne de Tibère. Il dut se maintenir pendant la plus grande partie de l'époque impériale. D'après M. Guiraud (1), la dernière mention qui en est faite date de l'an 16 ap. J.-C.; peut-être, cependant, est-il signalé encore à une époque plus tardive : c'est, du moins, ce qui paraît résulter, à nos yeux, d'une inscription mentionnée au *Corpus* (2), inscription contemporaine du règne de Titus, c'est-à-dire de la fin du 1^{er} siècle, et mentionnant un *flamen Augustalis* de Bétique.

Gallia Narbonensis.

Aucun texte ne signale l'existence d'un *concilium* en Gaule Narbonnaise pendant la période républicaine (3) ; on ne peut, en effet, assimiler à une assemblée provinciale les *conventus* que les gouverneurs tenaient périodiquement dans les principales villes du territoire. C'est donc à l'époque impériale qu'il faut faire remonter l'origine de ce *concilium*. Marquardt (4), à l'avis duquel se rallie Jung (5), pense que la première assemblée de Narbonnaise date du règne d'Auguste ou plus précisément de l'an 11 ap. J.-C. ; il s'appuie sur un

Augusto, petentibus Hispanis permissum, datumque in omnes provincias exemplum.

1. Guiraud, *Les assemblées provinciales*, p. 56.

2. *Corp. Inscr. Lat.*, II, 3271.

3. Carette, *Les assemblées provinciales de la Gaule romaine*, p. 20 et suiv.

4. Marquardt, *Organisation de l'empire romain*, t. II (t. IX, de la collect.) p. 522.

5. Jung, *Die romanischen Landschaften des römischen Reichs*, p. 212.

document épigraphique (1), mentionnant l'érection à *Narbo Martius* d'une *ara Augusti*. Gaston Boissier (2) fixe à l'an 2 ap. J.-C. le premier établissement à *Narbo* du culte impérial. Herzog (3) et Guiraud (4) sont, au contraire, d'accord pour reporter, au milieu du 1^{er} siècle, la création du *concilium* de la province.

Cette question, qui, comme on le voit, a donné lieu à une assez vive controverse, vient de recevoir sa solution définitive. Une plaque de bronze, recouverte d'un fragment d'inscription, a été mise au jour, en 1888, dans un champ de la banlieue de Narbonne. Ce fragment, qui contient une grande partie de la loi régissant l'assemblée de Narbonnaise, ne porte pas trace de date ; mais, si l'on s'en rapporte aux dires de savants commentateurs, il faudrait le faire remonter au début du 1^{er} siècle : tel est, du moins, l'avis de M. Héron de Villefosse, qui, le premier, s'est occupé de la question dans le *Bulletin critique* du 15 mars 1888 (5) ; c'est aussi l'opinion de MM. Mispoulet (6) et Alibrandi (7). Ce dernier a fait observer que les expressions — *flamini Augusti* — et — *imaginesve imperatoris Cæsaris*, — contenues dans le document, se rapportent bien à Auguste lui-même et non pas à un autre empereur. S'il s'agissait d'un des premiers successeurs d'Auguste, un *prænomen* aurait précédé le nom de César (8) ; l'espace béant ne permet

1. *Corp. Inscr. Lat.*, XII, 4333. Un *flamen provinciæ Narbonensis* est signalé un peu plus tard.

2. G. Boissier, *La religion romaine d'Auguste aux Antonins*, t. I, p. 131.

3. Herzog, *Galliæ Narbonensis prov. rom. histor.*, p. 255.

4. Guiraud, *op. cit.*, p. 48.

5. *Fragment d'une plaque de bronze découverte à Narbonne.*

6. *La plaque de bronze de Narbonne* (*Bulletin critique* du 15 mai 1888, p. 187).

7. *Sopra una legge romana contenuta in una iscrizione narbonese* (*Bullettino dell' Istituto di diritto romano* ; anno I, p. 179).

8. Ceci est exact ; mais il était inutile d'aller chercher aussi loin. Momms-

pas, non plus, de suppléer Domitien ou Vespasien ; d'un autre côté, puisqu'il s'agit d'une *lex*, on ne peut songer à Trajan et à Hadrien ; et enfin, il ne peut être question de Vitellius, puisqu'il répudia le nom de César. Reste maintenant à fixer l'année exacte. M. Carette, qui, dans un travail récent (1), a fait le commentaire complet de la plaque de Narbonne, tire cette conclusion que : « la forme même de l'inscription lui assigne une date voisine de l'an 14 de notre ère ». N'est-ce pas là, à trois années près, l'époque déterminée par Marquardt et Jung.

Les assemblées provinciales, établies en Narbonnaise au début du 1^{er} siècle, se maintinrent jusqu'au 11^e siècle. La dernière mention qui en est faite date des années 200-211 (2).

Macedonia.

A l'époque impériale, la Macédoine compte deux assemblées : (3)

[1^o] Le κοινὸν τῶν Μακεδόνων, appelé aussi sur les monnaies κοινὸν Μακεδόνων νεωκόρων ;

[2^o] Le κοινὸν τῶν Θεσσαλῶν.

Sur le premier de ces κοινά, de création antérieure à l'empire, il ne nous reste que peu de documents : deux inscriptions, seules, font mention d'un ἀρχιερεὺς (4). Il dut subsister jus-

sen (*Droit public romain*, VI, 2^e partie, p. 382, note 4) nous fournit une preuve beaucoup plus simple et non moins concluante. « Ce règlement, dit-il, date nécessairement de l'époque même d'Auguste, puisque le *flamen Augusti* y est désigné sans indication de la consécration de ce prince ».

1. Carette, *op. cit.*, p. 43-45.

2. Herzog, *Gallia Narb. historia*. App., n^o 106.

3. Eckhel., *Doct. num.*, IV, p. 292.

4. *Corp. Inscr. Græc.*, 2007, 2076 : ἀρχιερεὺς τῶν σεβαστῶν ; — ἀρχιερεὺς τοῦ κοινοῦ Μακεδόνων.

qu'au milieu du III^e siècle ; en tout cas, il n'en est plus question après les années 244-249.

En ce qui concerne le κοινὸν τῶν Θεσσαλῶν, nous possédons, fort heureusement, une suite de renseignements certains. Disons, d'abord, qu'il date de l'époque républicaine (1) et qu'il se maintint sous l'Empire. Hadrien et Antonin le Pieux lui adressent des rescrits : c'est, du moins, ce qui ressort de deux textes du Digeste (2). De Marc-Aurèle à Maximin, il fait frapper des médailles ; celles-ci portent la légende : KOINON ΘΕΣΣΑΛΩΝ (3). Nous rappellerons, enfin, qu'une inscription de Kierion, contemporaine du règne de Tibère et publiée dans le recueil de Le Bas (4), mentionne un συνέδριον τῶν Θεσσαλῶν. Grâce à ces documents, il nous est facile de suivre le κοινὸν τῶν Θεσσαλῶν pendant toute la durée de la période impériale. On signale encore son existence vers l'année 265, à la fin du règne de Gallien (5).

Achaia.

Lorsque les Romains implantèrent leur domination en Grèce, ils se trouvèrent en présence d'un certain nombre d'associations se divisant entre elles les divers éléments du pays ; c'étaient les associations d'Arcadiens, de Béotiens, de Phocidiens, d'Eubéens, d'Achéens. Le premier soin des vainqueurs fut de dissoudre ces confédérations. Lorsqu'éclata la guerre avec Persée, en 171, aucune d'elles n'existait plus, du moins

1. Voy. Tit.-Liv., XXXIII, 34 ; XLII, 38, 54.

2. L. 37, *De judic.*, Dig., V, 1 ; — L. 5 § 1, *Ad leg. Jul. de vi public.*, Dig., XLVIII, 6.

3. Voy. Leake, *Numismata Hellenica. European Greece*, p. 103.

4. Le Bas et Waddington, n° 4189.

5. Guiraud, *op. cit.*, p. 56.

officiellement. A cette époque, en effet, le Sénat envoya cinq *legati* avec mission de s'assurer de la fidélité des Grecs (1); ces *legati* refusèrent de traiter en bloc avec les Béotiens représentés par leur *κοινόν*, et ils exigèrent de chacune des villes une déclaration spéciale de soumission à la cause romaine (2). C'était bien affirmer la déchéance de ce *κοινόν*. D'ailleurs, on ne peut conserver aucun doute sur le caractère de la mission confiée aux *legati* : à peine de retour à Rome, deux d'entre eux, Macrius et Attilius, se vantèrent d'avoir supprimé la confédération béotienne : « *Boetorum quoque se concilium arte distraxisse, ne conjungi amplius ullo consensu Macedonibus possent* » (3). Le même sort était réservé à la ligue achéenne ; Justin dit en effet (4) : « *Sed legatis occulta mandata data sunt, ut corpus Achæorum dissolverent* ».

Cet état de choses n'était que provisoire. Les confédérations, dissoutes par précaution politique, furent, dès le début de l'Empire, rétablies comme associations de fêtes (5). C'est ainsi que, sous le règne d'Auguste, nous trouvons reconstitués les *κοινά* d'Arcadiens (6), de Phocidiens (7), de Béotiens (8), d'Eubéens (9), d'Achéens (10), ainsi que les Amphictyons (11). Tous

1. Tit.-Liv., XLII, 37.

2. Polyb., XXVII, 4 ; XXVII, 2, 6.

3. Tit.-Liv., LII, 44.

4. Justin, XXXIV, 4. Nous lisons dans Pausanias, VII, 46, 9 : συνέδριά τε κατὰ ἔθνος τὸ ἐκάστων, Ἀχαιῶν, καὶ τὸ ἐν Φωκεύσιν ἢ Βοιωτοῖς ἢ ἐτέρωθι πού τῃς Ἑλλάδος, κατελείυτο ὁμοίως πάντα.

5. Pausan., VII, 46, 7.

6. Pausan., VIII, 53, 9.

7. Corp. Inscr. Græc., 4738.

8. Pausan., IX, 34, 1.

9. Ephem. epigraphic., I, 431.

10. Pausan., VII, 24, 4 ; — Foucart, Inscript. de Messénie, 305. — Corp. Inscr. Græc., 4486, 4307.

11. Bulletin de correspondance hellénique, 1832; p. 450 ; — Pausan., VII, 24, 4.

ces *κοινά* sont groupés en un seul et unique, qui porte la désignation de τὸ τῶν Ἀχαιῶν καὶ Βοιωτῶν καὶ Λοκρῶν καὶ Φωκείων καὶ Εὐβοέων κοινόν (1). On le désigne encore sous les divers noms de, οἱ Πανέλληνες; ἡ τῶν Ἀχαιῶν σύνοδος; κοινὸν τῶν Ἀχαιῶν (2). La ville d'Argos était le siège de cette assemblée, ainsi que le prouve une inscription de l'époque de Caligula ainsi conçue : τὸ τῶν Ἀχαιῶν καὶ Πανελλήνων συνέδριον ἐν Ἀργεῖ (3). Constatons avec M. Guiraud (4) que, tout en étant formé d'éléments antérieurs et préexistants, ce κοινόν portait l'empreinte de la création romaine, en ce sens, surtout, qu'il avait les mêmes frontières que l'*Achaia* ; il était donc bien le véritable *concilium provinciæ*. Une ville, cependant, restait à part et en dehors de la grande confédération ; c'était *Athènes*. Elle était le centre d'une seconde confédération dont les membres, appartenant, en majeure partie, aux îles de la mer Egée, se groupaient sous le nom de Πανέλληνες. Hadrien comprit la nécessité de fondre en une même assemblée tous les éléments dissidents ; il réunit donc la Grèce entière en un seul κοινόν, dont *Athènes* devint la capitale (5). Le κοινὸν τῶν Πανέλλήνων, ainsi formé, dut se maintenir jusqu'au milieu du III^e siècle ; une dernière mention en est faite vers les années 248 et 250 (6).

1. Voy. *Corp. Inscr. Att.*, III, 568.

2. Keil, *Sylloge. Inscr. Boeotiar.*, p. 116, n^o 31, lin., 1. 22. 15, 50.

3. *Corp. Inscr. Græc.*, 1625.

4. Guiraud, *op. cit.*, p. 47.

5. *Corp. Inscr. Att.*, III, 18.

6. *Corp. Inscr. Att.*, III, 129 ; — Voy. Le Bas et Waddington. *Inscr. d'Asie-Mineure*, 864.

Asia.

Quelle était la situation de l'Asie proconsulaire au point de vue des assemblées provinciales? Il nous faut, tout d'abord, constater l'existence d'un certain nombre de petits *κοινά*, d'origine assez ancienne, et correspondant aux divisions territoriales du pays. C'étaient :

[1^o] *Le κοινόν d'Ilion*, créé par Alexandre, vers 333, et groupant neuf villes (1).

[2^o] *Le κοινόν de Doride*, voué au culte d'Apollon et célébrant ses sacrifices près de Cnide, au promontoire de Triopion. Il semble, d'après Hérodote (2), que sa fondation était contemporaine de celle de la confédération ionienne. Nous trouvons réunies les villes de *Cos, Camiros, Ialysos, Lindos et Cnide* (3).

[3^o] *Le κοινόν de Carie*, d'origine encore fort ancienne, et professant le culte de Ζεὺς Ἰουσαργεως (Strabon (4) nous fournit d'amples renseignements sur ce dernier point).

[4^o] *Le κοινόν d'Ionie*, dont la fondation est antérieure à Hérodote (5). Il réunissait dans le culte de Poseidon Héliconien les treize villes de *Milet, Myonte, Priène, Ephèse, Phocée, Chios, Samos, Lébédos, Colophon, Téos, Erythrées, Clazomène, et Smyrne* (6).

[5^o] *Le κοινόν de Phrygie*, ayant son centre à Apamée. Son nom figure sur les monnaies de Vespasien, Néron et Caracalla (7).

1. Strabo, XIII, I, 26, 27.

2. Herodot., I, 144.

3. *Scoliaste de Théocrite*, XVII, 69.

4. Strabo, XIV, II, 23.

5. Herodot., I, 142.

6. Strabo, XIV, I, 3, 4 ; — I, 20.

7. Eckhel, *op. cit.*, III, 140, 141.

[6^o] *Le κοινόν de Lesbos*, sur l'origine duquel on ne possède que des renseignements peu précis.

Et maintenant, que devinrent ces κοινά à l'époque impériale ?

D'après M. Monceaux (1), ils durent tomber en désuétude pendant le 1^{er} siècle de notre ère et ne retrouver leur fonctionnement normal qu'au temps des Antonins. C'est là une opinion que M. Guiraud se refuse à admettre ; selon lui, « ces réunions ne furent ni abolies par l'autorité impériale, ni désertées par les populations ; peut-être seulement perdirent-elles un peu de leur éclat ». Entre ces deux avis, nous nous efforcerons d'établir l'exacte vérité.

Le κοινόν d'Ilion existait certainement au premier siècle : plusieurs inscriptions en font mention. M. Guiraud, pour sa part, nous en cite trois, inscrites au *Corpus inscriptionum graecarum* sous les n^{os} respectifs : 3602, 3603, 3604. Nous ne croyons devoir retenir que le n^o 3604, document contemporain du règne d'Auguste. Les deux autres inscriptions sont d'une époque très-antérieure, en particulier le n^o 3603 que Boeckh, suivant en cela l'opinion de Clarke, fait remonter au temps de l'archontat d'Euclide (2). L'existence du κοινόν d'Ilion, postérieurement au 1^{er} siècle, est des plus douteuses.

Sur l'histoire du κοινόν de Doride, à l'époque impériale, nous ne possédons que des données assez vagues. Guiraud (3) nous signale une inscription de Cos où sont mentionnés Δώρεια τὰ ἐν Κνίδῳ, et qui, d'après lui, atteste la persistance de ce κοινόν aux premiers siècles de l'ère moderne. Ce document n'est pas très probant, et, chose étrange, Guiraud, après l'avoir invoqué, le

1. P. Monceaux, *De Communi Asiæ provinciæ*, p. 95.

2. Consulter également Le Bas et Waddington, *Inscript. d'Asie Mineure*, 1743b ; — Schliemann, *Troja*, p. 227 et 233.

3. Guiraud, *op. cit.*, p. 40 ; — et *Bull. de correspond. hell.*, 1881. p. 230.

néglige complètement par la suite. Dressant la liste des *κοινά* asiatiques (1), sous l'Empire, il oublie même de signaler le *κοινόν* de Doride.

Le *κοινόν* de *Carie* prête aux mêmes incertitudes ; Strabon en parle, dans un texte assez développé (2), comme existant de son temps. Se maintint-il postérieurement à l'an 23 ap. J.-C., date de la mort de l'historien, c'est ce que nous ne saurions affirmer. En tout cas, il ne se trouve pas dans l'énumération de Guiraud.

Le *κοινόν* de *Phrygie* est mieux connu. Il date de l'époque impériale, probablement même de l'an 29 ap. J.-C. ; son nom figure sur les monnaies de Néron, Vespasien et Caracalla. Nous le perdons de vue dès le début du III^e siècle (3).

Le *κοινόν* de *Lesbos* est mentionné vers le règne de Commode (4) ; il ne reste malheureusement que peu de documents le concernant.

Et enfin, le *κοινόν* d'*Ionie* est signalé comme ayant persisté pendant les trois premiers siècles de l'ère moderne (5). Il en est encore question, sur les monnaies, vers les années 260-268.

En résumé, entré l'avis formel de M. Monceaux qui supprime tous les petits *κοινά* asiatiques pendant les deux premiers siècles de l'empire et l'affirmation contraire de M. Guiraud, il peut se placer une troisième manière de voir que nous venons de développer à l'aide des textes et des inscriptions, et que nous adoptons. Si donc certaines confédérations, celles d'Ionie et de Phrygie par exemple, ont subsisté jusqu'à

1. Guiraud, *op. cit.*, p. 57.

2. Strabo, XIV, 2, 25.

3. Il avait pour centre la ville d'*Apamea*. Consulter sur ce *κοινόν* : Eckhel, *Doct. num.*, III, 140-141 ; — *Revue numismatique*, 1884, p. 28 ; — Mionnet, IV : *Phrygie*, 236, 239, 244 ; Suppl. VII : *Phrygie*, 153, 154, 156.

4. Perrot, *Mém. d'archéologie*, p. 168 ; — et Mionnet, III, p. 34. 35.

5. *Corp. Inscr. Græc.*, 3604 ; — Eckhel, *Doct. num.*, II, 508.

une époque tardive, il en est d'autres, comme les *κοινά* de Dordide et de Carie, sur lesquelles, faute de documents, on ne peut se prononcer d'une façon certaine. Quant à ces dernières, restons donc sur la réserve.

Au-dessus de ces *κοινά* dont le rôle, il faut le reconnaître, eut plutôt une importance locale, il convient de placer un *κοινόν*, beaucoup plus considérable, de fondation impériale, et dans lequel nous devons voir l'assemblée générale et provinciale de l'Asie : c'est le *κοινόν Ἀσίας*. Dion Cassius (1) rapporte ainsi sa création :

Καῖσαρ δὲ ἐν τούτῳ τὰ τε ἄλλα ἐχρημάτιζε, καὶ τεμένη τῇ τε Ρώμῃ καὶ τῷ πατρὶ τῷ Καίσαρι, ἥρωα αὐτὸν Ἰούλιον ὀνομάσας, ἐν τε Ἐφέσῳ καὶ ἐν Νικαίᾳ γενέσθαι ἐφῆκεν.... Καὶ τούτους μὲν τοῖς Ρωμαίοις τοῖς παρ' αὐτοῖς ἐποικοῦσι τιμὰν προσέταξε. τοῖς δὲ δὴ ξένοις, ... ἑαυτῷ τιμὰ, τοῖς μὲν Ἀσιανοῖς ἐν Περγᾶμφ... τεμενίσαι ἐπέτρεψε... Ταῦτα μὲν ἐν τῷ χειμῶνι ἐγένετο, καὶ ἔλαβον καὶ οἱ Περγαμῆνοι τὸν ἀγῶνα τὸν ἱερὸν ὀνομασμένον ἐπὶ τῇ τοῦ ναοῦ αὐτοῦ τιμῇ ποιεῖν ».

Il ressort clairement de ce texte que le *concilium festivum* d'Asie (*κοινόν Ἀσίας*) fut institué, au début du règne d'Auguste (2), dans le but de rendre public le culte de Rome et de l'Empereur. Nous pouvons même, avec assez de certitude, fixer à l'an 29 av. J.-C. la date de sa création. Il s'assemblait, alternativement dans les principales villes de la province pour y tenir sès assises et célébrer, en même temps, les fêtes officielles. Grâce aux documents épigraphiques, on est arrivé à dresser la liste exacte des cités privilégiées, sièges du *κοινόν*. C'étaient :

1. Dio Cass., LI, 20.

2. Joseph., *Ant. Jud.*, XVI, 6, 2; — *Bullet. de corresp. hellén.*, 1883, p. 449-451.

Ephèse (1), Pergame (2), Smyrne (3), Sardes (4), Cyzique (5), Philadelphie (6) et peut-être aussi Lampsaque (7). M. Guiraud, s'appuyant sur une inscription du grand théâtre d'Ephèse, rapportée par Wood (8), signale encore *Laodicée*.

Et maintenant, il est impossible de ne pas être frappé de l'analogie qui existe entre ces cités et celles que nous trouvons désignées comme étant le siège de *conventus* ou comme portant le titre de *μητρόπολις*. M. Monceaux, le premier, en a fait la remarque (9). Tout au contraire M. Guiraud affirme (10) : « que les documents ne permettent pas d'établir une complète concordance, ni entre les villes où siège le *κοινόν* et les chefs-lieux de *conventus*, ni entre ces mêmes villes et les *métropoles* ». Nous allons tenter d'éclaircir cette question avec le secours des textes. Toute la discussion, à nos yeux, se résume en ces deux propositions, dont nous prouverons l'exactitude.

1. Il est question d'un ἀρχιερεύς Ἀσίας ναῶν τῶν ἐν Ἐφέσῳ au *Corp. Inscr. Græc.*, 2987b. 3415. Voy. aussi Wood, *Discoveries at Ephesus*. App. *Inscriptions from the site of the temple of Diana*, p. 2, n° 2; et *Inscriptions of the great theatre*, p. 18.

2. *Corp. Inscr. Græc.*, 1720, 2810, 5806; nous y trouvons mentionné le κοινὸν Ἀσίας ἐν Περγῇ; — P. Monceaux, *op. cit.*, p. 35; — Le Bas et Waddington, *Inscr. d'Asie Mineure*, n° 1620b.

3. Le Κοινὸν Ἀσίας à Smyrne est signalé au *Corp. Inscr. Græc.*, 247, 1720, 2810b, et aux *Addend.*, 3208, 3910, 5804, 5913, 5918. L'inscription n° 2741 est ainsi conçue : Μάρκος Οὔλπιος Ἀππουλήιος Εὐρυκλῆς, ἀρχιερεύς Ἀσίας ἀποδεδειγμένος ναῶν καὶ τῶν ἐν Σμύρνῃ τὸ β'. — Consult. Tacit., *Ann.*, IV, 15; — Eckhel, *op. cit.*, II, p. 547; — Mionnet, III, p. 249.

4. *Corp. Inscr. Græc.*, 5918 : Σάρδεις κοινὸν Ἀσίας. Voy. aussi n° 3461. *Corp. Inscr. Att.*, III, 129; — et Mionnet, *Suppl.*, VII, p. 418.

5. *Corp. Inscr. Græc.*, 3674, 3675; Κοινὸν Ἀσίας ἐν Κυζίκῳ; — et Wood, *op. cit.* Append. *Inscr. of the great theatre*, p. 60.

6. *Corp. Inscr. Græc.*, 1068, 3428 : Κοινὸν Ἀσίας ἐν Φιλαδελφείᾳ.

7. Quant à cette ville, nous conservons certains doutes.

8. Wood, *op. cit.*, *Inscr. of the great theatre*, p. 54.

9. Monceaux, *op. cit.*, p. 37-38.

10. Guiraud, *op. cit.*, p. 73, note 5.

[1^o] Tous les chefs-lieux du κοινὸν Ἀσίας sont, en même temps, des sièges de *conventus*.

[2^o] Tous les chefs-lieux du κοινὸν Ἀσίας, à deux exceptions près, *Philadelpia* et *Cyzicus*, portent le titre de μητρόπολις.

Et d'abord sont sièges de *conventus* : *Cyzicus* (1), *Ephesus* (2), *Laodicea* (3), *Pergamum* (4), *Philadelpia* (5), *Sardes* (6), *Smyrna* (7). Ces villes ne sont autres que celles où se tenait le κοινὸν Ἀσίας; il y a donc, sur ce point, concordance complète.

Vers le règne de Caracalla, la dignité de *métropolis* dégénéra en une simple appellation honorifique (8). A cette époque, les villes qui portent ce titre sont les chefs-lieux mêmes du κοινόν. Sont métropoles d'Asie : *Smyrna* (9), *Sardes* (10), *Pergamum* (11), *Lampsacus* (12), *Cyzicus* (13), *Ephesus* (14). L'absence de *Philadelpia* et de *Laodicea* empêche, seule, la

1. Aristid., I, p. 544, (éd. Dind.).

2. Plin., *Nat. hist.*, V, 120; — Joseph., *Ant.*, XVI, 6, 7; — Aristid., I, p. 525.

3. Plin., *Nat. hist.*, V, 105; — Strabo, XIII, p. 631; — Cicer., *Ad Att.*, V, 21. 9.

4. Plin., *Nat. hist.*, V, 126; — Aristid., I, p. 532; — Cicer., *Pro Flacco*, XXIX, 74.

5. Aristid., I, p. 560.

6. Plin., *Nat. hist.*, V, 111.

7. Cicer., *Pro Flacco*, XXIX, 71; — Plin., *Nat. hist.*, V, 120.

8. La métropole est, d'ordinaire, la capitale de la province; son caractère est d'être unique. L'Asie fait exception.

9. *Corp. Inscr. Græc.*, 3292, 3197, 3204, 3206 (Inscript. du règne de C om mode).

10. *Corp. Inscr. Græc.*, 3467; — Mionnet, IV, pp. 128, 138.

11. *Corp. Inscr. Græc.*, 3538; — Mionnet, V, p. 459.

12. Eckhel, *Doct. num.*, p. 458; — Mionnet, II, p. 566.

13. *Corp. Inscr. Græc.*, 3497, 3665.

14. *Corp. Inscr. Græc.*, 2968, 2988, 2990, 2992. Cette ville est la première des métropoles; elle porte les titres de : πρώτη πασῶν καὶ μεγίστη; et πρώτη καὶ μεγίστη, μητρόπολις Ἀσίας.

concordance parfaite entre les métropoles et les chefs-lieux du κοινὸν Ἀσίας.

Nous ne trouvons aucune mention du *concilium festivum* d'Asie, postérieurement au III^e siècle. Il est signalé, pour la dernière fois, aux environs des années 260-268 (1).

Bithynia et Pontus.

En parcourant les époques antérieures à l'Empire, nous n'apercevons aucune trace d'un κοινὸν ou d'une assemblée quelconque dans les pays qui furent plus tard la province sénatoriale de *Bithynia et Pontus*. Le κοινὸν τῆς Βιθυνίας est de création impériale et date, comme le *concilium* d'Asie, de l'an 29 av. J.-C.; Dion Cassius le dit formellement (2) : (Καίσαρ) τοῖς δὲ δὴ ξένοις... ἐαυτῶ τινά... τοῖς δὲ Βιθυνοῖς ἐν Νικομηδείᾳ τεμενίσαι ἐπέτρεψε. Ainsi qu'il résulte de ce texte, c'était à Nicomédie qu'était le siège du κοινὸν et que s'élevait le temple dédié à l'Empereur (3). L'assemblée provinciale de Bithynie dut subsister pendant la plus grande partie de l'empire; il en est encore question vers l'année 250 (4).

A côté du κοινὸν τῆς Βιθυνίας était le κοινὸν τοῦ Πόντου. Celui-ci apparaît vers le I^{er} siècle, à une date qu'il est difficile de déterminer d'une façon exacte; il semble se maintenir jusqu'à l'époque de Marc-Aurèle (5). Il a pour centre la ville d'*Amastris* (6).

1. Mionnet, IV, p. 114, n° 629.

2. Dio Cass., LI, 20.

3. *Corp. Inscr. Graec.*, 1720, 3428; il y est question du Κοινὸν τῆς Βιθυνίας ἐν Νικομηδείᾳ.

4. *Corp. Inscr. Att.*, III, 129.

5. Perrot, *Mém. d'archéologie*, p. 168.

6. Voy. un ἀρχιερεὺς τοῦ Πόντου dans l'inscription d'*Amastris*; *Corp. Inscr. Graec.*, 4449.

Cyprus.

Le κοινὸν τῶν Κυπριῶν, d'une origine assez lointaine, puisqu'il est en pleine activité au temps des Lagides, a persisté depuis Claude jusqu'à Macrin. Deux inscriptions s'y rapportent : la première signale le κοινόν (1) ; la seconde (2), un ἀρχιερεὺς τῆς νήσου. Le chef-lieu devait être l'antique *Paphos*, appelée *Augusta* [Σεβαστή] depuis l'an 13 av. J.-C., et connue, plus tard, sous le nom de Σεβαστὴ Κλαυδία Φλαβία Πάφος. Nous ne trouvons aucune trace de ce κοινόν postérieurement aux années 217-218 (3).

Creta.

Le κοινὸν τῶν Κρητῶν date du règne de Tibère (4) ; un certain nombre d'inscriptions en font mention, nous citerons particulièrement les trois documents épigraphiques retrouvés dans les fouilles d'*Herculanum*, rappelant les réunions du *commune Cretensium* (5). Nombreuses, aussi, sont les médailles qui attestent son existence ; elles portent la légende Κοινὸν Κρητῶν (6) ; la plupart sont contemporaines du règne

1. *Corp. Inscr. Græc.*, 2619 : ἀρχιερεὺς το(ῦ) κοινοῦ τῶ κατὰ Κπύρον, et Le Bas et Waddington, 2734.

2. *Corp. Inscr. Græc.*, 2633.

3. Mionnet, III. *Chypre*. nos 4 et 43.

4. Peut-être, cependant, est-il mentionné à une époque très antérieure (I^{er} siècle avant J.-C.) en tant que confédération groupant les cent cités de l'île. Voy. Le Bas et Waddington, *Inscr. d'Asie Mineure*, 1730a ; — *Bulletin de corresp. hellénique*, 1879, p. 428. — Polybe y fait allusion (XXIX, 4) quand il rappelle l'ambassade envoyée par les Rhodiens à toutes les villes : πάντας Κρηταισις.

5. *Corp. Inscr. Lat.*, X, 1430, 1431, 1432.

6. Mionnet, II. *Suppl.*, 4. Le dieu le plus fréquemment représenté sur ces médailles est Ζεὺς Κρηταγενής, portant une victoire et un aigle.

de Trajan. Tacite (1) le signale également à propos du procès intenté à Timarchus. Disons enfin que quelques décrets de ce *κοινόν* sont indiqués ; deux figurent au *Corp. Inscr. Græc.* (2) ; le troisième, dont il ne reste que très peu de mots, fait partie de l'inscription d'Axos (3). Le *commune Cretensium* n'a laissé aucun vestige après le règne de Caracalla (4).

Africa proconsularis.

Le *concilium provinciæ* d'Afrique apparaît à l'époque impériale (5) ; encore, nous est-il difficile d'établir, d'une façon précise, la date de sa création ; les documents faisant défaut. Ce que nous pouvons affirmer, c'est que, pendant la période républicaine et même sous la domination carthaginoise, l'Afrique ignorait absolument la pratique de ces assemblées (6). D'un autre côté, si l'on considère qu'à l'époque de Tibère toutes les provinces de l'Empire étaient, presque sans exception, pourvues de *concilia*, on pourra, tout au moins, faire remonter à ce moment le premier établissement du *concilium universæ provinciæ Africæ*. Il semble disparaître complètement vers le milieu du III^e siècle (7).

1. Tacit., *Ann.*, XV, 20 et 22.

2. *Corp. Inscr. Græc.*, 2595, 2596, 2597 : *δῶγμα τοῦ κοινοῦ τῆς Κρητῶν ἐπαρχίας*.

3. Pashley, *Travels in Crete*, I, p. 155.

4. Eckhel, II, 300 ; — Mionnet, II, *Crète*, 25.

5. Il se réunissait à Carthage. Voy. sur les *sacerdotes* de ce *concilium*, O. Hirschfeld, *Annali.*, 1866, p. 69-77 ; et *Ephemer. epigraph.*, V, p. 389.

6. M. Guiraud, à juste titre, se refuse à considérer comme une assemblée provinciale la confédération formée par les *quatuor coloniæ Cirtences* : C'est là, bien plutôt, une institution municipale qu'un *concilium provinciæ*, au véritable sens du mot. Voy. sur cette confédération : *Bull. des antiq. afric.*, 1884, p. 51-57.

7. *Bull. des antiq. africaines*, 1884, p. 46, 47.

Ici s'arrête la liste des provinces sénatoriales où nous pouvons constater, avec certitude, la trace des assemblées provinciales à l'époque impériale. Il est d'autres pays au sujet desquels nous n'avons que des documents assez indirects, qui ne permettent pas une affirmation absolue.

La *Sardinia* est de ce nombre. Aucune preuve formelle n'existe, témoignant l'existence du *concilium Sardiniae*. Deux inscriptions, cependant, semblent nous autoriser à l'admettre : l'une (1) d'elles mentionne des *sacerdotales prov. Sard.* ; l'autre (2) parle des *flamini divor. Aug. ex consensu. provin.*

Il reste encore trois provinces sénatoriales : la *Corse*, la *Sicile* et la *Cyrénaïque*, sur lesquelles, faute de renseignements, nous ne pouvons nous prononcer, quant à la question des assemblées. La *Sicilia* avait, il est vrai, à l'époque républicaine un *concilium* réunissant les principales villes (3) ; mais aucun texte ne nous fait croire à la persistance de cette confédération pendant la période impériale. Nous dirons la même chose de la *Cyrenaica*. Cette province ne participait pas au *κοινὸν τῶν Κρητῶν*, et si, au temps des Ptolémées, elle eut un *κοινόν* particulier (4) groupant les cinq grandes cités de la Pentapole, elle semble l'avoir perdu définitivement lors de son entrée dans la domination romaine.

Et maintenant, quelle ville avait le privilège d'être le centre et le lieu de réunion des assemblées ? Quelle était, pour ainsi dire, la capitale religieuse dans chacune de ces provinces sénatoriales ? Etant donné leur caractère sacré, les *concilia* se fixèrent dans une cité où ils s'établirent à demeure fixe. « Les

1. *Corp. Inscr. Lat.*, VIII, 7987.

2. *Corp. Inscr. Lat.*, VIII, 7986.

3. Cicer., *in Verrem.*, II, 46, 114 ; 43, 154.

4. L. Müller, *Numismat. de l'ancienne Afrique*, I, p. 30, 37.

dieux, dit à ce sujet M. Guiraud (1), n'aimaient pas à émigrer et, une fois qu'ils s'étaient installés dans un sanctuaire, ils voulaient y rester ». Ce chef-lieu du κοινόν coïncidait-il, à la fois, avec le centre politique de la province et avec le lieu de résidence du gouverneur ? Sur ce point, il n'y a aucune règle fixe ; nous devons donc examiner la situation particulière de chaque pays.

1° En *Bétique*, la capitale politique était *Corduba* [Cordoue] ; c'est là, également, que se tenait le *concilium* (2) ;

2° En *Narbonnaise*, *Narbo Martius* était, tout à la fois, la capitale religieuse et le chef-lieu politique (3) ;

3° En *Bithynie*, c'est à *Nicomédie* que se réunissait le κοινόν. Le gouverneur y résidait (4) ;

4° A *Chypre*, *Paphos*, centre politique, était aussi le chef-lieu du κοινόν (5) ;

5° En *Afrique*, *Carthage* était également le chef-lieu politique et le siège du *concilium provinciæ Africæ* (6) ;

6° En *Achaïe*, au contraire, le lieu de résidence du gouverneur ne coïncidait pas avec la capitale religieuse. Le proconsul habita toujours *Corinthe* (7), alors que le κοινόν των Αχαιῶν siégeait à *Argos* (8) et celui des Πανέλληνες à *Athènes* (9). Quant au κοινόν des Éleuthérolaconiens, il eut tout d'abord son centre au sanctuaire de Poseidon, près du cap Ténare ; à l'épo-

1. Guiraud, *op. cit.*, p. 70.

2. *Corp. Inscr. Lat.*, II, 2221. 2230.

3. Herzog, *Gall. Narbon.*, p. 254-262.

4. *Corp. Inscr. Græc.*, 1720, 3428.

5. Le Bas et Waddington, *Inscr. d'Asie Mineure*, 2785-2806.

6. Apulée, *Florid.*, 16.

7. *Corp. Inscr. Græc.*, 1186.

8. *Corp. Inscr. Græc.*, 1625.

9. Mommsen, *Röm. Geschichte.*, V. p. 244.

que impériale, nous le voyons se réunir tour à tour dans les principales villes du pays (1) ;

7^o En *Asie*. Le véritable chef-lieu politique de la province était *Ephèse* ; c'est là que le proconsul fixait sa résidence (2). La situation privilégiée de cette ville suscita des jalousies ; plusieurs cités réclamèrent : Pergame alléguait son ancienne prépondérance (3) ; Milet, sa vieille prospérité (4). On décida donc que le κοινὸν Ἀσίας se réunirait alternativement dans les grands centres du pays : *Pergame, Smyrne, Sardes, Ephèse, Laodicée, Cyzique, Philadelphie* et *Lampsaque*. *Ephèse* n'en garda pas moins son importance politique et ses titres de πρώτη πασδὼν καὶ μεγίστη (5) ;

8^o En *Crète*. Nous ne possédons sur cette province que des renseignements fort peu précis. Il semble, d'après Strabon (6), que *Cnosso* était réellement la capitale de l'île. Était-ce également dans cette ville que siégeait le κοινὸν τῶν Κρητῶν ? On ne peut le dire avec certitude ;

9^o En *Macédoine*, l'on comptait deux κοινά : le κοινὸν τῶν Μακεδόνων, et le κοινὸν τῶν Θεσσαλῶν ; le premier ayant son centre à *Thessalonique* et le second à *Larissa*. Tout fait supposer que *Thessalonique*, qualifiée πρώτη Μακεδόνων (7) et μητρόπολις (8), était bien le siège du gouvernement et le lieu de résidence du proconsul.

1. Foucart, *Inscr. de Laconie*, p. 111.

2. C'est aussi à Ephèse qu'il abordait. Voy. , L. 4 § 5 (*De offic. procons. et leg.*), *Dig.*, I, 16 ; — et Eckhel, *Doct. num.*, II, p. 518.

3. Avant l'annexion romaine, Pergame était la capitale du pays.

4. Voy. (dans Le Bas et Waddington, n^o 212) une inscription contemporaine de Septime Sévère et attestant la prospérité de Milet.

5. Sur ces sièges du κοινὸν Ἀσίας. Voy. *supra*, p. 171, 172.

6. Strabo, X, p. 476.

7. *Corp. Inscr. Græc.*, 1967.

8. Strabo, VII *fragm.*, 21, p. 459. Dans une épigramme d'Antipater (*Anth. Pal.*, IX, 428) cette ville est encore appelée μήτηρ πάσης Μακεδονίας.

Voici que nous avons passé en revue les provinces sénatoriales, au double point de vue de l'existence des assemblées et des chefs-lieux religieux. Il nous faut, maintenant, examiner les grandes lignes de l'organisation des *concilia*, rechercher :

I^o *Quelle était leur composition ;*

II^o *Qui les présidait ;*

III^o *A quelle époque avaient lieu les réunions et quel en était le règlement.*

Les limites restreintes de ce travail ne nous permettant pas d'entrer dans une étude approfondie, nous viserons à ce seul but : exposer d'une façon succincte, mais précise, les différents rouages et le fonctionnement général des assemblées provinciales.

Et d'abord, *quelle était leur composition ?*

Grâce aux recherches récentes, un certain nombre de documents ont été étudiés, qui ont fait, sur ce point, une lumière parfaite et dénoncé d'assez graves erreurs. Tout particulièrement, lors de l'apparition du livre de M. Guiraud, en 1887, on se figurait le *concilium provinciæ* composé exclusivement de *legati*, élus par les décurions de chaque *civitas* en nombre correspondant à l'importance des *civitates*. C'était là une théorie des plus incomplètes. L'heureuse découverte de la plaque de Narbonne, en janvier 1888, a eu pour principal résultat de fournir, sur ce sujet, une ample moisson de renseignements. Il résulte de cette inscription que la composition des assemblées provinciales est beaucoup plus complexe qu'on ne le croyait jadis ; et cela n'a rien qui puisse nous surprendre, si nous remarquons que la simplicité d'organisation n'a jamais été dans les habitudes romaines (1). Le *concilium* n'est pas seulement la

1. Pour peu que l'on examine, en effet, la composition du Sénat romain et celle des municipes provinciaux, on sera frappé de leur caractère composite.

réunion des *legati* ; il comprend encore deux autres éléments : les *patroni* et les *sacerdotaes provinciae*.

1° Les *patroni* des *concilia* ne doivent pas être confondus avec les patrons judiciaires, avocats que le sénat nommait d'office pour soutenir les réclamations des provinciaux (1). Ils sont, bien plutôt, des patrons d'honneur. S'il faut en croire M. Pallu de Lessert (2), leur élection se faisait au sein du *concilium*, et, en cela, ils présentaient une grande analogie avec les autres *patroni* des municipes (3). Un très petit nombre de documents épigraphiques relatifs aux provinces sénatoriales nous révèlent l'existence et les noms de *patroni*. Un ancien proconsul, M. Nonius Balbus, semble, cependant, avoir rempli ces fonctions dans la *commune Cretensium* ; trois inscriptions, conçues en termes identiques, en font foi (4). On a voulu, de même, reconnaître des *patroni* de *concilia* dans quatre personnages de la Maurétanie Césarienne (5) et dans un certain Subrius Secundinus, ancien flamine provincial (6). Ce sont là des points fort douteux et que le défaut de renseignements précis nous empêche d'éclaircir.

2° Les *sacerdotaes* forment la seconde classe des membres du *concilium*. Leurs prérogatives et leur rôle dans les assemblées provinciales ont été dévoilés par l'inscription de Narbonne. Celle-ci contient, en effet, la phrase suivante (7) : *In*

1. Sur ces *patroni*, voy. Guiraud, *op. cit.*, p. 180 et suiv.

2. Pallu de Lessert, *Étude sur le droit public et sur l'organisation sociale de l'Afrique romaine* (Bibliothèque des Antiquités africaines).

3. Les *patroni* des municipes étaient nommés par la curie. Leur élection était soumise à certaines conditions : il fallait soit les 2/3 des membres et la majorité des voix (*Lex Malacitana*, 61) ; soit la majorité des membres et le vote favorable des 3/4 des présents (*Lex col. Genetiv.*, 130-131).

4. *Corp. Inscr. Lat.*, X, 1430, 1431, 1432.

5. *Corp. Inscr. Lat.*, VIII, 9047, 9362, 9368, 9699.

6. *Corp. Inscr. Lat.*, V, 7917.

7. *Plaque de bronze de Narbonne*, *lin.*, 14 et 15.

ciria sua et concilio provinciæ Narbonensis inter sui ordinis secundum l... sententiæ dicendæ signandique jus esto. Et d'abord, qu'étaient ces *sacerdotes*? On appelait ainsi les anciens *sacerdotes provinciæ*, sortis de charge, et conservant, avec une sorte de titre officiel, une situation privilégiée. Membres du *concilium*, ils avaient, par là même, certains droits. On leur donnait le *jus sententiæ dicendæ*, prérogative importante consistant dans « le droit de dire son avis sur l'interrogation du président et le droit de voter (1) ». On leur accordait, ensuite, le *jus signandi*, droit d'apposer un cachet (2), ou plutôt de voter par correspondance au moyen d'un bulletin signé (3).

Que la plaque de bronze de Narbonne ait révélé la nature exacte de ces prérogatives, nous ne le contestons pas un seul instant; en revanche, il nous semble impossible d'admettre que ce même document ait affirmé, le premier, la présence des *sacerdotes* dans les *concilia provinciæ*. Avant le mois de janvier 1888, on savait pertinemment que les *Asiarques*, anciens prêtres provinciaux d'Asie, faisaient partie du *κοινόν*. A ce sujet, l'inscription de Narbonne n'a donc fait que confirmer un point certain.

3^o Les *legati* forment la troisième classe, la classe la plus nombreuse au sein du *concilium*. Comment étaient-ils désignés? Le nom même de *legatus* implique nécessairement l'idée d'une mission; dans notre cas, le *legatus*, élu par la

1. Willems, *Droit public romain*, p. 194.

2. Voy. sur ce point; Mispoulet, *La plaque de bronze de Narbonne (Bulletin critique*, 15 mai 1888, p. 192); — Abbé Beurlier, *op. cit.*, p. 150; — Alibrandi, *Bullettino dell' Istituto di diritto romano*, anno I; p. 182.

3. Cette seconde explication est celle que donne M. Guiraud dans son travail: *Un document nouveau sur les assemblées provinciales de l'empire romain (Séances et travaux de l'Académie des sciences morales*, 130, p. 270).

civitas, est délégué près de l'assemblée provinciale et représente ses concitoyens. Mais toutes les *civitates* avaient-elles le droit d'envoyer un député ? C'est-là une question assez délicate, et sur laquelle il est difficile de se prononcer d'une façon positive. M. Guiraud (1) croit à la représentation effective de toutes les villes de Narbonnaise et d'Afrique aux *concilia* respectifs de ces deux provinces ; il a relevé, à l'appui de son assertion, les noms des *legati* de Narbonne (2), de Vienne (3), de Nîmes (4), de Toulouse (5), d'Arles (6) et de Vaison. Malheureusement, ses recherches ont été moins fructueuses quant à la province d'Afrique ; il cite, simplement, un député d'*Althiburus*, municipale (7), et un *legatus* d'une colonie qu'il ne désigne pas (8). Ce sont là des indices très vagues, et qui, à notre avis, ne démontrent nullement la participation de toutes les cités africaines au *concilium*.

Le *κοινόν* d'Achaïe présente, sur ce point, une étrange anomalie. Les députés ne sont plus délégués par les *civitates*, mais, bien plutôt, par les petits *κοινά* confédérés (9) ; en conséquence, Athènes, qui n'appartient à aucun d'eux, n'a pas le droit d'envoyer un *legatus*.

En Asie, la situation est tout autre. Il paraît d'abord difficile d'admettre la représentation de toutes les villes au *κοινόν Ἀσίας* ; celles-ci, en effet, d'après Josèphe (10), sont au nombre de cinq

1. Guiraud, *op. cit.*, p. 62.

2. Willmanns, 696a.

3. Allmer, *Inscript. de Vienne*, I, p. 259.

4. Herzog, *Gall. Narbon.*, App., n° 108.

5. *Corp. Inscr. Att.*, III, 623, 624.

6. Herzog, *Gall. Narbon.*, App., n° 325.

7. *Corp. Inscr. Lat.*, VIII, 1827.

8. *Corp. Inscr. Lat.*, VIII, 2343.

9. *Corp. Inscr. Græc.*, 1396.

10. Josèphe, *De bell. Jud.*, II, 16, 4.

cents ; Stace (1) va même jusqu'à en compter mille. Comment croire à la présence d'un nombre aussi considérable de *legati* ? N'est-il pas dangereux, d'un autre côté, d'établir des divisions, de distinguer, comme semble le faire M. Guiraud, les grandes *civitates* et les petites *civitates*, de poser en principe que celles-là auront leur place au *κοινόν* et que les autres en seront exclues ? M. Monceaux (2), à la suite d'un calcul, affirme que l'Asie comprenait, au plus, cent quarante villes ayant le droit d'envoyer des députés à l'assemblée. Il propose donc de réduire, comme très exagérés, les chiffres donnés par Josèphe et par Stace. C'est là une façon de procéder dont il faut user avec une extrême réserve ; et, cependant, nous sommes disposé à l'admettre ici. Les *Silves* de Stace, ne sont pas, en effet, de ces œuvres scientifiques dont chaque document est scrupuleusement contrôlé par l'auteur ; elles sont, plutôt, une série de poèmes agréables, écrits avec une étonnante facilité, sans grand souci de la vérité et de l'exactitude historique (3). Quant à l'historien Josèphe, il a fait un récit dramatique, surchargé d'anecdotes ; c'est un conteur, quelquefois même un philosophe, mais ce n'est pas un érudit.

Si toutes les cités étaient, à quelques exceptions près, représentées dans les *concilia* provinciaux, toutes n'y comptaient pas le même nombre de *legati*. Aucune règle fixe n'était établie sur ce point ; le plus souvent même, les usages variaient d'un pays à l'autre. Un document épigraphique (4) atteste la présence au *κοινόν τῶν Θεσσαλῶν* de trois cent trente-trois *legati* ; le nombre des villes de la province était certainement

1. Stace, *silves*, V, II, 56.

2. Monceaux, *De communi provinciæ Asiæ*. p. 28-31.

3. L'œuvre de Stace a été étudiée par Nisard, *Études sur les poètes latins de la décadence*, p. 301-377 ; — Consult. aussi la thèse de Danglard, *De Stace et surtout de ses Silves* (Paris, 1864).

4. Le Bas et Waddington, III, 1181.

inférieur à ce chiffre. Par contre, dans la confédération des Panhellènes, il n'y avait par *civitas* qu'un seul *legatus* (1). En ce qui concerne l'Asie, un texte du rhéteur Aristide (2) relate l'envoi des délégués de Smyrne (σύνεδρους) à l'assemblée provinciale réunie cette année là en Phrygie (συνεδρίῳ τῷ κοινῷ).

Qui était éligible ? Le candidat à la *legatio* devait avoir rempli certaines fonctions municipales (3). Nous lisons, en effet, au cours des inscriptions, ces phrases significatives : *Omnibus honoribus gestis* (4). — *Summis (honoribus) apud suos functo* (5). — πάσαις τειμαῖς ἐν τῇ πατρίδι Τολῳτῇ τετελεμένον (6). Probablement même, on exigeait chez le candidat la qualité de décurion (7) : il lui fallait donc prouver sa naissance ingénue, l'accomplissement de son service militaire, la possession d'une fortune de 100.000 sesterces environ, enfin, l'absence de toute cause d'indignité prévue par la loi (8).

Nous lisons dans la *lex coloniae Genetivæ Juliae* : « *II viri quicumque in ea colonia magistratum habebunt ei de legationibus publice mittendis ad decuriones referunto* » (9). L'élection du

1. *Corp. Inscr. Att.*, III, 471, 472, 534; — Le Bas et Waddington, *Inscript. d'Asie Mineure*, 867, 868, 869.

2. Aristid., I, p. 531 (éd. Dindorf).

3. On n'exigeait point du candidat qu'il fut flamme municipal ; Marquardt, *De provinc. rom. concil. et sacerdot.* (*Ephemeris epigraphic.*, I, p. 213, 214.)

4. *Corp. Inscr. Lat.*, 4191.

5. Boissieu, *Inscript. de Lyon*, p. 84.

6. *Corp. Inscr. Att.*, III, 623, 624 ; — *Corp. Inscr. Græc.*, 3494, 4016, 4031, 4289.

7. Le texte le plus décisif sur ce point est un passage de la loi de la colonie *Genetivæ Julia*, ce texte porte que le *legatus* désigné ne pourra se choisir pour suppléant qu'un membre de la curie *ex eo ordine* : « *is pro se vicarium ex eo ordine, uti hac lege decurionumve decreto dari oportet dato* (*lex col. Genetiv.*, 92).

8. Mispoulet, *Institutions politiques des Romains*. II, p. 118.

9. *Lex colon. Genetiv.*, 92.

legatus était donc faite par les décurions, sur l'initiative des duumvirs.

Le *legatus* avait un mandat à remplir. Ce mandat était-il impératif ? M. Flandin (1) et M. Guiraud (2) semblent le croire ; à leurs yeux, les députés au *concilium* étaient liés par des instructions précises et ne pouvaient aller à l'encontre des dites instructions. C'est là ce que nous contestons avec M. l'abbé Beurlier (3). Il suffit, d'ailleurs, d'étudier la fameuse inscription de Thorigny (4), relative à l'accusation intentée contre Paulinus, pour s'en convaincre. Cette inscription nous raconte une séance du *concilium trium Galliarum*. Le député Solemnis, de la cité des Viducasses, vint déclarer que « *cum, inter ceteros, legatum eum creasset, nihil de accusatione mandassent, immo, contra, laudassent* ». A la suite de cette intervention, Paulinus fut acquitté. Voilà qui ne laisse aucun doute, à notre avis, sur le caractère du mandat confié à Solemnis.

Disons, enfin, que le *legatus* désigné pouvait invoquer certaines causes de dispense. D'après la *lex Coloniae Genetivæ Julix* (5), il avait la faculté de se substituer son fils, mais il n'en gardait pas moins la responsabilité de sa mission. En cas de faute, il encourait une amende de 10.000 sesterces (6) ; peut-être même perdait-il son rang de décurion (7).

1. Flandin, *Les assemblées provinciales dans l'Empire romain*, p. 44.

2. Guiraud, *op. cit.*, pp. 110 et 111.

3. Compte rendu des *Assemblées provinciales dans l'Empire romain* de M. Guiraud [*Bulletin critique*, 13 mars 1888, p. 105].

4. Voy. l'inscription dans Desjardins, *Géographie de la Gaule romaine*, III, p. 200, 1.

5. *Lex colon. Genetiv.*, 92.

6. *Lex colon. Genetiv.*, 92.

7. Ulpian, L. 1, *De legat.*, Dig. L. VII.

II. Qui présidait le *concilium* ?

Écartons de suite une théorie soutenue par Hübner (1) et Auguste Bernard (2), d'après laquelle le *concilium provinciae* aurait été dirigé par un collège de prêtres. C'est là une opinion inadmissible. Les deux documents sur lesquels elle s'appuie (une inscription de Narbonne (3) et la célèbre inscription athénienne de Trébellius Rufus) (4), sont fort peu probants. D'ailleurs, la grande prêtrise provinciale, le flaminat, n'implique aucune idée de collégialité.

A la tête du *concilium provinciae* se trouvait donc placé un *sacerdos* (Ἀρχιερεύς) unique. Ce prêtre était élu par le suffrage direct des membres du *concilium* ; c'est du moins ce que l'on peut conclure d'une inscription de Bétique (5) ainsi conçue : *Hic provinciae Baeticae consensu flaminis munus est functus*. Peut-être, en Asie, le mode d'élection était-il tout différent. L'assemblée dressait une liste de candidats, et, sur cette liste, le proconsul choisissait lui-même. Tel est l'avis de M. Guiraud (6). M. l'abbé Beurlier (7) donne une autre interprétation du texte d'Aristide (8) qui a servi à étayer cette opinion ; d'après lui, on procédait, dans toutes les provinces, suivant un seul et même règlement, lequel règlement est indiqué, en germe, dans l'inscription de Bétique ci-dessus rapportée.

1. Hübner, *Hermès*, I, p. 113-116.

2. A. Bernard, *Le temple d'Auguste*, p. 70, note 2.

3. *Corp. Inscr. Lat.*, XIII, 4323, inscription mentionnant un taurobole offert per C. Batonium primum flaminem Augustorum.

4. *Corp. Inscr. Att.*, III, 623-624 : ἀρχιερέα πρῶτον ἐπαρχείας τῆς ἐκ Ναρθώνος.

5. *Corp. Inscr. Lat.*, II, 2344 ; — Voy. aussi Marquardt, *De conciliis et sacerdot. prov. rom.* (*Ephemer. epigraph.*, I 303-306).

6. Guiraud, *op. cit.*, p. 84.

7. Abbé Beurlier, *Essai sur le culte rendu aux empereurs romains*, p. 138.

8. Aristid., I, p. 531-532 (éd. Dindorf).

Quant à nous, nous ne voyons aucune difficulté à admettre une divergence, sur ce point, entre les pays d'occident et les territoires asiatiques. En examinant les conditions d'aptitude exigées des candidats, nous allons trouver, d'ailleurs, de nouvelles différences très sensibles entre les provinces occidentales et les provinces orientales de l'Empire. C'est ainsi qu'en Asie on avait surtout égard à la naissance et à l'ancienneté de la famille. M. Guiraud (1) énumère un certain nombre de prêtres des provinces grecques et asiatiques qui ont dû leur nomination, soit à leur noble origine, soit à ce simple fait que leur père ou grand-père avait déjà exercé le flaminat. Le prestige résultant de la gestion des magistratures romaines avait aussi une grande influence (2). Parfois même, une notoriété considérable tenait lieu de titres de famille : on vit ainsi des rhéteurs, des sophistes (3) arriver facilement à la prêtrise provinciale. Dans les provinces occidentales, il fallait avoir géré les magistratures municipales : les flamines de Narbonnaise sont, pour la plupart, d'anciens duumvirs. Citons l'exemple de Lucius Julius Paulinus, habitant de Cordoue, tout d'abord pontife et flamine de cette ville, puis duumvir et enfin *sacerdos provinciae Baeticæ* (4).

D'une façon générale, et en dehors de toute recommandation de noblesse ou de famille, le prêtre provincial était sou-

1. Guiraud, *op. cit.*, p. 86, 87.

2. Tib. Claudius Sæthida Cælianus, un des chefs du *κοινόν* d'Achaïe, était fils de consul (Foucart. *Inscript. de Messénie*, p. 159); — Voy. d'autres exemples au *Corp. Inscr. Græc.*, 4157, 2782.

3. Pomponius Lollianus Edianus « *asiarque et rhéteur* » (*Corp. Inscr. Græc.*, 3191). Apulée fut *sacerdos* de l'Afrique proconsulaire (*Saint Augustin. Epist.*, 118, 4).

4. *Ephemer. epigraphic.*, 1877, p. 37 : *L. Junius, P. f. Paulinus pontif-(ex) flam(en) perpet(uus) II vir c(olonorum) c(olonix) P(atricix) flamen provin(cix) Bae(ticæ)*..

mis aux mêmes conditions d'éligibilité que les *legati*. Ajoutons qu'il bénéficiait de causes d'excuses spéciales, telles que l'exercice d'un précédent sacerdoce (1) et la qualité de père de cinq enfants (2).

Les fonctions sacerdotales sont temporaires ; dans les provinces occidentales, elles durent une année (3) ; dans les territoires grecs et asiatiques, elles se prolongent parfois pendant trois et quatre ans. Le *flamen*, ses pouvoirs expirés, peut être réélu (4) ; il rentre, en tout cas, dans le *concilium* en qualité de *sacerdotalis* avec le *jus sententiæ dicendæ* et le *jus signare*, et conserve, dans cette nouvelle situation, une grande partie de son ancien prestige. Censorinus dit à ce propos (5) : « *Tu tamen officiis municipalibus functus honore sacerdotii in principibus tuæ civitatis conspicuus* »

Le *sacerdos* avait trois fonctions principales : il était le chef du *concilium provinciæ* ; il célébrait les cérémonies du culte de Rome et d'Auguste ; il présidait enfin les jeux solennels de la province.

En tant que chef du *concilium*, il remplissait les fonctions présidentielles, faisait les communications importantes, ouvrait les discussions et en prononçait la clôture. C'est à lui qu'incombait la mission de faire exécuter les mesures prises.

En tant que *sacerdos*, il célébrait les cérémonies du culte

1. *Sponte provinciæ sacerdotium iterare nemo prohibetur* (Hermogénian, L. 47. pr., *De muner. et honor.*, Dig. L. 4.

2. L. 8, pr., *De vacatione et excus.*, Dig. L. 5.

3. Marquardt, *De conciliis et sacerdot. prov. rom.* (*Ephem. epigraph.*, I, p. 210); — Guiraud, *op. cit.*, p. 92. La plaque de Narbonne fait allusion, en deux endroits, à l'annalité des fonctions du *sacerdos*.

4. Les provinces grecques nous fournissent seules des exemples de réélection. Abbé Beurlier, *Essai sur le culte rendu aux empereurs romains*, p. 145.

5. Censorin., XV. Le *sacerdos*, sorti de charge, pouvait faire élever sa statue dans le temple ; il avait encore le droit de porter la robe de pourpre les jours anniversaires des sacrifices célébrés pendant son flaminat.

de Rome et d'Auguste aux jours de réunion du *concilium* (1), et non pas, comme l'a cru M. Pallu de Lessert (2), au jour de la fête de l'Empereur.

Le prêtre provincial donnait enfin des jeux : courses de chars, combats de gladiateurs, luttes athlétiques, représentations théâtrales, concours de musique et de poésie (3). Ces jeux, souvent très coûteux, se donnaient aux frais du *concilium* et du *sacerdos* lui-même (4). Une immense foire élevait dans le voisinage ses bazars et ses tentes ; les provinciaux venus en foule y faisaient leurs achats, en même temps qu'ils prenaient connaissance des édits impériaux et des décisions du proconsul.

Le *flamen provinciæ* jouissait de certaines prérogatives. Il était, en particulier, exempté de la prestation du serment (5) et dispensé de toute tutelle (6). Un licteur l'accompagnait. Il avait un costume spécial, une place réservée dans les spectacles publics. S'absentait-il (et le cas est prévu dans la plaque

1. Carette, *op. cit.*, pp. 68, 69. C'est là un fait fort probable : cependant aucun texte ne le prouve formellement.

2. Pallu de Lessert, *Les assemblées provinciales et le culte provincial dans l'Afrique romaine* (Bulletin des antiquités africaines, t. II, p. 21). Il y avait bien des cérémonies au jour de la fête de l'empereur : mais c'était le proconsul qui les célébrait. Consulter sur ces différentes fêtes ; Guiraud, *op. cit.*, pp. 120, 121.

3. *Corp. Inscr. Græc.*, 2511, 3677, 3213, 3190, 247, 3674 ; 1720, 2810 ; — *Bullet. de corresp. hellen.*, 1881, p. 230 et 1883, 17 ; — Foucart, *Inscript. de Laconie*, 179a ; — Juven., I, 44.

4. Voy. (*Ephemeris epigraph.*, VII, 385), une inscription récemment découverte à *Hispalis* en Bétique. Nous y trouvons mentionné un sénatus-consulte rendu sous Marc-Aurèle et Commode et intitulé : *De sumptibus ludorum gladiatorum minuendis*. Ce sénatus-consulte obligeait les *sacerdotes* à céder, à prix courant, à leurs successeurs les gladiateurs et les accessoires des spectacles qu'ils donnaient.

5. La plaque de Narbonne dit : « *Neve invita jurato* ». Ce serment était celui qu'on exigeait des magistrats dans les cinq jours de leur nomination.

6. L. 6 § 14, *De excusationibus*, Dig., XXVII, 1.

de Narbonne : *si flamen in civitate esse desierit*), un suppléant était aussitôt nommé et subrogé dans les droits et fonctions du titulaire.

Il est impossible de laisser de côté cette question des prêtres provinciaux sans dire quelques mots de la controverse qui s'est élevée au sujet des *Asiarques* et de leurs attributions. Toute la discussion peut se résumer en cette proposition : à côté de l'ἄρχιερεὺς Ἀσίας, nous trouvons l'Ἀσιάρχης : Faut-il identifier ces deux titres ? Devons-nous supposer, au contraire, que l'un est différent de l'autre ?

Une première opinion, soutenue par MM. Waddington (1) et Perrot (2) et développée ensuite par M. Monceaux (3), distingue en ces deux titres deux fonctions très différentes. L'ἄρχιερεὺς Ἀσίας accomplissait les sacrifices en l'honneur de Rome et d'Auguste ; il était le prêtre provincial proprement dit. Quant à l'Ἀσιάρχης, il organisait les jeux et les présidait.

La seconde opinion, défendue par Marquardt (4) et adoptée par Kuhn (5), par Henzen (6) et Lightfoot, établit une assimilation complète entre l'Ἀσιάρχης et le grand prêtre d'Asie.

Nous ne pouvons entrer ici dans les détails de cette controverse ; aussi nous bornerons-nous à indiquer les principaux arguments invoqués de part et d'autre.

Marquardt fait remarquer, tout d'abord, que les provinces n'ont jamais eu qu'un seul prêtre : le rescrit de l'Empereur Septime Sévère dispensant du sacerdoce les pères de cinq

1. Waddington, *Inscript. d'Asie Mineure*, 885.

2. Perrot, (art. *Asiarcha*) dans le *Dictionnaire des antiq. grecques et rom.*, de Daremberg et Saglio, I, p. 467.

3. Monceaux, *De communi prov. Asia*, p. 55 et suiv.

4. Marquardt, *Ephemer. epigraph.*, I, p. 210.

5. Kuhn, *Verfassung des Rom. Recht.*, I, p. 107.

6. *Annal. de l'Institut. archéolog. de Rome*, 1863, p. 285.

enfants (1) est, selon lui, formel sur ce point. En tout cas, y eut-il des doutes, la simple constatation du titre porté par la femme du *sacerdos* suffirait à les lever. Celle-ci s'appelle toujours ἀρχιερεία, qu'elle soit l'épouse d'un ἀρχιερεύς ou d'un Ἀσιάρχης : c'est donc que l'ἀρχιερεύς et l'Ἀσιάρχης sont un seul et même personnage. D'ailleurs, comment admettre que l'Ἀσιάρχης soit uniquement un directeur de jeux ? Nous trouvons, en effet, des traces indiscutables de ses fonctions purement sacerdotales, dans les inscriptions mentionnant des Ἀσιάρχαι τῶν νεῶν, et un Ἀσιάρχης νεῶν τῶν ἐν Σμύρνῃ (2).

En vain, M. Monceaux, qui s'est fait le champion de la première opinion, cherche-t-il des arguments pour consolider sa thèse. A son avis, les Asiarques sont signalés sur les monnaies comme remplissant des fonctions municipales. En second lieu, si la femme porte le titre d'ἀρχιερεία, c'est qu'elle ne prenait aucune part à la célébration des jeux ; elle ne pouvait, par là même, être désignée comme Asiarque.

Nous répondrons à ces deux objections. Tout d'abord, de l'examen des monnaies, il résulte que si l'Asiarque est fréquemment nommé, rarement ses fonctions sont indiquées (3). Quant à la femme du prêtre provincial, elle n'est nullement exclue des jeux solennels, nous en donnerons comme preuve ce document relevé au *Corp. Inscr. Græc.* où le *sacerdos* et son épouse sont qualifiés ἀγωνοθετῶν καὶ ἀρχιερέων τῆς Ἀσίας (4).

1. L. 8, pr., *De vacatione et excus.*, Dig., L. 5.

2. *Corp. Inscr. Græc.*, 2464, 2990 ; — *Bullet. de corresp. hellen.*, 1880, p. 443.

3. Domitius Rufus, qui figure sur les monnaies de Valérien l'Ancien et de Gallien, est simplement qualifié : « Asiarque, fils d'Asiarque » (*Mionnet*, IV, p. 439 n° 798-808 ; et *Suppl.*, VII, p. 432 et suiv.). A Smyrne, sous Gordien le Pieux, Tertius est dit plusieurs fois « Asiarque » sans autre désignation ; (*Mionnet*, III, p. 250. n° 410. *Suppl.*, VII, p. 323, n° 1591.)

4. *Corp. Inscr. Græc.*, 3415, 3489, 3508.

A l'appui du système de Marquardt, système que nous adoptons, nous ferons encore remarquer que la vanité orientale aimait à multiplier les titres et les épithètes. Il n'est donc pas étonnant qu'un personnage, à la fois grand prêtre, chef du *κοινὸν Ἀσίας*, directeur des jeux provinciaux et des sacrifices, se soit paré des deux désignations similaires d'*Asiarque* et d'*Archiereus* (1).

Il nous faut maintenant dire quelques mots de la femme du prêtre provincial. Jusqu'à la découverte de la *plaque de Narbonne*, on ne possédait sur elle que fort peu de documents. Deux inscriptions signalaient son existence : la première (2), découverte au *xvii^e* siècle, près de Rumilly, contenait ces simples mots...*iullina...laminica provinc.*; la seconde (3), mentionnait une certaine Julia Modesta, *flaminica*, et épouse du *flamen provinciae Lusitaniae*. Aujourd'hui ses attributions et son rôle sont assez nettement définis. La *flaminica* doit, tout d'abord, être considérée comme l'auxiliaire et la coopératrice de son mari ; son association au caractère sacerdotal du flamine est, en quelque sorte, une conséquence de l'étroite union créée par le mariage romain (*individuum vitæ consuetudinem continens*). Elle jouit de certaines prérogatives : de la dispense du serment forcé et du droit de porter la robe blanche et le manteau de pourpre (*veste alba aut purpurea vestita*). Ses fonctions ont la même durée que celles de son époux ;

1. D'autres personnages, portant un titre analogue à celui d'*Ἀσιάρχης*, sont signalés dans les provinces orientales de l'Empire : Bithynie, Achaïe, Crète et Pamphylie. Notons un *Βιθυνιάρχης* (Waddington, *Inscr.*, 1142, 1178 ; et Perrot, *Exploration archéologique de la Galatie*, p. 83) ; — un *Ἐλλαδάρχης* (Foucart, *Inscript. de la Mégaride*, 319, 396) ; — un *Κρητάρχης* (*Corp. Inscr. Græc.*, 2744) ; — un *Παμφυλιάρχης* (*Corp. Inscr. Græc.*, 4340, et Waddington, *Inscr.*, 1364).

2. *Corp. Inscr. Lat.*, XII, 2516.

3. *Corp. Inscr. Lat.*, II, 396, 397.

elles cessent par la mort, la perte du droit de cité et l'expiration de l'année du flaminat.

Faut-il, en dehors des quelques privilèges honorifiques, lui reconnaître un rôle officiel ? Plusieurs auteurs ont cru que la *flaminica* était chargée du culte spécial de l'Impératrice. C'est là une conjecture qui ne s'appuie sur aucun texte bien sérieux ; Hirschfeld lui même, après s'en être longtemps montré partisan, a fini par l'abandonner (1). Il n'en reste pas moins fort probable que la femme du *sacerdos* avait un rôle dans la célébration des fêtes religieuses.

Le grand prêtre des provinces asiatiques portant le nom d'ἀρχιερεύς, sa femme est appelée ἀρχιερεία. De même que la *flaminica*, l'ἀρχιερεία est associée au ministère de son mari ; aussi, son nom figure-t-il dans les documents épigraphiques avec un certain caractère officiel. Nous trouvons, en effet, dans les inscriptions des ἀρχιερείαι (2) et particulièrement une ἀρχιερεία τοῦ κοινοῦ τῶν Ἀχαιῶν (3).

Remarquons, en terminant, que ce n'est pas là l'unique exemple d'une femme collaborant aux rites sacrés de son mari. A Athènes, l'épouse de l'archonte-roi, la βασιλισσα, prenait une part effective aux sacrifices et particulièrement aux cérémonies des fêtes Lénéennes (4). A Rome, la *flaminica dialis* devait immoler, [chaque nundine, un bouc à Jupiter. Il n'y avait donc rien dans cette institution qui fut contraire aux idées antiques.

1. Hirschfeld, *Annales de l'Institut archéologique*, 1886. *Contribution à l'histoire du culte des Césars romains* ; — Voy. aussi sur ce point Mispoulet, *La lex concilii provinciæ Narbonensis*, [Bulletin critique, 1^{er} janvier 1890].

2. Corp. Inscr. Græc., 3092, 3489, 4363, 4385.

3. Corp. Inscr. Græc., 1718.

4. Schœmann, *Antiquités grecques*, p. 101 ; — Voy. également Abbé Beurlier, *Compte rendu des Sacerdotes athéniens* de Martha, [Bull. critiq., 15 octobre 1882, p. 203].

III. Quel était le règlement des séances du *concilium*.

L'assemblée provinciale étant réunie, ses délibérations passaient par trois phases bien distinctes : la proposition, la discussion, le vote.

Chaque membre, semble-t-il, avait le droit d'initiative. Tacite (1) nous dit, en effet, que le Sénat défendait : *ne quis ad concilium sociorum referret agendas apud senatum pro prætoribus, pro consulibus grates*. Dans un seul cas, l'initiative était réservée au *sacerdos* : un flamine ne pouvait recevoir l'autorisation d'élever de statue dans le temple que sur la proposition du flamine, son successeur (2). En dehors de cette exception, chaque *legatus* avait le droit de libre proposition.

Venait ensuite la discussion ; puis le vote, le mode le plus habituel de clôture. Ce vote pouvait être secret (*μὲθ' ὀρύχου κρύφῃ*) (3) ; la plupart du temps, il avait lieu oralement et publiquement ; on demandait, tout d'abord, l'avis des membres les plus élevés en dignité, c'est-à-dire que les *patroni*, les *sacerdotaux* passaient avant les *legati*.

M. Flandin (4), invoquant l'inscription de Thorigny, prétend que l'unanimité des voix était nécessaire pour la validité du scrutin. Nous croyons plutôt que la majorité absolue était suffisante ; ainsi le voulait du moins le règlement du *κοινὸν Θεσσαλῶν*. Ceci n'empêchait nullement la mention de l'unanimité lorsque celle-ci était obtenue ; d'après M. Guiraud (5), la formule *ex consensu provinciæ* ne veut pas dire autre chose (6).

1. Tacit, *Ann.*, XV, 22.

2. *Inscript. de Narbonne, lin.*, 10 : *Si is quis flamen fuerit adversus hanc legem nihil fecerit tum is qui flamen erit c...*

3. Voy. l'inscription de Kierion dans Le Bas, III, 1189.

4. Flandin, *Les assemblées provinciales dans l'Empire romain*, p. 44.

5. Guiraud, *op. cit.*, p. 108.

6. Suivant M. Carette, les mots, « *ex consensu provinciæ* », n'auraient d'autre valeur que celle d'une homologation du *concilium*, d'une estampille officielle équivalant à la formule « Avec l'autorisation de la province ».

Les décisions de l'assemblée provinciale s'appelaient *decreta* (δόγμα) (1). Contrairement à l'avis de M. Guiraud qui supposait le gouverneur armé d'un pouvoir de revision (2), l'empereur seul pouvait exercer un droit de *veto* sur les actes du *concilium*. Nous le savons, d'une façon positive, par l'inscription de Narbonne (3). Du jour où l'empereur n'usait pas de son privilège, les décisions prises étaient pleinement et immédiatement exécutoires.

1. Δόγμα τοῦ Πανηλληνίου au Corp. Inscr. Græc., 5852; — ψηφίσμα τῆς Ἀσίας au Corp. Inscr. Græc., 3902b.

2. Guiraud, *op. cit.*, p. 112.

3. Mispoulet, *La plaque de bronze de Narbonne* [*Bulletin critique* du 13 mai 1888, p. 191].

CHAPITRE II

DE QUELQUES ATTRIBUTIONS DES **Concilia** DANS LE DOMAINE DES AFFAIRES PROVINCIALES

Étudions maintenant le rôle que les *concilia* ont joué dans la vie administrative des provinces du Sénat.

Le *concilium* est, avant tout et surtout, une institution religieuse « une association de fêtes, ayant son pivot dans le culte de l'empereur » (1). C'est là un fait indiscutable. Chaque réunion périodique est le prétexte de cérémonies, de jeux, de sacrifices et de repas ; sous quelque forme qu'elles se produisent, ces réjouissances sacrées tendent à un seul et même but qui est la glorification impériale. Faut-il, maintenant, partir de ce principe pour refuser aux assemblées toute importance politique, toute participation au gouvernement de la province ? Nous ne le croyons pas, et cela, pour des raisons que nous allons développer. Notons cependant, au passage, l'opinion de M. Guiraud sur ce point : « En réalité, dit-il, ces assemblées n'étaient pas une institution politique, au sens actuel du mot..... Elles rendaient assurément des services, mais elles n'étaient pas un de ces rouages essentiels à l'Etat dont la brusque disparition laisse un vide et crée des difficultés » (2). D'ailleurs, ajoute M. Guiraud, les *concilia*

1. Marquardt, *Organisation de l'empire romain*, t. II (t. IX, de la collect.) p. 510.

2. Guiraud, *op. cit.*, p. 114.

provinciæ ne figurent pas au nombre des corps constitués de l'Empire, et il invoque, à l'appui de son dire, un document officiel du III^e siècle énumérant les divers rouages administratifs de l'Etat (1). Ce document est un sénatus-consulte par lequel le Sénat notifie l'avènement de Gordien ; il date, suivant M. Carette (2), du mois de mai ou, au plus tard, du mois de juin, époque à laquelle la majeure partie des *concilia provinciæ* n'étaient pas réunis. Le Sénat adressa cet acte aux corps permanents ; or, les assemblées provinciales ne siégeant pas, il se dispensa de le leur envoyer. S'appuyant sur cette omission, M. Guiraud refuse aux assemblées une place officielle dans la hiérarchie administrative (3). Nous ne croyons pas devoir attacher une si grande importance à ce sénatus-consulte, quant à la solution de la question qui nous préoccupe.

Il est, à nos yeux, un fait certain : subsidiairement à leur caractère religieux, les *concilia* ont joué un rôle politique, ils ont pris, dès le Haut-Empire, une part active à l'administration provinciale ; grâce aux fréquents rapports qu'ils entretenaient avec le Sénat et l'Empereur, mille questions ont été résolues, mille petites difficultés aplanies. L'assemblée s'est faite surtout la grande dispensatrice des éloges et des blâmes ; appréciant les mérites des gouverneurs et de leurs agents, elle a félicité les uns, jugé sévèrement les autres, prenant toujours en main les intérêts les plus chers et trop souvent, hélas, négligés des malheureux provinciaux. Est-il possible, après

1. Ce document est rapporté dans Capitolinus, *Maximi duo*, XV 6.

2. Carette, *op. cit.*, p. 49.

3. M. Carette établit, à ce propos, une comparaison assez juste entre les *concilia provinciæ* et les Conseils généraux d'aujourd'hui : « Dans les luttes politiques auxquelles a assisté le siècle qui vient de s'écouler, dit-il, a-t-on jamais vu un pouvoir nouveau en France s'adresser aux Conseils généraux et serait-on en droit de conclure de cette abstention que ces corps départementaux n'ont pas été une institution politique. »

cela, de lui dénier une place, officielle ou non, dans la vie administrative, et peut-on affirmer, avec M. Guiraud, que sa disparition n'eût laissé aucun vide et n'eût créé aucune difficulté ?

Entrons dans quelques détails, et déterminons exactement le rôle joué par les *concilia* dans les affaires provinciales. Ce rôle est triple, il comprend :

- 1° Une certaine compétence en matière financière ;
- 2° De fréquents rapports avec l'Empereur par le moyen des *legationes* ;
- 3° Enfin, et surtout, un droit de juridiction sur les gouverneurs de province.

Nous examinerons successivement ces trois points.

La compétence des assemblées en matière financière se rattache à la question du budget provincial. On sait que les *concilia*, pour faire face aux dépenses nécessitées par le culte et par la mise en vigueur des décrets, étaient autorisés à recevoir des legs (1), à accepter les dons avec affectation spéciale. Ces deux chefs de ressources ne suffisant pas, il fallut trouver un expédient ; c'est alors qu'on en vint à exiger des cités provinciales une contribution pécuniaire. Comment était calculée cette cotisation ? Était-elle égale pour toutes les villes ? Le tarif n'était-il pas quelquefois proportionnel ? Sur ces différents points, nous ne disposons, malheureusement, que de renseignements peu précis : un texte assez court de Dion Chrysostome (2), relatif aux habitants d'Apamée, en Phrygie, est le seul document que nous possédions. M. Guiraud (3)

1. Ce droit leur fut concédé, ainsi qu'à tous les collèges, par Marc-Aurèle. L. 1. *De manumissionibus*, Dig., XL, 3 ; — et L. 20. *De reb. dub.*, Dig., XXXIV, 5.

2. Dio Chrysost., XXXV. Καὶ μὲν τῶν ἱερῶν τῆς Ἀσίας μέτεστιν ὑμῖν, τῆς τε δανάπης τοσοῦτον ὅσον ἐκείναις ταῖς πόλεσιν, ἐν αἷς ἐστὶ τὰ ἱερά.

3. Guiraud, *op. cit.*, p. 140.

a étudié ce texte ; il en a tiré des déductions peut-être un peu conjecturales, mais, en tout cas, intéressantes ; en voici la substance : répondant à l'hypothèse émise par M. Bernard et reprise par M. Pallu de Lessert (1), à savoir que la contribution en question n'était autre qu'un impôt foncier, il affirme que « la cotisation annuelle était due, non par les particuliers, mais par les cités ». Acquittée vraisemblablement sur les fonds municipaux, cette *stips annua*, uniforme pour toutes les villes d'Asie, aurait été proportionnelle tant en Lycie (2) qu'en Espagne. Ce sont là, notons-le bien, des données rien moins que certaines ; aussi, dans l'ignorance où nous plonge l'absence de documents, devons-nous nous tenir sur la réserve.

Laissant de côté toutes les suppositions, nous sommes en présence d'un fait positif, indubitable. Une subvention était due par chacune des cités provinciales ; cette subvention était versée entre les mains de l'*adlector arcæ*, sorte de receveur général (3) ; elle entraînait, pour une large part, dans les revenus annuels de la caisse du *concilium*. Par là-même, des rapports administratifs presque journaliers s'établissaient entre les villes, leurs représentants et l'assemblée provinciale.

Passons à un second point, celui-là plus douteux encore. Il s'agit d'une opinion émise par Mommsen et ayant trait aux attributions des *concilia* dans le domaine des impôts impé-

1. Pallu de Lessert, *Les assemblées provinciales et le culte provincial dans l'Afrique romaine* [Bulletin des antiquités africaines, t. II, p. 13 et 54].

2. Strabo, XIV, p. 664.

3. Spon, *Recherche des antiquités de Lyon* (édit. Renier, p. 114, n° 1). Des *adlectores arcæ* sont signalés dans Willmanns, *Exempl. inscript.*, 2219. A côté de l'*adlector arcæ* figure le *judeæ arcæ*. Ce dernier se prononçait sur les réclamations auxquelles pouvait donner lieu la répartition et la perception des contributions. Ces fonctionnaires étaient élus pour un an (Fustel de Coulanges, *Hist. des institut. polit. de l'anc. France*, I, p. 218). On les choisissait parmi les membres du *concilium* dont ils continuaient, d'ailleurs, à faire partie (Aug. Bernard, *Le temple d'Auguste et la nationalité gauloise*, p. 91.).

riaux. D'après le savant allemand (1), l'assemblée provinciale aurait coopéré, sinon à la levée, du moins à la répartition des contributions. Il invoque, pour justifier sa manière de voir, deux documents épigraphiques relatifs à la Gaule (2) et une inscription d'Espagne où le *sacerdos Romæ et Augusti* est félicité *ob curam tabulari censualis fideliter administratam* (3). Mais qu'était-ce *tabularium censuale*? On ne le sait pas positivement. Par là même, l'inscription, assez obscure, ne peut être invoquée et faire foi complète en faveur de l'opinion de Mommsen. Tel est l'avis de M. Hübner (4).

En résumé, et faute de documents probants, il reste douteux que les *concilia* aient joué un rôle quelconque dans la perception de l'impôt impérial.

Si, en matière financière, la compétence des assemblées se réduit à peu de chose, elle acquiert, au contraire, une grande importance, au point de vue administratif et provincial, quand il s'agit de présenter des vœux et de porter jusqu'à l'empereur les plaintes et les requêtes du pays. Ces requêtes arrivaient au pouvoir central par deux voies différentes. Ou bien, et c'était là le cas le moins fréquent, l'empereur lui-même visitait le pays ; les notables se réunissaient alors et s'entretenaient avec lui des besoins de la province. Spartien (5) raconte comment Hadrien, ayant parcouru l'Espagne, fut appelé à recevoir les riches habitants des trois provinces réunies : il suivait, en cela, l'exemple d'Auguste, qui, plus d'une fois, avait présidé lui-même de semblables assemblées.

1. Mommsen, *Römische Geschichte*, t. V, p. 83.

2. Allmer, *Musée de Lyon. Inscriptions antiques*, n° 127, t. II, p. 17 ; et n° 23, t. I, p. 161.

3. *Corp. Inscr. Lat.*, II, 4248.

4. Hübner, au *Corp. Inscr. Lat.*, II, p. 541.

5. Spartian., *Hadrien*, XII. Les habitants d'*Italica* en Bétique assistaient à cette réunion.

Ces rapports directs entre le prince et les sujets étaient relativement rares. Le plus souvent, les doléances des provinciaux arrivaient au pouvoir central par l'intermédiaire de l'assemblée.

Avant d'examiner l'objet même de ces doléances, recherchons de quelle façon elles étaient transmises. Le *concilium* élisait des ambassadeurs (*legati*), et c'est à ces ambassadeurs qu'incombait la mission de se rendre à Rome. L'autorisation du gouverneur était-elle indispensable? C'est là un point sur lequel il est difficile de se prononcer d'une façon formelle. Nous savons, il est vrai, que Pline interdit la députation des Byzantins (1) ; qu'un gouverneur d'Egypte refusa aux Juifs d'Alexandrie la faveur d'envoyer une ambassade à Caligula (2). Mais ce sont là des exemples isolés, et il nous paraît impossible de les considérer comme des applications particulières d'un principe général. D'ailleurs, et tel est peut-être le meilleur motif, comment admettre que le jour où un *concilium* avait à réclamer contre les faits et gestes d'un proconsul en charge, il fut obligé d'attendre que celui-ci lui en accordât la permission ?

La *legatio*, élue dans le sein même de l'assemblée, comprenait trois membres : « *præcipitur edicto divi Vespasiani omnibus civitatibus ne plures quam ternos legatos mittant* » (3). Ces trois membres, porteurs d'un écrit (*decretum, libellum*), tout à la fois lettre de créance et mémoire détaillé, partaient pour Rome. Dès leur arrivée, ils montaient au temple de Saturne et se faisaient inscrire sur les registres des *præfecti ærarii* (4). Leur mission effective commençait à ce moment.

1. Plin., *Epist.*, X, 43, 44.

2. Philon, *In Flaccum*, XV.

3. L. 4 § 6. *De legationibus*. Dig., L. 8.

4. Plutarque, *Quæstiones romanæ*, 43.

Cette mission, souvent fort complexe, réclamait une attention et un soin extrêmes ; elle exigeait des démarches nombreuses et répétées ; il fallait déjouer les intrigues, se faire des protecteurs, rechercher l'appui des sénateurs, des amis du prince, conduire enfin la requête à travers la longue filière des formalités officielles (1). Les *legati* disposaient de deux moyens : le premier et le plus fréquemment employé consistait à s'adresser au prince par l'intermédiaire des affranchis, directeurs des bureaux *a libellis*, *ab epistolis*, *a cognitionibus* et *a rationibus*. Les *legati* des seules provinces sénatoriales pouvaient encore exposer au sénat l'objet de leur mission : ce second moyen fut employé à diverses reprises par les cités d'Asie. Suivant Tacite (2), les villes d'Espagne usèrent, sous Tibère, du même procédé : « *Per idem tempus Hispania ulterior, missis ad senatum legatis, oravit, ut exemplo Asiæ delubrum Tiberio matrique ejus exstrueret* ».

Le recours à la chancellerie impériale était d'un usage beaucoup plus fréquent. Deux seuls bureaux s'occupaient, presque exclusivement, des réclamations apportées par les députés : c'étaient les bureaux *a libellis* et *ab epistolis*. Le premier centralisait toutes les pétitions, les examinait, et, après rapport, les transmettait au prince (3) ; les doléances qui réussissaient à franchir ce périlleux passage pouvaient être, dès lors, considérées comme en très bonne voie. L'empereur, en rai-

1. Voir à ce sujet, dans le *Bulletin de correspondance hellénique* (1880, p. 87), un document du ^{II}e siècle avant notre ère, où les délégués de Téos sont représentés sollicitant les personnages influents et se mêlant chaque jour à la foule de leurs clients.

2. Tacit., *Ann.*, IV, 37 ; — Voy. aussi Suet., *Tiber.*, VIII ; — et *Corp. Inscr. Græc.*, 1124.

3. Voy. Cuq, *Le conseil des empereurs*, p. 366-369 ; — Willems, *Droit public romain*, p. 429 ; — Bouché-Leclercq, *Manuel des institutions romaines*, p. 164-165.

son de ses multiples occupations, n'ayant pas le loisir de passer en revue toutes les demandes, se reposait volontiers sur les décisions prises par ses affranchis (1). Quant au rôle joué par les bureaux *a cognitionibus* et *a rationibus*, il est de beaucoup moindre importance.

L'*a rationibus*, étant donnée sa compétence en matière financière, élaborait les difficultés relatives à la perception des impôts (2) ; les questions d'ordre judiciaire étaient, par contre, du domaine de l'*a cognitionibus* (3). Une audience impériale réglée par l'affranchi *ab admissione* (4) permettait enfin aux *legati* de faire directement à l'empereur les réclamations qui, par leur caractère, échappaient au formalisme de la chancellerie.

La série des démarches étant close, les *legati* se présentaient au bureau *a libellis*, plus souvent même au bureau *ab epistolis* ; et là, ils recevaient, des mains du directeur, la réponse officielle, la solution des questions qui avaient motivé leur voyage. Cette réponse, rédigée sur le *libellus*, portait la signature impériale (*scriptio*). Emanait-elle de l'*ab epistolis*, elle était tantôt une simple *epistola* (5), tantôt une *epistola* accompagnée d'un *mandatum* à l'adresse du proconsul (6). La délivrance de cette pièce officielle marquait la fin de la mission des *legati*. Ceux-ci n'avaient plus alors qu'à songer au départ.

1. Dans sa vieillesse, Auguste se fit remplacer par trois consulaires. Suétone (*Vespas.*, XXIV) nous représente, au contraire, Vespasien s'acquittant de ses fonctions jusqu'aux derniers moments de sa vie.

2. Voy. Cuq, *Le conseil des empereurs*, p. 394, 397 ; — Stace, *Silves*, III, 3, 86 et suiv.

3. Voy. Cuq, *op. cit.*, p. 376, 384.

4. Sur cet affranchi ; Voy. E. de Ruggiero, *Dizionario epigr.*, [art *Admissione (ab)*] ; — Willems, *Droit public romain*, p. 428.

5. Voy. dans Le Bas-Waddington, 866, un modèle d'accusé de réception.

6. Tacit., *Ann.*, II, 42 ; — Dio Cass., LVII, 47 ; LXXI, 49.

Dès leur retour en province, les députés se présentaient devant l'assemblée, et, soit oralement, soit par rapport écrit et soigneusement documenté, rendaient un compte définitif de leurs travaux (1). Ce document, approuvé et sanctionné par les félicitations du *concilium*, était déposé dans les archives provinciales.

Maintenant que nous connaissons l'organisation intime de la *legatio*, recherchons quels étaient, dans la plupart des cas, et le but et l'objet de sa mission à Rome. Grâce à certains rescrits dont le Digeste nous a conservé le souvenir, il est assez facile d'établir la nature des questions qui mettaient en rapport le pouvoir central et les *concilia*. Ces questions, à quelques exceptions près, sont d'ordre administratif et judiciaire ; elles ont trait à une foule de détails aussi subtils que variés : nous allons d'ailleurs pouvoir en juger par les exemples suivants. Le *concilium* de Bétique consulte Hadrien sur le châtimement que méritent les ravisseurs de bestiaux (2) ; tandis que le *κοινόν* de Thessalie lui demande la solution d'une difficulté de procédure (3). Quelques années après, Antonin le Pieux répond au *κοινόν* d'Asie sur l'immunité attachée aux professions libérales (4) ; il adresse un rescrit au *κοινόν* de Thrace, sur le droit d'en appeler au prince d'une décision impériale provoquée par de faux rapports (5). Signalons encore, dans le même ordre d'idées, la lettre de Titus aux Achéens, relativement à l'institution alimentaire (6) et les décisions d'Alexandre Sévère communiquées au *κοινόν* de

1. Plin., *Epist.*, IV, 9, 20.

2. L. 1. *De Abigeis*, Dig., XLVII, 14.

3. L. 37. *De judiciis et ubi quisque*, Dig., V, 1

4. L. 6. *De excusationibus*, Dig., XXVII, 1.

5. L. 1 § 1. *De appellationibus et relation.*, Dig., XLIX, 1.

6. Plin., *Epist.*, X, 65.

Bithynie et ayant trait au droit d'appel en matière judiciaire (1). A côté de ces rescrits, nous en possédons d'autres réglementant les questions les plus diverses depuis l'autorisation de la culture de la vigne dans l'Asie proconsulaire, jusqu'à la fixation du lieu de débarquement du gouverneur dans la même province (2).

Essayons maintenant de dégager de ces différents faits une conclusion nette et pratique. Nous voulons y trouver, tout d'abord, la justification du principe posé au début de ce paragraphe, à savoir que l'assemblée provinciale n'était pas lettre morte en tant que rouage administratif. Le *concilium* a un rôle actif : par l'intermédiaire de ses *legati*, il se fait l'interprète des réclamations et des doléances de la population ; il élucide les questions difficiles ; et, grâce aux rapports suivis qu'il entretient avec l'empereur, contribue à maintenir les relations aussi amicales que solides entre le pouvoir central et les provinciaux. Certainement, la situation n'est pas ce qu'elle devrait être, les fonctions du *concilium* étant encore très restreintes ; mais il est déjà admirable que dans un Etat despotique comme l'était le Haut-Empire romain, on ait toléré, entre le prince et les populations, ce va-et-vient des idées, cet échange incessant de vues, cette possibilité de faire entendre aussi bien les désirs que les plaintes : toutes choses, qui, si elles n'ont pas assuré pleinement le parfait bonheur des sujets, ont rehaussé du moins, dans une certaine mesure, la popularité du souverain.

Cette popularité des empereurs n'a pas été, chose étrange, le moindre souci des provinciaux, et cela même aux jours de la plus terrible oppression. La personne du prince fut, à

1. L. 25. *De appellationibus et relation.*, Dig., XLIX, 4.

2. L. 4 § 5. *De officio proconsulis et legat.*, Dig. I, 16.

toutes les époques, entourée de marques de respect et d'affection ; on lui prodigua les flatteries, on la combla d'honneurs, à ce point que Tibère, recevant l'hommage des villes de Bétique, s'écriait : *Et vanescet Augusti honor, si promiscuis adulationibus vulgatur* » (1). Ces témoignages de reconnaissance affectaient diverses formes ; le plus souvent on usait des décrets honorifiques. Le *concilium* se faisait l'interprète des habitants de la province et transmettait à l'empereur les vœux et les félicitations. Aux beaux jours de sa popularité, Hadrien connut cette marque d'adulation (2) ; Auguste, avant lui, avait été célébré par le *κοινόν* des Achéens. Chaque assemblée tint à honneur d'adresser son décret, d'élever ses statues ; Olympe et Athènes furent les deux principaux centres, les deux grands foyers de la vénération impériale. Il est possible de blâmer toute cette servilité, mais n'était-ce pas là un excellent moyen pour le *κοινόν* de se rapprocher du souverain, et d'attirer sur la province quelques-uns de ces privilèges, quelques-unes de ces faveurs si ardemment souhaitées.

Nous venons de voir quels liens unissaient le pouvoir central et l'assemblée ; n'existait-il pas, entre les *concilia* et les populations, de ces rapports intimes fondés sur la reconnaissance, et qui, plus que tous les autres, servent à garantir la bonne entente et le bien-être général ?

L'assemblée, prête à appuyer à Rome toutes les réclamations, se tenait au courant des événements, des moindres faits de la vie provinciale. Quelque citoyen avait-il, par sa conduite, par des services rendus, acquis des droits à la gratitude de ses compatriotes, le *concilium* se chargeait de lui témoi-

1. Tacit., *Ann.*, IV, 37.

2. Hadrien, ayant beaucoup voyagé, s'était rendu très-populaire parmi les provinciaux. Ceux-ci lui érigèrent de nombreuses statues : Voy. *Bulletin de correspondance hellénique*, 1878, p. 446 ; — et Guiraud, *op. cit.*, p. 167.

gner officiellement l'estime et l'affection de tous. Nombreuses sont les statues d'Espagne et de Grèce, érigées en l'honneur de ces bons serviteurs du pays (1). Le κοινόν d'Asie félicita ainsi Amphimachos de Thyatire, au retour de sa *legatio*, afin que l'on sut bien, par là « que la province récompensait ceux qui lui faisaient du bien » (2). Un de ces décrets honorifiques (3), nous donne une idée de ce qu'étaient les documents de ce genre ; il est ainsi conçu : τὸ κοινὸν τῶν Ἀχαιῶν... M. Ἀντώνιον Ἀριστέαν Δάμωνα, πρεσβεύσαντα περὶ τοῦ κοινοῦ τῶν Ἀχαιῶν προῖκα καὶ ἐπὶ βίου κοσμιότητι καὶ σωφροσύνῃ. Personne ne niera l'importance de ces marques de sympathie. En outre qu'elles attachaient les provinciaux à la cause romaine, elles dénotaient chez l'assemblée un véritable souci des affaires et des intérêts, le désir de se mêler aux populations, de gagner leur confiance, de jouer, en un mot, le rôle politique et administratif d'une véritable diète représentative.

Il nous reste à parler de la dernière fonction, la plus importante, peut-être, des assemblées provinciales dans le domaine des affaires intérieures. Il s'agit du contrôle exercé sur les actes du proconsul. Nous ne ferons ici qu'indiquer brièvement les grandes lignes de cette grave question, nous réservant de l'examiner dans ses moindres détails au chapitre « *De la responsabilité du gouverneur et des fonctionnaires provinciaux* ».

L'assemblée provinciale a le droit indiscutable de donner

1. Voir à ce sujet dans Guiraud, *op. cit.*, p. 116, les documents relatifs à l'ambassade d'Epaminondas d'Acroëphies.

2. *Corp. Inscr. Græc.*, 3487. Voy. aussi l'inscription 866, 867, du recueil de M. Le Bas et Waddington (*Inscript. d'Asie Min.*), relative à un certain Euryclès d'Œzani, délégué au κοινόν des Panhellènes.

3. *Corp. Inscr. Græc.*, 1625; — Voy. également, *Corp. Inscr. Lat.*, II, 4055, 4192, 4201, 4208 ; — Le Bas et Waddington, 2734.

son avis sur la conduite du gouverneur ; elle peut ensuite sanctionner ses décisions, soit par des éloges, soit par un blâme. Si nous envisageons les choses au point de vue du résultat pratique, cette faculté de contrôle ne revêtira à nos yeux qu'une importance secondaire, le mal accompli étant toujours, quoi que l'on puisse dire et faire, le mal accompli. Mais, pour peu que nous nous plaçons à un point de vue plus élevé, plus général, que nous laissions de côté les faits particuliers pour ne voir que l'ensemble même de l'institution ; c'est alors que nous comprendrons toute l'influence dont le *concilium* pouvait disposer, ayant en main cet instrument de coercition. M. Boissier (1), recherchant l'origine de ce droit, ne peut s'empêcher de le trouver exorbitant ; à son avis, il est le terme final d'une série d'usurpations et d'empiétements successifs. Nous ne pouvons nous rallier à cette manière de voir. Le despotisme du gouverneur, despotisme sans bornes bien souvent, avait besoin d'un contre-poids ; il fallait, de toute nécessité, et cela pour le plus grand bien de la province, que l'équilibre général fut maintenu. A ce prix, on pouvait vraiment vivre en paix et marcher dans la voie du progrès. C'est donc dans le seul but de contrebalancer moralement le prestige du proconsul, que les assemblées provinciales furent armées du droit de contrôle. Tout le monde, d'ailleurs, s'en trouva fort bien. L'*imperium* du légat ne subit, de ce fait, aucune atteinte très sérieuse ; la politique impériale y gagna ; enfin et surtout, les populations se crurent protégées du jour où elles eurent la liberté de manifester ouvertement leur satisfaction ou leur mécontentement.

Les remerciements adressés aux gouverneurs affectaient des formes diverses. Le vote simple d'actions de grâces était le

1. Boissier, *La religion romaine d'Auguste aux Antonins*, t. I, p. 159.

mode le plus fréquemment employé ; on usait aussi de l'inscription honorifique ; souvent même, on allait jusqu'à élever des statues. Sous une forme ou sous une autre, c'était au *concilium* qu'était réservé le droit de décerner les faveurs. Une délibération préalable, au sein même des curies, était obligatoire ; tel est du moins l'avis de la plupart des auteurs (1). Les *legati* se rendaient alors à l'assemblée et votaient en pleine connaissance de cause. Notons, cependant, que l'appréciation des curies n'avait nullement pour effet de donner au mandat du *legatus* un caractère impératif (2).

Et maintenant, pouvons-nous ajouter foi pleine et entière à la sincérité de ces louanges ? Est-il possible d'affirmer que la crainte, l'ambition et l'intérêt ne fussent jamais pour quelque chose dans ces nombreux témoignages de satisfaction ? Auguste semble avoir eu des doutes sur ce point ; nous le voyons, en l'an 11 ap. J.-C., interdire de décerner les actions de grâces, soit pendant la durée des pouvoirs du gouverneur, soit dans les soixante jours qui suivraient leur expiration (3). Cette règle, excellente en elle-même, ne prévoyait pas la connivence entre le proconsul, son successeur et l'assemblée. Insuffisante, elle ne tarda pas à tomber en désuétude.

1. Guiraud, *op. cit.*, p. 109 et suiv.

2. C'est d'ordinaire aux gouverneurs que les assemblées adressaient leurs remerciements ; on a, cependant, quelques exemples de témoignages de satisfaction dont les questeurs furent l'objet ; Voy. *Corp. Inscr. Lat.*, VI, 3835 ; — *Corp. Inscr. Att.*, III, 568.

3. Dio Cass., LVI, 25 ; — Fustel de Coulanges, *Histoire des institutions politiques de l'ancienne France : La Gaule romaine*, p. 206, n. 4.

LIVRE IV

LES FONCTIONNAIRES PROVINCIAUX

CHAPITRE PREMIER

LE PROCONSUL ET SES AGENTS

Le nombre était considérable de ceux qui, de près ou de loin, concouraient à l'administration des provinces du Sénat. A côté du gouverneur chargé de la direction d'ensemble, figuraient un questeur préposé aux finances, des *legati* et enfin un grand nombre d'employés subalternes et d'attachés volontaires. Nous nous proposons de passer en revue ces divers fonctionnaires, d'étudier, en même temps que leurs pouvoirs généraux, leur nomination, leur entrée en charge et la durée de leurs fonctions.

Sous le Haut-Empire, le gouverneur de province sénatoriale s'appelle « *proconsul* ». Les textes et les inscriptions le désignent fréquemment sous les noms de ἀνθυπάτος ou de κληρωσάμενος. Ἀνθυπάτος est la traduction exacte du titre de *proconsul*. Quant à la désignation de κληρωσάμενος (de κλήρωσις tirage au sort), elle a trait à la façon même dont s'opérait le choix des proconsuls (1). Notons enfin que plusieurs inscrip-

1. Mommsen (*Droit public romain*, VIII, p. 287, note 3), oppose le

tions ajoutent au mot *proconsul*, l'épithète *sortitus* : c'est ainsi que Sosius Priscus, *procos. Asiæ* en 183-184, est appelé *proconsul Asiæ sortitus* (1).

Parmi les autres dénominations moins fréquemment usitées, telles que *σατράπης* qui se rencontre dans Philostrate (2), *ἡγεμῶν* que l'on trouve dans Aristide (3), figure le terme *στρατηγός*, sur lequel nous allons insister à cause de la discussion à laquelle il a donné lieu. Agrippa dans sa lettre aux Éphésiens donne à Silanus, proconsul d'Asie, le titre de *στρατηγός* ; écrivant à Flavius ou Flabius, gouverneur de Crète et Cyrénaïque, il emploie le même qualificatif. Nous aurons à examiner tout à l'heure, si, oui ou non, il y a là une impropriété d'expression. Constatons en tous les cas que ce simple fait a servi d'argument à tous ceux qui, comme Zumpt (4), ont soutenu la thèse des pouvoirs exceptionnels d'Agrippa. Voici le canevas de leur argumentation. D'après eux, Agrippa aurait, entre les années 738 et 741, été revêtu de pouvoirs exceptionnels, lesquels pouvoirs se seraient résumés dans un *imperium* proconsulaire des plus étendus sur les provinces orientales de l'Empire, en particulier sur l'*Asia*, la *Bithynia* et *Pontus* et la *Cyrenaica*. Agrippa aurait donc gouverné ces trois provinces, et les proconsuls de cette époque (Silanus en Asie, Fabius en Cyrénaïque) n'auraient été que de simples *legati*, plus ou moins investis de pouvoirs militaires. Ainsi se

κληρωσάμενος à *Ῥαίπετός*. *Ῥαίπετός* désigne, selon lui, le gouverneur de province sénatoriale, nommé exceptionnellement et en dehors de tout tirage au sort. Marquardt (*Organisation de l'empire romain*, II [t. IX, de la collect.], p. 567, note 3) fait la même opposition, mais dans un sens différent ; il pense que le mot « *αἰπετός* » s'applique aux gouverneurs des provinces impériales.

1. *Corp. Inscr. Lat.*, XIV, 3609.

2. Philostr., *Vita soph.*, I, 22.

3. Aristid., *Vol.* 1, p. 532.

4. Zumpt, *Comm. epigr.*, II, p. 79.

trouverait justifiée la qualification de *στρατηγός* que les partisans de cette opinion prétendent traduire uniquement par « général ou commandant d'armée ». Waddington voit ce système avec faveur (1). « N'y a-t-il pas là, dit-il, une indication de la nature des pouvoirs exercés par Agrippa, et ne peut-on pas supposer que, lorsqu'il fut envoyé, en 738, pour régler les affaires d'Orient, le sénat lui confia le pouvoir proconsulaire dans les provinces qui dépendaient de lui, de sorte qu'Agrippa les aurait administrées par ses légats ainsi qu'il le faisait pour la Syrie ». Toutes ces raisons ne nous satisfont que médiocrement. Pour rendre cette hypothèse admissible, il faudrait en assurer le point de départ d'une façon inébranlable ; or c'est justement ce point de départ qui laisse à désirer. Le mot *στρατηγός*, en effet, sur lequel repose la discussion a été fréquemment employé dans les textes, et cela dans des sens très divers. Isolé, il désigne souvent le préteur (2) ; joint au terme *ὑπατος*, il s'applique au consul (3). Polybe (4) enfin emploie *στρατηγός* et *ἀντιστράτηγος* comme synonymes de *στρατηγός ὑπατος* et *ἀνθυπατος* (proconsul) (5). Cette constatation étant faite, il nous semble dangereux de suivre, dans leurs déductions, les défenseurs du système de Zumpt et de Waddington et surtout de nier avec eux les proconsulats réels de Silanus en Asie et de Flavius en Cyrénaïque. Certes, nous ne

1. Waddington, *Fastes des provinces asiatiques de l'empire romain*, p. 89.

2. Mommsen, *Droit public romain*, III, p. 222, note, 2 ; — Voy. les inscriptions de Délos (*Bulletin de correspondance hellénique*, 6, 49).

3. Mommsen, *Droit public romain*, III, p. 86 et note 3 ; — *Corp. Inscr. Att.*, 2561b ; — *Corp. Inscr. Græc.*, 1325, 1770.

4. Polyb., XXI, 32, 13 ; — XXVIII, 3, 1.

5. Strabon (III, 1, 20) emploie également le nom de *στρατηγός* pour désigner le proconsul de Bétique. Sur *στρατηγός* : voy. également Borghesi. *Œuvres*, V. p. 180 et suiv.

nous refusons nullement à admettre les pouvoirs exceptionnels d'Agrippa avec cette nuance, toutefois, qu'il dût les recevoir sous forme *d'imperium* proconsulaire avant 732 (1), et non en 736 comme le prétend Zumpt. Cet *imperium* proconsulaire s'étendait à tout l'empire : telle est du moins l'opinion de Mommsen (2) qui trouve dans ce fait : « l'explication la plus simple de ce qu'Agrippa, pendant son administration en Orient, ait aussi agi à plusieurs reprises dans les provinces d'Occident ». Mais, notons-le bien, l'existence de cette puissance supérieure sans limitation topographique n'empêcha nullement chaque province de conserver son proconsul particulier et, par là même, son unité et son homogénéité administrative.

L'exemple que nous venons de rapporter n'est pas unique dans l'histoire de Rome. Par la suite, Germanicus (3) et Corbulon (4) sous le règne de Néron, Avidius Cassius (5) à l'époque de Marc-Aurèle furent également investis d'un pouvoir proconsulaire étendu.

Les gouverneurs des provinces sénatoriales sont désignés

1. Mommsen, *Droit public romain*, V. p. 466, note 3 : Il n'est pas dit expressément qu'Agrippa, en Orient, eut la puissance proconsulaire ; mais quand il est appelé chez Josèphe (*Ant.*, XV, 10, 12) τοῦ πέραν Ἰονίου διαδόχου Καίσαρι, il s'agit probablement de la puissance proconsulaire. L'évaluation de son administration d'Asie, à dix années (Josèphe, *Ant.*, XVI, 3, 3) doit vouloir dire qu'il partit pour l'Orient, en 731, et en revint en 741, sans, d'ailleurs, y avoir toujours séjourné dans l'intervalle. Si le fondement de son autorité était la puissance proconsulaire, il doit avoir reçu cette dernière avant l'an 732 (Voy. *Monument. Ancy.*, 2^e éd., p. 163 et suiv.). L'*imperium* proconsulaire lui fut renouvelé lors de son envoi en Pannonie (Dio Cass., LIV, 28).

2. Mommsen, *Droit public romain*, V. p. 473, note 4.

3. Tacit., *Ann.*, II, 43.

4. Tacit., *Ann.*, XV, 25.

5. Dio Cass., LXXI, 3.

par la voie du tirage au sort ; or, pour pouvoir prendre part à la *sortitio*, il faut tout d'abord réunir certaines conditions de capacité. Ces conditions sont au nombre de deux :

1^o Être de rang consulaire ou, tout au moins, de rang prétorien.

2^o Justifier d'un intervalle minimum de cinq années écoulées depuis l'exercice du consulat ou de la préture.

Il faut, en premier lieu, disons-nous, être de rang consulaire ou tout au moins de rang prétorien (1). Et ceci va nous expliquer pourquoi le nombre des candidats au gouvernement provincial est toujours resté, même sous l'Empire, relativement restreint. On n'arrivait pas de prime abord aux magistratures supérieures ; pour devenir préteur, pour atteindre le consulat, il fallait suivre, en effet, une longue filière de dignités hiérarchiquement étagées, dont l'ensemble constituait ce qu'on appelait le *certus ordo magistratuum*. A l'époque républicaine, ces conditions rigoureuses n'existaient pas. Ce fut la *lex Villia annalis* de 180 (2) qui, tout en réglant les questions d'âge, vint, la première, créer une échelle des magistratures. L'Empire alla plus loin dans la voie des limitations et réglementa d'une façon assez sévère le *certus ordo magistratuum*. Il y eut désormais quatre degrés principaux séparés par des intervalles : la questure, l'édilité ou le tribunat, la préture et enfin le consulat. C'était seulement lorsqu'on avait parcouru cette longue série de dignités qu'on pouvait se porter candidat au gouvernement d'une province sénatoriale comme ancien prétorien ou ancien consulaire.

Telle était la filière normale. Il était néanmoins possible d'arriver au proconsulat sans passer par toutes ces magistra-

1. Dio Cass., LIII, 13.

2. Willems, *Droit public romain*, p. 241 et notes.

tures. Pour cela, il fallait être *adlectus inter prætorios* ou *adlectus inter consulares*.

D'une façon générale, l'*adlectio* était une faveur spéciale du prince qui concédait à un citoyen, en dehors des règles ordinaires, le droit de prendre place au sénat parmi les personnages qui avaient été investis du consulat, de l'édilité ou de la préture (1). Par le fait même de cette assimilation, les *adlecti inter prætorios* et les *adlecti inter consulares* pouvaient concourir, aussi bien que les préteurs et les consulaires réels, au tirage au sort des provinces sénatoriales. On avait soin de leur attribuer une date fictive de magistrature lors de leur *adlectio*, les obligeant ainsi à respecter les délais et les conditions régulières. L'*adlectio inter prætorios* fut assez communément accordée, du moins pendant les premiers siècles de l'Empire. Les *prætorii* réels s'en émurent et réclamèrent contre la trop grande fréquence de ces concessions. L'Empereur Pertinax leur donna satisfaction en prescrivant que les *adlecti inter prætorios* passeraient, désormais, après les *prætorii* réels. Quant à l'*adlectio inter consulares*, elle fut plus rare, du moins au début du principat (2). Nous en trouvons deux exemples vers le III^e siècle (3).

Notons maintenant que les *ornamenta consularia* (τιμὰ ὑπατικὰ) ne donnaient pas droit au proconsulat. Comme le dit fort bien Mommsen, ils ne faisaient obtenir que les hon-

1. Voy. article « *adlectio* » dans le *Dictionnaire des antiquités grecques et romaines*, de Daremberg et Saglio.

2. « On a dû voir là d'abord, tant qu'il n'a été créé que quatre consuls par an, une restriction aux pouvoirs du prince duquel dépendait au fond l'*adlectio*. Mais la restriction a été bientôt supprimée, non pas par l'extension de l'*adlectio* à la classe hiérarchique la plus élevée, mais d'une façon bien plus radicale par la multiplication du nombre des consuls de chaque année. (Mommsen, *Droit public romain*, V. p. 228).

3. Dio Cass., LXXVIII, 13.

neurs consulaires et non les droits consulaires effectifs (1).

Il ne suffisait pas seulement, pour avoir accès au tirage au sort, d'avoir été préteur ou consul ; une seconde condition était indispensable : il fallait qu'il se fût écoulé cinq années depuis l'exercice de l'une ou l'autre de ces magistratures. La première, la loi Pompeia de 702 (2) avait posé le principe de l'intervalle quinquennal ; elle ne faisait, d'ailleurs, que confirmer un sénatus-consulte de l'année précédente. Cette loi, abrogée par César après la bataille de Pharsale (3), fut remise en vigueur sous Auguste : défense fut faite de tirer au sort aucun gouvernement avant cinq ans écoulés depuis l'exercice d'une magistrature urbaine : κοινῇ δὲ δὴ πᾶσιν αὐτοῖς ἀπηγόρευσε, μηδένα πρὸ πέντε ἐτῶν μετὰ τὸ ἐν τῇ πόλει ἄρξαι κληροῦσθαι (4). Inviolable théoriquement, ce principe fut bien souvent laissé de côté en pratique, surtout dans la seconde moitié du 1^{er} siècle. Sous le règne d'Auguste, nous n'avons à signaler que deux infractions ; la première eut lieu en faveur de L. Domitius Ahenorbanus, proconsul d'Afrique. Ahenorbanus, consul en 738=16 av. J.-C., arriva au proconsulat en 742=12 av. J.-C. (5). Il s'écoula donc un peu moins de cinq années entre les deux magistratures. Le second exemple nous est fourni par le proconsulat de C. Asinius Gallus. Consul en 746=8 av. J.-C., Gallus gouverna deux ans plus tard la province sénatoriale d'Asie (748=6 av. J.-C.). Zippel explique, avec raison, l'occupation singulièrement rapide de ce gouvernement par

1. Mommsen, *Droit public romain*, III, p. 101, note 1 ; — Voy. Willems, *op. cit.* p. 392.

2. Dio Cass., XL, 56.

3. Dio Cass., XLII. 20.

4. Dio Cass., LIII, 14 ; — Suet., *Aug.*, XXXVI : « Auctor et aliarum rerum fuit (Augustus) : in quibus... ne magistratus deposito honore statim in provincias mitterentur ».

5. *Corp. Inscr. Lat.*, VIII. 68 ; — Tissot, *Fastes de la province romaine d'Afrique*, p. 40.

l'existence des cinq enfants d'Asinius Gallus (1). Nous aurons bientôt l'occasion de revenir sur ce point en traitant du *jus liberorum* et des avantages qu'il procure dans la carrière proconsulaire.

A part les deux exceptions que nous venons de signaler, l'intervalle s'est maintenu sous Auguste entre cinq et six ans. Vers la fin de ce règne, il a une tendance à augmenter ; nous trouvons, en effet, un proconsul d'Asie, Cn. Cornelius Lentulus Augur, qui attendit treize années le proconsulat après l'expiration de ses fonctions consulaires. A l'époque de Tibère, l'intervalle oscille tout d'abord entre une moyenne de huit ou neuf années ; mais il est bientôt porté à douze ans et même à quinze ans. Quelques exemples empruntés aux *Fastes des provinces asiatiques* vont nous le montrer péremptoirement :

C. Junius Silanus (2) : *cos.* 10 ap. J.-C., *procos. Asiæ*, 20-21 ap. J.-C.

C. Fonteius Capito (3) : *cos.* 12 ap. J.-C., *procos. Asiæ*, 23-24 ap. J.-C.

M. Æmilius Lepidus (4) : *cos.* 11 ap. J.-C., *procos. Asiæ*, 26-27 ap. J.-C.

P. Petronius (5) : *cos.* 19 ap. J.-C., *procos. Asiæ*, 29-35 ap. J.-C.

C. Calpurnius Aviola (6) : *cos.* 24 ap. J.-C., *procos. Asiæ*, 38-39 ap. J.-C.

1. Zippel, *Die Loosung der Konsularischen prokonsuln in der früheren Kaiserzeit* (Königsberg. 1883), pp. 12, 35 ; — et Mommsen, *Droit public romain*, III, p. 291, note 3 ; — Voy. également, *Corp. Inscr. Lat.*, III, 6070 ; — et Waddington, *Fastes des provinces asiatiques*, pp. 95, 96.

2. Waddington, *Fastes des provinces asiatiques*, p. 111.

3. Waddington, *Fastes des provinces asiatiques*, p. 115.

4. Waddington, *Fastes des provinces asiatiques*, pp. 115-116.

5. Waddington, *Fastes des provinces asiatiques*, pp. 119-120.

6. Waddington, *Fastes des provinces asiatiques*, p. 123.

Par la suite, l'intervalle varia assez peu : sous Caligula, il se maintint entre dix et quatorze ans ; sous Claude et Néron, il fut de huit et de treize ans ; sous Vespasien, de neuf ans. A l'époque de Trajan, il convient de signaler Ti. Julius Ferox, qui, consul en 99, n'arriva au proconsulat d'Asie, qu'en l'année 116 ; de même : Cornelius Priscus (1), consul en 103 et proconsul en 121 seulement ; et A. Cæcilius Faustinus, consul en 99 et proconsul d'Afrique en 116 (2). On expliquera l'existence de ces longs intervalles par le grand nombre des *consules suffecti* qui venaient, chaque année, encombrer la liste des consulaires admis au tirage au sort. Depuis le règne de Néron, en effet, la durée des consulats était de quatre mois et même de deux mois : elle devint normalement bimestre dès le troisième siècle (3).

A partir du règne d'Alexandre Sévère, les longues périodes de dix, douze et même quinze années entre les magistratures urbaines et les fonctions proconsulaires deviennent de plus en plus rares. On tend à se rapprocher de l'intervalle quinquennal primitif ; c'est ainsi que Dion Cassius, consul en 291, fut *proconsul Africæ* en 295 (4) ; Annius Anulinus, consul en 295, arriva au même proconsulat d'Afrique dès l'année 302 (5).

Telles étaient les conditions exigées des candidats au gouvernement des provinces sénatoriales : supposons-les réunies ; supposons respecté le minimum de l'intervalle quinquennal, nous allons examiner de quelle façon on procédait au choix des proconsuls.

1. Tissot, *Fastes de la province romaine d'Afrique*, p. 81.

2. Tissot, *Fastes de la province romaine d'Afrique*, p. 81.

3. Dio Cass., XLIII, 46 ; — cf. Willems, *Droit public romain*, p. 447.

4. Tissot, *op. cit.*, p. 185.

5. Tissot, *op. cit.*, p. 193.

Nous avons vu que les anciens prétoriens, aussi bien que les anciens consulaires, étaient admis à briguer les hautes dignités provinciales (1). Ces derniers avaient cependant conservé un privilège spécial, en ce sens que l'Asie et l'Afrique, les deux plus belles provinces, leur étaient exclusivement réservées. Les autres territoires du Sénat formaient le lot des prétoriens (2).

Il est en tout cas un fait certain : c'est que, pour l'un et l'autre groupe de provinces, le nombre des candidats était ordinairement très supérieur au nombre des lots à tirer : de là des déceptions, des rancunes ; de là, surtout, une part très large faite au hasard, toutes choses qui ne pouvaient être que nuisibles à l'intérêt général. Auguste apporta un premier correctif à cette situation. Dans le domaine des deux provinces consulaires (Asie et Afrique), il limita la faculté du tirage au sort aux deux plus anciens *consulares* présents à Rome. C'était circonscrire les opérations de la *sortitio* dans la limite la plus étroite : il ne s'agissait plus, en réalité, que de savoir lequel irait en Afrique, lequel irait en Asie. Néanmoins, le tirage au sort exista toujours entre les deux consulaires ; et le privilège qu'ils avaient eu, à la fin de la République, de s'entendre entre eux sur l'attribution des lots ne leur fut certainement pas conservé (3). Ce privilège de l'ancienneté subit, en pratique, de fréquentes infractions, infractions que justifiaient souvent, il est vrai, les nécessités du moment. Il faut se rendre compte, en effet, que le nombre des *consules suffecti* augmentant, le nombre des consulaires éligibles s'accrut par là même. La faveur de l'ancienneté amena

1. Dio Cass., LIII, 14; — Voy. *supra*, p. 215.

2. Dio Cass., LIII, 14 : Τῇ δὲ δὴ βουλῇ, ἰδίᾳ μὲν τοῖς τε ὑπατευκόσι τὴν τε Ἀφρικὴν καὶ τὴν Ἀσίαν καὶ τοῖς ἐστρατηγηκόσι τὰ λοιπὰ πάντα ἀπένειμε.

3. Mommsen, *Droit public romain*, III, p. 408.

donc forcément à la tête des grands gouvernements d'Asie et d'Afrique deux consuls déjà vieux, incapables d'assurer la bonne direction des affaires. Une réforme s'imposait. Les empereurs l'accomplirent vers le troisième siècle : tout en laissant subsister, en apparence, le tirage au sort, ils en vinrent, peu à peu, non seulement à désigner eux-mêmes les candidats de leur choix, mais à écarter, au prix d'une bonne indemnité, ceux que le sort avait favorisés.

Plaçons-nous à la bonne époque de l'empire, et voyons quelles circonstances pouvaient modifier la liste des candidats aptes normalement à tirer au sort.

Tout d'abord, il semble qu'on pouvait être exclu à titre de peine : c'est du moins ce que nous devons conclure des passages de Tacite et de Suétone (1), où nous voyons le consulaire Caius Galba écarté du proconsulat par Tibère en raison de ses débauches et de la vie dissipée qu'il menait à Rome. Manius Lepidus eut le même sort ; il fut accusé per Sextus Pompeius, *ut socordem, inopem et majoribus suis dedecorum, eoque etiam Asiæ sorte depellendum* (2). Il est bien probable, en second lieu, que la vieillesse, les fonctions de flamme de Jupiter étaient autant de causes d'exclusion.

En dehors de ces raisons, et pour des motifs personnels, on pouvait se faire dispenser de la *sortitio* : Domitien reçut ainsi les excuses d'Agricola, appelé en 92 à participer au tirage au sort des provinces consulaires (3). Notons, en passant, que, lorsque l'un des candidats désignés faisait défaut pour l'une ou l'autre des raisons précitées, on appelait alors le suivant d'après le rang d'ancienneté (4).

1. Tacit., *Ann.*, VI, 40, — Suétone, *Galb.*, 3.

2. Tacit., *Ann.*, III, 32.

3. Tacit., *Vit. Agricol.*, 42.

4. Tacit., *Ann.*, III, 71 : *Ita sors Asiæ in eum, qui consularium Maluginensi proximus erat, collata.*

Telles sont les principales causes d'excuses ou de dispense. Existait-il, par contre, des circonstances spéciales pouvant favoriser un candidat en particulier ?

Dion Cassius (1), après avoir énuméré les conditions requises pour l'admission au tirage au sort, ajoute : πλὴν εἰ τῷ πολυπαιδίας ἢ γάμου προνομία προσείη. Il fait allusion par là au *jus liberorum* et au *jus mariti*, en tant que ces deux privilèges facilitent l'accès du proconsulat. L'un et l'autre avaient en effet pour résultat d'abrèger, dans une certaine mesure, l'intervalle quinquennal. Mommsen est affirmatif sur ce point ; Zippel, qui argumente dans le même sens, explique ainsi l'occupation relativement rapide du gouvernement d'Asie par Asinius Gallus, père de cinq enfants (2). Peut-être ces privilèges procuraient-ils aussi quelques facilités quant au choix de la province ? Sur ce dernier point, certaines circonstances particulières pouvaient avoir, à l'occasion, une grande influence : le consulaire connaissait-il spécialement un pays, on l'y envoyait de préférence. Ainsi, le cas se présente fort souvent d'un proconsul ayant antérieurement exercé les fonctions de *legatus* dans sa province : par le fait même de son premier stage administratif, il avait acquis une sorte de *familiaritas* et de *conjunctio* avec le pays, *familiaritas* et *conjunctio* qui lui servaient de titres de recommandation. Nous citerons à ce sujet l'exemple de Sévère qui, avant d'arriver au gouvernement de l'Afrique proconsulaire, fut, tout d'abord, *legatus* dans cette même province (3).

Nous avons dit que, vers le III^e siècle, les empereurs, foulant aux pieds la constitution d'Auguste, s'étaient arrogé le

1. Dio Cass., LIII, 13.

2. Asinius Gallus : consul en 746, proconsul d'Asie 748-749. Voy. à ce sujet, *supra*, p. 217.

3. Spartian., *Sever.*, II ; — Voy. (L. 4, 3. *De offic. procons.*, Dig. I, 16).

pouvoir de désigner eux-mêmes les consulaires admis à prendre part aux opérations de la *sortitio* ; ils allèrent souvent plus loin. Nous les voyons dès auparavant, en effet, nommer le proconsul de leur propre autorité, et parfois même s'attribuer momentanément la direction d'une province sénatoriale. C'est ainsi qu'Auguste donna pour deux ans à l'Asie « un gouverneur de son choix sans que ce gouverneur ait été élu par le sort (1) ». Galba reçut de même *extra sortem* le proconsulat d'Afrique : *Africam proconsule biennio obtinuit extra sortem electus ad ordinandam provinciam et intestina dissensione et barbarorum tumultu inquietam* (2). Il arriva aussi que le Sénat et l'empereur se concertèrent ensemble pour nommer le proconsul : un exemple assez frappant de cette situation nous est rapporté par Tacite (3). C'était sous le règne de Tibère, en l'an 774 de Rome ; Tacfarinas désolait l'Afrique ; le gouverneur en charge, L. Apronius, en dépit de quelques victoires (4), s'était généralement montré au-dessous de sa tâche. Il fallait agir vigoureusement, couper court à un état de choses qui, du jour au lendemain, pouvait devenir funeste pour la province. Aussi, Tibère prit-il le parti d'adresser un message au Sénat ; il insista, tout particulièrement, sur la nécessité d'envoyer en Afrique un proconsul apte à diriger les opérations. Le Sénat acquiesça et, par déférence pour l'empereur, lui laissa le soin de choisir son candidat. Tibère désigna Marcus Lepidus et Junius Blæsus ; le premier s'étant excusé, le second fut alors nommé (5).

1. Dio Cass., LIV, 30 : καὶ ἀρχοντα οἱ οὐκ ἐκ τοῦ κλήρου, ἀλλ' αἰρετὸν, ἐπὶ δόξῃ ἐρη προσέταξε.

2. Suet., *Galb.*, VII;—Tissot, *Fastes de la province romaine d'Afrique*, p. 57.

3. Tacit., *Ann.*, III, 35.

4. Sur les victoires de L. Apronius, consulter la dédicace du temple de *Vénus Erycine*; *Corp. Inscr. Lat.*, X, n° 7257.

5. Sur Junius Blæsus, consult. Tissot, *Fastes de la province romaine d'Afrique*, p. 52.

Nous avons vu quelles conditions étaient exigées des candidats au proconsulat ; nous savons quelles règles présidaient au choix du gouverneur, il nous faut rechercher maintenant combien de temps duraient ses fonctions.

En règle générale, le proconsul est nommé pour un an. Le principe de l'annalité que nous retrouvons ici dans toute sa vigueur ne fut pas un des moindres vices de l'organisation républicaine. Il répondait à cette idée bien romaine de restreindre, autant que possible, les pouvoirs des magistrats, quant à leur durée, afin de ne pas favoriser, vis-à-vis de Rome, le développement d'une omnipotence qui, un jour ou l'autre, eût pu devenir gênante (1). Tout particulièrement, au début de la période impériale, cette pensée semble-t-elle avoir guidé les décisions d'Auguste. Celui-ci était tout disposé à être agréable au Sénat, notamment à lui donner satisfaction quant à la répartition des provinces ; mais il se montra toujours intransigeant sur la question du maintien prolongé du proconsul dans les mêmes fonctions. Très jaloux de son pouvoir, l'empereur n'admettait aucune souveraineté rivale, si faible qu'elle fût. — Que cette manière d'agir tourna au plus grand bien des provinces sénatoriales, c'est ce dont nous doutons fort. — A l'encontre des gouverneurs impériaux, que l'on maintenait huit et dix ans à la tête des mêmes provinces (2) et qui rendaient d'autant plus de services qu'on leur laissait le temps de connaître à fond leur administration, les proconsuls du Sénat, à peine arrivés, devaient songer déjà à leur départ. C'est à peine, souvent, s'ils avaient le loisir de faire une œuvre utile !

1. Voy. les paroles de Mam. Æmilius dans Tit.-Liv., IV, 24 : *Maximam autem ejus custodiam esse si magna imperia diuturna non essent : et temporis modus imponeretur, quibus juris imponi non posset.*

2. Marquardt, *Organisation de l'Empire romain*, II, p. 574.

L'annalité qui existait, en fait, depuis longtemps déjà, avait été réglée en droit par le sénatus-consulte de 703. Ce sénatus-consulte fixait à une année la durée des fonctions provinciales ; à l'expiration de ce temps, le gouverneur était tenu de partir, que son successeur fût arrivé ou non. Auguste modifia ce point particulier, et déclara qu'à l'avenir le proconsul aurait le droit et le devoir de rester en province jusqu'à l'entrée en charge de son remplaçant : *Meminisse oportebit, usque ad adventum successoris omnia debere proconsulem agere, cum sit unus proconsulatus et utilitas provinciæ exigat, esse aliquem, per quem negotia sua provinciales explicant : ergo in adventum successoris debebit jûs dicere* (1).

Quel était le point de départ de l'année proconsulaire ? Mommsen pose un double principe à ce sujet : d'après lui, la *sortitio* avait probablement lieu au début de l'année du calendrier ; et le gouverneur devait être rendu à son poste à une date déterminée. Cette date varia beaucoup : le départ de Cicéron pour la Cilicie ne s'effectua que dans les derniers jours de juillet (2) ; Trébonius était dès le mois de mai 44 en route pour l'Asie ; quant à Pline le Jeune, il n'arriva en Bithynie que le 17 septembre (3). On comprit la nécessité d'établir sur ce point un règlement uniforme pour toutes les provinces et il fut décidé que l'arrivée du proconsul et son entrée en charge auraient lieu le 1^{er} juillet. Tenant compte de cette date et du délai nécessaire au voyage, souvent fort long, Tibère, en l'an 25, promulgua un règlement (4) aux termes duquel le proconsul devrait, à l'avenir, quitter Rome avant le 1^{er} juin. Claude modifia cette décision en reportant successivement

1. Ulpian., L. 10, pr., *De offic. procons. et leg.*, Dig., I, 16.

2. Cicér., *Ad. Att.*, V, 15.

3. Plin., *Epist.*, X, 17.

4. Dio Cass., LVII, 14.

au 1^{er}, puis au 13 avril, le jour du départ (1). En fait donc, il convient de fixer au 1^{er} juillet le début normal de l'année proconsulaire (2) : remarquons que ce n'est pas là une date quelconque, c'est celle même qu'Auguste avait déjà arrêtée pour le changement des consuls (3).

Le principe de l'annalité subit, en pratique, de nombreuses dérogations ; il n'en pouvait guère être autrement. Auguste tint, cependant, à honneur d'observer scrupuleusement les règles qu'il avait lui-même posées ; aussi, voyons-nous que, sous son règne, les fonctions proconsulaires durèrent le temps normal.

Tout au contraire, la longue durée des gouvernements provinciaux caractérise l'époque de Tibère. Ce fut, dit Tacite (4), une des maximes de l'empereur de laisser longtemps l'autorité dans les mêmes mains, et, sous lui, plus d'un gouverneur garda jusqu'à la mort son armée ou sa juridiction. On en donne différents motifs : les uns disent que, pour s'épargner l'ennui de nouveaux choix, il maintenait irrévocablement les premiers ; d'autres, que sa jalousie craignait de satisfaire trop d'ambitions. Dion Cassius (5) fournit une autre explica-

1. Dio Cass., LX, 41 et 47.

2. Lorsque Borghesi fait courir l'année proconsulaire du 1^{er} juin au 31 mai ; il ne tient certainement pas compte des réformes de Claude, il a en vue, non pas le jour de l'entrée en charge, mais bien la date du départ de Rome. Voy. Mommsen, *Droit public romain*, III, p. 294, note 4.

3. Mommsen, *Droit public romain*, III, p. 96 et note 2.

4. Tacit., *Ann.*, I, 80 : *Id quoque morum Tiberii fuit, continuare imperia ac plerosque ad finem vitæ in iisdem exercitibus aut jurisdictionibus habere. Causæ variæ traduntur ; alii, tædio novæ curæ semel placita pro æternis servavisse, quidem, invidia, ne plures fruerentur.*

5. Dio Cass., LVIII, 23 : τοσούτον γὰρ πλῆθος τῶν τε ἄλλων καὶ τῶν βουλευτῶν ἀπώλετο ὥστε τοὺς ἄρχοντας, τοὺς κληρωτοὺς, τοὺς μὲν ἐστρατηγηκότας ἐπὶ τρία, τοὺς δ'ὀπατευκότας ἐπὶ ἑξ ἔτη τὰς ἡγεμονίας τῶν ἐθνῶν ἀπορία τῶν διαδεχομένων σχειν.

tion. D'après lui, les crimes de Tibère creusèrent un vide immense dans les rangs du Sénat, en sorte que, vers cette époque, on trouva à peine le nombre de consulaires et de prétoriens suffisant pour faire face au renouvellement annuel (1). Quelque motif que l'on en donne, le fait est indéniable : nous n'en voulons pour preuves que les exemples suivants. Petronius gouverna l'Asie six ans de suite (printemps 29 au printemps 35 ap. J.-C.) (2). En Afrique, Ælius Lamia, dont le proconsulat date de l'année 768 = 15 ap. J.-C., conserva ses fonctions jusqu'en 770 = 17 ap. J.-C. (3). L. Apro-nius administra cette même province de 771 = 18 ap. J.-C. à 774 = 21 ap. J.-C. (4). Vibius Marsus fut maintenu trois années consécutives (5) et son successeur Silanus resta six ans en charge. Sous Vespasien, qui se piquait cependant d'observer les règles, nous trouvons un proconsulat de trois années, celui d'Eprius Marcellus (6).

En dépit de ces quelques dérogations, le principe de l'annalité se conserva jusqu'à la fin du Haut-Empire. Nous avons, sur ce point, le témoignage formel de saint Cyprien (7) : *Eant nunc magistratus et consules sive proconsules annuæ dignitatis insignibus et duodecim fascibus gloriantur*. Pescennius Niger avait, il est vrai, ordonné : *ut nulli ante quinquennium succederetur provinciæ præsidi* (8), portant, par là même, à cinq an-

1. D'après Suétone (*Tib.*, XLI), Tibère aurait même laissé longtemps sans gouverneurs les provinces de *Syria* et de *Tarraconensis*.

2. Waddington, *Fastes des provinces asiatiques*, n° 76.

3. Tissot, *Fastes de la province romaine d'Afrique*, p. 49.

4. Tissot, *Fastes de la province romaine d'Afrique*, p. 50.

5. Tissot, *Fastes de la province romaine d'Afrique*, p. 53.

6. *Corp. Inscr. Lat.*, X, 3853; — Waddington, *Fastes*, n° 96.

7. St Cyprian., *Epist.*, XV, *Ad Moysen et Maxim. presb.*

8. Spartian., *Pesc. Niger*, VII.

nées la durée des fonctions provinciales. Cette prescription ne resta pas longtemps en vigueur.

Lorsque le proconsul sénatorial avait reçu sa nomination, il se disposait à partir.

Son premier soin était d'entrer en relation avec le titulaire actuel de sa future province, il se renseignait près de lui sur l'état des hommes et des choses, sur les ressources et les dangers du commandement qu'il allait assumer. En même temps, il recevait les crédits et les pouvoirs nécessaires. Enfin, le jour du départ étant arrivé, le proconsul se rendait au *templum Martis Ultoris* (1) et y célébrait les sacrifices d'usage; puis il traversait Rome précédé de ses licteurs, escorté de ses parents et de ses amis, accompagné des nombreux fonctionnaires qu'il emmenait avec lui. Le voyage s'effectuait d'ordinaire suivant un itinéraire déterminé : *si quis navigare velit*, dit Cicéron, *certa sit ratio navigandi, venerisne in Siciliam atque inde in Africam* (2).

L'arrivée du gouverneur avait lieu le plus souvent dans une ville désignée à l'avance : c'est du moins ce qui ressort d'un texte d'Ulpien au Digeste (3) : *In ingressum etiam hoc eum (proconsulem) observare oportet, ut per eam partem provinciam ingrediatur, per quam ingredi moris est, et quas Græci ἐπιδημίας appellant sive κατάπλους in quam primum civitatem veniat vel applicet : magni enim facient provinciales servari sibi consuetudinem istam et hujusmodi prærogativas. Quædam provinciæ etiam hoc habent, ut per mare in eam provinciam proconsul veniat, ut Asia scilicet ; usque adeo, ut imperator noster Antoninus Augustus ad desideria Asianorum*

1. Suet., *Aug.*, XXIX.

2. Cicer., *In Vatin.*, V. 12.

3. Ulpian., L. 4 § 5, *De offic. procons. et leg.*, Dig., I, 16.

rescripsit, proconsuli necessitatem impositam per mare Asiam applicare καὶ τῶν μητροπόλεων Ἐφεσον primam attingere.

Le proconsul avait-il le droit d'emmener sa femme en province ? Si nous nous plaçons à l'époque républicaine, il semble que cette faculté ne lui était pas concédée ; Tacite dit en effet (1) : *Haud enim frustra placitum olim ne feminæ in socios aut gentes externas traherentur.* Ici, c'est Severus Cecina qui parle et plaide pour le maintien de la prohibition : « Le sexe féminin, ajoute-t-il, n'était pas seulement faible et incapable de soutenir la fatigue, il devenait, quand on le laissait faire, cruel, ambitieux, dominateur... Le Sénat savait que, dans tous les procès de concussion, la femme était la plus accusée. C'était à l'épouse du gouverneur que s'attachaient d'abord les intrigants d'une province ; elle s'entremettait des affaires, elle les décidait..., ses ordres étaient les plus absolus et les plus violents ». Le discours de Severus Cecina n'eut, paraît-il, qu'un médiocre succès. Valerius Messalinus prit la parole et démontra que la présence des femmes n'avait rien qui puisse compromettre la bonne gestion des affaires provinciales. Combien de fois, Auguste lui-même, n'avait-il pas visité l'Occident et l'Orient accompagné de Livie ? et quel délabrement plus honnête que la société d'une épouse ? (2) La prohibition fut donc levée à l'époque impériale, et tout proconsul eut, dès lors, la liberté d'emmener son épouse, sous sa responsabilité, il est vrai (3). C'est ainsi qu'Agrippine ne quitta jamais Germanicus ; Pline, dans sa *Correspondance* (4), signale la présence de sa femme et réclame pour elle un passe-

1. Tacit., *Ann.*, III, 33.

2. Tacit., *Ann.*, III, 34.

3. Ulpian., L. 4 § 2. *De offic. procons, et leg.*, Dig., I. 16 ; — Voy. aussi Suet., *Oct.*, XXIV.

4. Plin., *Epist.*, X, 120, 121.

port. Si nous en croyons Lampride (1), un changement se serait produit vers le milieu du III^e siècle : Alexandre Sévère aurait rétabli l'ancienne interdiction de l'époque républicaine.

Une dernière question reste encore, dont il nous faut rechercher la solution : c'est le cas d'un proconsul venant à mourir dans l'exercice de ses fonctions. Le successeur régulier ne pouvant être nommé qu'au tirage annuel, il fallait, de toute nécessité, pourvoir à l'intérim du gouvernement. Un ancien usage voulait qu'en semblable circonstance le questeur fut investi des fonctions proconsulaires. Cette règle, excellente en elle-même puisqu'elle mettait le pouvoir aux mains d'un homme compétent et très au courant des affaires provinciales, comportait de grandes difficultés d'exécution. Supposons, en effet, que l'un des *legati* fût de rang supérieur ou tout au moins égal au questeur, et ce n'est pas là une simple hypothèse (nous possédons quelques exemples de *legati* consulaires de proconsuls consulaires). Entre ces deux personnages, des difficultés journalières et de perpétuels conflits devaient nécessairement se produire, au grand détriment des intérêts du pays.

Pour remédier à cet état de choses, Auguste appliqua le principe suivant : la puissance proprétorienne conférée à tous les questeurs et *legati* provinciaux, qui est subordonnée à la puissance proconsulaire du gouverneur, se transforme en commandement en chef, dès que le gouverneur meurt ou quitte la province (2). C'est ainsi que, vers la fin de son règne, le proconsul d'Achaïe étant mort, la direction générale des affaires de la province fut partagée entre le questeur et

1. Lamprid., *Alex. Sever.*, XLII.

2. Mommsen, *Droit public romain*, II, p. 360.

le légat ; le premier administra le Péloponnèse, le second, tout le nord de l'Isthme (1). Semblable fait se produisit, sous Tibère, dans la province de Crète et Cyrénaïque : on régla la difficulté de la même façon, en divisant équitablement les pouvoirs entre le *legatus* et le *quæstor* (2).

Il est à croire que cette dyarchie ne donna pas le résultat qu'on attendait : plusieurs inscriptions nous montrent, en effet, l'intérim des gouvernements sénatoriaux confié à un *procurator* impérial. Ces documents se rapportent à la fin du premier siècle et au début du troisième. Le premier (3) a trait au proconsul d'Asie, Cívica Cerialis, mis à mort sur l'ordre de Domitien, et remplacé par Minucius Italicus. Le second est relatif à la province de Macédoine et fait également mention d'un *procurator* (4). Citons encore, au III^e siècle, comme gouverneur intérimaire, Hilarianus, en Afrique (5) et un *procurator* inconnu (6). Quant au personnage du nom de Furius Sabinus Timesitheus, qu'une inscription (7) qualifie *proc. prov. Bithyniæ Ponti Paphlagoniæ*, il faut voir en lui, à notre

1. Dio Cass., LV, 27 : Καὶ ἐπειδὴ ὁ τῆς Ἀχαΐας ἄρχων μεσοῦσης πόν τῆς ἡγεμονίας ἀπέθανε, τῷ τε ταμίᾳ καὶ τῷ παρέδρῳ αὐτοῦ, οὗ πρέσβευτήν, ὥσπερ εἶπον, καλοῦμεν, τῷ μὲν τὰ ἐντὸς τοῦ Ἰσθμοῦ, τῷ δὲ τὰ λοιπὰ διοικῆσαν προσετάχθη.

2. Dio Cass., LVII, 14 : Ἡ Κρητὴ τοῦ ἄρχοντος αὐτῆς ἀποθανόντος τῷ τε ταμίᾳ καὶ τῷ παρέδρῳ αὐτοῦ τὸν λοιπὸν χρόνον προσετάχθη. — Voy. Mommsen, *Droit public romain*, II, p. 360, note 2.

3. *Corp. Inscr. Lat.*, V, 875 ; = Orelli, 3561.

4. *Corp. Inscr. Lat.*, VI, 1638.

5. *Acta Martyrum* (éd. Ruinart), p. 95. *Hilarianus procurator, qui tunc, loco proconsulis Minucii Timimiani defuncti jus gladii acceperat* ; — Voy. *Prosop.*, n^o 123.

6. *Acta Martyrum*, p. 231 : *Rapti sumus ad procuratorem qui defuncti proconsulis partes administrabat*. Voy. un autre exemple, au *Corp. Inscr. Lat.*, V, 875 : *proc. provinciæ Asiæ, quam mandatu principis vice defuncti procos. rexit*.

7. Orelli, 5530.

avis, bien plutôt un contrôleur impérial des finances qu'un *procurator* faisant fonction de proconsul sénatorial (1).

Près du gouverneur, nous voyons figurer un certain nombre de fonctionnaires qui prennent part, plus ou moins directement, à l'administration provinciale. Ce sont le questeur, les légats, et enfin les fonctionnaires de rang subalterne que l'on comprend d'habitude sous la dénomination générique de *cohors* (lieutenants, assesseurs, amis, attachés et jurisconsultes).

Ainsi que nous venons de le faire pour le proconsulat, nous étudierons les conditions et le mode d'accès à chacune de ces charges inférieures.

Le questeur est un magistrat électif, préposé à la gestion des finances de la province. D'une façon générale, il surveille et il administre ; il cumule et l'inspection et la comptabilité. Chaque province sénatoriale a un questeur. Par exception, la Sicile en a deux : l'un réside à *Lilybæum* [Marsala], l'autre à *Syracuse* (2). Cette particularité trouve sa justification dans la nature des impôts et les complications de la perception sur le territoire de l'île. En Sicile, en effet, première conquête des Romains, on avait peu ou point modifié l'antique organisation financière : « Quand nous avons pris les cités siciliennes dans notre clientèle, dit Cicéron, nous leur avons laissé les droits dont elles jouissaient jusqu'alors, et elles ont, par la suite, obéi à la République aux mêmes conditions qu'elles obéissaient à

1. Voy. *infra*, Livre V, Chap. III.

2. Pseudo Ascon., p. 100 (éd. Orelli). *Cum a duobus quæstoribus Sicilia regi soleat, uno Libyætano, altero Syracusano, ipse vero Libyætanus quæstor fuerit...* et p. 298 : *Libyætanus scilicet quæstor, non Syracusanus. Nam hos binos quæstores annuos habuit Sicilia.* — Klein (*Die Verwaltungsbeamten der Provinzen des röm. Reichs*, p. 147 et suiv.) a dressé une liste des questeurs de Sicile.

leurs anciens maîtres ». Ainsi s'explique le maintien des deux questeurs de Sicile.

La capacité requise pour l'exercice de la questure provinciale est la capacité générale exigée pour la questure. Il faut avoir vingt-cinq ans (non pas vingt-cinq ans accomplis, mais être dans sa vingt-cinquième année) ; il faut, de plus, étant en possession du *latus clavus*, avoir exercé une des fonctions du XX virat, et géré le tribunat militaire pendant une année (1).

Et maintenant, comment se faisait la nomination ?

Les règles qui présidaient au choix du proconsul étaient ici en usage ; on employait le tirage au sort. Nous lisons, en effet, dans Dion Cassius (2) : Οἱ τε ταμειούοντες οὕς ἂν ὁ κληρὸς ἀποδείξῃ. Mais, c'est seulement lorsque l'empereur et les deux consuls avaient définitivement arrêté leur choix (3) que l'on pouvait procéder à la *sortitio* des questeurs provinciaux (4). Peut-être les privilèges accordés aux proconsuls, en raison du *jus mariti* ou du *jus liberorum*, s'étendaient-ils aussi aux questeurs. C'est du moins ce que l'on est amené à conclure, semble-t-il, d'un passage de Suétone (5), ainsi conçu : *Alium et quæstura removit, quod uxorem pridie sortitione ductam postridie repudiasset*. La prise de possession des fonctions questorienne avait lieu le 1^{er} juillet, date fixée pour l'entrée en charge du proconsul (6).

Que faut-il entendre par *proquæstor* ?

Il est fort probable que l'on désignait ainsi celui qui, après avoir rempli les fonctions à Rome, était employé l'année sui-

1. Willems, *Droit public romain*, p. 444.

2. Dio Cass., LIII, 14.

3. Il s'agit ici des quatre *quæstores consulum* et des deux *quæstores Cæsaris* ; — Voy. sur ces questeurs. Willems, *Droit public romain*, p. 452.

4. Plin., *Epist.*, IV, 15.

5. Suet., *Tib.*, XXXV.

6. Voy. sur ce point Mommsen, *Droit public romain*, III, pp. 296, 297.

vante comme questeur provincial. Nous possédons deux exemples de *proquæstores* : l'un est Aquilius Florus, *quæstor Cæsaris Augusti*, puis *proquæstor provinciæ Cypri* (1) ; l'autre est le père de Ter. Varron, qui, *quæstor urbanus* sous Vespasien, fut, par la suite, *proquæstor provinciæ Cretæ et Cyrenarum* (2). Peu à peu, ce titre disparut et la seule qualification de questeur fut uniquement appliquée.

A côté du proconsul, à côté du questeur se placent les *legati*.

L'institution en est fort ancienne et toute militaire (3). Dans le cas qui nous occupe, le *legatus* peut être défini : un agent du proconsul chargé de le remplacer par délégation ou de gouverner spécialement certains districts provinciaux. Son titre officiel est : *legatus proconsulis pro prætore* ; et tel il est désigné dans la plupart des documents épigraphiques ; cependant, et par abréviation, nous trouvons encore dans un grand nombre d'inscriptions des [*legati provinciæ*....]

Les *legati* sont choisis par le proconsul lui-même (4), parmi les sénateurs d'un rang au plus égal au sien. Leurs pouvoirs ont la même durée que les pouvoirs du proconsul (5). La légation est donc une magistrature annale, mais elle est soumise à l'itération. C'est ainsi que Mommsen, dans son commentaire du *Monumentum Ancyranum* (6), a relevé deux

1. *Corp. Inscr. Lat.*, III, 531.

2. *Corp. Inscr. Lat.*, XI, 3004.

3. Voy. Tit.-Liv., II, 20.

4. Le proconsul qui avait à se plaindre de son *legatus* pouvait le destituer. Nous avons l'exemple de C. Aufidius Victorinus, gouverneur d'Afrique, (168-169), qui embarqua pour l'Italie un de ses *legati* dont la probité lui était suspecte. Voy. Tissot, *Fastes de la province romaine d'Afrique*, p. 118.

5. Mommsen, *Droit public romain*, III, p. 296.

6. *Monument. Ancy.*, 2^e édit., p. 179.

exemples, du temps de Tibère, de *legati ter* (1) et *iterum* (2), proconsulaires ; il a également noté une inscription d'Afrique (3) qui, à ses yeux, fait preuve complète :

[*Pro*]consulatu quarto insignis Aureli Aristobuli..... provisione gloriosi Macrini Sos[iani v. c.] leg(at)i quarto (4).

Dion Cassius, faisant allusion à la nomination des légats, nous dit : « Τοὺς δὲ δὴ παρέδρους αὐτὸς ἑαυτῷ ἕκαστος αἰρεῖται, ἓνα μὲν οἱ ἐστρατηγηκότες, καὶ ἐκ τῶν ὁμοίων σφίσιν ἢ καὶ τῶν ὑποδεεστέρων. τρεῖς δὲ οἱ ὑπατευκότες ἐκ τῶν ὁματίμων, οὓς ἂν καὶ ὁ αὐτοκράτωρ δοκιμάσῃ » (5).

L'approbation de l'empereur était donc nécessaire. C'était là une mesure très prudente, et dont on appréciera parfaitement l'opportunité, quand nous aurons dit que le choix des gouverneurs se portait, fort souvent, sur des personnages quelconques faisant partie de leur intimité, voire même sur des parents. Nous possédons une preuve certaine de cette dernière assertion dans trois inscriptions insérées au *Corpus* et mentionnant : un *legatus prov. Africae proconsulis patris sui* (6) ; un *legatus soceri sui proconsulis in Achaia* (7) ; et enfin un *legatus patris sui proconsulis Asiae* (8).

Les proconsuls des provinces sénatoriales prétoriennes n'ont droit qu'à un seul *legatus* ; seuls, les gouverneurs d'Asie et d'Afrique (provinces consulaires) emmènent avec eux trois

1. *Corp. Inscr. Lat.*, VI, 1364.

2. *Corp. Inscr. Lat.*, V, 1440.

3. *Corp. Inscr. Lat.*, VIII, 5290 ; — cf. *Corp. Inscr. Lat.*, VIII, 4645.

4. Cet Aurelius Aristobulus, proconsul d'Afrique de 1043 à 1047 = 290 à 294 ap. J.-C., fut le prédécesseur direct de Dion Cassius. Consult. Tissot, *Fastes de la province romaine d'Afrique*, p. 183.

5. Dio Cass., LIII, 14.

6. *Corp. Inscr. Lat.*, XIV, 3599.

7. *Corp. Inscr. Lat.*, VIII, 7059.

8. Henzen, ²6500.

legati. Il convient, à ce propos, de donner quelques éclaircissements sur le régime spécial de l'Afrique proconsulaire.

Cette province était divisée en plusieurs circonscriptions ou diocèses, et, à la tête de chacun des diocèses, figurait un *legatus* investi d'une juridiction déléguée. Suivant quelques auteurs, on ne compterait pas moins de cinq divisions territoriales :

1° *Dioecesis Carthaginiensis*, chef-lieu : *Carthago* [Carthage];

2° *Dioecesis Hipponiensis*, chef-lieu : *Hypo Diarrhytus* [Bizerte];

3° *Dioecesis Numidica*, chef-lieu : *Cirta* [Constantine] ;

4° *Dioecesis Hadrumetina*, chef-lieu : *Hadrumetum* [Sousse];

5° *Dioecesis Tripolitana*, chef-lieu : *Leptis magna* [Lebda];

Croire, avec M. Desjardins (1), à l'existence de ces cinq circonscriptions, c'est affirmer la présence d'un nombre égal de *legati* et se mettre, par là même, en contradiction avec le texte formel de Dion Cassius cité précédemment. Nous ferons d'ailleurs remarquer que le caractère légatorialien des deux derniers diocèses (*Hadrumetina* et *Tripolitana*) est des plus douteux. Si l'on examine, en effet, les inscriptions, on est amené à considérer le *dioecesis Hadrumetina* comme une division administrative procuratorienne et non pas comme une circonscription proconsulaire. Nulle part il n'est question d'un *legatus*, les documents mentionnent, au contraire, des *procur. Augusti dioecesis regionis Hadrumetinæ et Thevestinæ*; personnages impériaux ne dépendant nullement du proconsul sénatorial (2). Les renseignements que nous possédons sur le *dioecesis Tripolitana* ne sont pas assez précis pour nous per-

1. Desjardins, *op. cit.*, p. 72.

2. *Corp. Inscr. Lat.*, VIII, 7039. Sous Commode on trouve également un *proc. reg. Thevestinæ*. *Corp. Inscr. Lat.*, VI, 790 et VIII, fo 215, col. 2. Peut-être ce *dioecesis* avait-il plusieurs *regiones*. Il aurait, semble-t-il, constitué une petite *provincia* impériale au centre même de l'*Africa proconsularis*.

mettre de conclure qu'il y eut là, véritablement, une quatrième circonscription, analogue aux trois premières (*Carthaginiensis*, *Hipponiensis* et *Numidica*). Toutefois, et même en admettant l'existence de ce diocèse, on pourrait encore ne pas aller à l'encontre des assertions de Dion Cassius et reconnaître seulement trois *legati*. La situation serait alors celle-ci : chacun des districts d'Hippone, de Numidie et de Tripolitaine serait administré par un *legatus*, le proconsul d'Afrique plaçant sous son autorité directe le *dioecesis Carthaginiensis*. C'est là cependant un système difficile à concilier avec les inscriptions mentionnant un *leg. prov. Africæ dioecosos Ca[rthag.] procos. patri sui* (1). Aussi, préférons-nous affirmer la présence de trois *legati* gouvernant respectivement les trois seules circonscriptions de Carthage, d'Hippone et Numidie.

Dans la province sénatoriale consulaire d'Asie, nous ne trouvons, en dépit de la pluralité des légats, aucune trace de districts territoriaux correspondant à ceux que nous venons d'examiner.

En dehors du *quaestor* et des *legati*, le proconsul emmenait avec lui une suite nombreuse d'attachés, d'amis et de fonctionnaires, désignée sous les noms de *cohors comitum*, *cohors amicorum*, *comites* (2). Composée, à l'origine, de volontaires recrutés, de-ci de-là, en l'absence de tout contrôle, la *cohors* prit, peu à peu, sous l'Empire, un caractère fixe et officiel. Le nombre de ceux qui en faisaient partie fut strictement limité (3), et la liste, rédigée par les soins du proconsul, dut être communiquée à Rome (*ad aerarium delati aut in commentarium principis relati*) (4). Ces *comites*, classés au

1. *Corp. Inscr. Lat.*, II, 4510, 4511, et 1262.

2. *Juven., Sat.*, VIII, 127 ; — *Suet., Calig.*, XIX ; — *Dig.*, L. 4, *De offic. adess.*, I, 22 ; — *Corp. Inscr. Lat.*, X, 1468, 3447 ; III, 253.

3. L. 41. 2 [*fr. Hermogen.*], *De excusation.*, *Dig.*, XVIII, 1.

4. L. 32, *Ex quib. caus. major.*, *Dig.*, IV. 6.

nombre des agents provinciaux reconnus et salariés, furent désormais soumis aux effets de la *lex repetundarum*.

Le gouverneur recrutait, lui-même, ses attachés parmi les jeunes gens de famille, fils de sénateurs et de chevaliers (1), parmi les juriconsultes désireux d'étudier sur place le système administratif provincial et de mettre en pratique les connaissances juridiques acquises dans les écoles de Rome. Rien n'est plus instructif à ce sujet que la lettre adressée à Antonin le Pieux par Fronton, lors de la prise de possession du proconsulat d'Asie, vers l'an 155 de notre ère (2) : *Post illa quæcunque ad instruendam provinciam adtinerent, quo facilius a me tanta negotia per amicorum copias obirentur, sedulo preparavi. Propinquos et amicos meos quorum fidem et integritatem cognoveram domo accivi. Alexandriam ad familiares meos scripsi, ut Athenas festinarent, ibique me operirentur, iisque graecarum epistularum curam doctissimis viris detuli. Ex Cilicia etiam splendidos viros quod magna mihi in ea provincia amicorum copia est ut venirent hortatus sum. Ex Mauretania quoque virum amantissimum mihi quoque mutuum Julium Senem ad me vocavi, cujus non modo fide et diligentia, sed etiam militari industria circa quærendos et continendos latrones adjuvarer ».*

Cette question des *assessores* et des juriconsultes attachés au proconsul, nous amène à dire ici quelques mots du *consi-*

1. Tacit., *Ann.*, I, 29. Nous rappellerons à ce propos l'inscription découverte par M. Héron de Villefosse à El-Kef (*Sicca Veneria*), inscription commentée par M. L. Renier (*Comptes rendus de l'Acad. des Inscript.*, IV Série t. II, p. 199). Il y est fait mention d'un certain Caius Pinnius Justus, sénateur d'Amastris, juriconsulte, assesseur de M. Ulpus Arabianus, proconsul d'Afrique. Or, Ulpus Arabianus était également originaire d'Amastris. Il avait donc choisi, semble-t-il, son *assessor* parmi ses concitoyens, membres du sénat local. Voy. *Corp. Inscr. Græc.*, n° 4151.

2. Fronton, *Epist. ad Anton. Pium*, VIII.

lium. Nous verrons plus loin que, lorsque le gouverneur et son légat rendent la justice, ils siègent au *forum* entourés d'un conseil (1). En règle générale, ce *consilium* comprend trois éléments : les notables, les juriconsultes et les amis (*comites*) du proconsul. Ces derniers sont signalés dans une inscription ainsi conçue :

Comes et adessor legati, comes et adessor procos. provinciae Galliae (Narbon) (2).

Un document épigraphique (3) vient enfin nous donner la composition du *consilium* dans une circonstance spéciale. Il s'agit du jugement rendu par le proconsul de Sardaigne, en l'an 68 ap. J.-C. Étaient présents à cette audience, le *legatus*, le *quæstor* et six personnes, sans titre, qui siégèrent en qualité d'*assessores*. Les tournées judiciaires du gouverneur se renouvelant assez fréquemment, il est à croire que les juriconsultes attitrés, employés dans les bureaux du chef-lieu provincial, ne faisaient pas partie de tous les déplacements officiels. En leur absence, le rôle d'*assessor* était rempli par des personnages importants recrutés sur les lieux mêmes, tels ces six provinciaux qui figurent dans l'inscription précédente.

Suivant toute vraisemblance, la suite du proconsul devait comprendre encore un certain nombre de fonctionnaires de rang inférieur que nous désignerons sous le nom d'*apparitores* (4). Nous n'avons, malheureusement, sur ce point, que des renseignements très incomplets : « Le silence presque absolu des auteurs et des inscriptions, dit Mommsen (5), suffit pour

1. Voy., *infra*, Livre V, Chap. II.

2. *Corp. Inscr. Lat.*, II, 2129.

3. *Corp. Inscr. Lat.*, X, 7852.

4. Nous renvoyons à Daremberg et Saglio (*Dictionnaire des antiquités grecques et romaines*), art. *apparitores*.

5. Mommsen, *Droit public romain*, I, p. 382.

faire admettre qu'ils avaient une situation beaucoup plus subalterne que leurs collègues de la capitale et que, probablement, au lieu d'être permanents, ils changeaient avec les magistrats. Reproduisons ici deux documents faisant mention de *lictors*. Le premier est une inscription d'Ephèse (1) :

D. Publicius Fructus lictor Fontei Agrippa præcos. vixit annis XXX.

Le second est une inscription d'Ancyre (2) :

Annius Flavianus dec(urialis) lictor Fufid(i) Pollionis leg(ati) Gal(atix).

De ce que le magistrat est ici individuellement désigné, ce qui ne se fait jamais pour les appariteurs urbains, Mommsen (3) conclut que les *apparitores* provinciaux devaient être temporaires.

Il ne suffisait pas de réunir un nombreux personnel ; encore fallait-il pouvoir l'entretenir et le faire vivre. Ceci nous amène à examiner ici la question des salaires et des traitements.

Les fonctions en province ne rentrent, d'aucune façon, dans la catégorie des *munera* et des *honores* dont l'essence même est la gratuité. Bien au contraire, on a toujours considéré que les magistrats devaient être indemnisés des frais et des soucis multiples qui résultaient de l'exercice de leurs attributions. Ce principe recevait son application avant même l'entrée en charge. On fournissait au proconsul tous les moyens de transport par terre et par eau (4) ; il avait droit, nous dit le bio-

1. *Corp. Inscr. Lat.*, III, 6083.

2. *Corp. Inscr. Lat.*, III, 6759.

3. Mommsen, *Droit public romain*, I, p. 382 note 2.

4. Aulu-Gelle, *Noct. Att.*, XV, 4, 3 ; — Suet., *Aug.*, XXXVI : *Ut proconsulibus ad mulos et tabernacula, quæ publice locari solebant, certa pecunia constitueretur.*

graphie d'Alexandre Sévère, à « *mulas senas, mulos binos, equos binos* » sans préjudice des réquisitions en nature qu'il lui était loisible de faire le long de la route. Quant aux traversées, elles s'opéraient sur des navires affrétés par le gouvernement. Le proconsul touchait encore une somme représentative des dépenses nécessitées par l'achat du mobilier et de l'équipement (*supellex, vestis, argentea vasa*) (1).

La question des indemnités préalables étant élucidée, arrivons au traitement proprement dit.

Nous lisons dans le discours de Mécène (2) : « *Λαμβανέτωσαν δὲ μισθὸν πάντες οὗτοι οἱ τὰς ἕξω τῆς πόλεως ἀρχὰς ἐπιτρεπόμενοι, πλείω μὲν οἱ μείζους, ἐλάττω δὲ οἱ καταδεέστεροι, μέσον δὲ οἱ μέσοι οὔτε γὰρ ἀπὸ τῶν οἰκείων οἷόν τ' ἐστὶν αὐτοὺς ἐν τῇ ἀλλοτρίᾳ ἀποξῆν, οὔτ' ἀορίστῳ καὶ ἀσταθμῇτ' ἀναλωματι, ὅσπερ νῦν, χρῆσθαι*. Auguste, d'après ces conseils et tout en réduisant sensiblement les sommes allouées aux fonctionnaires provinciaux (3), établit que tous les officiers de rang sénatorial, hors de Rome, recevraient désormais des indemnités fixes, proportionnelles à leur rang. Un proconsul toucha, dès lors, pour son année d'administration, un million de sesterces, soit 272.000 fr. (4). Quant au *legatus*, il ne dut recevoir que 100 *aurei* ou 10.000 sesterces (5). Aucun texte ne nous révèle, d'une façon précise, à quel chiffre s'élevait le traitement des agents de rang inférieur. Les seuls renseignements que nous possédions proviennent de l'histoire de Dion Cassius ; encore sont-ils extrê-

1. Dans Denys d'Halicarnasse : *λαμπράς καὶ μεγαλοπρεπεῖς χορυγίας*.

2. Dio Cass., LII, 23.

3. Mommsen, *Droit public romain*, I, p. 346.

4. Dio Cass., LXXVIII, 22. Telle est du moins la somme que recevait le proconsul d'Afrique.

5. Mommsen, *Droit public romain*, I, p. 346, note 1.

mement vagues : Καὶ τοῦτο μὲν οὐκ ἐκ τοῦ ἴσου πᾶσι σφίσιν, ἄλλ'
ὥς που καὶ χρεια ἀπῆται, ἐτάχθη » (1).

1. Dio Cass., LIII, 15.

CHAPITRE II

DE LA RESPONSABILITÉ DU PROCONSUL ET DES FONCTIONNAIRES PROVINCIAUX

Logiquement et par la force même des choses, l'idée de responsabilité est la conséquence inévitable de celle d'un pouvoir et d'une fonction exercés. Comment concevoir, en effet, dans un État s'inspirant des grands principes de l'équité naturelle, une omnipotence quelle qu'elle soit, sans cette sanction pour ainsi dire fatale ? Ce n'est là d'ailleurs en droit qu'une des applications sans nombre de la théorie du mandat : si le mandataire est tenu d'accomplir sa mission, il est aussi obligé de rendre compte de sa gestion, et se trouve passible, en cas de fautes, des pénalités édictées par les lois. Plus que tous les autres, les fonctionnaires provinciaux sont soumis à ces règles. Exilés loin de Rome, chargés d'un rôle souvent aussi délicat que périlleux, armés par la suite d'une autorité considérable, le proconsul et ses agents ont, dans leur sphère d'action, une liberté telle que, si on ne lui impose un frein véritablement sérieux, elle devient un grave danger pour le pouvoir central, aussi bien que pour les populations. Quoi de plus facile, en effet, pour un gouverneur de Bétique, d'Asie ou de Cyrénaïque, que de voler, que de commettre des abus de pouvoir, des déprédations, que d'opprimer sans mesure les malheureux provinciaux ! La mer n'est-elle pas là qui le protège contre le contrôle direct de l'empereur ; Rome est

bien loin et les plaintes ont peu de chance d'arriver aux rivages d'Italie !

Si donc on tient compte de cet éloignement même et du peu de scrupule des consciences romaines, on comprendra comment, à certaines époques, l'histoire est obligée d'enregistrer parmi les grands noms criminels ceux des Verrès, des Lucullus, des Galba, et d'une foule d'autres encore. Nous ne saurions nier, toutefois, qu'à l'époque républicaine les lois avaient encouragé tacitement cette honteuse exploitation qu'on appelait le gouvernement des provinces. Rappelons le mot de Tacite (1) resté célèbre : « *Invalido legum auxilio, quæ vi, ambitu, postremo pecunia turbabantur* ». Le principe dirigeant était alors celui-ci : tout magistrat romain, tant que durait son office, était pleinement irresponsable. Après sa sortie de charge, seulement, il était possible de lui demander des comptes. Tout cela dénotait une grande négligence et surtout un souci médiocre des intérêts essentiels de l'Etat et de la province. L'immunité durant le service actif autorisait toutes les cruautés et les exactions, à condition, toutefois, que le scandale ne fut pas trop grand. Quant à la responsabilité après cessation de fonctions, excellente en théorie, elle n'aboutissait en pratique qu'à de fort médiocres résultats : une poursuite devant le peuple ou une accusation devant un jury composé de personnages sénatoriaux, pour la plupart des amis, dont l'impartialité était légèrement sujette à caution. Les provinciaux, lésés dans leur personne ou leurs intérêts, n'avaient pas grand chose à attendre de ces *recuperatores* (2) ; ils s'estimaient encore heureux quand la justice suivait son cours et

1. Tacit., *Ann.*, I, 2.

2. Voy. sur ce point Tite-Liv., XLIII, 2 ; — et Mommsen, *Ephemer. epigraphic.*, I, p. 297.

quand le fonctionnaire accusé voulait bien se laisser condamner. Le plus souvent, profitant du bénéfice que la loi romaine accordait en la matière, l'inculpé prenait l'héroïque parti de s'expatrier, arrêtant, par là même, le cours de la procédure.

*Exul ab octava Marius bibit, et fruitur Dis
Iratis : at tu, victrix provincia, ploras ! (1)*

Nous ne saurions faire ici l'historique des juridictions de l'époque républicaine. Il nous faut également laisser de côté l'étude des diverses dispositions législatives qui, depuis la *lex Calpurnia* jusqu'aux lois de César, sont venues peu à peu modifier le rôle et la composition des *quaestiones*. Notre attention doit se porter exclusivement sur la période impériale.

D'une façon générale, les fonctionnaires provinciaux sont susceptibles d'être poursuivis pour trois catégories de crimes prévus par la *lex Julia repetundarum*, la *lex Julia de peculatu* et enfin la *lex Majestatis*. Ces lois existaient en germe à l'époque républicaine ; les empereurs en étendirent beaucoup la portée et leur donnèrent leur véritable développement.

C'est ainsi que la *lex Julia repetundarum* s'applique désormais à toute espèce de concussions, et, par ce mot, nous devons entendre tous les abus d'autorité dont souffraient les provinciaux (2) : dénis de justice, incarcérations, exceptions de service militaire, jugements civils ou criminels entachés de vénalité (3).

Les dispositions de la *lex de peculatu* sont, de même, considérablement élargies. Cette loi réprime dès lors les concussions au détriment de l'Etat, et particulièrement les détour-

1. Juven., *Sat.* I.

2. Mispoulet, *Institutions politiques des Romains*, II. 514.

3. Sur les faits constitutifs de la concussion, consult., Guérin, *De la responsabilité des magistrats publics en droit romain*, p. 67.

nements de fonds : émission de fausse monnaie, falsification des registres publics, détournement de butin, virements frauduleux, soustraction de deniers publics masquée par une comptabilité fictive ; elle assimilait les vols commis au préjudice des villes à ceux qui atteignaient la fortune de l'Etat. Elle édictait enfin les pénalités les plus sévères ; restitution au triple et même au quadruple, confiscation des biens, interdiction de l'eau et du feu et déportation. Remarquons, toutefois, que le régime impérial l'avait adoucie, en ce sens qu'il l'avait rendue prescriptible par cinq ans.

Venait enfin la *lex majestatis*, la plus vaste et sans contredit la plus élastique de toutes. Elle fut probablement calquée par Auguste sur le modèle d'une autre loi édictée par César et dont les dispositions ne nous ont pas été conservées. Désormais, elle frappe tous les délits qui, sous une forme ou sous une autre, peuvent être considérés comme des attentats à la sécurité de l'Etat : *Majestatis autem crimen illud est, quod adversus populum romanum, vel adversus securitatem ejus committitur ; quo tenetur is cujus opera dolo malo consilium initum erit, quo obsides injussu principis interciderent, quo armati homines cum telis lapidibusve in Urbe sint convenientve adversus rempublicam, locave occupentur, vel templa, quove cœtus conventusve fiat, hominesve ad seditionem convocentur, cujusve, opera, consilio, dolo malo consilium initum erit, quo quis magistratus populi romani, quive imperium potestatemve habet, occidatur, quove quis contra rempublicam arma ferat, quive hostibus populi romani nuntium litterasve miserit, signumve dederit, feceritve dolo malo, quo hostes populi romani consilio juventur adversus rempublicam quive milites, sollicitaverit, concitaveritve quo seditio tumultusve adversus rempublicam fiat.*

L. 3. *Eadem lege tenetur et qui injussu principis bellum gesserit delectumve habuerit, exercitum comparaverit, quive cum ei in provincia successum esset, exercitum successori non tradidit, quive imperium, exercitumve populi romani deseruerit, quive privatus pro potestate magistrature, quid sciens dolo malo gesserit, quidve eorum quæ supra scripta sunt, facere curaverit* (1). Dans sa généralité, cette *lex majestatis* autorisa toutes les accusations ; elle fut le grand auxiliaire des rancunes impériales et des mesquines vengeances provinciales. Ses termes étant souvent des plus vagues, on l'interpréta de mille façons diverses ; on la plia aux nécessités du moment et cela sans scrupule aucun (2). Les gouverneurs durent compter désormais avec cette épée de Damoclès, toujours suspendue sur leur tête, prête à frapper et à frapper sévèrement (3).

Assez graves, en effet, sont les sanctions de ces différentes lois. Les procès de concussion, jugés suivant la *lex Julia repetundarum*, se terminent le plus souvent par une sentence de bannissement et par l'internement perpétuel dans une petite île de la Méditerranée (4). Cette *deportatio* a pour conséquence de priver le condamné de son droit de cité et non pas « de la

1. L. 1 § 3, *Ad leg. Jul. Majestat.*, Dig., XLVIII, 4.

2. Sous le règne de Tibère, particulièrement, les délations furent reçues sans contrôle : « *Omnes accusatore domestico liberasti, unoque salutis publicæ signo, illud, ut sic dixerim, servile bellum sustulisti, in quo non minus servis quam dominis præstitisti, nos enim securus, illos bonos fecisti* (Plin., *Paneg.*, 42).

3. L'accusation survivait au coupable et l'atteignait dans ses biens après sa mort. Plin., *Epist.*, III, 9 (procès de *Classicus*) : *Nihilominus Baetica etiam in defuncti accusatione perstabat: provisum hoc legibus, intermissum tamen, et post longam intercapedinem tunc reductum. . . Bona Classici quæ habuisset ante provinciam, placuit senatui a reliquis separari, illa filiæ, hæc spoliatis relinquî.*

4. *Silanus*, proconsul d'Asie, fut déporté dans l'île de *Gyaros*. Voy. Tacit., *Ann.*, III, 48 ; — *Vibius Serenus*, proconsul de Bétique, fut interné à *Amorgos* (Tacit., *Ann.*, IV, 43).

plupart des droits de citoyen » comme le veut M. Guiraud (1). Elle est donc un cas de *capitis deminutio media* (2). Nous lisons au Digeste (3) : *Inter pœnas est etiam insulæ deportatio, quæ pœna adimit civitatem romanam.*

Quelquefois la *relegatio* est simplement prononcée. Le châtiment est alors moins sévère, le condamné ne subissant pas la *capitis deminutio* (4), mais encourant simplement une interdiction de séjour en certains lieux, avec ou sans confiscation (5).

Remontant l'échelle des pénalités, nous trouvons encore l'application de sanctions plus douces. C'est ainsi que le proconsul coupable est parfois dépouillé du seul droit d'aspirer désormais au gouvernement d'une province sénatoriale. Tel fut le sort réservé à Marius Priscus, gouverneur d'Afrique, sur la proposition du consul désigné, Acutius Nerva : « *Acutius Nerva censuit in sortitione provinciæ rationem ejus non habendam. Quæ sententia, tanquam mihiôr, vicit* » (6).

Et maintenant, recherchons de quel tribunal relèvent les fonctionnaires provinciaux.

Dès le début de l'empire, apparaît, déjà prédominante, la juridiction du Sénat; toutefois, les anciennes *quæstiones perpetuæ* subsistent encore telles que Sulla et César les avaient

1. Guiraud, *Les assemblées provinciales dans l'empire romain*, p. 189.

2. Voy. Accarias, *Précis de droit romain*, I, p. 460, *in fine*; p. 121 et note 2.

3. L. 6, *De int. et rel.*, Dig., XLVIII, 22.

4. L. 7 § 4; L. 14 § 1, *De int. et rel.*, Dig., XLVIII, 22; — Voy. Accarias, *Précis de droit romain*, II, p. 522, note 3.

5. « *Multum interest inter relegationem et deportationem; nam deportatio et civitatem et bona adimit, relegatio utrumque conservat, nisi bona publicentur.* Sur la *relegatio*; Voy. Walter, *Histoire du droit criminel chez les Romains*, p. 57.

6. Plin., *Epist.*, II, 12.

organisées (1). Dans le *Monumentum Ancyranum* (2), Auguste se fait une gloire de les avoir maintenues (3). Ce sont elles qui jugèrent et condamnèrent les proconsuls Nonius Asprenas (4) et M. Primus (5), accusés, l'un d'avoir empoisonné, l'autre d'avoir fait la guerre sans l'ordre du Sénat. De Tibère à Domitien, on trouve encore quelques exemples de crimes jugés par les *quæstiones*, mais ce ne sont là que des exceptions (6) ; le pouvoir du Sénat l'emporte désormais.

Cette importance de la juridiction du Sénat est indéniable. Nous le voyons, non seulement accaparer l'instruction, mais encore s'arroger le droit de déterminer dans chaque cas la pénalité encourue par le coupable (7). Il n'existe plus de sanction fixe ; tout est livré à l'appréciation du magistrat et souvent au bon vouloir du prince ; car, à mesure que s'affermît le pouvoir impérial, on dépouille tous les voiles qui jusque-là masquaient la nouvelle organisation ; l'empereur ne se contente plus de donner son avis quand on le lui demande, il prend les devants, intervient dans les procès et, lors même que le Sénat se passerait volontiers de ses lumières, il sait parfaitement s'entremettre. De là, à s'approprier définitivement le droit de juridiction, il n'y avait qu'un pas ; les empereurs

1. Dio Cass., LII, 20 ; — Walter, *Histoire du droit criminel chez les Romains*, p. 77-78 ; — et, d'une façon générale, Menn, *De interitu quæstionum perpetuarum*, Neuss, 1859.

2. *Monument. Ancyran.*, 1.

3. Mommsen (*Droit public romain*, III, p. 135) dit à ce sujet : « L'option entre la justice ordinaire des *quæstiones* et cette autorité extraordinaire dépend soit de l'accusateur, soit de cette autorité même ; mais le défendeur lui-même ne peut se soustraire aux poursuites.

4. Voy. Tissot, *Fastes de la province romaine d'Afrique*, pp. 47, 48.

5. Dio Cass., LIV, 3.

6. Tacit., *Ann.*, XIV, 41 ; — Juven., *Sat.*, XIII, 4 ; — Suet., *Domit.*, VII.

7. Plin., *Epist.*, II, 41.

surent parfaitement le franchir. Nous aurons l'occasion de le voir tout à l'heure.

Les grandes lignes de la question de responsabilité étant ainsi déterminées, il nous faut, désormais, entrer dans les détails mêmes des affaires, examiner les différentes phases et la marche de la procédure du jour de l'accusation au jour de la sentence rendue.

Un proconsul pouvait être tout d'abord poursuivi par un particulier. L'exemple de Marius Priscus est là, qui confirme cette assertion : *Marium*, dit Pline (1), *una civitas publice, multique privati reum peregerunt*.

La plupart du temps, cependant, l'accusation émanait de l'assemblée provinciale. Ainsi débutèrent les procès dont plusieurs auteurs, et Tacite en particulier, nous ont conservé le souvenir ; ces procès mirent en cause un certain nombre de gouverneurs des provinces sénatoriales.

En voici la liste :

[1°] — L. Valérius Messala Volesus, proconsul d'Asie (12 ap. J.-C.). Senèque, dans son traité *De ira* (2), nous le présente ainsi : « *Volesus, nuper sub divo Augusto proconsul Asiæ, cum trecentos uno die securi percussisset, incedens inter cadavera vultu superbo....* » ;

[2°] — C. Silanus, proconsul d'Asie (22 ap. J.-C.), dénoncé comme concussionnaire : *C. Silanum, proconsulem Asiæ, repetundarum a sociis postulatum....* » (3) ;

[3°] — Cæsius Cordius, proconsul de Crète et Cyrénaïque (24 ap. J.-C.), concussionnaire et coupable du crime de lèse-majesté : « *Et Ancharius Priscus Cæsium Cordum, proconsule*

1. Plin., *Epist.* III, 9.

2. Senec., *De ira.*, II, 5.

3. Tacit., *Ann.*, III, 66.

Cretæ, postulaverat repetundis, addito majestatis crimine..... » (1) ;

[4^o] — Cadius Rufus, gouverneur de la province de *Bithynia* et *Pontus* (49 ap. J.-C.), également concussionnaire : « *Damnatus et lege repetundarum Cadius Rufus, accusantibus Bithynis* » (2) ;

[5^o] — Vipsanius Lenas, proconsul de Sardaigne (56 ap. J.-C.) : « *Damnatus iisdem consulibus Vipsanius Lenas ob Sardiniam provinciam avare habitam* » (3) ;

[6^o] — Cestius Proculus, proconsul de Crète et Cyrénaïque (56 ap. J.-C.), concussionnaire : « *Absolutus Cestius Proculus repetundarum, cedentibus accusatoribus* » (4) ;

[7^o] — P. Celer, proconsul d'Asie (57 ap. J.-C.), accusé de nombreux crimes et tout particulièrement d'un empoisonnement : « *Idem plures annos reos habuit. Quorum P. Celerem, accusante Asis....* » (5) ;

[8^o] — Pedius Blæsus, proconsul de Crète et Cyrénaïque (59 ap. J.-C.), accusé d'avoir violé le trésor d'Esculape et de s'être laissé corrompre dans les opérations du recrutement : « *Pedius Blæsus accusantibus Cyrenensibus violatum ab eo thesaurum Æsculapii delectumque militarem pretio et ambitione corruptum* » (6) ;

[9^o] — Tarquitius Priscus, proconsul ? de Bithynie (61 ap. J.-C.), concussionnaire : « *Damnatus iisdem consulibus Tarquitius Priscus repetundarum Bithynis interrogantibus....* » (7) ;

1. Tacit., *Ann.*, III, 38. M. Guiraud (*op. cit.*, p. 173). dressant la liste des gouverneurs coupables, cite Ancharius Priscus, proconsul de Crète et Cyrénaïque. Il confond, par erreur, les noms de l'accusateur et de l'accusé.

2. Tacit., *Ann.*, XII, 22.

3. Tacit., *Ann.*, XIII, 30.

4. Tacit., *Ann.*, XIII, 30.

5. Tacit., *Ann.*, XIII, 33.

6. Tacit., *Ann.*, XIV, 18.

7. Tacit., *Ann.*, XIV, 46,

[10°] — Antonius Flamma, proconsul de Crète et Cyrénaïque (70 ap. J.-C.), concussionnaire : « *Iisdem diebus Antonius Flamma Cyrenensibus damnatur lege repetundarum* » (1) ;

[11°] — Cæcilius Classicus, proconsul de Bétique (101 ap. J.-C.), concussionnaire. Ce personnage se tua ; son procès n'en fut pas moins poursuivi après sa mort. L'accusateur avait un rôle facile, Classicus ayant laissé des mémoires où il se vantait de ses faits et gestes : « *Io, Io, liber ad te venio*, écrivait-il, à l'une de ses maîtresses, *jam sestertium quadragies redegi, parte vendita Baeticorum* » (2) ;

[12°] — Julius Bassus, proconsul de Bithynie (104 ap. J.-C.), accusé de malversations (3).

[13°] — Rufus Varénus, proconsul de Bithynie (107 ap. J.-C.) : « *Iterum Bithyni, post brève tempus a Julio Basso, etiam Rufum Varenum proconsulem detulerunt* (4).

Ces divers procès, avons-nous dit, furent suscités par les *concilia*.

Il est probable que, l'assemblée provinciale n'étant pas encore réunie, on discutait au sein de chaque cité la question de mise en accusation et que les *legati* ne se rendaient au *concilium* que munis d'instructions très précises à ce sujet (5).

La règle romaine protégeant le magistrat en charge et le couvrant de l'immunité, toute accusation, quelle qu'elle fut, ne pouvait être intentée qu'après la sortie de charge (6). Un sénatus consulte contemporain de l'époque de Tibère avait confirmé ce principe déjà posé par Sulla. Afin de prévenir les

1. Tacit., *Hist.*, IV, 43.

2. Plin., *Epist.*, III, 9.

3. Plin., *Epist.*, IV, 9.

4. Plin., *Epist.*, V, 22.

5. Voy. à ce sujet l'inscription de Thorigny.

6. Tacit., *Ann.*, XIII, 44.

fraudes et d'empêcher le fonctionnaire coupable de se soustraire aux poursuites en acceptant un nouveau poste à l'expiration de sa première mission, un délai d'action était accordé aux provinciaux et défense était faite au proconsul de passer d'une fonction à une autre, avant que ce délai ne fut expiré (1).

L'accusation était décidée et votée ; un décret du *concilium* intervenait alors autorisant officiellement l'ouverture du procès. L'existence de ce *decretum* est affirmée par Plin le Jeune dans l'affaire ci-dessus mentionnée de Rufus Varenus, proconsul de Bithynie : *Adest provinciæ legatus ; attulit decretum concilii ad Cæsarem* (2).

Le *legatus*, dont il est ici question, était le délégué du *concilium* chargé de se rendre à Rome et de soutenir l'accusation.

Ces premières formalités étant remplies, et le *libellus accusationis* ayant été, au préalable, déposé entre les mains du consul, directeur de l'instance, l'affaire était alors portée devant le Sénat. Assisté du *patronus*, sorte d'avocat-conseil (3), le *legatus* réclamait, tout d'abord, l'autorisation de faire une instruction préparatoire. Cette instruction devait être terminée dans un certain délai, délai quelquefois assez long : Tacite raconte, en effet, que, dans le procès de Suilius, proconsul d'Asie (39 ap. J.-C.), les accusateurs eurent une année entière pour recueillir leurs preuves (4). Un *inquisitor* était alors

1. Claude laissa tomber cette règle en désuétude ; tout porte à croire, cependant, que les empereurs qui lui succédèrent la remirent en vigueur (Dio Cass., LX, 25).

2. Plin., *Epist.*.. VII, 6.

3. Le *patronus* était désigné par le Sénat (Plin., *Epist.*, III, 4) : *Legati provinciæ Baeticæ questuri de proconsulatu Cæciliï Classicî adrocatum me a senatu petierunt... Factum est senatusconsultum perquam honorificum, ut darer provincialibus patronus, si ab ipso me impetrassent.*

4. Tacit., *Ann.*, XIII, 43. Dans l'affaire de Classicus, l'enquête se prolongea cinq années. Plin., *Epist.*, III: 9, 4.

nommé par le *concilium* pour rassembler les faits à la charge du magistrat (1). De son côté, l'accusé réunissait les documents nécessaires à sa défense. Il existait toutefois cette différence entre les deux parties, que, tandis que l'*inquisitor* avait le droit d'appeler des témoins volontaires et des témoins forcés, l'inculpé ne pouvait faire de citations obligatoires (2).

La série des enquêtes étant close de part et d'autre, les débats proprement dits commençaient sous la direction du consul. Ces débats, nous les connaissons dans leurs plus petits détails, grâce à la correspondance si documentée de Pline le Jeune. On débutait par les plaidoiries ; l'accusateur parlait le premier ; venait ensuite le tour de l'accusé (3). Après quoi, il était procédé à l'audition des témoins, limités par la loi au nombre maximum de 120. Notons que les *legati*, aussi bien que le *patronus*, avaient le droit de prendre la parole, de discuter les assertions de leurs adversaires et, au besoin, de déposer des conclusions. Cette tolérance ne pouvait que leur être nuisible : pour peu, en effet, qu'ils abordassent pour la première fois les luttes judiciaires et qu'ils fussent animés de ce beau zèle particulier aux débutants, ils risquaient fort, par leurs interruptions répétées, de pousser à bout la patience du Sénat. Le malheureux Norbanus Licinianus, député de Bétique dans l'affaire de Classicus, paya cher l'inopportunité de ses attaques ; on le vit retourner dans son pays, frappé de la sentence la plus sévère ; quelque temps après, il partait pour l'exil (5).

1. Cet *inquisitor* pouvait être le *legatus* lui-même. Nous citerons l'exemple de Norbanus Licinianus dans ce même procès de Classicus.

2. Quintilian., V. VII, 9.

3. Tacit., *Ann.*, I, 73 : III, 22 ; — Plin., *Epist.*, IV, 9.

4. Les orateurs parlaient indifféremment en grec ou en latin.

5. Voy. Plin., *Epist.*, III, 9.

Le vote avait lieu *per discessionem* (1) ; il était public.

La décision du Sénat, dit Mommsen (2), avait la force d'un sénatus-consulte, mais la forme d'un jugement. Si la condamnation concluait à des dommages-intérêts, on organisait un tribunal spécial de *recuperatores* pour leur évaluation. Ces *recuperatores*, toujours peu nombreux, étaient désignés par la voie du sort, avec faculté de récusation pour les deux parties (3). Peut-être, et telle est l'opinion de Madvig (4), les choisissait-on parmi les sénateurs. Comme, en aucun cas, ils ne prononçaient de peine, on vit parfois les gouverneurs, désireux d'échapper à la juridiction répressive du Sénat, passer condamnation sur leur culpabilité et solliciter la faveur d'être renvoyés d'emblée devant eux (5). Toutefois, ce renvoi n'était pas de droit (6).

L'accusé, au contraire, était-il absous ; il pouvait alors se retourner contre ses adversaires ; on lui accordait, à cet effet, une action *de calumnia*. Cette action ne réussissait que s'il y avait eu dol de la part de l'accusateur (7).

1. Pline (*Epist.*, II, 41) raconte ainsi le vote qui termina l'affaire de Marius Priscus : *Erant in utraque sententia multi fortasse etiam plures in hac vel solutiore vel molliore ; nam quidam ex illis quoque, qui Cornuto videbantur assensi, hunc, qui post ipsos censuerat, sequebantur. Sed quum feret discessio, qui sellis consulum adstiterant, in Cornuti sententiam ire coeperunt. Tum illi, qui se Collegæ annumerari patiebantur, in diversum transierunt.*

2. Mommsen, *Droit public romain*, III, p. 133.

3. Voy. à ce sujet ; Walter, *Histoire de la procédure civile chez les Romains*, p. 7, 8 ; — Mispoulet, *Institutions politiques des Romains*, II, 476, 477.

4. Madvig, *L'État romain* (traduct. Morel), III, p. 359.

5. Plin., *Epist.*, II, 41 : *Marius Priscus... omissa defensione iudices petiit.*

6. Lorsque il s'agissait de délits graves et réclamant un châtimement sévère, le Sénat retenait l'affaire pour la juger intégralement. C'est ainsi qu'en réponse à la demande de Marius Priscus, on fit observer : *excessisse Priscus immanitate et sævitia crimina quibus dari iudices possent* (Plin., *Epist.*, II 41).

7. L. 1 § 3. *Ad Senatusconsult. Turpillian*, Dig., XLVIII, 16 : *Non utique*

Contre la sentence rendue par le sénat, le condamné devait avoir un recours à l'empereur. M. Mommsen (1) et M. Guiraud (2) ont nié l'existence de ce recours, en s'appuyant sur ce texte du jurisconsulte Ulpien (3). « *Sciendum est appellari a senatu non posse principem idque oratione divi Hadriani effectum* ». Ce fut là, on le voit, une innovation d'Hadrien, et rien ne nous prouve qu'aux époques antérieures le proconsul fut privé du droit d'appel. En outre, et M. Mispoulet le fait observer très justement (4), les textes assez nombreux où nous voyons l'empereur interdire tout recours à lui-même contre les décisions du Sénat, semblent bien plutôt des renonciations exceptionnelles à l'exercice du droit dans un cas donné, que des abdications générales de sa jouissance. Rappelons que l'empereur pouvait toujours casser le sénatus-consulte par *intercessio* (5).

Il existait également une sorte de droit de grâce dont le prince avait seul la disposition. Ce droit pouvait être exercé après coup et à tout moment (6); il survivait même au délai de dix jours qui suivait le jugement et le rendait définitif. Tacite (7) nous rapporte ainsi que Othon rendit la dignité sénatoriale à Cadius Rufus, Pédus Blæsus et Sévinus Pontinus,

qui non probat quod intendit protinus calumniari videtur, nam ejus rei inquisitio arbitrio cognoscentis committitur, qui reo absoluto, de accusatoris incipit consilio quærere, qua mente ductus ad accusationem processit; et si quidem justum ejus errorem repererit, absolvit eum; si vero in evidenti calumnia eum deprehenderit, legitimam poenam irrogat ».

1. Mommsen, *Droit public romain*, III, p. 123, note 3.

2. Guiraud, *Les assemblées provinciales dans l'empire romain*, p. 187.

3. L. I § 2, *A quibus appell.*, Dig., XLIX. 2.

4. Mispoulet, *Institutions politiques des Romains*, II, p. 526.

5. Mommsen, *Droit public romain*, III. p. 144, note 3.

6. Mommsen, *Droit public romain*, V. p. 161 et suiv.

7. Tacit., *Hist.*, I, 77 : *Redditus Cadio Rufo, Pedito Blæso, Sævino Pomptino senatorius locus. Repetundarum criminibus sub Claudio ac Nerone ceciderant*.

condamnés, sous Claude et Néron, comme concussionnaires.

Telle était la juridiction sénatoriale. A côté d'elle, il convient de signaler la haute compétence de l'empereur en ces sortes d'affaires criminelles. Cette compétence est une émanation de l'*imperium proconsulare summum* dont nous avons eu déjà l'occasion de parler.

Au tribunal impérial, le procès se déroulait assez rapidement. Le prince statuait, tout d'abord, sur le point de savoir s'il devait accepter la cause (*cognitionem suscipere*) ou la refuser. Sa décision était-elle affirmative, l'instruction commençait de suite : instruction pleinement administrative, puisqu'elle était confiée au bureau *a cognitionibus* (1).

Venait ensuite le jugement de l'affaire par l'empereur assisté de son *consilium*. Les plaidoiries, l'interrogatoire, les dépositions de témoins se succédaient dans l'ordre normal. Le prince prenait une part active aux débats ; il les dirigeait, interrogeait lui-même les parties. Quand venait le moment de rendre la sentence, les conseillers ayant délibéré à huis clos et donné leur avis motivé, c'est encore l'empereur, seul, qui intervenait souverainement et prononçait la condamnation ou l'acquittement de l'accusé (2).

Jusqu'au règne d'Hadrien, les empereurs n'usèrent qu'assez rarement de leurs pouvoirs judiciaires. Il est à croire que, dans le cours du II^e siècle, ils déployèrent une plus grande activité, si l'on en juge par l'exemple de Marc-Aurèle qui, au dire de Dion Cassius (3), consacrait ses journées et ses nuits à l'examen des affaires.

1. Ce bureau apparaît pour la première fois sous le règne de Claude ; il fut d'abord administré par des affranchis auxquels Septime Sévère substitua ensuite des chevaliers. Voy. *Corp. Inscr. Lat.*, VI, 8628-8635 ; VIII, 9360 ; Dio Cass., LXXVIII, 43.

2. Mispoulet, *Institutions politiques des Romains*, I, p. 283.

3. Dio Cass., LXXI. 6.

Cet absorbant labeur était difficilement conciliable avec les habitudes d'oisiveté du plus grand nombre des princes ; aussi, les voyons-nous déléguer la connaissance des procès au *præfectus prætorio* (1). Ce magistrat n'avait aucun pouvoir propre, il statuait au nom de l'empereur, entouré d'un conseil dont il était obligé de suivre l'opinion, lors du prononcé de la sentence (2).

Somme toute, on ne peut nier qu'à l'époque impériale les provinciaux ne fussent protégés contre les déprédations des fonctionnaires romains. Certes, il y eut encore des concussions, des abus de pouvoir et parfois de criantes injustices : nous en avons eu la preuve. Mais l'histoire n'enregistra plus heureusement de ces exploitations criminelles organisées sur une grande échelle, sous la direction scandaleuse du proconsul lui-même. Si Classicus, Bassus, Lenas et les autres méritèrent la peine qui leur fut infligée ; il faut bien considérer qu'ils n'étaient que des écoliers à côté de Verrès et de ses collègues de l'époque républicaine.

Il y a donc, en cette matière, progrès sensible sous l'Empire.

1. Guiraud, *op. cit.*, p. 196.

2. Wilmanns, 1291 : *Adhibet in consil. præf. ærar.*

LIVRE V

LES GRANDES BRANCHES DE L'ADMINISTRATION PROVINCIALE

CHAPITRE PREMIER

L'ORGANISATION MILITAIRE

Une idée primordiale avait guidé Auguste, lorsque, en 727 = 27, il fit le partage des provinces. Cette idée que nous avons eu déjà l'occasion de développer peut se résumer ainsi : donner au sénat un lot de provinces riches et pour la plupart pacifiées, mais réserver, temporairement d'abord et définitivement ensuite, au pouvoir impérial, les pays encore révoltés et la haute disposition des légions (1). Désormais, le proconsul sénatorial sera un gouverneur purement civil ; c'est le *legatus* impérial qui aura le caractère militaire ; encore ne commandera-t-il plus *suis auspiciis*, mais bien plutôt sous les auspices de César. Si le *legatus* est victorieux, l'empereur seul aura droit au triomphe (2) ; Auguste, en un mot, concentre en ses mains, le pouvoir militaire absolu, en même temps que la direction générale de l'armée.

Les provinces du Sénat étaient, ainsi que nous l'avons vu, presque entièrement pacifiées : en Grèce, en Sicile, en Béli-

1. Voy. *supra*, p. 7.

2. Willems, *Droit public romain*, p. 414, note 9.

que, aussi bien qu'en Asie, régnait la plus complète tranquillité. L'Illyrie (1) et l'Afrique faisaient seules exception.

Bornée au sud par d'immenses territoires inexplorés, l'Afrique était exposée, de ce côté, à toutes les incursions des tribus nomades, au razzias de ces bandes pillardes, composées, pour la plupart, de Garamantes, de Maures et de Musulans (2). Ces aventuriers, d'humeur belliqueuse, enserraient l'Afrique proconsulaire dans un réseau très étroit. Dans l'intérêt de l'influence romaine, il était nécessaire de les maintenir dans l'ordre, et d'exercer, d'une façon générale, sur les frontières du sud, une surveillance scrupuleuse. Auguste crut, à cette occasion, devoir enfreindre la règle qu'il s'était posée : il dota d'une légion la province sénatoriale d'Afrique.

Il naît ici une objection. Sans doute, le pays ne pouvait se passer de troupes ; mais alors, comment l'empereur, qui, au moment du partage de l'an 27, connaissait exactement la situation, ne s'était-il pas décidé, de prime abord, à placer l'Afrique dans le lot impérial ? Et même, sans en venir à ce parti extrême, n'était-il pas facile à Auguste de créer, par une autre combinaison, deux provinces distinctes, l'une sénatoriale, l'autre impériale et militaire ; de faire, en un mot, ce que César avait fait avant lui et ce que Caligula rétablira quelques années après ? M. Boissière, dans son travail sur l'*Algérie romaine*, a prévu ces deux objections ; voici comment il y ré-

1. En ce qui concerne l'Illyrie, nous renvoyons au *Chapitre I* de cette thèse, p. 10.

2. Les Musulans habitaient au pied des monts Aurès. Ils formaient une des confédérations indigènes les plus rebelles ; on dut les discipliner à une certaine époque, ainsi qu'il semble résulter d'une inscription de Guelma, insérée au *Corpus*, n° 2715, où nous voyons cette peuplade sous les ordres d'un préfet militaire spécial : *T. Flavius Macer, præfectus gentis Musulamiorum*. Quant aux Garamantes, ils occupaient toutes les régions sud entre les Maurétanies et le Fezzan actuel. Voy. Boissière, *L'Algérie romaine*, p. 237.

pond (1) : « Je crois donc voir là chez le prince, dit-il, quelque ménagement et quelque affectation de déférence et d'égards pour cette vieille assemblée du Sénat. Auguste ne voulut point sans doute, dans ce partage des provinces, paraître tout à fait spolier et comme découronner les sénateurs ; il ne voulut point leur enlever tous les grands et nobles commandements ; et, afin de réserver à l'un de leurs représentants les plus illustres une situation tout à fait considérable, il laissa au proconsul d'Afrique, par une exception toute flatteuse, le commandement civil et militaire dans toute sa plénitude et toute son étendue, le pouvoir militaire et judiciaire à la fois, autrement dit, le double *imperium* » (2).

Le proconsul d'Afrique sénatoriale était donc tout à la fois gouverneur civil et général d'armée. Ces pouvoirs exceptionnels, il les garda sous le règne de Tibère ; Caligula les lui retira à une époque que nous fixerons exactement par la suite, et qui, nous pouvons le dire dès maintenant, ne doit pas être très éloignée de l'année 37 ap. J.-C. Examinons donc les raisons de cette anomalie ; nous parlerons ensuite de l'armée, et des rapports du proconsul d'Afrique avec la *legio III^e Augusta*, pendant les soixante années que dura la réunion des deux pouvoirs en une seule main.

Les événements dont l'Afrique avait été le théâtre quelques années avant l'avènement d'Auguste au pouvoir impérial n'étaient pas faits pour donner à ce prince une haute idée de la sécurité du pays. Juba, fils d'Hiempsal II, qui était un peu

1. G. Boissière, *L'Algérie romaine*, t. I, p. 234-235.

2. « Que de soins, dit M. Duruy, à propos de ce partage des provinces pour relever à tous les yeux les officiers du Sénat et pour laisser dans l'ombre ceux de l'Empereur, pour donner aux uns le pouvoir sans les honneurs, aux autres la représentation et l'éclat qui consolent et satisfont les ambitions caduques ! »

par son père l'obligé de Pompée, avait pris fait et cause pour Metellus, Caton, Labienus et les autres chefs républicains réfugiés en Afrique. César, en 46, débarquait à Hadrumète et, trois mois après, ses troupes, victorieuses à Thapsus, réduisaient à néant les restes de l'ancien parti pompéien. C'est de cette époque que date la réunion entre les mains d'un seul gouverneur de toute la province romaine, depuis la Cyrénaïque jusqu'à l'Ampsagas (1). Il est à croire qu'Auguste n'eut pas une entière confiance dans l'efficacité d'un tel gouvernement. Aussi, le voyons-nous établir le simple protectorat romain sur une partie de la province qu'il détacha de l'autre ; c'est à la suite de ce remaniement que Juba II, fils de l'ancien adversaire de César et élevé à Rome suivant les bonnes traditions, fut chargé de gouverner l'ancien royaume paternel, tout le territoire compris entre l'Ampsagas et la vieille Afrique, c'est-à-dire, la Numidie proprement dite (2). Cet état de choses n'eut qu'une très courte durée : Juba II fut placé sur le trône de Maurétanie (3), et le pays numide, sur lequel il avait régné un instant, fut de nouveau réuni à la vieille province de Carthage. L'œuvre de César était rétablie ; l'Afrique sénatoriale était créée.

Telle était la situation au début de la période impériale.

Les proconsuls sénatoriaux durent régner assez paisiblement sur la province pendant la plus grande partie du règne d'Auguste. Il n'y eut, en effet, à proprement parler, aucune guerre véritable, mais bien plutôt des révoltes partielles, de fréquentes escarmouches entretenues par le caractère belli-

1. Le premier à qui César confia ce gouvernement fut C. Crispus Sallustius.

2. Dio Cass., LI, 15 : Ἡ δὲ Κλεοπάτρα Ἰόβας, τῷ τοῦ Ἰόβου παιδί, συνώκησε, τούτῳ γὰρ ὁ Καῖσαρ τραπεῖντι τε ἐν τῇ Ἰταλίᾳ, καὶ συστρατευσαμένῳ οἱ, ταύτην τε καὶ τὴν βασιλείαν τὴν πατρῶαν ἔδωκε.

3. Tacit., Ann., IV, 5.

queux et sauvage des indigènes et par les incitations des capitaines aventuriers. Nous savons par les *Acta Triumphalia* (1) que le proconsul Sempronius Atratinus, dont le gouvernement se place entre les années 21 et 22 av. J.-C., eut à réprimer une révolte de nomades. Il est à croire que ces nomades ne furent qu'imparfaitement soumis par Atratinus, puisque son successeur direct, L. Cornelius Balbus (2), fut obligé de recommencer la campagne un an après. Cette fois, on ne se contenta pas de rester sur la défensive, Balbus alla franchement de l'avant et repoussa les révoltés jusqu'aux limites mêmes du désert. Pline (3) nous a conservé le souvenir de ses victoires, ainsi que l'énumération des peuplades et des cités dont les noms figurèrent à son triomphe. Ce triomphe eut lieu à la date du VI des Kalendes d'avril 734=19 av. J.-C., si nous en croyons l'inscription suivante des Tables Capitoline :

L. Cornelius P. f. Balbus. Procos. A. CCXXIV

Ex Africa VI K. April.

La situation dut s'améliorer sensiblement pendant les années qui suivirent ; il faut, en effet, se reporter à l'an 3 ap. J.-C., aux proconsulats de Passienus Rufus (4) et de Cornelius

1. *Acta triumph. Capit.* : L. Sempronius L.F.N. Atratinus. A. DCCXXXII pro. cos. ex. Africa III. idus. oct.

Tab. Barberin. : L. Sempronius. Atratinus. Ex. Africa. Idus octob. triumphavit palmam. Dedit.

2. L. Cornelius Balbus : consul *suffectus* en 32 avant J.-C., proconsul d'Afrique (20-19) avant J.-C. — Tissot, *Fastes de la province romaine d'Afrique*, pp. 38, 39.

3. Plin., V, 5 : *Omnia armis romanis superata et a Cornelio Balbo triumphata.*

4. Passienus Rufus mérita les honneurs du triomphe ; mais on ignore les révoltes qu'il eut à réprimer. Velleius Paterculus dit seulement, (II, 116) : *Celebri etiam opera diligentique Vibius Postumus, vir consularis, præpositus Dalmatiæ ornamenta meruit triumphalia : quem honorem ante paucos annos Passienus et Cossus, viri quibusdam diversis virtutibus celebres in Africa meruerent.*

Lentulus pour retrouver une reprise effective des hostilités. Cornelius Lentulus Cossus, le même qui reçut le surnom de *Gætulicus* et dont Velleius et Dion ont fait mention à plusieurs reprises (1), vit les débuts d'une guerre plus sérieuse. Une révolte fut fomentée qui ne tendait à rien de moins qu'à affranchir l'Afrique de la domination romaine ; c'étaient là les prémices des troubles plus sérieux qui désolèrent la province pendant sept années successives du règne de Tibère (2). Les pouvoirs militaires confiés au proconsul sénatorial ne furent jamais plus utiles qu'à cette époque. Furius Camillus (3) venait d'être nommé gouverneur de l'Afrique proconsulaire quand éclata l'insurrection de Tacfarinas.

Ce Tacfarinas était un numide, déserteur des armées romaines où il avait plus ou moins servi dans les *auxilia*. Il enrôla une bande d'aventuriers, les disciplina, et ces vagabonds, qui n'avaient jusqu'alors pratiqué que le vol et le brigandage, devinrent bientôt capables de se mesurer avec les soldats de Rome. Le proconsul Furius Camillus en eut promptement raison ; Tacite (4) nous a conservé le souvenir de cette victoire : *Igitur legio medio, leves cohortes duæque alæ in cornibus locantur. Nec Tacfarinas pugnam detrectavit. Fusi Numidæ, multosque post annos Furio nomini partum decus militiæ*. La guerre, loin d'être terminée, n'était que suspendue. Rome devait toujours compter avec ce Tacfarinas, grand tacticien, coutumier de ces razzias, de ces courses à l'improviste contre lesquelles la masse de la légion restait impuissante. Tacite a dit de lui : *spargit bellum*, il éparpille la guerre ; il dissémine

1. Velleius, II, 116 ; — Dio Cass., LV, 28 ; — Voy. aussi Florus, IV, 12.

2. L'insurrection de Tacfarinas débuta en 17 après J.-C., et ne prit fin qu'en l'année 24.

3. Furius Camillus : consul en 761, proconsul d'Afrique en 770 = 17 de J.-C. Voy. Tissot, *Fastes de la province romaine d'Afrique*, p. 50.

4. Tacit., *Ann.*, II, 52.

ses attaques, et c'est à peine si L. Apronius, proconsul, successeur de Camillus, pourra le vaincre une seule fois (1). Ceci se passait en l'année 18 ap. J.-C. Mais voici que Tibère s'élève et envoie au sénat ce message dont nous avons eu déjà l'occasion de parler (2). Il veut voir au plus tôt la fin des troubles ; il demande qu'on relève Apronius de ses fonctions, et qu'on expédie en Afrique, non pas un proconsul quelconque, mais bien un proconsul sachant la guerre, apte à diriger les opérations promptement et sûrement vers un heureux résultat. Junius Blæsus (3) fut alors envoyé ; il remporta un certain nombre de succès, en récompense desquels l'empereur lui décerna le titre *d'imperator*. C'est cependant à son successeur, Cornelius Dolabella (4), qu'il appartenait de terminer définitivement la guerre. A cette époque Tacfarinas mourut et le foyer de la révolte fut par là même supprimé.

De ces sept années de troubles et d'insurrections, il subsistait, avant tout, une auréole éclatante de gloire autour du nom du proconsul. Ce n'était plus le riche sénateur appelé sous Auguste à vivre princièrement pendant une année aux

1. L. Apronius : consul *suffectus* aux Kalendes de juillet 761 (8 ap. J.-C.), proconsul d'Afrique (18-21) après J.-C. Il battit Tacfarinas au fort de Thala (dans le bassin supérieur de l'Oued Serral). Son fils, Apronius Cesianus, organisa une colonne volante et refoula les Numides dans le désert. Ces succès sont attestés dans la dédicace du temple de *Vénus Erycine* ; voy. *Corp. Inscr. Lat.*, X, 7257.

2. Voy. *supra*, p. 223.

3. Q. Junius Blæsus ; consul *suffectus* aux Kalendes de juillet 763 (10 ap. J.-C.) ; proconsul d'Afrique (21-23 ap. J.-C.). Parlant de lui, Velleius dit : *post paucos annos proconsul in Africa, ornamenta triumphalia cum appellatione imperatoria meruit* ; — Voy. aussi Tacite, *Ann.*, III, 71-75.

4. P. Cornelius Dolabella : consul. en 764 (10 de J.-C.), proconsul d'Afrique en 23-24 après J.-C. ; — M. Tissot (*Fastes de la province romaine d'Afrique*, p. 52, note 4) fait remonter à Dolabella l'origine de la tactique militaire moderne en Afrique. C'est de ce proconsul que Tacite a dit (*Ann.*, IV, 26) : *Quippe minore exercitu insignes captivos, cædens ducis bellique confecti famam deportarat.*

dépens des immenses richesses de la terre d'Afrique ; mais c'était un véritable général, un général vainqueur à qui l'on avait décerné les honneurs du triomphe et qui se créait ainsi, à deux pas de Rome, une omnipotence et presque une souveraineté à part dans l'Etat. Ce qu'Auguste redoutait, ce n'était pas le sénat lui-même très déchu de son ancien prestige, mais bien plutôt la personnalité de certains sénateurs : il craignait par dessus tout « les individualités considérables (1). » Or n'étaient-ce pas des individualités considérables, ces Passienus, ces Camillus, ces Lentulus, et ce Blæsus que l'empereur Tibère avait désigné lui-même ! Pourquoi donc s'étonner que Caligula, arrivant au pouvoir en 37 et jetant les yeux sur la toute-puissance du proconsul d'Afrique, n'ait pas hésité un seul instant à réduire ses pouvoirs, à lui retirer *l'imperium* militaire et par là même à couper court à une situation qui devenait menaçante !

La séparation de l'autorité civile et des pouvoirs militaires eut lieu en l'an 37 ap. J.-C., sous le proconsulat de Junius Silanus (2) ; c'est du moins ce qu'affirme Tacite (3) : *Mox Caius Cæsar turbidus animi ac M. Silanum obtinentem Africam metuens ablatam proconsuli legionem misso in eam rem tradidit*. S'il faut en croire Dion Cassius (4), la suppression des pouvoirs militaires du proconsul n'aurait eu lieu que deux ans après, sous le gouvernement de L. Calpurnius Piso. La version de Tacite a été soutenue par M. Léon Renier. On ne peut refuser, cependant, une valeur toute particulière à la seconde thèse : Dion Cassius ayant été lui-même proconsul

1. Boissière, *op. cit.*, p. 241.

2. M. Junius Silanus : consul en 775 (22 ap. J.-C.), proconsul d'Afrique de 30 à 37 après J.-C. Voy. Tissot, *op. cit.*, p. 56.

3. Tacit., *Hist.*, IV, 48.

4. Dio Cass., LIX, 8.

d'Afrique (1) et se trouvant, par ce fait, dans une excellente situation pour consulter les archives de la province et relater les faits dans toute leur exactitude. Il est certain en tout cas que Galba (2), successeur direct de Calpurnius Piso, n'était plus qu'un simple gouverneur civil semblable aux autres proconsuls sénatoriaux. Les pouvoirs militaires et le commandement des troupes avaient été remis aux mains d'un *legatus* impérial.

Voici donc que nous avons passé en revue les différentes étapes de l'histoire militaire du proconsulat d'Afrique. Avant d'aller plus loin, avant d'expliquer quelle fut la situation créée par Caligula, avant de chercher enfin comment s'équilibrèrent désormais ces pouvoirs partagés entre le proconsul et le légat impérial, il convient d'examiner, tout d'abord, l'organisation militaire exceptionnelle de la province.

Pour peu que nous parcourions les textes et que nous analysions les inscriptions récemment découvertes, un nom nous frappera entre tous, celui d'une légion : la *legio III^e Augusta* (3). L'épithète qu'elle porte indique assez à elle seule ses origines ; toutefois, il est difficile de déterminer, d'une façon précise, l'époque de sa création. Il est probable que la *III^e Augusta* fut envoyée en Afrique et placée sous les ordres du proconsul dès l'année 27. Nous la trouvons men-

1. La date du proconsulat de Dion Cassius peut être fixée d'une façon certaine grâce à la date connue du martyre de saint Maximilien. Ce proconsulat se place entre les années 294 et 295. Voy. *Acta sancti Maximiliani*; [ed. Ruinart], p. 300-309.

2. S. Galba, plus tard empereur, fut consul en 749 (5 av. J.-C.) et proconsul d'Afrique en 45-46 après J.-C.

3. Auguste licencia les troupes innombrables qui avaient défendu sa cause ou suivi les drapeaux d'Antoine et de Lépide ; il ne conserva que dix-huit légions. Sur ce nombre, trois portaient le numéro d'ordre III (*III Parthica*, *III Cyrenaica*, *III Augusta*). Consult. sur les différents cantonnements des troupes : Dio Cass., LV, 23. Sur la *legio III^e Augusta*, en dehors des auteurs cités *infra*, p. 269, note 1, consulter M. Fiebel, *Historia legionis III Augustæ*. Berlin, 1882.

tionnée en 14 ap. J.-C., à cette date, elle travaillait à la voie militaire qui reliait les quartiers d'hiver de Théveste à deux points importants de l'extrême-sud (1). Douze ans après, son nom reparait sur les tablettes d'hospitalité offertes par quelques villes d'Afrique à un certain tribun Silius Aviola, probablement en souvenir d'une mission particulière (2). Par la suite, elle figure à chaque page de l'histoire de la province ; elle est de toutes les campagnes ; elle a la gloire de repousser toutes les insurrections. En récompense de ses services, on lui décerne successivement les titres de *liberatrix*, *pia vindex* (3), *constans* (4), *pia fidelis* (5).

Dès son arrivée dans le pays, la légion *III^a Augusta* dut tenir garnison à Théveste [aujourd'hui Tébessa] ; elle y resta probablement pendant tout le premier siècle et jusqu'à l'époque des Flaviens (6).

Après un séjour de quelques années dans une ville du sud (*Mascula* ou *Thamugas*) (7), elle transporta définitivement ses quartiers dans le camp nouvellement fondé à Lambèse (8).

1. *Corp. Inscr. Lat.*, VIII, 10018, 10023. Ces deux inscriptions ont été retrouvées, la première à Gabès (Tacape), la seconde dans la plaine d'Es-Segui (entre Gabès et Gafsa). Le milliaire de Gabès étant incomplet, nous reproduisons ici celui du Bahirt-es-Segui, dont le texte est d'ailleurs identique.

Imp. Cæs Augusti. F. Augustus tri. pot... XVI. L. Asprenas. cos. procos. VII vir. epulonum viam ex east. hibernis. Tacapes muniendam curavit.

2. *Corp. Inscr. Lat.*, VIII, 4921, 4922.

3. *Corp. Inscr. Lat.*, VIII, 2675, 2852.

4. *Corp. Inscr. Lat.*, VIII, 10474.

5. *Corp. Inscr. Lat.*, VIII, 2756, 2577.

6. Aucun document, aucune inscription n'affirme, d'une façon positive, le séjour de la *III^a Augusta* à Théveste ; on en est donc réduit aux conjectures. M. Boissière commentant un passage de Tacite (*Ann.*, III, 74) se montre très affirmatif sur ce point. Il appuie ses conclusions sur la tactique employée par Junius Blæsus dans le cours des opérations militaires contre Tacfarinas. (*Voy. Algérie romaine.* p. 373.)

7. Voy. à ce sujet l'allocution qu'Hadrien adresse aux soldats du camp de Lambèse (*Corp. Inscr. Lat.*, VIII, 2532).

8. Le plus ancien monument du camp date de l'année 128, époque de la

Des raisons militaires de première valeur avaient déterminé ce changement. Par sa situation même, au débouché des défilés de l'Aurès, Lambèse était un point stratégique important ; y établir des troupes à résidence fixe, c'était constituer un poste de surveillance sur les régions du sud et assurer, par là même, la sécurité de la province proconsulaire. En second lieu, l'ancien camp de Théveste ne répondait plus aux nécessités du moment. Créé pour servir de point d'appui à l'influence romaine contre les attaques des tribus nomades et particulièrement des Garamantes, il devint inutile du jour où ces Garamantes, fatigués par un siècle d'insurrections continuelles, rentrèrent dans le calme et la tranquillité. La *III^e Augusta*, établie à Lambèse vers l'année 123, y séjourna pendant toute la dernière partie du Haut-Empire (1).

Le moment est venu de nous demander si, à côté de cette légion, d'autres détachements militaires n'occupèrent pas la province à une date quelconque de l'époque impériale. Le fait est hors de doute si nous nous plaçons postérieurement à l'année 123.

La légion *VII Gemina Felix*, dont la résidence habituelle était l'Espagne, fit une apparition en Afrique : plusieurs inscriptions découvertes à Lambèse ne laissent aucun doute sur ce point (2).

légation de P. Metilius Secundus. Le camp neuf fut inauguré, suivant toute probabilité, en 129, c'est-à-dire un an après le séjour d'Hadrien à Lambèse ; Marc-Aurèle le restaura de 172 à 180. *Voy. Corp. Inscr. Lat.*, VIII, 2546, 2548.

1. Sur l'histoire de la *legio III^e Augusta* ; *Voy. Mommsen au Corp. Inscr. Lat.*, VIII, f^{os} XIX-XXIII ; et Boissière, *op. cit.*, p. 370-508.

2. *Corp. Inscr. Lat.*, VIII, n^o 3075 : *Dis manibus sacrum C. carminibus vales mil. leg. VII, G.F.* ;

n^o 3245 : *Stabilis mil. leg. VII, G.F.* ;

n^o 3268 : *L. Valerius. Gal. Rufinus mil. leg. VII, G. F.*

Ces deux dernières inscriptions ont été retrouvées à Lambèse (*voie de Diana*).

On a également découvert une tuile marquée de l'empreinte légionnaire :
LEG. VII. GE.

En 145, on trouve de même dans les monts Aurès, la trace indiscutable de la *VI Ferrata* laquelle tenait garnison en Syrie. A la date du quatrième consulat d'Antonin et du second de Marc-Aurèle, les soldats de cette légion étaient employés à la construction d'une chaussée militaire destinée à faciliter l'accès des régions montagneuses de la Numidie (1).

Signalons encore quelques détachements de la *III Gallica*, probablement incorporés au sein même de la *III^e Augusta* ; c'est du moins ce qui semble résulter des deux épitaphes suivantes découvertes à *Lambaesis*.

Miles legionis III Augustæ ex III Gallica

et

Contributus ex legione III Gallica in legionem tertiam

Augustam (2).

Plusieurs cohortes avaient enfin établi leurs quartiers à deux kilomètres environ de la *Porta principalis sinistra* du camp de Lambèse. Le nom d'une de ces cohortes : *Coh. VI Commagenorum*, a été déchiffré par M. Léon Renier sur le piédestal d'une colonne aujourd'hui renversée (3).

Mommsen, s'appuyant sur un texte de Tacite (4), raconte comment la *legio IX Hispana* campée en Pannonie, fut dirigée sur l'Afrique et mise à la disposition du proconsul pour faire face à la révolte de Tacfarinas. Le séjour de la neuvième légion espagnole dans la province fut de très courte durée et

1. *Corp. Inscr. Lat.*, VIII, 40230, 2490 : *Herc(uli) Aug. sac. vex. leg. VI Ferr.*.

2. *Corp. Inscr. Lat.*, VII, 3049, 3057, 3113.

3. L. Renier (*Rapports*).

4. Tacit., *Ann.*, III, 9 : *Piso, Dalmatico mari tramisso, relictisque apud Anconam navibus, per Picenum ac mox Flaminiam viam assequitur legionem quæ e Pannonia in Urbem, dein præsidio Africæ ducebatur.*

ne se prolongea pas au delà de quatre années. En 24, elle fut rapatriée dans sa résidence de Pannonie (1).

Nous ne parlerons que pour mémoire de la *I^e Macriana liberatrix* : bande de révoltés levée par Clodius Macer dans les rangs de la *III^e Augusta* (2).

Tels sont les différents corps d'armée qui occupèrent, durant le cours de l'empire, la province africaine. A proprement parler, les proconsuls, dont il nous a été donné de narrer les faits de guerre, n'eurent à leur disposition, d'une façon permanente, que la grande légion *III^e Augusta*. C'est avec elle qu'ils repoussèrent les attaques des nomades du sud et remportèrent ces succès qui valurent à plusieurs d'entre eux les honneurs du triomphe. Les autres légions ne furent, en réalité, que des troupes de passage ; appelées à l'occasion d'un danger, elles combattaient à côté des troupes régulières de la province, et, leur mission terminée, regagnaient leurs garnisons respectives.

Examinons maintenant quelle fut la situation faite au proconsul d'Afrique, lorsque Caligula affolé « *Caius Cæsar turbidus* » (3) lui eut retiré le commandement de la légion.

Un *legatus* impérial fut aussitôt nommé qui s'attribua la plénitude des pouvoirs militaires. N'était-ce pas là une violation flagrante de la règle que Rome s'était toujours plu à respecter : à savoir l'unité de direction et de commande-

1. Tacit., *Ann.*, IV, 23 : *Cæsar.... reportari nonam legionem jusserat ; nec proconsul ejus anni, P. Dolabella, retinere ausus erat, jussa principis magis quam incerta belli metuens.*

2. Tacit., *Hist.*, I, 11 : *Africa ac legiones in ea interfecto Clodio Macro contenta qualicumque principe post experimentum domini minores.* Cf. Tacit., *Hist.*, II, 97. Sur Clodius Macer et la légion *I^e Macriana liberatrix*, consult. Boissière, *op. cit.*, p. 482-484 ; — Müller, *Numismatique de l'ancienne Afrique*, II, p. 170.

3. Tacit., *Hist.*, IV, 4.

ment ? Remarquons, en effet, que ce n'est pas le territoire qu'elle partage, puisque la division entre la Numidie et la vieille Afrique proconsulaire ne sera un fait accompli que sous Septime Sévère ; mais c'est bien plutôt le proconsulat qu'elle démembre. En réalité, il y a là deux provinces, l'une sénatoriale, l'autre impériale ; deux gouverneurs absolument indépendants l'un de l'autre ; mais les apparences sont sauvegardées et le territoire, géographiquement parlant, reste tel qu'il était auparavant. Cette fiction va profiter au *legatus* impérial, qui, désormais, verra ses pouvoirs s'accroître aux dépens de l'autorité du proconsul. Créature de l'empereur et chargé par lui d'un service de surveillance sur le gouverneur, ce *legatus*, en vertu de ses attributions militaires, pourra entrer dans la province du proconsul, s'ingérer dans les détails de l'administration, et, sous les apparences de la légalité, violer le principe qui défendait à un fonctionnaire de pénétrer en armes dans un territoire autre que celui soumis à sa propre juridiction (1). C'est l'effacement du proconsul et la décadence de son prestige.

Les considérations que nous venons de développer sont, d'ailleurs, exposées par Dion Cassius : « A l'un des gouverneurs, dit-il, il donna l'armée et les nomades, c'est-à-dire, le pays numide ; à l'autre, et ici M. Boissière complète la pensée de l'historien de Nicée, il laissa un pouvoir affaibli, une ombre de pouvoir, la pompe et l'apparat peut-être, mais l'incessante menace et la surveillance du légat, de l'homme de confiance de l'empereur (2).

1. Consulter au sujet de cette défense un passage de Tacite (*Ann.*, XIII, 53). Il y est question d'un conflit soulevé, en l'an 58 de notre ère, entre deux légats impériaux : Lucius Verus, légat de la Germanie Supérieure et Ælius Gracilis, légat de Belgique. Un second exemple, celui de César passant le Rubicon est trop connu pour que nous insistions.

2. Boissière, *L'Algérie romaine*, p. 255.

Ce *legatus* figure à diverses reprises dans les inscriptions d'Afrique. Toutefois le titre sous lequel on le désigne varie suivant qu'on veut mettre en lumière son caractère de fonctionnaire impérial ou son rôle de commandant supérieur des forces romaines. C'est ainsi qu'un certain Domitius Afer est qualifié : *Prætorius legatus Africæ imperatoris Cæsaris Augusti* (1). Par contre, le légat, assassin de Pison, Festus, figure dans une inscription comme *legatus pro prætore exercitus Africæ* (2). Domitius Tullus porte un titre plus complexe encore : *missus ab imperatore Vespasiano Augusto legatus pro prætore ad exercitum qui est in Africa* (3).

Presque toujours, cependant, comme la *legio III^e Augusta* forme le noyau principal de l'armée d'Afrique, le légat est qualifié sur les monuments : *legatus Augusti pro prætore legionis III Augustæ*.

Une inscription (4) provenant d'un monument élevé en l'honneur d'A. Egnatius Proculus est ainsi conçue :

A. Egnatio. A. f. Proculo co(n)s(uli) præf(ecto) ær(ari) Sat(urni) præf(ecto) f(frumenti) d(andi) leg(ato) leg(ionis) III Au(gustæ), p. f. leg(atu)s Aug(usti) pro(vinciæ) Afr(icæ) dioeces(eos) Numid(iæ).

Ce personnage figure donc comme légat impérial pour la province d'Afrique, chargé spécialement du diocèse de Numidie. N'est-ce pas là une justification de la théorie que nous avons cherché à mettre en lumière : à savoir que la fiction de l'unité subsistait encore ; que la Numidie était toujours considérée comme une circonscription, comme une partie inté-

1. *Corp. Inscr. Lat.*, XI, 5210.

2. Wilmanns, *Exempl. inscript.*, 1149. Sur le *legatus* Valerius Festus, consult. Tacit., *Hist.*, II, 97 ; IV, 48-50.

3. *Corp. Inscr. Lat.*, VIII, 2747, 7036.

4. *Corp. Inscr. Lat.*, VI, 1406.

grante de la grande province sénatoriale (1), et que le légat de l'empereur commandant la *legio III^e Augusta* n'avait pas apparemment de pouvoirs plus étendus que ses collègues d'Hadrumète et d'Hippone.

Nous avons vu que le *legatus*, en vertu de ses fonctions militaires et de police, pouvait s'ingérer dans les affaires administratives du proconsul. Or, il est dès à présent certain que la réciproque n'est pas vraie : un exemple va nous le montrer.

Chaque gouverneur de province sénatoriale avait à ses côtés un questeur chargé de régler les questions financières ; ledit questeur pouvait, en outre, recevoir une juridiction déléguée et se substituer, par là, au proconsul. Ce dernier principe n'allait pas sans quelques restrictions en ce qui concerne l'Afrique ; il semble, en particulier, que le questeur de la Proconsulaire ne pouvait exercer ses fonctions sur la totalité des territoires relevant du légat impérial. C'est du moins ce que l'on peut conclure de l'inscription du Forum de Rusicade :

C(aius) Cæcilius, Q(uinti) f(ilius), Gal(eria) tribu, Gallus hab(ens) equum pub(licum), æd(ilis) hab(ens) jur(is)dic(tio-nem) q(uæstoris) pro præ(tore) præf(ectus) pro III viro quater, præf(ectus) fab(rum) co(n)s(ularis) bis et præ(torius) bis, hab(ens) orn(amenta), quinq(uennalia) d(ecreto) d(ecurionum) ex quinque decuriis dec(uriarum) trium, quinquennalis, præf(ectus) j(uri) d(icundo) Rusicadi. flam(en) divi Julii, nomine

1. L'inscription d'Egnatius Proculus est contemporaine du règne de Commode. Quant aux époques antérieures, nous possédons un document caractéristique mentionnant un officier chargé du recrutement, *dilectator*, dans les provinces africaines, à savoir *per Africam, Mauretalias*. Ce texte est formel et nous montre l'Afrique divisée en trois régions administratives seulement, la *province proconsulaire* et les *deux Maurétanies*. Or, l'inscription est du règne de Marc-Aurèle, postérieure à la mort de L. Verus, antérieure à l'association de Commode ; ainsi, à cette date, la Numidie ne comptait pas pour une province indépendante ; — Voy. L. Renier, *Mélanges épigraphiques* ; — et Henzen, 6502, ainsi que les corrections de la page 511.

suo et Proxinia, M(arci) f(iliæ), Proculæ uxoris suæ et fil(iorum) Gallæ et Galli et Coruncaniæ et Nigellinæ tribunal et rostra s(ua) p(ecunia) f(acienda) c(uravit) (1).

Rapprochons de ce document deux autres inscriptions ; la première (2), relative à Quintus Fulvius Faustus, préfet des colonies cirtéennes, triumvir, *ædilis quæstoriciæ potestatis* ; la seconde (3), analogue du reste à la précédente, et faisant mention d'un certain Sextus Otalicius Restitutus, triumvir, *ædilis quæstoriciæ potestatis*.

Ces différents édiles, remplissant des fonctions questoriennes, sont des édiles de Cirta (4). Ils agissent, à notre avis, au nom et par une délégation du légat de Numidie, de même que le questeur de province sénatoriale agit par délégation du gouverneur. Si donc — et c'est là que nous voulions en venir — le *legatus* impérial est forcé d'employer ces édiles, c'est que le questeur d'Afrique ne peut instrumenter en dehors du territoire de la Proconsulaire proprement dite, ou tout au moins que sa juridiction s'arrête aux limites des quatre colonies cirtéennes. Tel n'est pas l'avis d'Henzen (5), qui, dans les attributions des édiles de Cirta, prétend voir une délégation de pouvoir du questeur provincial lui-même. Il faudrait alors admettre que ce même questeur, dans l'impossibilité où il est de forcer les portes d'un territoire pour y exercer sa juridic-

1. *Corp. Inscr. Lat.*, VIII, 7986 = Renier, 2169.

2. *Corp. Inscr. Lat.*, VIII, 7105 = Renier, 1869.

3. *Corp. Inscr. Lat.*, VIII, 7990, 7991 = Renier, 2172, 2173.

4. Les quatre colonies cirtéennes (*Rusicade, Cirta, Chullu, Mileu*) formaient une confédération, laquelle était administrée, à Cirta par des triumvirs annuels. Voy. des *IIIviri IIII coloniarum* au *Corp. Inscr. Lat.*, VIII, 7125; — des *decuriones IIII coloniarum* au *Corp. Inscr. Lat.*, VIII, 7983; — des *patroni* au *Corp. Inscr. Lat.*, VIII, 7059. La confédération cirtéenne qui date du règne de Trajan fut dissoute vers 225. D'une façon générale, consult. sur cette question, *Corp. Inscr. Lat.*, VIII, f^{os} 618 et suiv.

5. Henzen, *Annali del Istit.*, 1868, p. 88.

tion, puisse, au mépris de l'autorité du légat, déléguer cette juridiction à un autre. Cela est bien improbable. Mommsen (1) a soutenu l'opinion à laquelle nous nous rangeons (2).

Nous nous sommes étendu un peu longuement sur les faits qui précèdent afin de montrer combien, pendant la période qui s'ouvre à Caligula, l'organisation administrative était devenue complexe, divisée entre un gouverneur et un légat omnipotents dans leur sphère d'action.

La séparation officielle des deux pouvoirs eut lieu vraisemblablement sous le règne de Septime Sévère ; l'inscription suivante semble en faire foi (3) :

*J(ovi) o(ptimo) m(aximo), Jun(oni) reg(iæ) Min(ervæ),
Marti Vict(oriæ) Augustis, pro salute imp(eratorum) L(ucii)
Septimii Severi Pii et M(arci) Aurelii Antonini Aug(ustorum),
et [P(ublii) Sept(imii) Getæ,] Vexillatio [leg(ionis) tertiæ Au-
(gustæ)] P(iæ) V(indicis), morans in procinct(u) ; cur(ante)
Æmilio Emerito, dec(urione) al(x) primæ Pan(noniorum)
Saturni(no) et Gallo co(n(s)ulibus). V(exillatio) P(rovinciæ)
N(umidiæ) l(ibente) a(nimo) v(otum) s(olvit).*

Quelle que soit la façon dont on interprète les trois sigles V. P. N. de l'avant dernière ligne ; que l'on se décide à lire, avec M. Renier, *vexillatio provinciæ Numidiæ*, ou, avec M. Henzen, *(anno) quinto V provinciæ Numidiæ* ; il est certain qu'il existe, à dater de cette époque, une province de Numidie (4). L'opinion généralement admise qui reporte la création de cette province au règne de l'empereur Septime Sévère, opinion que vient corroborer l'inscription précédente, sera aisée-

1. Mommsen, *Die Stadtverfassung Cirtas und der Cirtensischen colonien*, dans Hermes, I, pp. 47-68.

2. Voy. sur cette question de Ruggiero, *Dizionario epigrafico*, I, pp. 253-254.

3. *Corp. Inscr. Lat.*, VIII, 2463. = Renier, 1611.

4. Wilmanns a lu *V nonas Maias*, 3 mai 198.

ment acceptée si l'on considère que Septime Sévère était africain (1) et qu'il se trouvait, par là même, fort bien placé pour se rendre compte de la situation du pays et des réformes que cette situation rendait nécessaires (2). Mommsen estime pour sa part, que les choses durent se passer plus simplement ; d'après lui, la Numidie, qui, depuis Caligula, était en fait sinon en droit, une véritable province, en aurait pris, peu à peu, et la forme officielle et le nom.

Ainsi fut effacé un état de choses qui avait duré près de trois siècles et constitué une des dérogations les plus graves aux principes posés par Auguste, lors de l'organisation des provinces sénatoriales.

L'Afrique proconsulaire est-elle la seule province du Sénat où il soit possible de trouver trace d'armée et d'un commandement militaire quelconque ?

Nous croyons pouvoir affirmer que la *Cyrénaïque* fut, elle aussi, à une certaine heure, occupée par une légion placée sous les ordres du proconsul. Cette légion serait la *III^e Cyrenaica*. Dion Cassius (3) nous donne l'énumération des corps de troupes et la liste de leurs divers cantonnements. Nous savons ainsi que la légion *III^e Cyrenaica* avait son quartier général en Arabie, probablement à *Bostra* (4). Ce fait n'empêche nullement qu'un détachement ait très bien pu se séparer

1. Aussi était-il spécialement honoré dans la province ; — Spartian., XIII : *Ab Afris ut deus habetur* ; — Voy. également, au *Corp. Inscr. Lat.*, VIII, 10337, une dédicace en son honneur.

2. « Septime Sévère qui, dans mainte question administrative, eut le grand mérite de détruire les équivoques et de régulariser en droit ce qui existait en fait depuis longtemps... » Ainsi s'exprime justement De Ceuleneer, *Essai sur la vie et le règne de Septime Sévère*.

3. Dio Cass., LV, 23.

4. Voy. les inscriptions de *Bostra* dans Waddington, 1927, 1933, 1942-1953. Comp. l'inscription bilingue publiée par M. de Vogüé, *Inscr. Sémitiques*, n° 22.

de la portion centrale et venir tenir garnison en Cyrénaïque. Peut-être même la légion quitta-t-elle toute entière l'Arabie et vint-elle s'établir en Afrique, tel est l'avis de M. Bouché-Leclercq (1) qui nous la représente comme ayant réprimé les émeutes d'Alexandrie en l'année 69. On sait, d'un autre côté, que la *Marmarica*, c'est-à-dire le pays qui s'étend entre la Pentapole et l'Egypte, ne fut conquise et annexée que postérieurement au partage de 27. Cette conquête est attribuée, par Florus (2), à Sulpicius Quirinius, proconsul de *Creta et Cyrenarum* vers l'année 20 : *pariter Marmaridas atque Garamantas Quirinio subigendos dedit; potuit et ille redire Marmaricus, sed modestior in æstimanda victoria fuit*. Si donc, comme il paraît certain, cette expédition a eu lieu; et si le proconsul Sulpicius Quirinius a eu un commandement militaire à cette époque, on est amené à supposer que la légion *III^e Cyrenaica*, étant donné son nom, a dû former le corps d'armée de la région (3). Ce qui confirmerait cette manière de voir, c'est la certitude presque absolue que l'on a de la présence d'un détachement de cette légion dans l'Afrique du Nord; on a, en effet, retrouvé à *Mila*, village de Numidie, le tombeau d'un soldat de la troisième légion Cyrénaïque (4).

Rosberg, dans ses *Quæstiones de rebus Cyrenarum*, partage l'opinion que nous venons d'émettre. Il se montre même assez explicite sur ce point, et relève scrupuleusement les noms des diverses légions et cohortes portant l'épithète « *Cyrenaica* » et ayant, d'après lui, séjourné dans la province (5). Ce sont :

1. Bouché-Leclercq, *Manuel des Institutions Romaines*, p. 300. La *III^e Cyrenaica* dut néanmoins laisser un détachement en Arabie, puisque nous la trouvons encore signalée, à *Bos'ra*, vers l'an 400 (*Notit. Dignit., Or.*, p. 82).

2. Florus, II, 31.

3. Voy. sur ce point Zumpt : *Comment. epigraph.*, II, pp. 91 et suiv.

4. L. Renier, *Inscript. d'Algérie*, 2567.

5. W. Rosberg, *Quæstiones de rebus Cyrenarum*, p. 49.

Cohors II Aug. Cyrenaica.

Cohors I Lusit. Cyrenaica.

Cohors I Cyren.

Il signale, enfin, la découverte de vestiges militaires importants à Cyrène et surtout à Ptolémaïs (1).

En dehors de l'Afrique et de la Cyrénaïque, quelques provinces sénatoriales possédaient encore des détachements de soldats, ceux-là relativement très-faibles. Diodore de Sicile fait mention d'un poste militaire stationné en *Sicilia* sur l'*Eryx* [auj. Monte San-Giuliano] et qu'il évalue environ à deux cents hommes (2). Cette assertion est confirmée par deux inscriptions (3).

Peut-être aussi des corps de troupes étaient-ils échelonnés, en Asie, aux points de jonction de certaines routes ; plusieurs documents épigraphiques découverts à *Eumenia* en font foi. L'un d'eux est ainsi conçu ;

Illus Gemelus eques, armorum custos, Eutaxiæ 5 coniugi merenti fecit (4).

Dans la province de *Cyprus*, on a retrouvé des traces certaines de la *Cohors VII Breucorum* (5) et d'un détachement de la *legio III Gallica* (6).

Il semble également que deux cohortes stationnèrent en *Sardinia* vers l'année 96, c'est-à-dire au début du règne de Nerva. Diverses inscriptions mentionnent en effet :

1. Pour tout ce qui concerne les antiquités de *Cyrène*, nous renvoyons à l'ouvrage de Murdoch Smith, *History of the recent discoveries at Cyrene* (London, 1864).

2. Diodor., IV, 83, 7.

3. *Corp. Inscr. Græc.*, 5561, 5598.

4. *Corp. Inscr. Græc.*, 3902g. Les autres inscriptions portent les numéros : 3898, 3902c, 3932, 3965. D'après Marquardt (*Organisation de l'Empire romain*, II, p. 571, note 4), ces inscriptions feraient allusion à des indigènes de la province qui avaient servi dans l'armée.

5. *Corp. Inscr. Lat.*, III, 215 (Inscription restituée par Borghesi).

6. *Corp. Inscr. Lat.*, III, 217.

Des... *cohortium provinciæ Sardiniaë* (1);

cohortis I Sardorum (2);

cohortis Sardorum (3).

Signalons encore un document de Sorgono (*vicus prope Austis*) et dédié aux... *equitibus et peditibus qui militant in cohortes duabus quæ appellantur I gemina Sardorum et Corsorum et II gemina Ligurum et Corsorum et sunt in Sardinia sub... Herio Prisco...* (4).

Il convient toutefois de faire remarquer qu'à la fin du 1^{er} siècle la Sardaigne n'était plus sous le contrôle du Sénat, Vespasien l'ayant rattachée à l'administration impériale (5). Cette particularité justifierait, jusqu'à un certain point, la présence de l'élément militaire dans ce pays.

En dehors des détachements de troupes régulières fournis par l'administration centrale, une province sénatoriale constituait parfois dans son sein même une sorte de milice provinciale. Cette milice avait pour rôle de faire face à certaines éventualités.

La *Baetica* possédait ainsi deux cohortes placées sous le commandement d'un tribun qualifié, *tribunus militum cohortis maritimæ* (6) : personnage analogue au *præfectus oræ maritimæ* que l'on rencontre dans la province voisine de Tarraconaise (7). Ce corps de troupes avait pour mission de repousser les incursions des pirates maures, venus des

1. *Corp. Inscr. Lat.*, X, 8046¹ aux *Tegulæ Sardæ*.

2. *Corp. Inscr. Lat.*, X, 7594.

3. *Corp. Inscr. Lat.*, X, 7591.

4. *Corp. Inscr. Lat.*, X, 7883; — *Bullettino dell. Istitut. di diritto rom.*, 1878, p. 221.

5. Voy. *supra*, p. 17.

6. *Corp. Inscr. Lat.*, II, 2224 (Inscription de Corduba) : *Julius Gallus Mummianus trib. coh. maritimæ*.

7. *Corp. Inscr. Lat.*, II, 4264, 4266 (Inscriptions de Tarraco). Voy. également, *ibid.*, 4224, 4138.

côtes africaines ; il faisait, en même temps, la police du littoral. Ses attributions étaient, à peu de chose près, les mêmes que celles de nos anciennes milices gardes-côtes.

Une semblable organisation devait exister sur une plus petite échelle, il est vrai, dans la province de *Bithynia et Pontus*. Pline le Jeune, dans ses lettres, mentionne, en effet, un fonctionnaire du nom de Gabius Bassus. Ce Gabius Bassus, qualifié *præfectus oræ ponticæ*, s'adresse au gouverneur et à l'empereur Trajan pour leur demander un renfort de soldats (1). On avait déjà mis à sa disposition dix *beneficiarii*, deux *equites*, un *centurio*, et c'était déjà plus que le nombre réglementaire.

Si le gouverneur de province sénatoriale ne possède pas, en principe, de commandement militaire et d'armée régulière, il a cependant la faculté de concentrer, autour de lui, quelques troupes qui lui servent, à la fois, et de garde d'honneur et de gendarmerie (2). C'est une force bien minime, il est vrai, puisqu'elle ne dépasse jamais la valeur d'une cohorte (3) ; elle suffit cependant pour relever l'éclat des fêtes officielles et pour inspirer aux provinciaux un respect salutaire de la domination romaine. Cette cohorte est prélevée sur la masse de la légion la plus voisine. En ce qui concerne l'Afrique proconsulaire, c'est la *III^e Augusta* qui fournit le détachement ; Hadrien dit, en effet, dans un de ses ordres du jour : *cohors*

1. Plin., *Epist.*, X, 32, 33.

2. Plusieurs textes du Digeste font allusion à cette garde particulière du proconsul. L. 7. 4. *De offic. proc.*, Dig., I 16 : *Ministeria quoque militaria si opus fuerit, ad curatores adjuvandos dare debet*; — L. 4, 1. *De offic. proc.*, Dig., 1, 16 : *Nemo proconsulum stratores suos habere potest, sed vice eorum milites ministerio in provinciis funguntur*.

3. L'intérêt du service exigeait que les troupes ne fussent pas séparées en trop grand nombre de leur portion centrale. L'empereur Trajan écrit à ce propos : « *Nobis autem utilitas demum spectanda est et quantum fieri potest curandum ne milites a signis absint* » (Plin., *Epist.*, X, 33).

abest quod omnibus annis per vices in officium proconsulis mittitur (1).

Avant de terminer ce chapitre, nous devons dire quelques mots de la façon dont s'opérait le recrutement dans les provinces sénatoriales. D'une façon générale, on distingue, en cette matière, deux questions bien distinctes : d'une part, la constitution de troupes de volontaires ; d'autre part, l'enrôlement forcé. Le premier mode de recrutement est exclusivement de la compétence impériale ; quant à l'enrôlement, il peut être opéré dans les provinces du Sénat, et c'est alors au proconsul que sont réservés les pleins pouvoirs. Tacite (2), nous signale, en effet, un gouverneur de Crète et Cyrénaïque, Pedius Blæsus, que les habitants du pays accusèrent de s'être laissé corrompre à prix d'or dans les opérations de la levée des soldats. Nous voyons, de même, un proconsul de Gaule Narbonnaise, Torquatus Novellius, contemporain de Claude, procédant à la *dilectatio* de sa province (3). Peut-être, et Mommsen semble l'admettre (4), des officiers de recrutement de rang inférieur (*dilectatores*) étaient-ils préposés à la direction de circonscriptions particulières ; néanmoins, le proconsul gardait toujours la haute compétence et rassemblait au chef-lieu de la province le résultat des opérations.

1. *Inscription de Lambèse au Corp. Inscr. Lat.*, VIII, 2532.

2. Tacit., *Ann.*, XIV, 48 : *Motu senatu et Pedius Blaesus accusantibus Cyrenensibus violatum ab eo thesaurum Æsculapii delectumque militarem pretio et ambitione corruptum*. Voy. *supra*, p. 251.

3. Tacit., *Ann.*, XVI, 43 : *Eodem anno delectus per Galliam Narbonensem...* » ; — Henzen, 6453.

4. Mommsen, *Droit public romain*, V, p. 399.

CHAPITRE II

L'ORGANISATION JUDICIAIRE

Le proconsul, gouverneur de province sénatoriale, concentre en ses mains les pouvoirs judiciaires les plus étendus : il remplit, à lui seul, les attributions divisées, à Rome, entre tous les magistrats. Nous lisons, en effet, au Digeste : *qui provinciæ præest omnium Romæ magistratuum vice et officio fungi debet* (1).

Cette plénitude d'autorité est la conséquence logique de l'*imperium proconsulare* qui comprend, à la fois, et le droit de glaive (*jus gladii*), c'est-à-dire le pouvoir de frapper les criminels, et la juridiction (*jurisdictio*). Il importe, toutefois, de remarquer que le prince, en tant que chef suprême de l'Empire, conserve l'*imperium proconsulare summum* qui lui donne, avec le gouvernement direct de ses provinces, un droit de haute surveillance sur les territoires et les fonctionnaires sénatoriaux (2). Ce contrôle supérieur, loin d'être illusoire comme celui du Sénat républicain, ira en s'accroissant à mesure que s'affermira le principe monarchique.

Le proconsul ne détient pas cependant les fonctions judi-

1. Voy. L. 7 § 2. *De officio procons. et leg.*, Dig., 4, 16 : *Cum plenissimam jurisdictionem proconsul habeat, omnium partes qui Romæ vel quasi magistratus vel extra ordinem jus dicunt, ad ipsum pertinent*; — et L. 11. *De offic. præsid.*, Dig., 1, 18 : *Omnia provincialia desideria quæ Romæ varios judices habent, ad officium præsidum pertinent*.

2. Voy. Mommsen, *Droit public romain*, V, pp. 433-435.

ciaires d'une façon si exclusive qu'il ne puisse les déléguer. Nous allons voir, en effet, ces agents subalternes dont il nous a été donné de signaler la présence dans les provinces du Sénat, les *legati proconsulis pro praetore* exercer la *jurisdictio* aux lieu et place de leur chef hiérarchique (1).

Le *legatus* n'a aucun pouvoir propre ; son mandat, quel qu'il soit, il le tient du proconsul qui peut, d'ailleurs, le lui retirer en pleine et entière liberté : « *Mandare jurisdictionem vel non mandare est in arbitrio proconsulis, adimere mandatum jurisdictionem licet proconsuli* » (2). Cette règle est générale et s'applique tout aussi bien aux légats ordinaires qu'aux *legati* de la province sénatoriale d'Afrique, investis, par exception, du gouvernement des trois districts de Numidie, de Carthage et d'Hippone. La délégation dont il s'agit ici est strictement personnelle ; en conséquence, elle cesse, de plein droit, à la mort du délégant. Notons enfin que, le *legatus* tenant ses pouvoirs du proconsul, c'est à lui qu'il doit s'adresser ; c'est lui, et non l'empereur, qu'il doit consulter en cas d'hésitation : « *Si quid erit quod majorem animadversionem exigat,*

1. Notons toutefois que les *legati* ne sont pas les seuls agents provinciaux à exercer la juridiction par délégation. Nous voyons, en effet, le questeur exercer la juridiction édilicienne (Gaius, I, 6). De même l'on trouve encore, sous Tibère, un exemple de délégation de juridiction à un particulier. *Corp. Inscr. Lat.*, X, §393 : *Praef. fabr. j(ure)d(icundo) et sortien(dis) judicibus in Asia* ; — Mommsen (*Droit public romain*, I, p. 264) cite cet exemple et ajoute : « Il se peut que ces délégations soient intervenues, lorsque le légat, adjoint pour la juridiction au proconsul, faisait défaut dès le principe ou après coup. Mais la délégation de juridiction n'en est pas moins toujours restée, même sous l'Empire, d'une nature différente et plus libre dans l'administration provinciale que dans l'administration urbaine. . . . Dans la première, nous ne rencontrons pas seulement des fonctionnaires chargés de la juridiction déléguée qui sont presque des magistrats, nous rencontrons encore, au moins en cas de besoin, des délégations faites librement à des auxiliaires arbitrairement choisis ».

2. L. 6 § 1. *De officio procons. et leg.*, Dig., I, 16.

reicere legatus apud proconsulem debet » (1). Très différente est, sur ce point, la situation des provinces impériales. Le gouverneur, *legatus Augusti*, étant lui-même un délégué, n'a pas le droit de transmettre sa juridiction ; aussi, l'empereur nomme-t-il directement des *legati juridici*, qui ne relèvent que de lui et ne dépendent en aucune façon du gouverneur.

Tels sont les fonctionnaires provinciaux chargés de rendre la justice. Examinons désormais quelle était, à ce sujet et au point de vue purement administratif, l'organisation des territoires du Sénat.

Les textes et les documents épigraphiques révèlent, dans certaines provinces, la trace indéniable de circonscriptions judiciaires. Ces circonscriptions portent le nom de *conventus* ; dans les contrées asiatiques, elles s'appellent *διοίκησις*. Voici, d'ailleurs, l'énumération de celles qui nous sont connues :

1° En *Baetica* — Pline l'Ancien signale quatre *conventus* (2) : *Juridici conventus ei quatuor* :

Gaditanus ;

Cordubensis ;

Astigitanus ;

Hispalensis ;

2° En *Sicilia* — et cela dès l'origine de la province — cinq districts judiciaires furent organisés :

Syracusæ (3) ;

Lilybaeum ;

Panormus (4) ;

Agrigentum (5) ;

1. L. 44. *De officio procons. et leg.*, Dig., I, 16.

2. Plin., *Nat. hist.*, 3 ; — Voy. Hübner au *Corp. Inscr. Lat.*, II, f° 121.

3. Cicer., *In Verrem*, IV, 25, 55.

4. Cicer., *In Verrem*, V, 54, 140.

5. Cicer., *In Verrem*, II, 26, 63.

Messana (1) ;

Peut-être n'étaient-ils pas les seuls ?

3° En *Asia* — la liste des *conventus* est encore plus longue ;
on n'en compte pas moins de treize :

Alabanda (2) ;

Adramyttium (3) ;

Apamea (4) ;

Cyzicus (5) ;

Ephesus (6) ;

Eumenia ? (7) ;

Laodicea (8) ;

Pergamum (9) ;

Philadelphia (10) ;

Sardes (11) ;

Synnada (12) ;

1. Tit.-Liv., XXXI, 29, 8.

2. Plin., *Nat. hist.*, V. 109 : *Alabanda libera quæ conventum eum cognominavit*.

3. Plin., *Nat. hist.*, V. 122 : Ce *conventus* s'étendait jusqu'à *Apollonia ad Rhyndacum*.

4. Plin., *Nat. hist.*, V. 106 : *Tertius (conventus) Apameam vadit ante appellatam Cekaenas, dein Ciboton*.

5. Aristid., (vol., 1, p. 514, éd. Dind). Ce *conventus* groupait la plupart des territoires avoisinant l'Hellespont.

6. Aristid., (vol. 1, p. 525, éd. Dind)... εἰς τὴν Ἐφεσον κατῆει δικῶν ἀγορὴν ἄξων.

7. On ne peut affirmer, d'une façon positive, l'existence de ce *conventus*. L'inscription, retrouvée à *Eumenia* et insérée au *Corp. Inscr. Græc.*, n° 3902b, fait bien mention d'un décret du proconsul d'Asie destiné à être affiché dans tous les chefs-lieux de juridiction ; mais nous nous refusons à voir là la preuve qu'*Eumenia* fut un de ces chefs-lieux.

8. Plin., *Nat. hist.*, V. 105 : *Conveniunt eo XXV civitates celeberrima urbe Laodicea*.

9. Aristid., (vol., 1, p. 532, éd. Dind.) : ἀγορὰ δ' ἦν δικῶν ὁ δὲ θεὸς τὴν τε πρόσσόδου ἐξεῦρε τὴν πρὸς τὸν ἡγεμόνα.

10. Aristid., (vol. 1, pp. 529-530).

11. Plin., *Nat. hist.*, V. 111.

12. Plin., *Nat. hist.*, V. 105.

Smyrna (1) ;

Tralles (2).

La ville de *Philomelium*, comprise tout d'abord dans la province de Cilicie et rattachée ensuite à l'Asie proconsulaire, suivant le témoignage de Ptolémée, était peut-être le chef-lieu d'un *conventus* (3) ?

Pour peu que nous nous rendions compte des limites de ces différents districts judiciaires et que nous établissions la comparaison avec les anciennes divisions territoriales asiatiques, nous serons frappé de l'habileté avec laquelle le tracé en avait été exécuté. Les Romains, avec leur adresse infinie, avaient trouvé là un excellent moyen de morceler les vieilles unités nationales. C'est ainsi, que les cités d'*Ephesus* et de *Smyrna*, jadis réunies dans la Ligue ionienne, formaient désormais deux *conventus* très distincts (4). Ces nouveaux groupements, tout en brisant les antiques fédérations, créaient des terrains neufs, dans lesquels l'influence italique avait chance de s'implanter avec succès (5).

Nous ne possédons aucun renseignement précis sur les circonscriptions des autres provinces sénatoriales. Tout porte à croire cependant que leur organisation était à peu de chose près, calquée sur le modèle précédent.

A certaines époques déterminées (6), le proconsul se trans-

1. Plin., *Nat. hist.*, V, 120, Cier., *Pro Flacc.*, XXIX, 71.

2. Joseph., *Ant.*, XIV, 40, 21 (rescrit du proconsul Servilius Galba) : προσέλθων μοι ἐν Τράλλεσιν ἄγοντι τὸν ἀγὼραϊον.

3. Voy. Cicer., *Ad famil.*, III, 8, 5, — Ptolem., V, 2, 23.

4. Voy. *supra*, p. 168.

5. En *Sicilia*, *Panormus*, ville libre au déclin de la République, avait été très habilement choisie comme chef-lieu de *conventus* ; de cette façon, elle se trouvait soumise à la surveillance directe du gouverneur.

6. Nous ne savons rien de bien précis sur ce point pour l'époque impériale. Au déclin de la république, ces déplacements avaient lieu à l'automne et au printemps, le gouverneur réservant l'été pour ses expédi-

portait aux chefs-lieux de *conventus* pour y rendre la justice. Il tenait les assises lui-même ou par son *legatus*. Les séances étaient publiques et avaient lieu au *forum* (1), où, comme nous l'avons déjà dit, le proconsul siégeait sur une chaise curule entouré de son *consilium* (2).

Tels sont, brièvement retracés, les divers rouages de l'administration judiciaire dans les provinces sénatoriales.

Recherchons maintenant — et ce n'est pas là la partie la moins importante de la question — quels étaient exactement les pouvoirs du proconsul et dans quelles limites se restreignait sa juridiction.

De par son *imperium*, le gouverneur de province est armé du *jus gladii* ; il a donc une haute autorité en matière criminelle. Cette autorité, il l'exerce à l'exclusion de tous les autres magistrats ; il l'exerce personnellement et ne peut la déléguer (3). C'est ainsi que les *legati*, sous quelque prétexte que ce soit, ne peuvent prononcer une condamnation. Deux textes sont formels en ce sens : Papinien s'exprime ainsi : *More majorum jurisdictionem quidem transferri, sed merum imperium quod lege datur non posse transferri. Quare nemo dicit animadversionem legatum proconsulis habere, mandata jurisdictione* (4). La même règle se retrouve encore au Digeste sous la forme suivante : *Si quid erit quod majorem animadversionem exigat reicere legatus apud proconsulem debet neque*

tions militaires. Cicer., *Ad. Attic.*, V. 14, 2 ; V. 21, 9 ; — Tit.-Liv., XXXIV, 48.

1. *Acta Apostol.*, XVIII, 12, 16, 17.

2. Consult. sur ce point d'une façon générale : G. Humbert, dans le *Dictionnaire des antiquités grecques et romaines* de Daremberg et Saglio (art. *Assessor* ; et *consilium*) ; et Rein (art. *consilium*) dans la *Real encyclopädie* de Pauly, t. II, p. 595.

3. Mommsen, *Droit public romain*, III, p. 314.

4. L. 1 § 1. *De officio ejus cui mandata est jurisdictio*. Dig., I, 21.

enim animalvertendi coercendi vel atrociter verberandi jus habet (1). A la vérité, le *legatus* peut, par délégation, procéder à l'instruction de la cause ; mais son pouvoir se borne strictement là. C'est au proconsul qu'est réservé le droit de statuer ensuite sur la condamnation ou sur l'acquiescement (2).

Si nous nous plaçons au milieu du III^e siècle, nous voyons que l'autorité du gouverneur s'étend, à peu de chose près, en matière criminelle, sur tous les individus qui se trouvent dans sa province. Nous en trouvons la preuve dans ce texte du jurisconsulte Paul (3) : « *Habet interdum imperium et adversus extraneos homines si quid manu commiserint, nam et in mandatis principum est ut curet is qui provinciæ præst malis hominibus provinciam purgare nec distinguitur unde sint* ». Cette règle n'avait pas toujours existé d'une façon aussi absolue ; c'est ainsi que — et nous aurons l'occasion de le voir bientôt (4) — le proconsul n'ayant pas le droit de frapper un citoyen de la peine de mort, il resta obligé, pendant la meilleure partie du Principat, d'envoyer à Rome, pour y être jugé, le citoyen menacé d'une peine corporelle ou capitale qui en faisait la demande (5). Dès le premier siècle, une atteinte sérieuse est portée à ce dernier principe : on voit, en effet, l'empereur transférer, par un mandat spécial, aux gouverneurs chefs d'armée la juridiction capitale sur les citoyens, tout au moins en matière militaire (6). Puis, peu à peu, comme le remarque très justement M. Mommsen (7), la diffusion toujours plus étendue

1. Loi 11. *De officio procons. et leg.*, Dig., 4, 16.

2. L. 6. *De officio procons. et leg.*, Dig., 1, 16.

3. L. 3. *De officio præsidis*. Dig., 1, 18.

4. Voy. *infra*, p. 292.

5. Mommsen, *Droit public romain*, III, p. 309 et note 4.

6. Joseph., *Bell. Jud.*, II, 8, 1.

7. Mommsen, *Droit public romain*, III, p. 310. Voy. également, V. p. 287.

du droit de cité romaine amena forcément de nouvelles atteintes contre la centralisation de la justice capitale à Rome. Ces brèches faites à la compétence impériale profitèrent au pouvoir du proconsul en matière criminelle.

La règle étant posée, il nous faut désormais noter les exceptions. Ces exceptions concernent certaines catégories de citoyens qui sont soustraites par des clauses spéciales à la juridiction du gouverneur. Nous voulons parler des décurions, des municipes, des sénateurs, des officiers de rang équestre et enfin des *principales* et des centurions.

En ce qui concerne les décurions, nous possédons un passage indiscutable du juriconsulte Callistrate (1) : *De decurionibus et principalibus civitatum qui capitale* (2) *admiserunt, mandatis cavetur, ut si quis id admisisse videatur, propter quod relegatus extra provinciam in insulam sit : imperatori scribatur adjecta sententia a præside. Alio quoque capite mandatorum in hæc verba cavetur : si qui ex principalibus alicujus civitatis latrocinium fecerint, aliudve quod facinus, ut capitalem pœnam meruisse videantur, commiserint ; vinctos eos custodies, et mihi scribes, et adjicies quid quisque commiserit ».*

De ce texte, il ressort nettement qu'en cas de crime devant entraîner la peine capitale la sentence ne peut être prononcée contre un décurion (ou ses fils patriciens) par le gouverneur de la province. Celui-ci a la seule faculté d'arrêter le coupable et de le maintenir en prison. Pendant ce temps, il en réfère à l'empereur à qui est réservé le droit de prendre une décision définitive. Cette règle, si stricte qu'elle soit, fléchit naturellement en cas d'urgence.

Quant aux sénateurs, ils échappent également en matière

1. L. 27, § 1 et 2. *De pœnis*. Dig., XLVIII, 19.

2. Les Romains comprenaient sous ce nom toutes les peines qui étaient de nature à entraîner la mort civile, la *maxima* ou la *media capitis deminutio*.

criminelle à l'autorité du proconsul et sont soumis, tout au moins à l'époque des Sévères, à la juridiction du préfet de la ville (1). Il faut voir là la mise en pratique tardive du conseil déjà donné par Mécène, selon lequel les affaires capitales (τάς δίκας τοῦ θανάτου) devaient être réservées au *præfectus urbis* (2). Etant donnée l'extension de ses pouvoirs, ce dernier reçut de Sévère le droit de prononcer la peine de la déportation (3).

Les *principales* et les centurions, quant aux causes capitales, ne relèvent pas du proconsul, mais bien plutôt de la juridiction impériale. Telle est du moins l'opinion de M. Mommsen (4), qui s'appuie sur les avis de Dion Cassius : Ταῦτα γάρ ἐς μόνον τὸν ὑπατευκότα ἄρχοντα ἀνηκέτω πλὴν περὶ τε τῶν ἐκατοντάρχων τῶν ἐν τοῖς καταλόγοις ὄντων, καὶ περὶ τῶν ἰδιωτῶν τῶν παρ' ἐκάστοις πρώτων (5)..... Ταῦτά τε οὖν κριῖνε, καὶ περὶ τῶν ἱππέων, τῶν τε ἐκατοντάρχων τῶν, ἐκ τοῦ καταλόγου, καὶ τῶν ἰδιωτῶν τῶν πρώτων ὅταν περὶ θανατώσεως ἢ καὶ ἀτιμίας τινὸς ἁγωνίζονται (6). Ce passage du discours de Mécène doit, selon lui, avoir un rapport avec l'état de fait.

La compétence du gouverneur de province s'étend au plus grand nombre des crimes ; Ulpien, dit en effet (7) : *Sacrilegos latrones, plagiarios, fures conquirere debet et prout quisque deliquerit in animum animadvertere*. Il punit également le *parricidium*, le *servus stupratus* et la *ancilla devirginata* (8).

1. L. 4, pr. *De officio præfecti urbis*. Dig., 4, 44 : *Omnia omnino criminâ præfectura urbis sibi vindicavit*. L'usage voulait déjà qu'on dénonçât au *præfectus urbis* les personnes de rang sénatorial politiquement dangereuses. Voy. Tacit., *Hist.*, II, 63.

2. Dio Cass., LII, 20, 21.

3. Voy. sur ce point Mommsen, *Droit public romain*, V. p. 369 et note 4.

4. Mommsen, *Droit public romain*, III, p. 312 et note 1.

5. Dio Cass., LII, 22.

6. Dio Cass., LII, 33.

7. L. 43. *De officio præsid.*, Dig., I, 18.

8. L. 21, *De officio præsid.*, Dig., I, 18.

Toute l'échelle des peines est à sa disposition : la mort, les travaux forcés (*metalla*) (1), la prison (2), les amendes.

Quant à la *relegatio in insulam*, il ne peut la prononcer que s'il existe des îles dépendant de son administration ; autrement, il en réfère à l'empereur qui indique alors le lieu où doit s'exécuter la peine (3). En règle générale, tous ces châtimens sont applicables quel que soit l'individu qui les encoure ; signalons toutefois quelques exceptions. Les décurions et leurs descendants ne pouvaient être brûlés vivants, ni livrés aux bêtes (4) ; ils échappaient de même aux mines, aux verges et au supplice de la fourche. L'empereur Hadrien avait également décidé qu'ils ne pourraient être condamnés à mort, sauf au cas de parricide : « *Divus Hadrianus eos, qui in numere decurionum essent, capite puniri prohibuit : nisi si qui parentem occidissent : verum pœna legis Corneliæ puniendos, mandatis plenissime cautum est* » En cas de *crimen capitale*, on leur infligeait alors soit la *deportatio*, soit la *relegatio* (5).

En matière civile, l'autorité du proconsul n'est pas moins étendue.

Dès qu'il a quitté Rome, il peut exercer la juridiction gracieuse et se prononcer sur les adoptions, les affranchissemens et les émancipations. Marcien (6) ne dit-il pas : *Omnes proconsules statim quam urbem egressi fuerunt, habent jurisdictionem, sed non contentiosam, sed voluntariam, ut ecce manumitti*

1 Ulp. L. 6 § 8. Dig., I, 18 : *Jus gladii habent et in metallum dandi potestas eis permisa est.*

2. *Jubere in carcerem duci.*

3. L. 9, § 11. *De pœnis.* Dig. XLVIII, 19 ; — L. 2, § 2. *De decur.*, Dig., L. II. L. 12, au Code. *De pœnis.* IX, 48.

4. L. 15. *De pœnis.* Dig., XLVIII, 19.

5. L. 6 § 2. *De interd. et releg.*, Dig., XLVIII, 22.

6. Marcian., L. 2. *De offic. procons.*, Dig., I, 16.

apud eos possunt tam liberi quam servi et adoptiones fieri. Toutefois, cette juridiction ne peut être déléguée (1), et, caractère plus remarquable encore, le gouverneur peut l'exercer partout dans sa province, comme en dehors, et pendant toute la durée de son *imperium*. Une aussi grave dérogation au principe de la limitation territoriale du pouvoir proconsulaire provient sans doute de ce fait que la juridiction gracieuse est attachée au grade, à l'*imperium*, et non pas à la fonction même du gouverneur (2).

Le proconsul a le droit de faire des actes qui appartiennent à la juridiction gracieuse même dans son intérêt. C'est ainsi qu'il peut adopter un citoyen, émanciper son fils, affranchir son esclave par devant lui-même ; cependant, il ne peut se donner lui-même comme tuteur : *Præses apud se adoptare potest, quemadmodum emancipare filium et manumittere servum potest. Præses provinciæ non magis tutorem quam specialem judicem ipse se dare potest* (3).

Présentons maintenant quelques observations sur la *tutoris datio*. Celle-ci, à la vérité, ne rentre pas dans la *jurisdictio voluntaria*, elle est bien plutôt une attribution provenant d'une disposition législative expresse (4).

La tutelle déférée par les magistrats fut organisée dans les

1. *Apud legatum vero proconsulis nemo manumittere potest quia non habet jurisdictionem talem.* L. 2, § 1. *De offic. procons.*, Dig., I, 46 ; — Cf. L. 1. *De adopt.*, Cod., VIII, XLVIII.

2. L'*imperium* prend naissance le jour même où le magistrat franchit le *pomœrium* ; il cesse au moment de la rentrée dans l'enceinte de Rome ; telle est donc la durée de la *jurisdictio voluntaria* proconsulaire. Voy. sur ce point Mommsen, *Droit public romain*, III, p. 296.

3. L. 2 et 5. *De offic. præsid.*, Dig., I, 18.

4. L. 6 § 2. *De tutelis*, Dig., XXVI, 1 : *Tutoris datio neque imperii est, neque jurisdictionis : sed ei soli competit cui nominatim hoc dedit vel lex, vel senatusconsultum, vel princeps.* Mispoulet, *Institutions politiques des Romains*, II, p. 460.

provinces romaines par la *lex Julia Titia*. Cette loi réservait au seul proconsul le droit de nommer les tuteurs : *Si cui nullus omnino tutor fuerat, ei dabatur.....in provinciis vero a præsilibus provinciarum ex lege Julia Titia* (1). Cependant, comme en raison de l'étendue de son ressort le gouverneur pouvait difficilement pourvoir lui-même, en pleine connaissance de cause, aux fréquentes nominations de tuteurs, un sénatus-consulte rendu sous Marc-Aurèle permit de déléguer au *legatus* l'exercice de la *tutoris datio* : *Legatus quoque proconsulis ex oratione divi Marci tutorem dare potest* (2). Cette mesure fut, semble-t-il, insuffisante. Au déclin du II^e siècle, nous voyons, en effet, les magistrats municipaux gratifiés du *jus dandi tutores* : *jus dandi tutores datum est omnibus magistratibus municipalibus : eoque jure utimur : sed illum, qui ab eodem municipio vel agro ejusdem municipi est* (3). Déjà sous Domitien (81-96), le même droit avait été concédé aux duumvirs de Salpensa (4).

Remarquons toutefois, que les proconsuls ne perdirent jamais l'attribution qu'ils tenaient de la *lex Julia Titia*. On fit à ce propos une distinction entre les pupilles qui avaient un certain patrimoine et ceux dont la fortune était nulle. Les premiers reçurent un tuteur du gouverneur de province lui-même (la *datio* avait lieu après enquête ; aucune caution n'était exigée) ; les seconds furent pourvus par les soins du magistrat municipal (l'enquête était ici remplacée par la garantie d'un cautionnement) : *Sed hoc jure utimur, ut..... in provinciis autem præsides ex inquisitione tutores crearent vel magistratus jussu præsidium, si non sint magnæ pupilli facultatibus*

1. Gaius, I, 185.

2. L. 1 § 1, *De tutor. et cur.*, Dig., XXVI, 5.

3. Ulpian. L. 3, *De tut et cur.*, Dig., XXVI, 5.

4. *Lex Salpensana*, XXIX.

tes... Nos autem per constitutionem nostram et hujusmodi difficultates hominum reserantes, nec expectata jussione præsidum, disposuimus, si facultates pupilli vel adulti usque ad quinquagentos solidos valeat, defensores civitatum una cum ejusdem civitatis religiosissimo antistite vel alias publicas personas, id est, magistratus vel juridicum Alexandrinæ civitatis, tutores vel curatores creare, legitima cautela secundum ejusdem constitutionis formam præstanda, videlicet eorum periculo qui eam accipiunt (1).

La juridiction civile contentieuse présente un tout autre caractère.

Elle est tout d'abord limitée au territoire même de la province.

Elle est, en second lieu, attachée à la fonction même et, par conséquent, déléguable à volonté. Cette dernière particularité a bien son importance. Que l'on considère, en effet, le nombre et la variété des contestations entre tant d'individus de conditions et d'intérêts opposés : Romains, pérégrins, cités ; et l'on se rendra compte que, s'il lui avait fallu trancher seul tous ces procès, jamais le proconsul n'aurait pu suffire à la tâche.

Ces droits et ces devoirs du gouverneur de province en matière de juridiction, Ulpien les a résumés dans un paragraphe que nous reproduisons ici :

« Le proconsul, dit-il, doit défendre et réprimer les poursuites illicites ; les ventes et les contrats extorqués par la crainte et la violence : empêcher les gains et les vexations injustes. Il doit veiller à ce que les pauvres ne soient pas écrasés d'impôts et de charges : à ce que les faibles ne soient pas humiliés et dépouillés par les puissants. Il peut modérer ou remettre les amendes qui écrasent les indigents, ruinés par les

1. Inst. § 4 : *De Atilian. tutor.*, I, 20.

publicains et les agents d'affaires. Il doit réprimer la chicane et la mauvaise foi, rendre la défense égale pour tous, donner des avocats aux femmes et aux enfants et à celui qui n'en peut trouver à cause de la puissance de son adversaire. Chacun doit pouvoir faire parvenir jusqu'au proconsul ses plaintes et ses réclamations. Il doit être impartial et équitable, d'un abord facile sans familiarité ; garder sa dignité sans morgue et sans raideur » (1).

Telle est la mission du proconsul.

Abordons désormais la question dans ses détails et voyons quelles étaient les lois applicables.

S'agit-il d'une contestation entre provinciaux, le gouverneur procédera comme le *prætor peregrinus* : il jugera d'après les coutumes locales et les règles du droit des gens complétées par les dispositions de l'édit (2). Le privilège reconnu aux citoyens des cités autonomes de relever exclusivement des juridictions indigènes sera néanmoins respecté (3).

Et maintenant, s'agit-il d'une contestation entre citoyens romains habitant la province, le proconsul possédera encore la

1. Dig. L. 6. *De officio procons.*, I, 48 : *Illicitas exactiones et violentia facias et extortas metu venditiones, et cautiones, vel sine pretii numeratione prohibeat præses provinciæ. Item ne quis iniquum lucrum aut damnum sentiat, præses provinciæ provideat.*

Veritas rerum erroribus gestarum non vitatur : et ideo præses provinciæ id sequatur, quod convenit eum ex fide eorum, quæ probabantur, sequi. . . Ne potentiores viri humiliores injuriis adficient, neve defensores eorum calumniosis criminibus insectentur innocentes, ad religionem præsidis provinciæ pertinet. Illicita ministeria sub prætextu adjuvantium militares viros ad concutiendos homines procedentia prohibere et deprehensa coercere præses provinciæ curet : et sub specie tributorum illicitas exactiones fieri prohibeat. Neque licita negotiatione aliquos prohiberi, neque prohibita exerceri, neque innocentibus pœnas irrogari ad sollicitudinem suam præses provinciæ revocet.

2. Ulpian, XX, 49.

3. Voy. *supra*, p. 89.

haute compétence. Le Romain, même absent d'Italie, n'en étant pas moins soumis à la loi romaine, c'est d'après le droit romain que sera tranché le différend. L'affaire se poursuivait suivant les règles ordinaires : le gouverneur de province prenait connaissance du procès, et, après avoir dressé une formule, renvoyait la solution à un *judex* (1) dont la formule limitait les pouvoirs. Parfois aussi — et ce procédé tendit de plus en plus à se développer sous l'Empire — le proconsul retenait l'affaire et la jugeait lui-même par *cognitio extra ordinem*.

Si étendue que soit la compétence du gouverneur en matière civile, elle n'est cependant pas exclusive. C'est ainsi que, lorsque le défendeur possède le droit de cité romaine, la juridiction des magistrats de la capitale coexiste avec celle du proconsul ; le proconsul est même libre, et telle est la règle si le défendeur appartient au sénat, de refuser de lier le procès et de renvoyer la partie demanderesse aux tribunaux de Rome. M. Mommsen (2), qui développe ce point, fait remarquer que si, par contre, une action était formée par un citoyen romain devant un magistrat de la capitale, ce dernier n'avait certainement pas le droit de le renvoyer devant un gouverneur de province, quand même le défendeur aurait été domicilié dans cette province.

Nous allons étudier maintenant les réformes impériales en matière d'appel. A l'époque républicaine, le gouverneur était maître absolu de tous les procès ; il jugeait et son jugement était définitif (3). Cicéron ne le qualifie-t-il pas *prætor improbus cui nemo intercedere possit* ? On devine assez les dangers qui résultaient d'un tel état de choses ; aussi, allons-nous voir combien le régime nouveau prit à cœur de modifier ce point faible de l'organisation provinciale.

1. Voy. Accarias, *op. cit.*, II, p. 825.

2. Mommsen, *Droit public romain*, III, p. 308 et note 4.

3. Pseudo-Ascon., *Ad Cicer., Act. II in Verrem*, II, 42.

D'une part, il y a appel désormais au proconsul des sentences rendues par les *legati proconsulis* : *Appellari a legatis proconsul potest*, est-il dit au Digeste (1). Ce n'est là qu'une application du principe que l'appel contre le décret du magistrat va d'abord du mandataire au mandant.

D'autre part, les provinciaux ont un recours contre les jugements prononcés par les gouverneurs eux-mêmes (2). A partir d'Auguste, un sénateur consulaire, désigné pour chaque province, est chargé de ces appels (3). Ce consulaire porte les noms de *judex ex delegatu cognitionum* ou de *judex ex delegatu principum in provincia* (4) ; il apparaît dans les inscriptions jusqu'à la fin du II^e siècle, et peut-être encore au début du III^e (5). C'est ainsi que l'on trouve un certain Virius Lupus, consul en 278, *præfectus urbis* en 278-280 et enfin [*judex sa*]crarum [*co*]gnitionum [*per*].....et per Ori[e]ntem (6). Dans certains cas, cependant, l'empereur renvoie les appels au magistrat qui a rendu le décret, pour un nouvel examen ; c'est une façon de lui témoigner sa confiance. Dion Cassius (7) rapporte, à ce sujet, que Tibère n'accepta aucun appel de M. Silanus : 'Ο μὲν γὰρ Τιβέριος οὕτως αὐτόν (Silanus) ἐτίμησεν ὥστε μηδὲ ἐκκλητὸν ποτε ἀπ' αὐτοῦ δικάσαι ἐθελήσαι ἀλλ' ἐκείνῳ αὐθις τὰ τοιαῦτα ἐγγείρειν.

Il nous reste à donner quelques détails sur les litiges entre communes. Le pouvoir du proconsul fléchit ici devant celui

1. L. 2. *Quis a quo appellatur*. Dig., XLIX, 3.

2. L. 84. *Ad senatusconsultum Trebellian.*, Dig., XXXVI, 1.

3. Suet., *Aug.*, XXXIII : *Appellationes quotannis urbanorum quidem litigatorum prætori delegavit urbano, at provincialium consularibus viris, quos singulos cujusque provinciæ negotiis præposuisset.*

4. C. Suetrius Sabinus porte ces deux titres. *Voy. Corp. Inscr. Lat.*, X, 5178, 5398.

5. *Voy. Mommsen, Droit public romain*, V, p. 277 et note 2.

6. *Bullett. dell. Commiss. mun.*, 1887, p. 225.

7. *Dio Cass.*, LIX, 8.

de l'empereur. Ou bien le prince tranchera lui-même le différend, ou bien il le fera trancher par un commissaire spécialement désigné. Ce commissaire, il est vrai, peut fort bien être le proconsul lui-même agissant par délégation impériale.

Nous allons trouver dans divers textes l'application de ces principes. Signalons, tout d'abord, un décret du proconsul A. Gellius Sentius Augurinus, chargé par l'empereur Hadrien de régler un conflit qui s'était élevé entre plusieurs communes de Thessalie (1). Tacite (2) rapporte encore la contestation qui divisait les Messéniens et les Lacédémoniens au sujet de la propriété du temple de *Diane Limnatide* (3). Ce temple était situé au bourg de *Limnæ* sur les confins de la Laconie et de la Messénie : « Les Lacédémoniens affirmaient sur la foi des historiens et des poètes qu'il avait été construit sur leur territoire ; qu'à la vérité Philippe de Macédoine le leur avait enlevé, dans une guerre, par la force des armes ; mais qu'une décision de Jules César et d'Antonin les en avait remis en possession. Les Messéniens, au contraire, faisaient valoir un ancien partage du Péloponnèse entre les descendants d'Hercule. Selon eux, le champ de Denthélie, où se trouve ce temple, était échu à leur roi et d'antiques inscriptions gravées sur la pierre et sur l'airain attestaient encore ce fait ». Tel était le conflit. Comment s'y prit-on pour le résoudre ? Le peuple de Milet fut choisi comme arbitre ; il rendit une sentence (4) laquelle fut définitivement confirmée par le proconsul d'Achaïe, actuellement en charge, Atidius Geminus : *Sic Milesios, dit Tacite, permissio publice arbitrio, postremo Atidium Geminum, prætorem Achaïæ, decrevisse.*

1. *Corp. Inscr. Lat.*, III, 586.

2. *Tacit., Ann.*, IV, 43.

3. De *Λίμναι*, *Marais*.

4. La copie de cette sentence a été découverte à Olympie.

Ainsi donc, quelle que fût la façon dont le différend était tranché, qu'on usât d'un arbitrage ou de tout autre procédé, l'intervention du proconsul ou d'un envoyé spécial, investi par l'empereur des pouvoirs les plus étendus, était toujours requise.

Dans un autre conflit, nous voyons apparaître un centurion donné comme juge par le gouverneur avec l'assentiment des parties (1). Rappelons enfin le litige survenu en Corse relativement à la possession de certaines terres ; Vespasien, alors au pouvoir, envoya un *procurator* spécial avec mission de le régler (2).

1. *Corp. Inscr. Lat.*, III, 2282.

2. Orelli, 4031 = *Corp. Inscr. Lat.*, X, 8038.

CHAPITRE III

L'ORGANISATION FINANCIÈRE

Lorsque prit fin la guerre de Macédoine, Rome et l'Italie furent dégrevées de l'impôt foncier. Cette mesure eut pour conséquence une augmentation considérable des charges provinciales ; il fallait bien, en effet, songer à faire vivre ces territoires italiques qui se refusaient à pourvoir eux-mêmes à leur existence. On ne négligea donc rien pour que la gestion financière et le recouvrement des impôts s'opérassent désormais dans les conditions les plus favorables. Les gouverneurs et leurs agents portèrent tous leurs soins sur cette branche de l'administration ; certains même, comme Verrès, y mirent un zèle un peu intempestif ! N'avaient-ils pas cette excuse que les provinciaux étaient des vaincus dont la personne et les biens, du fait même de la conquête, étaient passés sous l'entière domination du peuple romain.

Il ne rentre pas dans notre plan de faire ici le procès de l'organisation financière à l'époque républicaine ; nous nous proposons bien plutôt d'examiner cette organisation telle qu'elle se présente à nous, sous le Haut-Empire, dans le domaine particulier des provinces sénatoriales.

Nous rechercherons tout d'abord quels impôts pesaient sur les provinces. Ces impôts sont de trois sortes : *impôts indirects, impôts directs, charges accessoires.*

Au nombre des *impôts indirects*, classons en première ligne les douanes (*portoria*).

L'origine des douanes est assez ancienne ; Tite-Live (1) prétend qu'elles existaient déjà sous les Rois, et qu'en l'année 555 on les percevait, pour le compte de l'Etat romain, à Pouzzole et à Capoue. Toujours est-il qu'avec certains droits de péage elles constituèrent jusqu'à la fin de la République la presque totalité des impôts indirects (2). Malheureusement, dans les provinces, les Romains se servirent des *portoria* comme d'une arme de guerre, favorisant certaines villes, taxant lourdement les autres, divisant enfin les habitants d'un même pays par l'application de taxes inégales. Tout particulièrement, ce défaut d'uniformité dans les tarifs engendra-t-il une extrême confusion. Une réforme s'imposait, urgente et complète ; les empereurs prirent à tâche de l'accomplir (3).

Dès le règne d'Auguste, on n'est pas sans remarquer déjà un progrès très-sensible dans la voie de la réorganisation et de la centralisation administratives. C'est ainsi que les provinces sont partagées désormais en un certain nombre de

1. Tit.-Liv., II, 9, 6 ; XXXII, 7, 3.

2. Le rendement en était considérable. Aux beaux jours de sa prospérité, le seul port de Rhodes produisait un million de drachmes = 851.000 francs. Cicéron raconte comment Verrès, pour l'or, l'argent, les étoffes, les vases de Corinthe qu'il emporta en franchise de Sicile, fit perdre 60.000 sesterces à la Compagnie fermière sur le seul droit du vingtième que devait prélever le port de Syracuse.

Voy. Person, *De l'administration des provinces romaines sous la République*, p. 186.

3. Nous n'entendons pas dire par là que le système administratif douanier inauguré par l'Empire fut exempt de toute critique. Des réclamations se produisirent qui décidèrent Néron à abolir momentanément les *portoria* (Tacit., *Ann.*, XIII, 50). Pertinax, en 193 après J.-C., fit une seconde tentative de suppression (Hérod., II, 47). Galba marcha lui-même dans cette voie, ainsi que semblent le prouver les médailles portant l'inscription R XXXX (*remissa quadragesima*).

districts douaniers englobant tout ou portion de leurs territoires (1).

Grâce aux documents épigraphiques, nous possédons sur ces districts les renseignements les plus précis.

Sicilia

En *Sicile*, où le système financier remontait à une époque reculée, Rome sut conserver adroitement les anciens règlements administratifs ; elle se contenta de percevoir les droits jusqu'alors payés au roi de Syracuse (2).

Gallia Narbonensis

La *Narbonnaise* ne formait pas, semble-t-il, une circonscription distincte ; elle était une portion du grand district douanier qui comprenait la totalité des provinces gauloises. Telle est l'opinion que M. Cagnat a défendue (3). Nous nous rallions à cette manière de voir, et cela avec d'autant plus de confiance que nous avons cherché en vain la trace des stations de perception sur les confins de la *Gallia Narbonensis* et de la *Gallia Lugdunensis*. Marquardt (4) est d'avis contraire : selon lui, la *Narbonnaise*, possédant dès l'époque républicaine ses *portoria* particuliers, devait être, sous l'Empire, détachée du grand district gaulois. Si nous admettons le système

1. Restent encore en dehors des circonscriptions douanières connues les provinces impériales dont les noms suivent : *Armenia, Assyria, Mesopotamia, Syrie, Arabia*.

2. Cicer., *In Verrem.*, II, 2, 74-75.

3. Cagnat, *Étude historique sur les impôts indirects chez les Romains*, p. 47, note 8.

4. Marquardt, *Organisation financière des Romains*, p. 343, note 3.

de M. Cagnat, il nous faudra tracer ainsi les limites de cette circonscription.

1° *Frontière pyrénéenne*. — Deux stations douanières sont connues : *Lugdunum Convenorum* [Saint-Bertrand de Comminges] (route d'Espagne par le val d'Aran) (1) ; *Illiberis* [Elne] (route de Narbonne en Espagne) (2).

2° *Littoral méditerranéen*. — Un poste de surveillance était établi à *Arelate* [Arles].

3° *Frontières du nord et de l'est*. — Nous connaissons les postes de *Pedo*, *Piasco*, *Fines Cotii* (3). Une station installée à *ad Publicanos* gardait la route de Lyon en Lombardie par le Petit Saint-Bernard (4). Complétant le réseau de surveillance vers l'est, trois postes étaient établis à *Maya* [Mayenfeld], *Turicum* [Zurich] et *Civitas Mediotricorum*.

Baetica

La province sénatoriale de Bétique ne formait pas un district spécial au point de vue douanier ; elle n'était qu'une partie de la grande circonscription espagnole comprenant la *Lusitania*, la *Tarraconensis* et la *Baetica*. C'est du moins ce que l'on est amené à conclure d'une inscription relative aux *socii quinquagesimæ anni tenati Silvini* (5) et où il est fait mention du *portorium* d'Espagne sans désignation de province (6).

1. Herzog, *Gall. Narbon. hist.*, n° 269.

2. *Corp. Inscr. Lat.*, XII, 724, 727.

3. *Corp. Inscr. Lat.*, V, 7852, 7643, 7213.

4. *Corp. Inscr. Lat.*, XII, 2348.

5. *Corp. Inscr. Lat.*, II, 5064.

6. Nous ne connaissons aucune station douanière du district espagnol.

Africa proconsularis

En Afrique, nous trouvons réunies en un seul district les provinces de Numidie, d'Afrique proconsulaire, de Maurétanie Tingitane et de Maurétanie Césarienne. Une novelle de Valentinien III, au Code Théodosien (1), fait mention des stations douanières établies à *Rusicade* et à *Calua*, non loin du littoral méditerranéen (2). Deux postes, l'un à *Zarai*, l'autre à *Ad Portum* étaient encore placés en surveillance des régions du sud. Notons toutefois que ces deux bureaux n'ont pas dû exister simultanément. A l'origine, la station devait se trouver à *Ad Portum*, sur la route de Sigus à Sitifis, à 35 milles romains (51 kilom. environ) de cette dernière ville (3). Elle laissait ainsi, en dehors de la ligne du *portorium*, la cohorte campée à *Zarai*. C'est seulement vers l'année 202 que la station fut reportée plus au sud, à *Zarai* (37 milles, soit 54 kilom. en arrière de Sitifis). Ce changement fut motivé par le départ de la cohorte (4). Le nouveau poste était admirablement situé pour exercer utilement sa mission de surveillance : il gardait en effet la grand'route des caravanes qui se rendaient en Maurétanie venant de la Byzacène, de la Tripolitaine et du Djerid, en même temps qu'il étendait son contrôle sur l'important centre commercial de *Tacape* [Gabès] (5).

1. *Cod. Theod.*, XVIII, 1, 1.

2. Consult. la *Revue africaine*. Ann. 1865, p. 68, et l'article de M. Fourtier sur les plombs de douane découverts à *Rusicade*.

3. Voy. la *Table de Peutinger*.

4. Héron de Villefosse, *Le tarif de Zraïa*. [Extrait des comptes rendus de la Société de numismatique et d'archéologie. Ann. 1878]; — Cantacuzène, *Les impôts sur l'importation et l'exportation des marchandises à Rome sous la République et sous l'Empire*, p. 84.

5. De la route qui conduisait de *Tacape* (Gabès) à *Thélepte* se détachait un chemin important passant par *Thuzuros* (Tozeur), *Ad Majores* et *Ad Pis-*

Asia

L'Asie formait une circonscription spéciale (1). Quelles en étaient les limites ? nous l'ignorons : les documents épigraphiques ne signalent, en effet, aucune station douanière. Peut-être ce district ne s'étendait-il pas en dehors des frontières de la province proconsulaire, et laissait-il de côté la Cilicie, la Galatie et la Cappadoce.

Bithynia et Pontus

Nous croyons pouvoir affirmer la réunion en une seule circonscription des territoires de la Bithynie, du Pont et de la Paphlagonie. Une inscription (2) mentionne en effet un personnage : *Furius Sabinus Temesitheus proc. prov. Bithyniæ Ponti Paphlagon[iæ]*.

Achaia. Macedonia

Sur ces deux provinces, nous n'avons aucun renseignement positif. Cicéron signale bien, de son temps, l'existence d'un poste de douane à *Dyrrachium* (3) ; mais, en outre que le texte est peu explicite, il nous laisse dans une ignorance complète sur l'état de choses contemporain de l'époque impériale.

cinam (Biskra), traversant l'Oasis d'El-Outhaya et gagnant enfin Zraïa en suivant la rive droite de l'Oued-el-Kantara.

1. Cicer., *Ad Attic.*, I, ép. 17, 9 ; II, ép. 16, 4 ; *De imp. Pomp.*, VI, 14 ; — Suet., *Vespas.*, I.

2. Henzen, 5530.

3. Cicer., *De provinc. consul.*, III, 61, 5.

Cyprus. Creta et Cyrenarum

Nous ne savons d'aucune façon quelle était la situation de ces provinces au point de vue douanier. On est porté à croire que la Cyrénaïque faisait probablement partie du grand district africain dont les limites lointaines embrassaient un ensemble considérable de territoires, et s'étendaient, vers l'occident, jusqu'aux régions de la Maurétanie Tingitane.

Cette revue des provinces sénatoriales étant terminée, revenons à la question même des *portoria* et recherchons sur quels objets le droit était perçu et quelle était la quotité de ce droit.

En principe, toute marchandise destinée au commerce, entrant ou sortant du district douanier, devait acquitter une taxe. Cette règle dont l'origine date de l'époque républicaine (1) se conserva jusqu'aux derniers temps de l'empire ; Constantin prescrivait encore au IV^e siècle : *ea vero quæ extra prædictas causas vel negotiationis gratia portantur solitæ præstationi subjugamus* (2).

Échappaient cependant à la taxation pour diverses raisons :

1^o Les choses destinées à un usage particulier (3).

1. Cicer., *In Pison.*, XXXVI, 87 ; — Tit.-Liv., XXXII, 7,

2. *Cod. Justin.*, IV, 5.

3. Cette exemption trouve sa justification dans le principe même sur lequel est assis l'impôt. Au *Cod. Just.*, (IV, 61, 5,) nous lisons en effet : *Universi provinciales pro his rebus quas ad usum proprium... nullum vectigal a stationariis exiguntur*. Et maintenant, quels objets rentraient dans cette catégorie ? C'est là une question de fait ; les jurisconsultes l'interprétaient le plus souvent dans un sens restrictif. Voy. (*Dig.*, L. 16, fragm., 203) le texte ou Alfenus Varus commente une clause de la *Lex censoria portus Siciliae*.

2° Les objets et les bêtes servant au transport des marchandises (1).

3° Le blé destiné à la plèbe de Rome.

4° Les objets appartenant au fisc (2).

5° Les instruments servant à l'agriculture (3).

6° Les fournitures de l'armée (4).

Le passage en franchise de ces diverses catégories de marchandises était assuré au moyen de plombs de douane apposés d'une façon visible (5).

Et maintenant, quelle était la quotité du droit ?

D'après le système romain, la taxation des objets se faisait sur leur valeur et non pas sur leur quantité ou sur leur poids ; ou, pour parler le langage moderne, les droits étaient *ad valorem* et non pas *spécifiques*.

Tous les auteurs admettent que, dans chaque circonscription douanière, le taux était fixe, quelle que fût la marchandise ; mais il y a divergence entre eux sur le point de savoir si ce même taux variait suivant les districts. La controverse est née du désaccord des textes eux-mêmes (une constitution de Sévère Alexandre, une phrase de Suétone (6), un passage de Quintilien (7), plusieurs édits des empereurs Valentinien, Valens et Gratien) (8). Suivant les uns, le taux était de $\frac{1}{8}$; suivant les autres, de $\frac{1}{40}$. Quant à nous, et c'est là notre

1. Quintilien, *Declam.*, 359 : *Præter instrumenta itineris omnes res quæ dragesimam publicano debeant*.

2. Paul, au Dig., XXXIX, 4, fragm. 9, 8 : *Fiscus ab omnium vectigalium præstationibus immunis est*.

3. C'est là un encouragement donné aux cultivateurs. Cette exemption figure dans la *Lex portus post discessum cohortis instituta*.

4. Ces fournitures ne passèrent en franchise qu'à partir du règne de Tibère.

5. Consult. Cagnat, *Impôts indirects chez les Romains*, p. 71, 72.

6. Suet., *Vespas.*, I.

7. Quintil., *Declam.*, 359.

8. *Cod. Just.*, IV, 63, 7 ; — IV, 61, 7 ; — IV, 61, 8 ; — IV, 42, 2.

avis formel, nous croyons pouvoir affirmer que, tout au moins jusqu'au règne de Théodose, la quotité du droit varia suivant les différentes circonscriptions. Postérieurement à cet empereur, le taux fixe de $1/8$ devint alors la règle générale. Il nous suffira de passer brièvement en revue les provinces sénatoriales pour nous rendre compte de ce défaut absolu d'uniformité.

En *Bétique*, le droit était peu élevé : il ne dépassait pas un cinquantième, soit 2% de la valeur. Pour en avoir la preuve, nous nous reporterons à l'inscription précédemment citée (1), dans laquelle il est question des *socii quinquagesimæ anni tenati Silvini*.

La *Sicile* avait, par contre, un taux très élevé puisqu'il atteignait le vingtième, soit 5% de la valeur (2).

La *Narbonnaise*, l'*Asie*, la *Bithynie* et le *Pont* étaient taxées au quarantième, $2\frac{1}{2}\%$ de la valeur (3).

Nous ignorons quel était le taux appliqué en *Grèce*.

En *Afrique* existait un système spécial sur lequel nous croyons devoir donner ici quelques éclaircissements. On a découvert, en 1858, sur l'emplacement même de *Zarai* [Zraïa], une inscription contenant un tarif douanier, sous ce titre : *Lex portus post discessum cohortis instituta*. C'est là une des rares exceptions que nous connaissions à ce principe que, dans une même province, une taxe uniforme était établie pour toutes les marchandises.

Le *tarif de Zraïa* comprend quatre chapitres. Le premier

1. Voy. *supra*, p. 304. Ces *socii* avaient leur siège à *Iliberris* [Grenade].

2. Cette taxation datait de la souveraineté d'Hiéron de Syracuse. Les Romains l'avaient maintenue, comme ils maintinrent d'ailleurs en Sicile une foule d'institutions antérieures à la conquête. Voy. *supra*, p. 232 et p. 303.

3. Les inscriptions mentionnent des *socii publici quadragesimæ* et un *conductor quadragesimæ Galliarum*. Voy. *Corp. Inscr. Lat.*, V. 7852.

(*lex capitularis*) est consacré aux esclaves, mulets et animaux domestiques. Le second (*lex vestis peregrinæ*) a trait aux étoffes d'origine étrangère. Le troisième (*lex coriaria*) est relatif aux cuirs. Dans le quatrième, enfin, (*lex portus maxima*) il est question de denrées diverses : amphores de vin, tuniques, cuirs et peaux, figues, dattes, noix et résine. Le droit perçu sur ces différents produits variait entre 1 denier et 1/8 de denier ; chiffres, somme toute, assez modérés (1). Aussi, M. Léon Renier prétend-il voir là un tarif de transition : à son avis, la station ayant été transférée de *Ad Portum* à *Zraïa*, on ne voulut pas, de prime abord, taxer trop lourdement cette dernière ville.

Un tarif analogue existait à *Palmyra*, dans la province impériale de Judée (2).

Signalons, enfin, une énumération donnée par le jurisconsulte Marcianus au Digeste (3). Celle-ci n'est pas un tarif, à proprement parler, mais bien plutôt une nomenclature des marchandises d'importation orientale, ayant tout au plus pour nous l'intérêt d'une statistique commerciale.

Maintenant que nous savons quels objets étaient soumis à l'impôt, il convient de rechercher quelles personnes y étaient astreintes. En principe, tout individu, sans distinction, devait supporter la taxe. Cette règle laissait place, toutefois, à quelques exceptions.

Étaient ainsi exemptés du *portorium* :

1° Le fisc — : *fiscus ab omnium vectigalium præstatione immunis est* (4) ;

1. Nous ne pouvons songer à donner ici le texte complet du tarif de *Zraïa*. Nous renvoyons au *Corp. Inscr. Lat.*, VIII, 4508, et à l'étude de M. Héron de Villefosse, *Le tarif de Zraïa*, [Paris 1875].

2. Voy. *Journal asiatique*, 1883, p. 231-245 et *Revue de Philologie*, 1884, VIII, 135-144.

3. L. 16 § 7 : *De publicanis et vectigal.*, Dig., XXXIX, 4.

4. L. 9 § 8 : *De publicanis et vectigal.*, Dig., XXXIX, 4.

2° L'Empereur et sa famille — : *Quodcumque privilegii fisco competit hoc idem et Cæsaris ratio et Augustæ habere solet* (1);

3° Les ambassadeurs des nations amies — : (*legati gentium devotarum*). L'immunité n'était pas complète : elle ne concernait que les marchandises exportées (2);

4° Les gouverneurs des provinces. — Ceux-ci, pour bénéficier de l'exemption, devaient aviser les employés de la douane par un écrit tracé de leur main et mentionnant les objets attendus (3);

5° Les questeurs pour les bêtes féroces destinées au cirque (4);

6° Les soldats. — Septime Sévère édicta, en effet : *Omnibus militibus nostris prospeximus ne ob omissas professiones pœna commissi tenerentur. Proinde deposito hoc metu si quæ portoria debere te apparuerit exolve* (5). Tacite nous rapporte que Néron avait déjà pris certaines mesures à ce sujet : *Militibus edixit ut immunitas servaretur, nisi in eis quæ veno exercerent* (6);

7° Les *Navicularii*.

Il est probable que l'on accordait parfois également des exemptions individuelles (7).

En dehors des *portoria*, quatre impôts indirects pesaient encore sur les provinces : c'étaient la *vicesima hereditatium*, la *vicesima libertatis*, la *centesima rerum venalium*, la *quina et vicesima venalium mancipiorum*. Nous allons les étudier brièvement.

1. L. 6, § 1. *De jure fisci.*, Dig., XLIX, 14.

2. *Cod. Just.*, I, IV, 61, L. 8.

3. Cagnat, *op. cit.*, p. 121.

4. Symmaque, *Epist.*, V, 62.

5. *Cod. Just.*, IV, 61, L. 3.

6. Tacit., *Ann.*, XIII, 51.

7. Philostr., *Vie de Palémon*, 5.

Par une loi connue sous le nom *lex vicesima hereditatium*, Auguste avait frappé toutes les successions, aussi bien testamentaires que légitimes, d'un impôt d'un vingtième. Cette réforme n'avait pas été établie sans quelque résistance ; Dion Cassius rapporte même que, pour la faire accepter, l'empereur dût menacer d'imposer les terres et les maisons (1). La nouvelle contribution se percevait sur toutes les valeurs réputées comprises dans la masse héréditaire pour le calcul des quartes légitime et Falcidie ; elle était supportée par les héritiers, les légataires, les fidéicommissaires et les donataires *mortis causa*, proportionnellement au bénéfice recueilli par chacun d'eux. Certaines successions étaient laissées en dehors :

1° Celles qui advenaient à des parents très rapprochés (οἱ πάνυ συγγενεῖς). Que faut-il entendre ici par οἱ πάνυ συγγενεῖς ? Burmann (2) affirme que la dispense s'étendait aux héritiers siens, aux agnats et aux *gentiles*, c'est-à-dire, aux héritiers *ab intestat* chargés de l'entretien du culte de famille. Dion Cassius limite l'exemption aux seuls héritiers siens. Se fondant sur ces antithèses, Serrigny (3) et Troplong (4) rangent tous les agnats dans la catégorie des proches parents (οἱ πάνυ συγγενεῖς) dispensés de payer l'impôt. C'est à cette opinion que nous nous rallions définitivement.

2° Les successions dont la valeur était inférieure à 100.000 sesterces (5) ou 100 *aurei*, suivant Burmann.

La *lex vicesima hereditatium* ne s'appliquait, à l'origine, qu'aux seuls citoyens romains (6). Caracalla, en étendant le

1. Dio Cass., LV, 25 et LVI, 28. La *lex Vicesima* a été commentée par le jurisconsulte Macer. L. 454 ; de *Verb. signif.*, L. 46.

2. Burmann, *Impôts chez les Romains* (*Vectigalia populi romani*).

3. De Serrigny, *Droit public et administratif romain*, II, p. 173.

4. Troplong, *Revue de législation*, 1848, II, p. 422.

5. Cagnat, *op. cit.*, p. 485.

6. Plin., *Paneg.*, 37, 38, 39.

droit de cité à tous les sujets de l'empire, généralisa cet impôt ; il fit plus, il le porta au double et l'éleva à 10 % de la valeur des hérédités (1). Macrin, son successeur direct, rétablit, il est vrai, l'ancien taux (2).

Pour faciliter la perception de la *vicesima hereditatium*, on avait partagé l'empire en un certain nombre de districts, lesquels ne correspondaient nullement aux divisions territoriales et aux circonscriptions déjà établies pour les *portoria*.

La province sénatoriale de *Bétique* était réunie à la Lusitanie (3).

La *Gallia Narbonensis* et l'Aquitaine ne formaient qu'une seule région (4).

L'*Asia*, la Lycie, la Phrygie, la Galatie et les Cyclades étaient groupées en un même district (5) ;

On avait réuni de même la *Bithynia et Pontus* et la Paphlagonie.

L'*Achaia* (6) formait un district à part.

Sur les autres provinces, nous ne possédons aucun renseignement.

Il reste peu de chose à dire des trois derniers impôts indirects : les taxes sur les affranchissements, sur les ventes et sur l'achat des esclaves. L'application de la *vicesima libertatis* dans les provinces sénatoriales est en particulier assez mal connue. Nous ne possédons que trois documents à ce sujet : le premier, relatif à la Bétique, mentionne à Cadix un certain

1. Une surélévation analogue de 1/10 sur la *vicesima libertatis* fut l'œuvre de Caracalla. Macrin l'abolit.

2. Dio Cass., LXXVIII, 12.

3. Corp. Inscr. Lat., II, 2029.

4. Corp. Inscr. Lat., III, 6054.

5. Wilmanns, 1281.

6. Voy. Cagnat., op. cit., p. 192 (*Inscript. inédite de la villa Borghèse*).

Gelasinus XX lib. villicus (1) ; le second a trait à la perception de l'impôt dans la ville africaine de Cirta (2) ; le dernier enfin est une inscription d'Athènes où nous relevons ces mots : *Calpurnio Eutycho Philetus publici XX libertatis villicus fecit* (3). Il nous semble difficile, étant donnés la pauvreté des renseignements épigraphiques et le caractère peu explicite de ces trois textes, d'admettre, avec M. Cagnat (4), l'existence certaine de circonscriptions distinctes, dans chaque province sénatoriale, pour la perception de la *vicesima libertatis*.

Passons maintenant aux impôts directs.

Pour bien saisir quel était le fonctionnement des impôts directs à l'époque impériale, il convient de jeter un rapide coup d'œil sur la situation antérieure.

En cette matière, les institutions républicaines laissaient beaucoup à désirer. Deux vices principaux nuisaient à l'organisation financière ; tout d'abord, l'inégalité dans la répartition ; en second lieu et surtout, un système défectueux de perception. Ceci nous amène à la question de la dime.

La dime était le prélèvement fait sur les produits de la récolte annuelle, prélèvement auquel était soumis tout détenteur d'un fonds de terre, quelle qu'en fut la culture. Cicéron dans son *Oratio in Verrem* qualifie ces produits, *fruges* : appellation générale s'appliquant aussi bien à l'huile qu'au blé et autres céréales (5). Cette manière de prélever la dixième gerbe avait quelque chose de patriarcal et eut pu être avantageuse pour le contribuable ; mais il faut avouer qu'elle compliquait

1. *Corp. Inscr. Lat.*, II, 1742.

2. Renier, *Inscript. d'Algérie*, 1976.

3. *Corp. Inscr. Lat.*, III, 585.

4. Cagnat, *op. cit.*, p.

5. Cicér., *De frum.*, 48.

singulièrement le travail de perception. Aussi, et tel était le point faible du régime républicain, l'Etat se déchargeait-il des opérations compliquées du recouvrement, en les confiant à des compagnies fermières dites *societas publicanorum* ou *publicani decumæ*. Ces publicains agissaient en toute liberté et trouvaient toujours le moyen certain de se garantir contre l'aléa de la perception ; inutile d'ajouter qu'ils savaient fort bien tirer bénéfice des années où la récolte était abondante. Les malheureux provinciaux, opprimés et dépouillés du plus clair de leurs revenus, subissaient sans mot dire les conséquences de ce régime funeste.

Cicéron, qui était fort bien placé pour connaître et apprécier les faits, nous a laissé un certain nombre de documents relatifs à la Sicile, l'une des provinces peut-être les plus éprouvées. Nous y voyons que les dimes des cités peu importantes, telles qu'Herbita, étaient adjudgées 18.000 médimnes. La dime de Léontium montait à 36.000 médimnes. En dehors de ces taxes déjà fort lourdes, les habitants étaient grevés d'autres contributions. L'Etat, sous le nom de *frumentum emptum*, s'était réservé le droit d'achat du blé sicilien pour l'approvisionnement de Rome ; et ce n'était pas là une des charges les moins onéreuses. Venait ensuite le gouverneur qui, pour subvenir à ses besoins personnels et équilibrer son budget, ne se faisait pas faute d'exiger une provision en nature assez considérable (*frumentum in cellam* ou *frumentum æstimatum*). La quantité de froment récoltée dans l'île ne suffisait pas, le plus souvent, à satisfaire toutes les demandes ; aussi, avait-on pris l'habitude de convertir en argent les prestations en nature ; les sommes réclamées de ce fait étaient considérables. De là un état de gêne, la misère et la ruine, conséquences forcées de ce déplorable système financier (1).

1. Sur toutes ces questions, consult. Person, *op. cit.*, p. 170 et suiv.

Les autres provinces n'avaient rien à envier à la Sicile. Les dimes asiatiques étaient des plus onéreuses ; il suffit de lire Plutarque pour s'en rendre compte. Dans les quelques territoires, où, à la place des dimes, on percevait un *stipendium* fixe, la situation n'était pas meilleure. Que le paiement eût lieu en nature, comme à Cyrène où les habitants se libéraient avec le *silphium*, ou que ledit paiement se fit en argent, les chiffres restaient toujours très élevés. La Macédoine fournissait, de ce chef, 100 talents, et l'Espagne environ quarante millions de sesterces.

Une réforme était indispensable. Il fallait, pour entraver la ruine des provinces, trouver tout d'abord une assiette nouvelle de l'impôt, une base commune qui put satisfaire tous les *desiderata*, et, sans diminuer les ressources de l'Etat, soulager quelque peu la misère grandissante des sujets de Rome.

En l'année 48 av. J.-C., César avait déjà supprimé, pour l'Asie, le système de la mise à ferme (1) et transformé la dime de Sicile en un *stipendium* ou tribut fixe. C'était un premier progrès. L'Empire devait marcher dans cette voie réformatrice et achever l'œuvre commencée.

Pour arriver à la fixité même de la contribution, Auguste chercha à établir une base uniforme applicable sur toute la surface du territoire. Dans ce but, il prit deux mesures importantes : il ordonna la confection d'un cadastre général en même temps qu'il prescrivit un recensement complet. Etant données les particularités relatives au *census* dans les provinces sénatoriales, il nous faut dire ici quelques mots de ces deux opérations.

En entreprenant l'exécution du cadastre, Auguste ne fit

1. Le *stipendium* asiatique fut même exigé par anticipation pour une période de dix ans. Appian., *Bel. civ.*, V, 5, 6.

que mener à bonne fin le projet de César, savoir la description géographique de l'Empire romain. Un texte, attribué à Æthicus et dû, en réalité, à Julius Honorius Orator, est formel sur ce point (1).

On s'accorde mal, toutefois, sur la portée exacte du travail.

Huschke (2) et plusieurs auteurs à sa suite ont soutenu qu'il s'agissait d'un véritable cadastre, c'est-à-dire d'un arpentage parcellaire de tous les immeubles. Cette théorie ne s'appuie que sur un très petit nombre de textes : un passage de Lactance (3), une phrase du panégyrique de Constantin (4), enfin le témoignage des *agrimensores* ; encore ces documents ne sont-ils pas assez clairs, à notre avis, pour permettre d'affirmer l'existence d'un état détaillé du territoire de l'Empire. Il vaut beaucoup mieux, selon nous, reconnaître l'impossibilité de cet arpentage parcellaire dans les opérations du cadastre (5). Comment concevoir, en effet, qu'un travail aussi considérable ait pu être exécuté pendant le court espace de temps réservé périodiquement au renouvellement du cens, alors qu'il est démontré que, même avec les moyens scientifiques dont nous disposons aujourd'hui, il eut fallu quarante années et cent millions pour réaliser une pareille entreprise ? Huschke a d'ailleurs rectifié sur ce point sa première manière de voir (6).

Nous possédons sur le *census* des données assez précises. Il

1. Voy. ce texte dans les *Geogr. lat. minor.*, (édit. Riese), p. 21-22.

2. Huschke, *Ueber den Census zur Zeit der Geburt J.-C., gehaltenen census.*

3. Lact., *De mortib. persec.*, 23 : *Agri glebatim metiebantur, vites et arbores numerabantur, animalia omnis generis scribebantur, hominum capita notabantur.*

4. Eumen., *Paneg. Constant.*, VIII, 6 : *Habemus enim et hominum numerum qui delati sunt et agrorum modum.*

5. Il existait cependant un plan parcellaire dans les colonies. Voy. *Liber. Colon.*, p. 209, [*ap. Gromat. vet.*]

6. Huschke, *Ueber den Census un die Stenerverfassung der früh. rom. Kaiserzeit.*, p. 88.

est certain, tout d'abord, qu'un recensement fut opéré vers le milieu du règne d'Auguste ; le texte de l'évangéliste St-Luc en fait foi : *Factum est autem in diebus illis edictum a Cæsare Augusto ut describeretur universus orbis. Hæc descriptio prima facta est a præside Syriæ Cyrino* (1). Si, en présence de cette affirmation catégorique, les commentateurs sont tous d'accord sur le fait même du dénombrement, ils s'entendent, à la vérité, beaucoup moins bien quand il s'agit d'en déterminer et la date exacte et la portée. Les limites restreintes de ce travail ne nous permettent pas d'examiner à fond les détails de cette controverse ; tout ce que nous pouvons faire, c'est d'en analyser brièvement les différentes phases et de proposer la solution la meilleure à nos yeux.

Commençons par la difficulté chronologique, la principale. Mommsen, dans son commentaire des *Res gestæ* (2), se prononce résolument contre le fait aussi bien que contre la possibilité d'un recensement général avant la déposition d'Archelaüs (759-760). On retrouve la même opinion dans Marquardt (3), sous la forme suivante : « Le cens fait par Quirinius n'a pas été fait sous Hérode I, mais en l'année 37, suivant l'ère des Actes, c'est-à-dire, en 6 ou 7 ap. J.-C. ». Mommsen et Marquardt aboutissent donc, tous les deux, à cette même conclusion : à savoir qu'il n'y a eu à cette époque qu'un seul recensement, lequel doit se placer vers la sixième année de l'ère moderne. Si telle est la vérité, St-Luc s'est trompé, puisqu'il fait coïncider le dénombrement en question avec la naissance de Jésus (4) et que cette naissance ayant eu lieu sous le

1. Saint Luc, *Evang.*, II, 1, 2.

2. *Res gestæ divi Augusti ex monumentis Ancyrano et Apolloniensi*, p. 175.

3. Marquardt, *Organisation financière*, p. 266, note 2.

4. Saint Luc, *Evang.*, II, 1.

règne d'Hérode I (1), il est impossible de la reculer au delà de l'année 751 (3 ap. J.-C.) (2).

Le problème réside donc uniquement, à notre avis, dans la difficulté de faire concorder ensemble la date de la légation de Quirinius, celle de la naissance de Jésus, celle du gouvernement d'Hérode et enfin la date elle-même du recensement. Ce qui gêne le plus les commentateurs de l'Evangile, c'est, à n'en pas douter, cette légation de Quirinius que tout le monde s'accorde à placer en 759 = (6 ap. J.-C.). Aussi, pour établir la concordance tant cherchée, certains exégètes ont-ils eu recours à des hypothèses variées, dont la principale consiste dans l'adoption du texte du *Codex Sinaiticus* (3) [ἐγενέτο πρώτη ἡγεμονόντος : traduction : ce premier dénombrement s'accomplit avant que Quirinius fut gouverneur de Syrie]. La solution est admissible et nous n'hésiterions pas à l'accepter, si nous n'avions à en proposer une seconde qui, tout en justifiant le texte de l'évangéliste, donne satisfaction aux concordances de dates.

Nous rappellerons tout d'abord que, si P. Sulpicius Quirinius fut gouverneur de Syrie en 759 = 6 ap. J.-C., il ne prit les

1. Saint Math., *Evang.*, II, 1 : *Cum ergo natus esset Jesus in Bethleem Juda in diebus Herodis regis*. Voy. également : St. Luc, I, 5 ; St. Math., II, 22.

2. Sur la date de la mort d'Hérode, consult. Joseph., *Ant.*, XVII, 8, 1, 6, 10. L'historien nous dit qu'Hérode est mort trente-sept ans après le décret du Sénat qui l'éleva à la royauté et trente-quatre ans après la prise de possession effective du pouvoir. Le décret du Sénat ne fut rendu que sur les instances collectives d'Octave et d'Antoine (Joseph., *Ant.*, XIV, 4, 5 ; *Bell. Jud.*, I, 14, 4). Les deux prétendants devaient être réconciliés ; or, ils ne se rapprochèrent qu'après la mort de Fulvie, l'an 714 de Rome, d'après Dion Cassius (XLVIII, 8). C'est donc en cette année qu'il convient de placer l'élévation d'Hérode au trône de Judée. Puisqu'il a régné 37 ans, sa mort a dû avoir lieu l'an 750-751 de Rome. Voy. P. Didon, *Jésus-Christ*, II. Append., A, 1, p. 380 (Paris, 1891).

3. *Codex Sinaiticus, Novum testamentum, græce ex Sinaitico codice*, [Lipsiæ, 1865].

pouvoirs que comme *legatus Syriae iterum*, ayant déjà exercé cette légation en 751-752 = 3-2 av. J.-C. Marquardt qui, par deux fois, constate le fait (1) au tome II de l'*Organisation de l'Empire romain*, le passe sous silence dans son *Organisation financière* au passage ci-dessus mentionné (2). Et maintenant, nous ne voyons aucun empêchement à reporter le dénombrement auquel St-Luc fait allusion à l'année 751, date de la première légation de Quirinius, tout en reconnaissant la possibilité d'un second recensement en 759. Si nous considérons encore que cette même année 751 est celle de la mort d'Hérode et en même temps la date extrême à laquelle on peut reporter la naissance de Jésus, nous arriverons logiquement à la conclusion que voici : Le recensement indiqué par St-Luc s'accomplit en 751 et coïncida avec les derniers mois du règne d'Hérode, la naissance de Jésus et le début du gouvernement de P. Sulpicius Quirinius.

Ce recensement eut une portée considérable, puisque, selon St-Luc, il fut ordonné : *ut describeretur universus orbis*. Par « *universus orbis* » nous devons entendre naturellement l'ensemble du monde romain, la totalité des provinces et des territoires soumis à l'empire de Rome (3). Il s'agissait donc là d'un dénombrement général et non pas, comme semble le croire Mommsen (4), d'un recensement particulier à la province de Syrie.

Auguste l'ordonna dans un double but. Il devait servir de

1. Marquardt, *Organisation de l'Empire romain*, II, p. 355, note 5, *in fine* et p. 367.

2. Marquardt, *Organisation financière*, p. 266, note 2.

3. Voy. Marquardt, *Organisation financière*, p. 266, note 2.

4. Mommsen, *Res gestæ divi Augusti*, p. 175 : *Eum censum Lucas suo errore ad orbem terrarum extendit, cum vere pertinuerit ad Syriam provinciam solam*.

base au *Breviarium imperii* et aider à l'établissement d'une nouvelle assiette de l'impôt. Nous verrons par la suite si ce double but fut atteint.

Ulpien nous a laissé la *forma censualis*. Nous savons ainsi qu'on procédait par voie de déclaration (1) ; chaque personne devait indiquer son nom, la situation de ses biens, les fonds avoisinants. L'immeuble était alors classé dans une des catégories suivantes :

Arvum (terre cultivée).

Vinea (vigne).

Olivæ (plantations d'oliviers).

Pascua (prairies).

Silvæ cæduæ (forêts).

Lacus piscatorii (viviers).

Salinæ (marais salants).

Le *census* eut lieu dans les provinces sénatoriales comme dans tous les autres territoires de l'Empire. Les opérations s'y accomplirent même d'autant plus facilement que le terrain était déjà préparé. Dans les provinces impériales, au contraire, les bases d'organisation manquaient totalement, puisqu'on ne trouvait pas trace de ces circonscriptions communales pouvant servir de centres de travaux.

Suidas (2), parlant de ce recensement, s'exprime ainsi : Ο δε Καῖσαρ Αὐγούστος ὁ μοναρχήσας εἴκοσιν ἄνδρας τοὺς ἀρίστους τὸν βίον καὶ τὸν τρόπον ἐπιλεξάμενος. Il s'agit là d'une commission de vingt sénateurs. D'après Marquardt (3), qui ne fait d'ailleurs que reproduire l'opinion émise par Zumpt (4), ces

1. Le texte de Saint Luc fait d'ailleurs allusion à cette déclaration : *Et ibant omnes ut profiterentur singuli in suam civitatem*.

2. Suidas, S. v. : ἀπογραφή.

3. Marquardt, *Organisation financière* (t. X de la collect.), p. 269.

4. Zumpt, *Das Geburtsjahr Christi.*, p. 160 à 164.

XXviri ad census accipiendos auraient été spécialement chargés de la direction des opérations dans les provinces du sénat, à raison de deux par province. M. Humbert (1) se refuse à accepter cette hypothèse ; selon lui, le proconsul avait seul la haute compétence en matière de recensement ; le texte de St-Luc ne dit-il pas : « *Hæc descriptio prima facta est a præside Syriæ Cyrino.* » Telle était, en effet, la règle en Syrie, province impériale. En ce qui concerne les territoires du sénat, il est bien plus logique d'admettre, tout au moins pour l'époque d'Auguste, l'autorité des *XXviri ad census accipiendos*.

Quelque parti que l'on prenne, on doit toutefois se rallier à la seconde affirmation de Marquardt (3), à savoir que, dans les recensements postérieurs, les provinces du sénat furent placées sur le même pied que celles de l'empereur, au point de vue de l'administration du cens. Dans ces dernières, le pouvoir central envoyait un fonctionnaire général appelé *censitor* ou *legatus Augusti pro prætore ad census accipiendos*, tout d'abord de rang sénatorial, puis de rang équestre (4), et revêtu d'un *imperium proconsulare* extraordinaire. Sous sa direction opéraient des agents subalternes, divisés par districts (*adjutores ad census*). Or, nous trouvons la trace de semblables employés dans les provinces du sénat. Une inscription de Narbonnaise (5) porte : *Memoriæ Torquati Novelli Attici [leg] cens. accip.* En Macédoine, un certain Terentianus

1. *Dictionnaire des antiquités grecques et romaines* (Article de M. G. Humbert, mot « *Census* »).

2. St-Luc, *Evang.*, II, 2.

3. Marquardt, *Organisat. financière* (t. X de la coll.), p. 269.

4. Cette innovation date de Septime Sévère. Tel est l'avis de M. Renier, avis basé sur une inscription du recueil de M. de Boissieu, p. 269.

5. Hénzen, 6453. Ce Torquatus Novellius était *procos. prov. Narbon.*

Gentianus est qualifié *censitor provinciæ Macedoniæ* (1) et un document épigraphique de la même province fait mention d'*Egnatuleius Sabinus, procurator Augusti ad census accipiendos* (2). Dans le même ordre d'idées, signalons l'inscription suivante (3) : *Q. Lollio Frontoni civitates XXXXIII ex provinc. Africæ quæ sub eo censæ sunt.*

Grâce aux opérations censitaires, on possédait sur les terres provinciales des renseignements assez précis. Ces renseignements permirent d'établir, d'une façon relativement équitable, l'assiette nouvelle de la contribution foncière. Nous avons vu que chaque propriétaire devait indiquer la contenance de son bien et, en particulier, le nombre de *jugera* (4). Cette déclaration avait une importance considérable en ce sens que la taxe était établie d'après le produit de chaque *jugerum* (5) ; aussi, prenait-on toutes les précautions nécessaires pour réprimer les fraudes toujours possibles. Les *censitores* qui recevaient les chiffres relatifs aux immeubles ne les acceptaient qu'après un arpentage opéré par les *agrimensores*. Ce contrôle étant fait, les répartiteurs (*peræquatores*) fixaient définitivement la somme à payer au Trésor d'après le revenu net moyen de chaque propriété (6). Peut-être aussi tenait-on

1. Corp. Inscr. Lat., III, 1463.

2. Corp. Inscr. Lat., VIII. Supplem., 10500. La qualification de *procurator Augusti ad census...* substituée à celle de *legatus Augusti ad census...* indique que le personnage en question était de l'ordre équestre.

3. Henzen, 5209.

4. Le *jugerum* romain est un rectangle de 240 pieds de longueur sur 120 de largeur, soit 28.000 pieds carrés. Il servait de commune mesure. Toutefois, dans la province sénatoriale de Cyrénaïque, on avait conservé les mesures locales, étant donné qu'elles étaient susceptibles de se ramener assez facilement au *jugerum*.

5. Hyginus, *De limit. constit.*, p. 205, 9 : *In quibusdam provinciis fructus partem præstant certam, alii quintas, alii septimas, alii pecuniam et hoc per soli æstimationem.*

6. Des inspecteurs (*inspectores*) redressaient les irrégularités du travail et se prononçaient sur les réclamations des propriétaires.

compte de la fertilité des terres ; Frontin dit en effet : «...*professionem acceperunt pro æstimatione ubertatis* ». En tout cas, il est hors de doute que certaines parcelles, en raison de leur peu d'importance, échappaient à l'impôt. M. Kuhn le démontre positivement (1).

Devons-nous conclure de là que les citoyens pauvres ou ceux qui ne possédaient pas de fortune immobilière fussent exempts de toute contribution directe ?

Deux textes du Digeste (2) et un passage de l'Apologétique de Tertullien (3) font allusion à un *tributum capitis*, frappant les seules personnes dénuées de ressources. L'existence de ce *tributum* est du moins certaine à l'époque républicaine, et il est mentionné dans quelques-uns des territoires qui furent, plus tard, classés au nombre des provinces sénatoriales, particulièrement en Asie (4), en Afrique (5) et dans l'île de Tenos (6). Sous le nom de φόρος σωμαίων ou δ'ἐπικεφαλίων, il pesait sur tous les provinciaux. Quand vint l'empire, la réforme de la contribution foncière eut pour conséquence de dégrever les possesseurs de terres du paiement de cette capitation. Le dit impôt fut alors reporté sur la tête des gens sans fortune, les vieillards et les enfants non adultes exceptés. Cette théorie est admise par Kuhn ; Willems l'a reproduite (7). Elle présente, à notre avis, un défaut capital, en ce qu'elle ne s'appuie que sur des documents contemporains du III^e siècle de notre ère et nous laisse dans l'ignorance complète sur l'état de choses

1. Kuhn, *Die Verfassung. des röm. Reichs.*, I, pp. 32, 68, 280.

2. *Dig.*, XV, 3, 8, p. 7 ; et IV, 18, 8.

3. Tertul., *Apologet.*, 13 ; — Lactant., *De morte pers.*, 23.

4. Cæsar, *Bel. civ.*, III, 32.

5. Appian., *Lib.*, 135.

6. *Corp. Inscr. Græc.*, 2336.

7. Willems, *Droit public romain*, p. 468 ; — Kuhn, *op. cit.*, I, 284-286.

existant aux premiers temps de l'empire. Nous l'acceptons donc sous toutes réserves.

Il nous faut signaler maintenant une catégorie d'impôts sur lesquels nous possédons des données positives ; ce sont les contributions sur le travail, l'industrie et les diverses professions. Les Romains, gens éminemment pratiques, n'avaient pas été sans observer le développement rapide et considérable des provinces au point de vue commercial ; aussi, dès l'année 167, avaient-ils libéré les marchands d'Italie et reporté le fardeau des impôts sur les trafiquants d'outre mer. Les territoires du Sénat, qui se distinguaient par un mouvement d'affaires particulièrement important, furent assez lourdement obérés.

Tous les éléments de la fortune des *negotiatores* furent taxés. Mécène n'avait-il pas donné à Auguste le conseil de frapper tout ce qui procure un bénéfice au possesseur (1) : φόροι τε ἐπιτάξαι πᾶσιν ἀπλῶς τοῖς ἐπικαρπίαν τινὰ τῷ κεκτημένῳ αὐτὰ παρέχουσι ? On perçut l'impôt sur les maisons (*ædificiorum pensitatio*) (2), sur les esclaves (3), sur les chevaux, mulets, et peut-être aussi sur les navires, jusqu'au règne de Néron (4). Les portefaix durent payer une contribution (5), de même les courtisanes (6), les tisserands, les verriers, les carros-

1. Dio Cass., LII, 28.

2. Cet impôt existait déjà sous la République. Voy. Cicer., *Ad famil.*, III, 8, 5 ; — Appian., *Mithrid.*, 83.

3. La taxe était due par le maître ; elle variait suivant la valeur de l'esclave. Voy. 4 § 5. Dig., L. 15.

4. Tacit., *Ann.*, XIII, 51 : *Temperata apud transmarinas provincias frumenti subvectio, et ne censibus negotiatorum naves adscriberentur, tributumque pro illis penderent, constitutum.*

5. Suet., *Caligul.*, 40 (Innovation de Caligula) : *ex gerulorum diurnis quæstibus pars octava, ex capturis prostituerum quantum quæque uno concubitu mereret.*

6. Cet impôt date d'Antonin le Pieux (Justinus Mart., *Apol.*, 1, 27) ; il se retrouve sous Alexandre Sévère (Lamprid., *Alex. Sev.*, XXIV).

siers, les banquiers, les orfèvres et plusieurs autres corps de métiers. Ces diverses impositions datent, semble-t-il, du règne d'Alexandre Sévère (1).

L'empire arracha aux provinces tout ce qu'elles purent donner ; celles-ci s'exécutèrent docilement. C'était vraiment payer un peu cher l'honneur d'être gouverné par les Romains.

N'oublions pas, au nombre des ressources principales qui alimentent le budget de l'Empire, les revenus du domaine et spécialement les produits des *metalla*. Ces *metalla*, à peine exploités sous la République, devinrent à l'époque impériale une source d'inépuisables richesses : on s'en rendra compte en consultant le tableau suivant relatif aux principaux centres miniers des provinces sénatoriales.

Exploitations minières dans les provinces sénatoriales.

Bétique. — Gisements d'or (2) (chaînes de montagnes parallèles au Bétis).

Mines d'argent de la nouvelle Carthage (3).

Mines de cinabre de *Sisapo* (4).

Mines de cuivre du *Mons Marianus* (5) et *Fodinæ ærariæ* des environs du *Rio Tinto* (6).

Sicile. — Exploitations de soufre (7) (environs d'*Agrigentum*).

1. Lamprid., *Alex. Sever.*, XXIV : *Braccariorum, linteonum, vitreariorum, pellionum, plaustriariorum, argentariariorum, aurificum et ceterarum artium, vectigal pulcherrimum instituit.*

2. Strabo, III, 2, 6 ; — Pomponius Mela, II, 6 ; — Tacit., *Ann.*, VI, 49.

3. Strabo, III, 2, 10.

4. Plin., *Nat. hist.*, XXXIII, 118 ; — *Corp. Inscr. Lat.*, X, 3964.

5. Plin., *Nat. hist.*, XXXIV, 2 ; — *Corp. Inscr. Lat.*, II, 1179.

6. *Corp. Inscr. Lat.*, II, 956.

7. *Corp. Inscr. Lat.*, X, 8044.

Macédoine. — Mines d'or et d'argent (1).

Chypre. — Gisements de cuivre (Κύπριος χαλκος) (2).

Achaïe. — Marbres du *Pentélique* (3), de *Karystos* (4), de

Paros (5), de *Chio* (6), de *Skyros* (7).

Afrique. — Marbre numidique de *Simitthu* (8).

Asie. — Marbres de *Troie* et de *Prokonnesos* (9).

Nous savons quels impôts étaient perçus dans les provinces, il nous faut examiner désormais les divers rouages de l'administration financière. Notre première étude portera sur les systèmes de perception appliqués à chaque contribution ; après quoi, passant en revue les différentes caisses de l'Etat, nous verrons le recouvrement des impôts par chacune d'elles.

Précédemment, dans un aperçu sommaire sur les dîmes et les *societates publicanorum*, il nous a été donné d'apprécier la façon dont s'opérait, à l'époque républicaine, la rentrée des impôts. Le système de la ferme, excellent en lui-même, fut alors appliqué de façon défectueuse, et les résultats obtenus, s'ils ne nuisirent pas au budget de l'Etat, furent du moins déplorables au point de vue provincial. Il semble qu'Auguste, en inaugurant son œuvre de réforme, dut remanier ce côté

1. Tit.-Liv., XLV, 18, 19 ; — Cassiodor., [édit. *Mommsen*] p. 616.

2. Joseph., *Ant. Jud.*, XVI, 4, 5 ; — Plin., *Nat. hist.*, XXXIV, 2.

3. Pausan., I, 19, 7 ; VI, 21, 2 ; — Philostrate., *Vit. soph.*, II, 1. 10. Les carrières du Pentélique étaient la propriété d'Hérode Atticus.

4. Strabo, X, 1, 6 ; — et *Corp. Inscr. Lat.*, VI, 8486.

5. Voy. Bruzza, *Inscrizioni dei marmi grezzi* [Annali dell' Institut, 1870, p. 158].

6. Isidore de Séville, *Origin.*, XVI, 5, 7.

7. Bruzza, *op. cit.*, p. 151.

8. *Corp. Inscr. Lat.*, VIII, 10589 ; — Voy. Cagnat, dans les *Archives des missions scientifiques*, III, 11.

9. *Corp. Inscr. Græc.*, 3268, 3282 ; — Strabo, XIII, p. 588.

faible de l'organisation financière. Il n'en fut rien. Pendant les premières années de l'empire, on ne toucha pas à la ferme des impôts (1) ; il faut se reporter au milieu du 1^{er} siècle pour trouver les premières applications du système de la perception directe qui devait s'étendre bientôt à la presque totalité des contributions provinciales. Certains revenus restèrent seuls, fort longtemps, sous l'empire de l'ancien mode de recouvrement : nous voulons parler des produits des douanes, des pâturages, des mines et des salines (2).

Si, quant aux *portoria*, on resta fidèle à l'ancien mode de perception, il convient de noter toutefois que l'Empire prit certaines mesures préventives dans le but de mettre un terme à la scandaleuse avidité des publicains. C'est ainsi que l'adjudication publique fut désormais faite pour une période de cinq années et cela sous le contrôle des directeurs du Trésor (3). Les fermiers adjudicataires restèrent ensuite placés sous le coup d'une législation pénale assez rigoureuse, dont l'origine datait de la république et que nous reproduisons ici du moins dans ses principales dispositions.

Trois recours de droit commun étaient à la disposition des contribuables lésés par les publicains : les actions *furti*, *vi bonorum raptorum* et *legis Aquiliæ* (4). Le préteur accordait en outre, à celui qui avait été victime d'une extorsion une action au double, à condition, toutefois, que la poursuite fut

1. Tacit., *Ann.*, IV, 6 ; — Appian., *Illyr.*, 6.

2. Willems, *Droit public romain*, p. 483.

3. Les baux commençaient aux Ides de Mars. Voy. à ce sujet Marquardt, *Organisation financière*, p. 381 et note 6.

4. Ulpien le dit expressément. L. 1 § 4. *De publican.*, Dig., XXXIX, 4 : *Unde quæritur si quis velit cum publicano non ex hoc edicto, sed ex generali vi bonorum raptorum, damni injuriæ vel furti agere an possit ? Et placuit posse : idque Pomponius quoque scribit, est enim absurdum meliorem esse publicanorum causam quam cæterorum effectam opinari.*

exercée dans l'année : *Praetor ait : quod publicanus ejus publici nomine vi ademerit, quodve familia publicanorum, si id restitutum non erit, in duplum, aut si post annum agetur in simplum judicium dabo. Item si damnum injuria furtum factum esse dicetur judicium dabo. Si hi ad quos res pertinebit non exhibuntur in dominos sine noxæ deditioe judicium dabo* (1). Peut-être existait-il deux formules pour assurer à la victime les bienfaits de cette législation : tel est du moins l'avis de M. Lenel dans sa reconstitution de l'*Edictum perpetuum*. L'une de ces formules visait les rapines accomplies par le fermier en personne (*si publicanus fecerit*) ; l'autre, prévoyant celle des agents subalternes (*si familia fecerit*), accordait au fermier la faculté de la *noxæ deditio* (2). Afin de rendre les mesures de répression efficaces, le préteur avait, en effet, décidé que les fermiers pourraient être poursuivis à raison des délits commis par tous ceux faisant partie de la « *familia publicanorum* » (3).

Si l'extorsion commise par le publicain était compliquée de violence, l'action était au triple (4) ; mais si l'exagération dans la perception provenait simplement d'une erreur du fermier d'impôt, celui-ci n'était tenu qu'à une simple restitution de l'excédent (5).

Ajoutons enfin que, si plusieurs publicains s'étaient rendus coupables de perception illicite, l'action au double n'était pas donnée contre chacun d'eux, la solidarité existant entre eux.

1. L. 1, pr., *De publicanis*, Dig., XXXIX, 4.

2. L. 1, pr., *De publicanis*, Dig., XXXIX, 4.

3. L. 1, pr., *De publicanis*, Dig., XXXIX, 4 ; et L. 1 § 5, *ibid.*

4. L. 9 § 5, *De publicanis*, Dig., XXXIX, 4.... *per vim vero extortum cum pœna tripli restituitur.*

5. L. 16, § 14. *De publicanis*, Dig., XXXIX, 4 : *Si quid autem indebitum per errorem publicanus solventis accepit, retro eum restituere oportere divi Severus et Antoninus rescripserunt.*

Mais, si l'un d'eux était devenu insolvable, sa part dans la condamnation se répartissait entre les autres ; ainsi le décidèrent les empereurs Sévère et Antonin (1).

Telles étaient les précautions de droit.

Pour compléter le système préventif, l'Empire avait institué, à côté des adjudicataires d'impôts, un contrôle sérieux et officiel, confié à des agents impériaux (*procuratores*) (2). Ces *procuratores* apparaissent continuellement à la lecture des inscriptions. Dans le domaine des provinces sénatoriales, leur présence est particulièrement relevée. Ce *Furius Sabinus Timesitheus*, dont nous avons eu déjà l'occasion de parler, était *procurator* impérial de l'Asie proconsulaire ; il exerça ensuite les mêmes fonctions dans la province de *Bithynia et Pontus* ; ainsi que le démontre pertinemment l'inscription suivante (3) :

C. Furio Sabinio Timesitheo, proc. prov. Asiæ, ibi vice XX et XXXX, proc. prov. Bithyniæ Ponti et Paphlagoniæ ibi vice proc. XXXX.

Dans chaque circonscription douanière existait un de ces *procuratores* ayant sous ses ordres un nombreux personnel d'employés : *villici, contrascriptores, tabularii, statores*. (4)

Le *procurator* de la province sénatoriale d'Afrique avait, par exception, des pouvoirs très étendus ; il était chargé de surveiller la perception des quatre contributions affermées ; les deux documents épigraphiques suivants en sont la preuve certaine :

1. L. 6, *De publicanis*, Dig., XXXIX, 4.

2. L'institution de ces fonctionnaires date probablement du temps des Flaviens. Aucune inscription ne signale en effet de *procuratores* avant l'époque de Vespasien et Titus. Voy. *Corp. Inscr. Lat.*, V, 7209.

3. Henzen, 5530.

4. *Corp. Inscr. Lat.*, III, 752, 3327, 4024 ; — *Ibid.*, V, 7214-8650.

(1^o) *T. Eppio, T. filio, quirina tribu, Latino.....procuratori IV publicorum Africæ* (1).

(2^o) *L. Caninio, P. Filio, Valenti procuratori IV publicorum Africæ* (2).

Les revenus des mines, carrières et salines étaient également soumis au régime de la ferme. On organisa donc autour de leur perception le même système de surveillance et cette surveillance fut d'autant plus sévère que, à l'encontre des revenus des *portoria* qui tombaient dans l'*ærarium*, les produits des mines et carrières allaient grossir le trésor de l'empereur (*fiscus*). Les questions relatives aux exploitations minières dans les provinces romaines ont été notablement éclaircies par un document découvert, en 1876, dans le sud de la péninsule ibérique : nous voulons parler de la *Table d'Aljustrel*.

La *Table d'Aljustrel*, sur laquelle il a été fourni déjà de très savants commentaires (3), est un fragment important d'une loi générale donnée au *metallum* de Vipasca. Elle est rédigée à un point de vue principalement fiscal ; dans chacune de ses dispositions apparaît en effet cette unique préoccupation : faire produire à la mine la plus grande somme de revenus. Les diverses particularités que nous signalerons à propos de l'exploitation des *metalla* sont empruntées à ce document. Etant donnés ses termes généraux, nous sommes amené à supposer que la plupart des mines possédaient une constitution analogue à celle du *metallum* de Vipasca.

Pendant les premières années de l'Empire, la direction des

1. *Corp. Inscr. Lat.*, III, 3925.

2. *Corp. Inscr. Lat.*, V, 7547.

3. Sur la *lex metalli Vipascensis*, consult. Flach, *La table de bronze d'Aljustrel* [Nouvelle revue historique du droit, II, 1878, p. 269-282] ; — Voy. le texte et les commentaires de Hübner dans l'*Ephem. epigr.*, III, p. 165 à 189.

metalla et particulièrement des carrières de marbre fut confiée aux esclaves ; et tel est le système administratif que l'on conserva, par la suite, pour les petites exploitations. A l'appui de ce fait, nous trouverons de nombreux exemples dans le travail publié en 1870 par M. Bruzza (1). Contentons-nous de dire que les célèbres carrières de l'île de Chio restèrent longtemps soumises à ce régime (2). Mais, de bonne heure, on rencontre, à la tête des mines impériales, des agents qualifiés *procuratores metallorum*. Une inscription (3) relative au *metallum* du *Mons Marianus*, en Bétique, mentionne : « *T. Flavio Aug. lib. Polychroso, proc. Montis Mariani præstantissimo confectores æris*. De semblables *procuratores* sont encore signalés à la direction des *fodinæ ævariæ* du Rio Tinto (4) (Bétique) et des nouvelles carrières d'Aurélien en Afrique (5). Il semble enfin qu'on doive reconnaître un fonctionnaire de même nature dans l'ἐπιτρόπος τῶν μεταλλῶν qui exploitait les mines de cuivre de la province de *Cyprus*.

Existait-il un *procurator* pour chaque *metallum*, ou le même *procurator* avait-il la surveillance de tous les *metalla* de la même province ? C'est là un point sur lequel nous n'avons aucune donnée bien précise. Cependant Mommsen, dans ses commentaires sur la *lex metalli Vipascensis*, est d'avis que le *procurator*, plusieurs fois signalé dans la table d'Aljustrel, avait sous sa direction les mines de Bétique et de Lusitanie, et peut-être celles de toute l'Espagne. Nous nous refusons à admettre cette opinion, les inscriptions antérieurement citées et relatives aux diverses exploitations minières de la Bétique

1. Bruzza, *Inscrizioni dei marmi grezzi*, [Annali dell' Instit., 1870].

2. *Corp. Inscr. Lat.*, VI, 8486.

3. *Corp. Inscr. Lat.*, II, 1179.

4. *Corp. Inscr. Lat.*, II, 956.

5. Bruzza, *op. cit.*, n° 224.

faisant mention d'administrateurs-surveillants différents pour chaque *metallum* de cette province.

Il nous faut renoncer à étudier ici d'une façon approfondie les fonctions du *procurator metallorum*; ce serait sortir des limites de notre sujet. Rappelons simplement que ce *procurator* cumulait, à la fois, et la surveillance générale des travaux et le contrôle des revenus de la mine. Sous ses ordres existait tout un personnel d'agents aux connaissances techniques : directeur d'exploitation (1), *conductor* (2), expert préposé à la réception des marchandises exploitées (3); venaient ensuite les employés chargés de la vérification et de la comptabilité, le *dispensator* (4), l'*arcarius*, le *tabularius* (5).

Nous trouvons dans les documents épigraphiques relatifs aux provinces sénatoriales, la trace certaine de *procuratores XX hereditatium* et de *procuratores XX libertatis*.

Deux exemples :

1° *Procurator ad vectigal. XX her. per Pontum et Bithyniam et Pontum Mediterraneum et Paphlagoniam, item per Asiam, Lyciam, Phrygiam, Galatiam, insulas Cyclades* (6) ;

2° *Procurator XX hereditatium provinciarum Galliarum Narbonensis et Aquitaniæ* (7).

Nous savons, d'autre part, que la *vicesima hereditatium* fut soumise au régime de la ferme jusqu'au règne de Vespasien.

1. Ce directeur était souvent un esclave. Voy. dans Le Bas (II, 2091) une inscription des carrières de Paros, mentionnant un "Ερωὺς Καίσαρος ἐργεπιστάτης τοῦ λατομίου.

2. Voy. le *conductor ferrarium ripæ dextræ* dans une inscription de Narbonnaise, *Corp. Inscr. Lat.*, XII., 4398.

3. Bruzza, *op. cit.*, pp. 172, 173.

4. *Corp. Inscr. Lat.*, III, 1997.

5. Henzen, 6929.

6. *Corp. Inscr. Lat.*, X, 7385.

7. *Corp. Inscr. Lat.*, III, 6054. Voy. aussi, 6055.

sien (1) (69-79) et, peut-être, suivant M. Cagnat (2), jusqu'à l'époque de Trajan (98-117). C'est donc que les *procuratores* ci-dessus mentionnés étaient des surveillants impériaux, analogues à ceux qui contrôlaient la perception des revenus des douanes et des *metalla*. M. Hirschfeld ne le croit pas. Il fait remarquer que les deux inscriptions en question sont postérieures aux règnes de Septime Sévère et de Trajan : selon lui, ces *procuratores* n'ont rien de commun avec les fonctionnaires préposés aux *portoria* ; ils sont plutôt des agents de l'empereur chargés du recouvrement par régie. Nous nous inclinons devant les affirmations de M. Hirschfeld, nous réservant, toutefois, de reconnaître formellement l'existence des *procuratores XX hereditatium*, comme contrôleurs impériaux des compagnies de publicains, à l'époque où ces compagnies possédaient encore la perception de l'impôt du vingtième. A l'appui de notre assertion, nous invoquons l'inscription inédite de la villa Borghèse, communiquée à M. Cagnat, inscription antérieure au règne de Vespasien et probablement contemporaine de l'époque de Néron. Elle signale un personnage, affranchi de Claude, qu'elle qualifie : *proc XX here provinciæ Achaiaë* (3).

Le système de la perception directe, appliqué dès le ^{II} siècle à la *vicesima hereditatium* et à la *vicesima libertatis* (4), fut peu à peu étendu à la plupart des contributions provinciales. En même temps qu'il mettait les populations à l'abri de la spéculation des compagnies fermières, il constituait un vérita-

1. Hirschfeld, *Untersuchung.*, p. 70 et suiv.

2. Cagnat, *Étude historique sur les impôts indirects chez les Romains*, p. 192.

3. Voy. Cagnat, *op. cit.*, p. 152.

4. Tel est du moins l'avis d'Hirschfeld, *Untersuchungen auf dem Gebiete*, p. 64, 71.

ble progrès dans la voie de la simplification de l'organisation financière.

L'impôt foncier réformé fut, de bonne heure, soumis à ce nouveau régime (1). Nous allons examiner de quelle façon et par le ministère de quels employés s'en opérait le recouvrement.

Chaque province sénatoriale avait, tout d'abord, son bureau spécial (*tabularium*) où l'on conservait les documents du cadastre et les listes du cens, bases de l'impôt foncier. Ce bureau occupait une foule d'employés (*tabularii, ærarii, dispensatores, exactores*). On rencontre également, dans chacun de ces territoires, une caisse particulière (*arca provincialis*) dans laquelle venaient se concentrer les revenus destinés à l'*ærarium*. La caisse et le bureau de la province étaient placés sous la direction et le contrôle du questeur du proconsul lequel, par l'intermédiaire des agents sus-nommés, encaissait directement les produits de la contribution foncière.

Parallèlement à cette administration purement sénatoriale et dépendant exclusivement de l'*ærarium Saturni*, existait une seconde catégorie de bureaux et d'employés. Ceux-ci relevaient de l'empereur ; sous la direction d'un *procurator* général, ils avaient pour mission de percevoir les revenus du *fiscus Cæsaris* (2).

1. Marquardt, *Organisation financière*, p. 397.

2. Nous nous refusons à admettre l'opinion émise par Mommsen et reprise par M. Waddington (*Fastes des provinces asiatiques*, p. 18), d'après laquelle le *procurator Augusti* aurait présidé à la perception de tous les impôts de la province sénatoriale, sauf à verser dans l'*ærarium Saturni* les revenus des impôts qui lui étaient dus. A quoi bon alors un questeur provincial ? Nous affirmons, et tel est l'avis de Hirschfeld (*op. cit.*, I, 16), que les deux administrations étaient nettement distinctes. Le *procurator* percevait le seul argent dû au fisc, tandis que le questeur encaissait les revenus de l'*ærarium*.

Ceci nous amène à rechercher, parmi les impôts des provinces sénatoriales, lesquels allaient à l'*ærarium* et lesquels allaient au *fiscus* ; mais auparavant, justifions en quelques mots l'existence de ces caisses centrales.

Le partage des provinces entre l'empereur et le sénat avait rendu nécessaire un remaniement complet de l'organisation financière. Entre autres réformes, la séparation du budget sénatorial du budget impérial exigea la création de deux caisses spéciales. Les fonds n'étant plus mélangés, on prévenait par là même de terribles conflits entre les deux pouvoirs.

Si nous tenons compte de l'*ærarium militare* dont la fondation remonte à l'an 6 ap. J.-C. (1) ; il nous faudra compter désormais trois grandes caisses d'Etat : l'*ærarium* proprement dit, l'*ærarium militare*, et le *fiscus* (2).

Voyons, désormais, comment se répartissaient entre elles les revenus des provinces du Sénat.

Au début de l'empire, alors que commença à fonctionner le nouveau régime financier, tous les impôts des provinces sénatoriales allaient à l'*ærarium*. La seule exception concernait la *centesima rerum venalium* dont le produit alimentait l'*ærarium militare*. Tacite dit en effet (3) : *Centesimam rerum venalium post bella civilia institutam deprecante populo, edixit Tiberius militare ærarium eo subsidio niti*. Mais peu à peu les empereurs s'emparèrent de tous les revenus. Cette absorption s'opéra lentement, mais sûrement ; on usa de diplomatie pour éviter les chocs brusques, pour ne pas entrer en conflit direct avec la puissance sénatoriale qui, malgré sa décrépitude, avait conservé encore quelques restes de son ancien pres-

1. Suet., *Aug.*, XLIX ; — *Monument. Ancy.*, III, 35-39.

2. Voy. sur ces trois caisses les ouvrages généraux de *Droit public romain* : — Willems, pp. 477-480 ; — Mispoulet, II, pp. 280-297.

3. Tacit., *Ann.*, I, 78.

tige. Hirschfeld (1) a noté ainsi les différentes phases de ce travail d'accaparement, qui, selon lui, suivit les progrès de la centralisation administrative : « Ainsi, dit-il, l'on avait commencé, sous prétexte de protéger les populations contre les exactions des publicains, par organiser un contrôle sérieux entre les mains des intendants du prince ; on substitua ensuite la régie au fermage des taxes indirectes ; puis, on finit par en faire verser le produit dans les caisses du fisc ».

Tibère se signala particulièrement dans cette œuvre ; il fit remise, pour cinq ans, aux habitants de *Sardes* (Asie proconsulaire), des impôts que ceux-ci devaient payer tant au fisc qu'à l'*ærarium* : (*Sardianis Tiberius*) *quantum ærario aut fisco pendebant, in quinquennium remisit* (2). N'était-ce pas là un empiètement flagrant sur les prérogatives du Sénat ? Le même empereur s'empara encore du produit des amendes et des biens des condamnés à une peine capitale : *Bona Sejani ablata ærario ut in fiscum cogerentur*, dit Tacite (3). Hadrien devait rendre plus tard cet accaparement définitif ; nous lisons, en effet, dans Spartien : *Damnatorum bona in fiscum privatum redigi voluit omni summa in ærario publico recepta*.

Tandis que la *vicesima hereditatium*, jusque-là versée dans l'*ærarium*, allait grossir les revenus de l'*ærarium militare* (4), la *vicesima libertatis* fut elle-même attribuée au *fiscus*, vers la seconde moitié du II^e siècle. A cette époque, en effet, on trouve dans les inscriptions la mention d'un *fiscus libertatis et pecuniarum* :

1. Hirschfeld, *op. cit.*, p. 21.

2. Tacit., *Ann.*, II, 47 ; — Voy. également Dio Cass., LIII, 45.

3. Tacit., *Ann.*, VI, 2.

4. Dio Cass., LV, 25 ; — Consult. Cagnat, *op. cit.*, pp. 181-182.

Ælius, Augustorum libertus Saturninus..... procurator fisci libertatis et peculiorum (1).

L'Empire abandonna aux particuliers, propriétaires, les revenus des mines les moins productives. En revanche, le prince s'empara des exploitations les plus importantes ; il en réserva les produits soit pour sa caisse particulière, soit pour le *fiscus* (2). Appartenaient ainsi à l'empereur, les gisements aurifères d'Espagne (3), la plupart des célèbres carrières de marbre de l'Attique et des îles de l'Archipel (4), les mines de cuivre de Chypre (5). Tombaient tout particulièrement dans le *patrimonium Cæsaris*, les revenus des carrières de pierre : nous en trouvons une preuve certaine dans l'inscription suivante, relevée sur un bloc provenant des exploitations de Karystos (6) :

Ex metallo novo Cæsaris nostri rationis dominicæ Augustæ sub cura C. Cerialis procuratoris, subsequente Sergio longo centurione Legionis XXII Primigeniæ, probante Crescente liberto.

Si nous tenons compte désormais de l'attribution au *fiscus* d'une grande partie des revenus des *portoria* (7), nous verrons que, finalement, il ne resta à l'*ærarium* qu'une très faible portion des *vectigalia*. La transformation s'acheva vers l'époque des Sévères, en sorte que, au début du III^e siècle, toutes les contributions, sans distinction de provenance, allèrent s'engloutir

1. Maffei, *Museum Veronense*, p. 309, n° 5.

2. Marquardt, *Organisation financière*, p. 328.

3. Tacit., *Ann.*, VI, 19.

4. Marquardt, *Organisation financière*, p. 329.

5. Joseph., *Ant. Jud.*, XVI, 45.

6. Wilmanns, 2774 ; — Bruzza, p. 108 ; — Voy. sur la plupart des blocs la désignation : *metallum Domini nostri Augusti* (suit le nom de l'Empereur).

7. Plin , *Nat. hist.*, VI, 84 ; — Voy. Hirschfeld, *Untersuchungen*, p. 19.

dans la seule caisse impériale (1). Ainsi disparut la différence faite jusque-là, au point de vue administratif financier, entre les provinces impériales et les provinces sénatoriales.

Nous ne saurions clore l'étude de la perception des impôts dans les provinces sénatoriales sans dire quelques mots du contentieux financier.

Une contestation s'étant élevée entre contribuables et agents du *fiscus* ou de l'*ærarium*, quelle était la juridiction compétente pour trancher le différend ?

Au début du règne d'Auguste, ce qui revenait au fisc étant l'objet d'une créance privée était réclamé dans les formes de la procédure ordinaire. Un passage de Tacite (2) vient à l'appui de cette affirmation. L'historien nous montre en effet la province d'Asie portant plainte contre le procureur impérial, Lucius Capito, pour usurpation des pouvoirs des magistrats. La juridiction appartenait donc au gouverneur de province et l'empereur n'était même pas libre, semble-t-il, d'évoquer l'affaire devant lui ou devant ses représentants (3). Un changement notable se produisit en l'année 53, sous le règne de Claude ; Tacite (4) et Suétone (5) en font mention. A cette date, un sénatus-consulte déclara les procureurs impériaux compétents pour juger les procès qui surgiraient désormais entre le fisc et les particuliers.

1. « Cette absorption suivit de près les progrès de la centralisation administrative. Ainsi, l'on avait commencé, sous prétexte de protéger les populations contre les exactions des publicains, par organiser, fortement et partout, le contrôle dans la main des intendants du prince ; puis on substitua la régie au fermage des taxes indirectes, et on finit par en faire verser le produit dans les caisses du fisc (Hirschfeld, *op. cit.*, p. 21-23). Voy. Humbert, *op. cit.*, I, p. 200-202.

2. Tacit., *Ann.*, IV, 15 ; — Voy. également Dio Cass., LVII, 23.

3. Mommsen, *Droit public romain*, V, p. 317 et p. 268 note 2.

4. Tacit., *Ann.*, XII, 60.

5. Suet., *Claud.*, XII.

Les règles de la procédure ordinaire furent également appliquées, tout au moins au début du Principat, dans les difficultés entre contribuables et agents de l'*ærarium*. Là encore le proconsul avait la haute autorité (1) ; il tranchait les questions sans qu'aucun appel fut possible, sauf bien entendu, l'appel au Sénat (2). Toutefois, à partir de Claude, sa compétence ne fut plus exclusive : il dut partager la juridiction avec les procureurs chargés du contrôle impérial. Selon toute apparence, dit Mommsen, chaque chef de bureau dépendant directement de l'empereur statuait sur les affaires de son ressort ; ainsi, par exemple, en Asie, les contestations relatives à l'impôt sur les immeubles et la fortune allaient au procureur de la province ; et les difficultés relatives à l'impôt des successions au *procurator vigesimæ hereditatium provinciæ Asiæ*, tout en pouvant aussi être portées devant le proconsul. Remarquons que les procureurs statuant toujours par voie de *cognitio*, les litiges furent par la même enlevés au jury.

1. L. 9, pr., *De officio procons. et leg.*, Dig., I, 16 ; — Voy. également Mommsen, *Droit public romain*, III, p. 307.

2. Mommsen, *Droit public romain*, V, p. 316 ; — IV, p. 257.

CHAPITRE IV

LES TRAVAUX PUBLICS

Le développement des travaux publics dans les provinces et tout particulièrement dans les territoires du Sénat fut aussi rapide que considérable. Les Romains avaient parfaitement compris qu'en semant à chaque pas l'empreinte matérielle de leur civilisation, ils avanceraient d'autant l'œuvre de la conquête. A la supériorité des armes, ils joignirent donc la gloire architecturale et industrielle. Les ponts, les aqueducs et les ports s'élevèrent de tous côtés ; les voies militaires s'entrecroisèrent sur toute la surface de l'empire extra-italique ; telle ville construisit un amphithéâtre et telle autre des bains ; il n'y eut petite cité qui ne tint à honneur d'ériger son temple ou son arc de triomphe. Les ruines en subsistent encore aujourd'hui, glorieux débris qui sont là pour attester aux générations actuelles la vitalité de la race romaine pendant les premiers siècles de l'ère moderne.

De tous les ouvrages dont les Romains ont jonché le sol provincial, le plus admirable peut-être, en tout cas le plus intéressant au point de vue administratif, est, sans contredit, ce réseau routier, lentement et péniblement construit à travers les difficultés que présente forcément une terre vierge et pacifiée de la veille. Quel puissant intérêt il y aurait à reconstituer, dans son intégralité, le tracé si complexe des voies et des chemins, à mettre au point la carte de l'Empire ! C'est là une question d'ordre topographique et d'étendue considé-

nable qu'il nous faut malheureusement laisser de côté. En l'entreprenant, nous sortirions des bornes de notre étude et peut-être n'obtiendrions-nous pas le résultat espéré. Considérons en effet la rareté des documents épigraphiques relatifs à cette question. Alors que les fouilles opérées dans quelques pays — l'Afrique la Sardaigne et la Bétique en particulier — ont déjà donné d'excellents résultats, les recherches sont restées à peu près nulles dans la majeure partie des anciennes provinces sénatoriales. Le sol de l'Asie, de la Bithynie, de la Grèce, de même que la terre de Sicile recèlent encore une grande partie de leurs inscriptions et de leurs milliaires. Or, ce sont précisément ces milliaires dont la découverte importe au plus haut degré, leur étude permettant seule de contrôler les renseignements fournis par les deux principales sources en la matière : *l'Itinéraire d'Antonin* et la *Table de Peutinger* (1).

Néanmoins, désirant mettre en lumière la grande importance du réseau routier provincial au triple point de vue de l'expansion des travaux publics, du mouvement commercial, et de la pénétration des idées romaines dans les milieux indigènes, nous prendrons une province sénatoriale, en particulier, parmi celles qui se présentent comme les plus riches en documents épigraphiques.

Nous choisirons l'Afrique proconsulaire.

Il nous faut partir de ce principe que, les immigrations aussi bien romaines que phéniciennes en Afrique étant venues par la mer, c'est sur le littoral que se trouvaient les différents points de départ des voies naturelles du pays.

Or ce littoral était semé de ports : De *Tabarca* jusqu'aux

1. Ce dernier document, en raison de sa rédaction tardive et des restitutions plus ou moins parfaites dont il a été l'objet, est particulièrement sujet à caution.

autels des Philènes, la *Table de Peutinger* n'en relève pas moins de soixante; l'*Itinéraire d'Antonin* en cite environ une trentaine. Il était donc tout naturel que les conquérants, avant de s'aventurer dans l'intérieur du pays, songeassent à faire de ces stations maritimes des bases d'observation, et, pour en assurer la fixité, à les relier entre elles par une route côtière.

Cette route parallèle à la mer unissait vers le sud *Carthage* à *Leptis magna* [Lebda] (1); elle coupait en ligne droite la péninsule terminée par le *promontorium Mercurii* [cap Bon], rejoignait le *Sinus Neapolitanus* [Golfe d'Hammamet] près de *Siagu* [Kasr es Zit], puis, tout en suivant le littoral, desservait *Horrea Cælia* [Hergla], *Hadrumentum* [Sousse], *Ruspina* [Monastir], *Leptis minor* [Lamta], *Thapsus* [Ras Dimas], *Acholla* [Biar el Alia], *Ruspe* [Sbia], *Thaenæ* [H^r Tina], *Macomades minores*, *Ad oleastrum*, *Ad palmam*, *Tacape* [Gabès], *Gightis* [Sidi Salem bou Ghrara], *Sabrata* [env. de Zoarah], *Oea* [Tripoli], *Leptis magna* [Lebda] (2). Au point de vue commercial, son utilité était considérable; on s'en rendra compte aisément si l'on étudie le trafic qui s'opérait journellement sur les rivages de la *Syrtis minor* (3), et le mouvement incessant des exportations de toutes natures (4). Aussi, voyons-

1. *Itinéraire d'Antonin*, p. 33; — *Table de Peutinger*, n^{os} 194, 195, 197.

2. La *Table de Peutinger*, (197) donne la liste complète des points desservis par la route côtière. Tous n'avaient pas la même importance; les trois ports principaux étaient *Carthage*, *Tacape*, et *Leptis magna*.

3. Consult. Perroud, *De Syrticis Emporiis* (Paris 1884).

4. A *Leptis magna*, on fabriquait pour l'exportation une sorte de gros drap fait de poils de chèvre. (Martial, VII, 93; VIII, 51, 11; XIV, 140; — Virgil., *Georg.*, III, 341; — Plin., *Nat. hist.*, VIII); — A *Hadrumentum*, on concentrait l'huile destinée aux gymnases et aux thermes de Rome. (Voy. Tissot, *Géographie comparée de la province romaine d'Afrique*, I, p. 286); — *Tacape*, pays de vignobles (Plin., *Nat. hist.*, XVIII, 22); c'est à cette ville qu'aboutissaient les caravanes venues du désert avec leurs cargaisons de sel gemme, d'ivoire, de bois d'ébène et autres produits exotiques destinés à l'exportation. (Voy. Perroud, *De Syrticis Emporiis*, p. 143-145); — Signalons encore *Oea* (Tripoli)

nous dans les inscriptions qu'elle fut entretenue et réparée avec un soin tout particulier (1).

Au nord de Carthage, la voie côtière se prolongeait le long du littoral méditerranéen et gagnait *Rusicade* [Philippeville] par *Utica* [Bou Chateur], *Hippo Diarrhytus* [Bizerte], *Hippo regius* [Bône], *Thabraca* (2).

A *Hippo Diarrhytus* aboutissaient deux chemins issus de *Vaga* [Béja], et de *Thuburbo minus* [Thebourba], lesquels servaient au transport des grains et de l'huile récoltés dans les pays avoisinant le *Saltus Burunitanus* (3). *Thabraca* avait une égale importance comme port de commerce, étant le point terminus d'une route sans cesse parcourue par les blocs de marbre numidique extraits des carrières de Simitthu (4)

De cette voie parallèle au littoral, partaient une série de rameaux se dirigeant vers l'intérieur. Leur création avait un but stratégique, celui d'assurer les communications avec la mer et de faciliter en même temps la marche en avant des légions. Plus tard, la pacification étant achevée, ils servirent tout à la fois au trafic des produits indigènes et à la pénétra-

et *Leptis* comme centres de fabrication d'huile. (Voy. Guérin, *Voyage archéologique*, I, p. 221 ; — Tissot, *op. cit.*, I, p. 286.) — D'après M. Perroud, un commerce considérable de silphium se faisait à *Charax*, dans la partie orientale de la grande Syrte : ce silphium devait y être apporté en contrebande de la Cyrénaïque par les Nasamons qui l'échangeaient contre du vin carthaginois. — Remarquons d'ailleurs que, dans les *emporía* de la côte, le troc des marchandises s'opérait sur une grande échelle ; on échangeait les denrées venues de l'extrême sud contre du blé et de l'huile importés du Byzacium ou de l'île de Meninx, ou contre des outils et des ustensiles de fer, des armes, des tissus de Malte. — Voy. Ch. Graux, *Revue critique*, 4 juillet 1881.

1. Du moins dans la partie voisine de Carthage. au 1^{er} siècle, (*Corp. Inscr. Lat.*, VIII 10016) ; au 1^{er} siècle, (*Corp. Inscr. Lat.*, VIII 10113, 10117, 10026).

2. *Table de Peutinger*, 199.

3. Cagnat, *Explorations archéologiques et épigraphiques en Tunisie*, fasc. II, p. 124 et ss.

4. *Mélanges de l'Ecole française de Rome*, XIII (ann. 1893), p. 420 et ss.

tion des mœurs et de l'influence romaine dans les contrées de l'extrême sud.

De ce nombre, étaient les deux routes septentrionales reliant *Hippo regius* à *Carthage* ; la première, par *Ad Aquas*, *Simitthu* [Chemtou], *Bulla regia* [Hamam Daradji], *Thuburbo minus* ; la seconde, par *Tagaste* [Souk Ahras], *Sicca Veneria* [El Kef], *Musti* [H^r Mest], *Membressa* [Medjez el Ab], Ces deux routes sont signalées dans l'*Itinéraire d'Antonin* (1).

Mais la voie la plus importante était sans contredit celle qui unissait *Carthage* à *Theveste* et au camp permanent de la *legio III Augusta* (2). Longue d'environ 191 milles romains (3) (soit 281 kilomètres), elle traversait les villes de *Furnis* [H^r el Msaadin], *Thisiduo* [Krich el oued], *Chidibbia* [Slouguia], *Tichilla* [Testour], *Tignica* [Aïn Tounga], *Aghia* [Aïn Hedja], *Musti* (4), *Thacia* [Bordj Messaoudi], *Lares* [H^r Lorbeus], *Althiburus* [H^r Medeïna], *Anmaedara* [Haïdra]. — Les miliaires retrouvés en grand nombre sur son parcours nous apprennent qu'elle fut réparée, à plusieurs reprises, à l'époque impériale, particulièrement sous Antonin le Pieux (5), Gordien (6) et Decius (7). A cette date tardive, la route n'avait rien perdu de son utilité première, bien que la légion eut depuis longtemps quitté Théveste et transporté ses quartiers dans le nouveau camp de Lambèse (8).

1. *Itinéraire d'Antonin*, p. 19 ; — *Corp. Inscr. Lat.*, VIII, 10116. Tibère fit construire un pont sur l'Oued Béja pour le passage de la première de ces routes, *Corp. Inscr. Lat.*, VIII, supplém., 14386.

2. *Corp. Inscr. Lat.*, VIII, 10048.

3. *Corp. Inscr. Lat.*, VIII, 10114.

4. Jusqu'à Musti, la voie *Carthage-Theveste* empruntait donc le tracé de la route de *Carthage-Hippo regius*, ci-dessus indiqué.

5. *Corp. Inscr. Lat.*, VIII, 10048, 10057, 10061, 10066, 10070, 10074, 10082, 10093, 10094, 10096.

6. *Corp. Inscr. Lat.*, VIII, 10079.

7. *Corp. Inscr. Lat.*, VIII, 10051.

8. Voy. *supra*, p. 268.

Pour aller de *Lambèse* à *Carthage*, les troupes et les convois n'avaient, en effet, d'autre ressource que de rejoindre à *Theveste* [Tebessa] le tracé ci-dessus indiqué. Ils suivaient jusqu'à *Thamugas* [Timgad] un chemin direct dont on a rétabli le parcours à l'aide des milliaires (1). *Thamugas* était ensuite relié à *Theveste* par deux voies : la première, passant par *Macula* [Khenchela], est notée dans l'*Itinéraire d'Antonin* (2); la seconde est relevée dans la *Table de Peutinger* (3).

En différents points de la route stratégique *Lambèse-Théveste-Carthage*, venaient se greffer des branchements secondaires qui rayonnaient ensuite dans toutes les directions. Signalons parmi ces chemins annexes : celui de *Musti* à *Cirta* [Constantine], par *Tipasa* et *Sigus* (4); celui de *Musti* à *Sufetula* (5) et son prolongement jusqu'au littoral : *Sufetula-Theanæ* (6); celui de *Théveste* à *Thelepte* [Medinet el Khe-dim] (7). Une voie reliait également *Theveste* à *Cirta* : de nombreux milliaires ont permis d'en rétablir le tracé (8). Notons encore les deux rameaux *Theveste-Thusdris* (9) et *Theveste-Hippo regius* (10). De *Lambèse*, une route allait enfin vers le nord rejoindre *Cirta* (11) et se dirigeait de là sur la côte qu'elle atteignait à *Rusicade* (12).

1. *Corp. Inscr. Lat.*, VIII, n° 883.

2. *Itinéraire d'Antonin*, p. 13. C'est à cette route que se réfèrent les milliaires relevés au *Corp. Inscr. Lat.*, VIII, 10163-10169 et 10172-10174.

3. Voy. les milliaires au *Corp. Inscr. Lat.*, VIII, 10185, 10189, 10190.

4. *Itinéraire d'Antonin*, p. 18.

5. *Itinéraire d'Antonin*, p. 23.

6. *Itinéraire d'Antonin*, p. 26.

7. *Corp. Inscr. Lat.*, VIII, 10032, 10037.

8. *Corp. Inscr. Lat.*, VIII, 10120 et ss. . . . 10151.

9. *Itinéraire d'Antonin*, p. 24 et 25.

10. *Corp. Inscr. Lat.*, VIII, 10118, 10119.

11. *Corp. Inscr. Lat.*, VIII, n° 887; — *Itinéraire d'Antonin*, p. 17.

12. *Corp. Inscr. Lat.*, VIII, n° 891.

Tels étaient les principaux rameaux du réseau qui avait son point d'appui à Carthage.

Les stations maritimes de la petite Syrte, loin d'être isolées, communiquaient elles aussi avec l'intérieur par un certain nombre de grandes voies. Nous citerons en première ligne, la fameuse route d'*Hadrumetum* à *Théveste*, par *Aquæ regiæ*, *Sufetula* et *Cillium* [Kassrine]. Construite dans le but de mettre les camps de la légion d'Afrique en communication avec la mer, elle fut, semble-t-il, fréquemment parcourue par les troupes qui préféraient son tracé relativement direct au long trajet du chemin *Carthage-Théveste* (1).

Le port de *Tacape* [Gabès] n'avait pas été laissé sans liaison avec le reste du pays. L'*Itinéraire d'Antonin* (2) mentionne un : *iter quod limitem Tripolitanum per Turrem Tamalleni a Tacapis Lepti magna ducit*. Il s'agit ici d'une voie décrivant un demi cercle dans le désert, desservant *Bezereos*, *Agma*, *Tabuinati*, *Vinaza*, *Mesphe* et venant aboutir à *Leptis la grande* (3). Une autre route construite à la fin du 1^{er} siècle, sous Nerva (4), mettait en communication *Tacape* et *Thelepte* par les oasis du Djerid. Nous signalerons encore, d'après l'*Itinéraire d'Antonin* (5), la voie de *Tacape* à *Thuburbo* par *Vallis* [Sidi Median] (6).

1. Toutain, *Les cités romaines de la Tunisie*, p. 137,

2. *Itinéraire d'Antonin*, p. 33.

3. Voy. *Comptes rendus de l'Académie des Inscriptions et Belles-Lettres* (année 1894), p. 469 et ss. Le tracé de cette voie antique est le même que celui de la piste actuelle allant de Kebilli à Tripoli. — Tel est du moins le résultat des observations faites par M. Lecoq de la Marche pendant son voyage dans l'extrême sud tunisien.

4. *Comptes rendus de l'Académie des Inscriptions et Belles-Lettres* (année 1891), p. 292-296; — *Corp. Inscr. Lat.*, VIII, 10018.

5. *Itinéraire d'Antonin*, p. 22.

6. En dehors de ces grandes voies militaires et commerciales, d'autres rou-

Ne visant nullement à faire ici une étude topographique, au sens strict du mot, nous bornerons notre examen à cette description des grandes artères, laissant de côté le réseau si complexe des voies secondaires et transversales. D'ailleurs, le simple aperçu que nous venons de donner remplit le but proposé : il démontre assez l'habileté avec laquelle les Romains dirigèrent dans la province d'Afrique l'expansion des travaux publics.

Deux intérêts étaient en présence qu'il fallait, de toute nécessité, faire marcher de pair avec les exigences matérielles de la construction : d'un côté, l'intérêt commercial ; de l'autre, l'intérêt stratégique. Remarquons, en effet, qu'un tracé nou-

tes avaient encore leur point initial à *Tacape*, à *Oea* et à *Leptis Magna*, d'où elles se dirigeaient vers l'intérieur. — « Ce n'étaient pas, à vrai dire, des voies romaines, mais des pistes suivies par les caravanes qui traversaient le désert; Carthage, au temps de son indépendance les avait connues et s'en était servie. Si nous en croyons Pline l'Ancien, ces routes étaient encore inaccessibles aux Romains à la fin du I^{er} siècle. — Ce fut seulement au deuxième et au troisième siècle, après la soumission en apparence définitive des Gétules, des Garamantes et des Nasamons ; lorsque des postes militaires eurent été créés dans quelques oasis, entre autres à Bir el Haguet par Commode, à Bondjem par Septime Sévère, à Ghariât-el-Gharbia et à Ghadamès par Sévère Alexandre ; ce fut alors seulement que ces voies de pénétration furent de nouveau fréquentées, et que des relations commerciales se renouèrent entre le littoral méditerranéen et les régions inconnues qui en étaient séparées par le grand désert de Libye ». Toutain, *Les cités romaines de la Tunisie*, p. 140. — Nous croyons devoir donner ici quelques détails sur ces postes militaires avancés auxquels M. Toutain fait allusion. — A Bondjem, sur la limite même du Fezzan, se voient les ruines d'un *castellum* dont les murailles sont orientées vers les quatre points cardinaux. Au milieu de chaque pan de murs est un large portail voûté encadré de deux tours ; sur les quatre faces figurent quatre inscriptions ; l'une d'elle est la dédicace d'un hommage offert, en 201, par une garnison de légionnaires à l'empereur et à ses fils. (Voy. *Corp. Inscr. Lat.*, VIII, 6 et supplém., 10992). — Le *castellum* de Ghariât-el-Gharbia est identique à celui de Bondjem ; l'inscription gravée sur le mur a trait à la construction du fortin par une *vexillatio* de la III^e *Augusta* (Voy. *Corp. Inscr. Lat.*, VIII, 3).

veau, présentant de sérieux avantages au point de vue « trafic », pouvait fort bien être nuisible aux mouvements de la légion cantonnée à Lambèse. C'est ainsi, que le légat commandant la *III^e Augusta*, toujours inquiet des nomades du sud et ne perdant jamais de vue leurs déplacements, dut probablement s'opposer à ce qu'aucune trouée importante ne fut exécutée dans les régions limitrophes du désert, au midi de la ligne Lambèse-Tacape. Les incursions des Garamantes, Musulans et autres peuplades devenaient ainsi plus aisées à réprimer. Le commerce en souffrait-il beaucoup? Nous ne le croyons pas. Là, en effet, où une armée ennemie pouvait difficilement passer, vu l'absence de route et la présence de postes fortifiés, les trafiquants trouvaient toujours moyen de se frayer un chemin. Leurs marchandises, arrivées dans les parages du littoral, circulaient alors aisément, grâce au réseau admirablement distribué des routes côtières ; elles s'entassaient dans les entrepôts de Carthage et sur les quais des *emporía* syrtiques, toutes prêtes pour l'exportation.

Ainsi, arrivait-on à satisfaire toutes les exigences, à concilier les intérêts en apparence les plus opposés.

Cette situation était, il est vrai, particulière à l'Afrique, les autres provinces sénatoriales n'ayant pas d'armée ou se trouvant dans un état d'infériorité notable au point de vue commercial.

Il nous faut étudier, désormais, l'administration provinciale des travaux publics et rechercher les principaux règlements qui présidaient à la mise en œuvre et à la confection des ouvrages.

Sur ces différents points, disons-le dès maintenant, les textes et l'épigraphie ne nous ont livré qu'un très petit nombre

de documents. Il existe, à la vérité, au Digeste (1), un titre tout entier consacré aux travaux publics ; mais ce titre est muet sur la question même dont nous nous occupons ; il ne contient que des dispositions sur les personnes dont les noms peuvent être inscrits sur les monuments. Les quelques renseignements précis que nous possédions proviennent de la correspondance de Pline le Jeune et d'une faible moisson d'inscriptions relevées sur les milliaires d'Afrique. Encore ces textes ne nous présentent-ils que des faits isolés et des hypothèses particulières sur lesquels il paraît impossible d'édifier une théorie générale.

L'exécution des grands travaux d'utilité publique se faisait en régie. L'Etat fournissait le concours de ses soldats, des esclaves et des condamnés, tous gens habitués à la confection des gros ouvrages et rompus aux fatigues les plus pénibles. C'est suivant ce mode, semble-t-il, que furent percées la plupart des grandes voies provinciales.

La légion romaine a joué un rôle important dans toutes les constructions de l'époque impériale. Il faut considérer, en effet, qu'elle était une *unité* au sens complet du mot et que, par suite, elle devait se suffire à elle-même. Ainsi, si nous en croyons Végèce, toutes les professions s'y trouvaient représentées : terrassiers, maçons, tailleurs de pierres, charpentiers..., etc. Ces différentes forces ne restaient pas inactives : chaque soir, en arrivant au cantonnement, les soldats établissaient un rectangle de 400 mètres de longueur, sur 250 mètres de largeur, entouré d'un fossé et d'un parapet. Le même travail, répété tous les jours [travail pénible puisqu'il représentait un mouvement de terre de 7.000 à 8.000 mètres cubes], habituaient les bras à la peine, en même temps qu'il maintenait les

1. L. 2. et ss. *De oper. publ.*, Dig., L. 10.

esprits dans la stricte observance de la discipline militaire. Habitée à ce rude labeur quotidien, la légion pouvait prêter utilement son concours, lors de la mise en œuvre des ouvrages importants.

Les ruines innombrables dont est semée la province sénatoriale d'Afrique révèlent, à chaque pas, l'œuvre pacifique de l'armée. Sur les milliaires, un nom figure couramment, celui de la *legio III^e Augusta*.

Au début du principat de Tibère, c'est elle qui construit la voie reliant *Tacape* au camp retranché de *Théveste* ; l'inscription suivante (1) en fait foi :

Imp. Cæs. Augusti f. Augustus tri. pot..... XVI Asprenas cos. pr. cos. VII vir epulonum viam ex cast. hibernis Tacapes muniendam curavit leg. III Aug.

C'est elle encore qui trace, en l'année 75, la nouvelle route aboutissant au littoral et à *Hippo regius* (2). C'est elle, enfin, qui, après avoir travaillé à la voie *Septimiana*, perce, au prix des plus grandes fatigues, la principale artère de la province unissant Théveste et Carthage. A l'appui de ces affirmations, nous citerons ici les deux inscriptions suivantes :

(α) *Impp. Cæs. L. Septimo Severo Pertinaci arab. adiab. part. Maximo et M. Aurelio. Antonino. piis Augg. ac fortissimis principibus propagatoribus imperii viam Septimianam leg. III Aug. fecit* (3).

(β) *Imp. Cæs. divi. Nervæ nepos divi Traiani Parthici f. Traianus Hadrianus Aug. pont. max. trib. pot. VII cos. III*

1. *Corp. Inscr. Lat.*, VIII, 10023. Cf. 10048.

2. *Corp. Inscr. Lat.*, VIII, 10049.

3. *Corp. Inscr. Lat.*, VIII, 2705. — Cette inscription, son numéro de classement au *Corpus* l'indique d'ailleurs, ne provient pas d'un milliaire. Elle a été retrouvée à Lambèse entre l'amphithéâtre et l'arc de triomphe de Septime Sévère, au bord de la voie partant de la porte de l'est du camp de la légion vers le sud-est, sur une grande dalle dans un encadrement (Renier).

viam a Carthagine Thevestem stravit per leg. III. Aug. P. Metilio Secundo leg. Aug. pr. pr. (1).

Vers l'année 145, une *vexillatio* de la *legio VI Ferrata*, sous les ordres de Prastina Messalinus, construisait la chaussée militaire qui devait relier *Thamugas* à *Diana* et ouvrir, par là même, aux armes romaines, une des régions les plus résistantes de la Numidie.

Imp. Cæs. T. Ælio Hadriano Antonino Aug. Pio p. p. IIII et M. Aurelio Cæsare II cos. per. Prastina. Massalinum. leg. Aug. pr. pr. vexil. leg. VI Ferr. viam fecit (2).

Les forces actives de la légion romaine étaient encore mises à contribution, semble-t-il, pour l'exécution d'autres travaux ; nous en voulons voir la preuve dans trois inscriptions d'Afrique rapportant la participation de la *III^e Augusta* :

1^o A la construction du temple de Neptune à Lambèse (3) ;

2^o A la réparation du temple d'Isis et de Sérapis dans la même cité (4) ;

3^o A la construction de l'aqueduc de Verecunda (5).

Ces trois documents sont cités ici à titre d'exemple ; nous voudrions, en effet, retracer l'œuvre complète de la légion *III^e Augusta* qu'il nous faudrait analyser toute l'épigraphie des monuments de Lambèse (6).

Signalons, enfin, la construction de l'amphithéâtre de Mesarfelta [El Uthaita] par la cohorte *VI Commagenorum* (7).

1. *Corp. Inscr. Lat.*, VIII, 40048.

2. *Corp. Inscr. Lat.*, VIII, 40230.

3. *Corp. Inscr. Lat.*, VIII, 2653.

4. *Corp. Inscr. Lat.*, VIII, 2630.

5. *Corp. Inscr. Lat.*, VIII, 4205. Cf. 4204.

6. Nous renvoyons au *Corp. Inscr. Lat.*, VIII, f^{es} 303 et ss. Voy. aussi Boissière, *op. cit.*, p. 333 et suiv.

7. *Corp. Inscr. Lat.*, VIII, 2488.

Ces différents ouvrages rentraient dans la catégorie des travaux d'intérêt privé et ne concernaient guère que la cité dans lesquels ils étaient exécutés. Or, Auguste avait interdit à ses troupes la participation aux entreprises de ce genre : « *Paternus quoque scripsit debere eum qui se meminerit armato præesse.... ad opus privatum piscatum venatum militem non mittere* (1) ». Il est vrai qu'on permettait au proconsul, exceptionnellement pour la construction des temples et des édifices publics dans les cités provinciales, *ministeria quoque militaria, si opus fuerit... dare* (2).

Les condamnés et les esclaves, employés d'ordinaire aux plus pénibles travaux, étaient d'un utile secours. Enfin, dans les circonstances difficiles, on soumettait les habitants à des corvées et à des prestations. Ce n'était là, du reste, que la mise en vigueur d'un très antique usage : Denys d'Halicarnasse raconte, en effet, que Tarquin contraignit son peuple à creuser la terre, à transporter les matériaux, à prendre en un mot sa part dans l'œuvre commune (3).

Et maintenant, comment faisait-on face aux dépenses ?

Il semble, et tel est l'avis de Marquardt (4), que dans les provinces les frais des travaux publics n'étaient pas à la charge de l'*ærarium*, mais se prélevaient sur les ressources particulières de la province. Pour apporter quelque activité, dit-il, dans cette double branche du service public, l'administration impériale intervenait, soit dans des cas exceptionnels, soit d'une manière permanente, de l'une des quatre façons suivantes : Tantôt l'autorité impériale invitait des particuliers riches à contribuer volontairement aux travaux publics, ou

1. L. 12 § 1. *De re militari*, Dig., XLIX, 16.

2. L. 7 § 1. *De officio procons. et legat.*, Dig., I, 16.

3. Denys d'Halicarnasse, IV, 43.

4. Marquardt, *L'organisation financière*, p. 112.

bien elle prenait à sa charge les frais à faire ; d'autres fois, elle fixait une contribution mise à la charge des communes pour l'entretien des routes publiques, ou enfin, elle autorisait, lorsque la nécessité s'en faisait sentir, la perception d'un droit de passage. Ces quatre propositions peuvent être exactes ; notons, toutefois, que les inscriptions sur lesquelles Marquardt s'appuie proviennent exclusivement de l'Italie et des provinces impériales. Les documents épigraphiques relatifs aux provinces sénatoriales sont absolument muets sur cette grave question ; aussi, évitant de généraliser arbitrairement, nous tiendrons-nous là encore sur une prudente réserve.

Il est cependant un point sur lequel on peut se prononcer assez formellement. Quel que fut le manque de ressources, l'empereur tenait, par dessus tout, à ce que les provinciaux ne fussent chargés d'aucune contribution nouvelle, à ce qu'on ne prît rien sur leurs besoins ordinaires. Tel fut, du moins, l'ordre formel de Trajan dans une circonstance particulière dont la correspondance de Pline le Jeune nous a conservé le souvenir.

Les habitants de Pruse avaient un bain vieux et en mauvais état, il était question de le réparer et d'en construire un nouveau. L'argent faisant défaut, Pline proposa une combinaison ; *Erit enim pecunia ex qua fiat, primum ea, quam revocare a privatis et exigere jam cœpi ; deinde, quam ipse erogare in oleum soliti, parati sunt in opus balinei conferre* (1). Trajan lui fit la réponse suivante : *Si instructio novi balinei oneratura vires Prusensium non est, possumus desiderio eorum indulgere, modo ne quid ideo aut intribuant, aut minus illis in posterum fiat ad necessarias erogationes* (2). Peut-être, le

1. Plin., *Epist.*, X, 34,

2. Plin., *Epist.*, X, 35.

prince comptait-il sur les libéralités de quelque riche Prusien !

Ces libéralités devaient être encore assez fréquentes, du moins lorsque les travaux intéressaient spécialement une cité. Lors de la reconstruction du théâtre de Nicée, des particuliers promirent un grand nombre d'accessoires, des basiliques autour du monument, des galeries couronnant les derniers gradins (1). Nous savons, également, que les habitants de Claudiopolis s'étant décidés à creuser un bain immense, les sénateurs surnuméraires promirent de fortes sommes qu'ils s'engagèrent à verser le jour où le proconsul leur en ferait la demande (2).

Nous avons dit que les grands travaux d'utilité publique, les constructions de routes en particulier, s'exécutaient en régie avec le concours des légions et des condamnés. Était-ce là l'unique façon de procéder ? N'avait-on pas plutôt l'habitude de confier à l'entreprise privée la mise en œuvre des ouvrages d'importance secondaire et d'intérêt local ? Sur ce point, et en ce qui concerne les territoires du sénat, nous n'avons aucune donnée précise. Quelques textes au Digeste, font, il est vrai, allusion à un *curator operum* dont le rôle consistait à s'entendre avec les entrepreneurs (*redemptores*) sur le plan même du travail, à régler ensuite avec eux les questions pécuniaires (3). Pline mentionne, de son côté, et cela à plusieurs reprises (4), la présence d'un *architectus* lequel était envoyé de Rome par les soins de l'Empereur.

Certes, nous devons prendre en considération ces quelques documents ; mais, encore une fois, il nous semble dan-

1. Plin., *Epist.*, X, 48.

2. Plin., *Epist.*, X, 48.

3. L. 2 § 1. *De oper. publ.*, Dig., L. 10; — et L. 9, pr., *De administ. rer.*, Dig., L. 8.

4. Plin., *Epist.*, X, 46, 48.

gereux d'entreprendre, avec leur seul secours, la construction d'un système général, étant donné surtout que l'épigraphie des provinces sénatoriales ne nous révèle absolument rien sur la question.

CONCLUSION

Nous avons pu voir, au cours de cette étude, comment le système administratif inauguré par Auguste avait tourné au mieux des grands intérêts de l'Empire. Peu à peu, en effet, les idées, les mœurs et la civilisation romaine, faisant leur chemin, pénétrant au sein même des populations, avaient fini par triompher des résistances opiniâtres, par dompter les éléments les plus dissidents.

Au début du III^e siècle, il existait, en un mot, un édifice provincial, sinon complet, du moins présentant des assises et une façade suffisantes pour qu'il fut possible de le mettre en parallèle avec le grand monument italique.

Et maintenant, ce régime nouveau a-t-il véritablement procuré à la province romaine trois siècles de bonheur ? Voilà une question qui se pose ici toute naturelle et à laquelle, cependant, il est assez difficile de répondre, même les textes en main. Comment, en effet, songer à analyser l'état d'âme de tous ces gens, Grecs, Espagnols, Asiatiques, Africains, si dissemblables d'origine, de mœurs et de tempéramment ? Il nous semble également impossible de faire entrer en ligne les témoignages d'estime et de reconnaissance des cités, les milliers de décrets honorifiques rendus à la gloire impériale par les populations, toute cette adulation de commande, qui, étant donné son caractère officiel, n'avancerait en rien la solution de notre question. Mais, faisons un simple rapprochement entre l'état de crise et d'épuisement dans lequel se trou-

vait la province au déclin de la République, et les années si nombreuses de paix et de prospérité qui ont été l'œuvre de l'Empire ; reportons-nous, aussi, à ce que nous avons dit de la richesse des cités, du luxe des habitants, de leur existence calme et laborieuse à la fois au sein des territoires pacifiés ; tenons compte, enfin, du grand mouvement intellectuel qui se produisit dans les milieux provinciaux, mouvement d'où sortirent Martial, Sénèque, Fronton, Apulée et tant d'autres écrivains, et nous apprécierons l'exactitude de cette assertion, à savoir que l'Empire a été la revanche pacifique de la province conquise réagissant sur la cité conquérante.

VU :

Le président de la thèse,

P. F. GIRARD.

VU :

Le Doyen,

GARSONNET.

VU ET PERMIS D'IMPRIMER :

Le vice-recteur de l'Académie de Paris,

GRÉARD.

TABLE DES MATIÈRES

BIBLIOGRAPHIE	I-VII
AVANT-PROPOS.	1-2

LIVRE PREMIER

Les provinces sénatoriales.

CHAPITRE PREMIER

LE PARTAGE DE L'ANNÉE 727 = 27 ET LES MODIFICATIONS APPORTÉES A CE PARTAGE SOUS LE HAUT-EMPIRE.	3-25
---	------

La réforme d'Auguste et le partage des provinces entre l'empereur et le Sénat, 3. — Les provinces sénatoriales, 8. — Modifications postérieures, 9. — La *Gallia Narbonensis* et *Cyprus* passent sous le contrôle du Sénat, 9. — L'*Illyricum* devient impériale, 10. — Le gouvernement de la *Bithynia* subit diverses modifications sous Trajan, Caracalla et Gordien, 11. — La *Lycia Pamphylia* et ses destinées, 14. — La *Sardinia* tour à tour impériale et sénatoriale ; réformes de Néron, de Caracalla et de Marc-Aurèle, 15. — La *Baetica* et son union à la Maurétanie Tingitane, 17. — L'*Achaia* et la *Macedonia*, 21. — La province sénatoriale de *Creta et Cyrenaica* ; hypothèse de Borghesi, 22. — Fin de la division des provinces en provinces impériales et provinces sénatoriales, 24.

CHAPITRE II

APERÇU RAPIDE SUR LA GÉOGRAPHIE ET L'ETHNOGRAPHIE DES PROVINCES SÉNATORIALES	27-46
--	-------

L'*Africa proconsularis* : ses limites ; remaniement des frontières sous Septime Sévère ; les éléments Phéniciens, Berbers et Libyens ; leur fusion, 28. — La *Baetica* : son territoire et ses habitants ; implantation rapide de la domination romaine dans ce pays, 32. — La *Sicilia* : influences grecques et phéniciennes, 34. — La *Sardinia et Corsica*, au point de vue ethnographique, 35. — Les provinces réunies de *Creta et Cyrenaica* : colonisations helléniques ; les Greco Libyens ; persistance sous l'Empire des races primitives et particulièrement de la race Juive à Cyrène, 36. — L'*Asia* : les cités d'origine grecque, 39. — La *Lycia Pamphylia*, 41. — L'île de *Cyprus*, 42.

— La *Bithynia* : population et limites ; modifications apportées au tracé des frontières sous l'Empire, 44. — L'*Achaia* et la *Macedonia* : leurs territoires, 45. — La *Gallia Narbonensis* : ses frontières et ses habitants, 46.

LIVRE II

Les cités des provinces sénatoriales.

CHAPITRE PREMIER

LES VILLES DE CONSTITUTION ÉTRANGÈRE. . . . 47-91

Les cités libres et fédérées, 47. — Les villes stipendiaires, 48.
Les *civitates foederatæ* des provinces sénatoriales de *Sicilia*, 50 — *Sardinia*, 51 — *Baetica*, 51 — *Achaia*, 52 — *Bithynia et Pontus*, 54 — *Asia*, 55 — *Africa*, 56 — *Gallia Narbonensis*, 57.
Les *civitates sine fœdere immunes et liberæ* des provinces sénatoriales de *Sardinia*, 58 — *Sicilia*, 58 — *Africa proconsularis*, 59 — *Achaia*, 61 — *Macedonia*, 62 — *Bithynia et Pontus*, 63 — *Asia*, 64 — *Baetica*, 65 — *Creta et Cyrenaica*, 66.
Condition et administration de ces cités. — L'autonomie, 67. — Droit à la propriété du sol, 68. — Privilèges en matière de juridiction tant administrative que civile et criminelle. 70. — Perception des droits de douane, 73. — Droit de battre monnaie, 74. — Rapports du proconsul et des cités autonomes, 74. — Le *corrector* : ses fonctions ; controverses à ce sujet, 76.
Les *civitates stipendiariæ* : en *Baetica*, 80 — *Sicilia*, 81 — *Sardinia*, 82 — *Africa proconsularis*, 83 — *Cyprus*, 84. — Leur condition juridique et leur administration, 85. — Cités puniques et cités grecques, 87. — Le gouverneur de province, a-t-il le droit de s'ingérer dans l'administration des villes sujettes ? 90.

CHAPITRE II

LES VILLES DE CONSTITUTION ROMAINE. . . . 93-149

Les colonies. — Caractère des premières fondations à l'époque républicaine, 94. — Les colonies fondées par Auguste dans les provinces sénatoriales : en *Gallia Narbonensis*, 97 — *Baetica*, 98 — *Africa proconsularis*, 101 — *Sicilia*, 103 — *Corsica*, 105 — *Sardinia*, 105 — *Achaia*, 106 — *Macedonia*, 106 — *Bithynia et Pontus*, 107 — *Asia*, 108 — *Creta*, 108. — La colonisation se continue sous les successeurs d'Auguste dans les provinces de *Macedonia*, *Cyrenaica*, *Africa proconsularis*, 109. — Divers modes de fondation, 111. — Acheminement des villes provinciales vers la condition de colonie, 112. — *Coloniæ immunes et juris italicæ*, 113.
Les *municipes*, 118. — Qu'entend-on par *municipe* ? Définition donnée par Aulu-Gelle. — Les *municipes* dans les provinces sénatoriales : *Baetica*, 121 — *Africa proconsularis*, 125 — *Sicilia*, 127 — *Sardinia*, 128 — *Macedonia*, 128.

Les grandes lignes de l'administration municipale. — La population des cités (*cives et incolæ*), 128. — 1^o Le peuple et les comices : attributions et fonctionnement des comices, 132. — 2^o Le Sénat municipal (*curia*). Les décurions : leur mode de recrutement ; attributions de la curie, 133. — 3^o Les magistrats : les duumvirs et leurs fonctions ; les édiles ; les questeurs, 141. — Le gouverneur de province dans ses rapports avec les villes de constitution romaine, 147.

CHAPITRE ADDITIONNEL

LE *curator civitatis*. — SON INGÉRENCE DANS L'ADMINISTRATION DES CITÉS PROVINCIALES. 151-157

Création du *curator civitatis*, 151. — Sa nomination ; ses pouvoirs, 152. — Fonctions du *curator* : — Location des immeubles communaux, 153. — Concessions effectuées sur le domaine public, 154. — Recouvrement des créances municipales et emploi des capitaux, 154. — Travaux publics et surveillance des édifices, 155. — D'une façon générale, le *curator* a une mission de surveillance sur toutes les branches de l'administration des cités provinciales, 156.

LIVRE III

Les assemblées provinciales.

CHAPITRE PREMIER

LES *concilia* DES PROVINCES SÉNATORIALES ET LEUR ORGANISATION. 159-196

L'Empire reconnaît officiellement les assemblées provinciales, 159. — Revue des provinces sénatoriales. — Le *concilium* de *Baetica*, 161. — Le *concilium* de *Gallia Narbonensis*, 162. — Le κοινόν τῶν Μακεδόνων et le κοινόν τῶν Θεσσαλῶν, 164. — Les κοινά helléniques et le κοινόν τῶν Πανελλήνων, 165. — Les petits κοινά asiatiques ; leur persistance à l'époque impériale, 168 — le κοινόν Ἀσίας, 171. — Les chefs-lieux du κοινόν Ἀσίας ; leur concordance avec les villes dites μητρόπολις et les sièges de *conventus*, 172. — La province de *Bithynia* ; le κοινόν τῆς Βειθυνίας et le κοινόν τοῦ Πόντου, 174. — *Cyprus* et le κοινόν τῶν Κυπριῶν, 175. — Le κοινόν τῶν Κρητῶν. — Le *concilium provinciae Africae*, 176. — La province de *Sardinia*, 177. — Les assemblées de Corse, de Sicile et de Cyrénaïque, 177. — Les chefs-lieux des *concilia* et les capitales de provinces, 178.

L'organisation des assemblées provinciales (étude résumée) — Composition des assemblées : les *patroni*, les *sacerdotales*, les *legati*, 180. — Représentation des cités au *concilium*, 183. — Election et attributions des *legati*, 185. — Présidence des assemblées ; le *sacerdos* et ses fonctions, tout particulièrement l'ἀρχιερεὺς Ἀσίας, 187. — Se confond-il avec l'Ἀσιαρχὴς ? 191. — La *flaminica* et l'ἀρχιερεσία, 193. — Règlement des séances du *concilium*, 195.

CHAPITRE II

DE QUELQUES ATTRIBUTIONS DES *concilia* DANS LE DOMAINE DES AFFAIRES PROVINCIALES. 197-210

Le *concilium*, en dehors de son caractère religieux, n'est-il pas appelé à jouer un certain rôle dans l'administration provinciale ? Controverses à ce sujet, 197. — Compétence des *concilia* en matière financière, 199. — Le budget de l'assemblée et les contributions des cités, 200. — Le *concilium* se fait l'interprète, auprès de l'empereur, des populations provinciales, 201. — Les *legationes* : les *legati* et leur mission, 202. — Séjour à Rome, 203. — Retour en province, 203. — Nature des questions qui mettaient en rapport le pouvoir central et les *concilia*, 203. — Actions de grâces rendues aux empereurs, 206. — Remerciements adressés à certains personnages provinciaux, 207.

LIVRE IV

Les fonctionnaires provinciaux.

CHAPITRE PREMIER

LE PROCONSUL ET SES AGENTS. 241-242

Le *proconsul* gouverneur de province sénatoriale. — Il est qualifié *ἀνθυπατος, κληρωσάμενος*, 241. — La qualification de *στρατηγός* et l'hypothèse de Zumpt relative au pouvoir proconsulaire d'Agrippa (738-741), 242. — Capacité requise des candidats au gouvernement des provinces sénatoriales, 243. — Le *certus ordo magistratuum*, 243. — L'*adlectio*, 246. — L'interval quinquennal : diverses variations observées sous l'Empire, 247. — La *sortitio* des provinces ; causes d'excuses et cas de dispense ; le *jus liberorum* et le *jus mariti*, 220. — La nomination *extra sortem*, 222. — Durée des fonctions proconsulaires, 224. — Point de départ de l'année proconsulaire ; exemples de gouverneurs prorogés, 223. — Entrée en charge, 223. — Mort du proconsul dans l'exercice de ses fonctions, 230.

Le *questeur provincial* : capacité requise et nomination, 232. — La *proquæstor*, 233.

Les *legati*. — Comment étaient-ils recrutés ? 234. — Les quatre *legati* de l'*Africa proconsularis*, 236.

La *cohors* du proconsul : sa composition, 237. — Traitement des fonctionnaires provinciaux, 241.

CHAPITRE II

DE LA RESPONSABILITÉ DU PROCONSUL ET DES FONCTIONNAIRES PROVINCIAUX. 243-258

Nécessité d'une législation stricte en cette matière, 243. — Époque impériale : *Lex repetundarum*, *lex majestatis*, *lex de peculatu*, 243. — Sanctions de ces lois, 247. — Mise en accusation du proconsul par les particuliers, 250. — Treize exemples de gouverneurs sénatoriaux poursuivis sur l'initiative

des assemblées provinciales ; Procédure en usage, 250. — Envoi de *legati* à Rome ; leur mission, 252. — L'instruction du procès, 253. — L'affaire est portée devant le Sénat, 254. — La sentence, 255. — La juridiction impériale, 257. — Compétence du *præfectus prætorio*, 258.

LIVRE V

Les grandes branches de l'administration provinciale.

CHAPITRE PREMIER

L'ORGANISATION MILITAIRE 259-282

En principe, les provinces sénatoriales n'ont pas d'armée, 259. — Situation exceptionnelle de la *province d'Afrique* au point de vue militaire, 260. — Justification de cette anomalie, 261. — Opérations accomplies sous la direction des divers proconsuls qui se succèdent d'Auguste à Caligula, 262. — L'insurrection de Tacfarinas, 264. — Réformes de Caligula ; séparation de l'autorité civile et des pouvoirs militaires, 266. — L'armée africaine : la *legio III^e Augusta*, 267. — Les corps de troupes stationnés dans la province : légions, *VII Gemina Felix*, *VI Ferrata*, *IX Hispana*, *I Macriana Liberatrix*, 269. — Le proconsul d'Afrique et le légat impérial de Numidie ; leurs rapports, 271. — L'inscription du forum de Rusicade, 274. — La réforme de Septime Sévère, 276.

La *Cyrénaïque* et les légions cantonnées dans cette province, 277.

Détachements en *Sicile*, en *Asie* et à *Chypre*, 279.

Les légions de *Sardaigne*, 280.

Les *tribuni oræ maritimæ* (Bétique et Bithynie), 280. — Garde particulière du proconsul, 281.

Le recrutement dans les provinces sénatoriales, 282.

CHAPITRE II

L'ORGANISATION JUDICIAIRE. 282-300

Le proconsul concentre en ses mains les pouvoirs judiciaires les plus étendus, 283. — Faculté de délégation ; pouvoirs du *legatus*, 284.

Les circonscriptions judiciaires (*conventus*) dans les provinces sénatoriales : *Bætica*, 285. — *Sicilia*, 285. — *Asia*, 286. — Le proconsul préside les assemblées au siège du *conventus* et y rend la justice, assisté de son *consilium*, 288. — *Juridiction criminelle* du gouverneur, 289. — Privilège des décurions et des citoyens romains, 290. — Les crimes et leurs sanctions, 291. — *Juridiction civile*, 292. — La *tutoris datio* particulièrement, 293. — *Juridictio contentiosa*, 295. — Litiges : entre provinciaux ; entre citoyens romains, 296. — Droit en vigueur. — L'appel, 297. — Litiges entre communes provinciales, 298.

CHAPITRE III

L'ORGANISATION FINANCIÈRE 301-340

Les Impôts des provinces sénatoriales.

IMPOTS INDIRECTS. — *Portoria*, 302. — Circonscriptions et stations douanières dans les provinces du Sénat : *Sicilia*, 303 — *Gallia Narbonensis*, 303 — *Baetica*, 304 — *Africa proconsularis*, 305 — *Asia*, 306 — *Bithynia et Pontus*, 306 — *Achaia et Macedonia*, 306 — *Cyrenaica*, 307. — Les droits de douane ; marchandises imposées et quotité du droit ; le tarif de Zraïa, 307. — La *vicesima hereditatium*, 312. — Districts de perception de la *vicesima* dans les provinces du Sénat, 313. — *Vicesima libertatis*, et autres contributions indirectes, 313.

IMPOTS DIRECTS, 314. — Réformes d'Auguste, 316. — Le cadastre et le cens ; nouvelle assiette de l'impôt foncier, 317. — Le recensement fait à l'époque de la naissance de Jésus, 318. — Le *census* dans les provinces sénatoriales, 321. — Le *tributum capitis*, 324. — Les impôts sur le commerce et l'industrie, 325. — Les *metalla*, 326.

L'*administration financière*, 327. — Contributions affermées, 328. — Surveillance exercée sur les compagnies fermières par les *procuratores* (agents impériaux), 330. — Exemples de ces *procuratores* dans les provinces du Sénat. — Le *procurator metallorum*, 332. — Les *procuratores XX hereditatium* et les *procuratores XX libertatis*, 333. — Système de la perception directe appliqué peu à peu à la plupart des contributions provinciales, 334.

Les deux caisses : 1^o Le *tabularium* et l'*arca provinciæ* ; 2^o Le *fiscus Cæsaris* provincial, 335. — Recouvrement par l'une et l'autre des impôts des provinces sénatoriales, 336. — Le *fiscus* s'approprie progressivement tous les revenus, 337. — Le contentieux financier, 339.

CHAPITRE IV

LES TRAVAUX PUBLICS 341-356

Les travaux publics et leur importance, 341. — *Voies romaines*. — Étude particulière du réseau routier de la province sénatoriale d'Afrique, 342. — Son utilité au double point de vue stratégique et commercial, 348.

Administration provinciale des travaux publics, 349. — Exécution en régie des grands travaux d'utilité publique, 350. — La construction des routes par les légions et les condamnés ; l'œuvre des légions *III^e Augusta* et *VI Ferrata*, 351. — Ressources affectées aux travaux publics, 353. — Ouvrages confiés à l'entreprise privée, 355.

CONCLUSION 357

ERRATA

- F° III, ligne 1, au lieu de : *Geographia*, lisez : *Geografia*
F° V, ligne 10, au lieu de : *discribtum*, lisez : *discriptum*
P. 11, note 1, ligne 4, au lieu de : elle-mêmes, lisez : elles-mêmes
P. 15, ligne 26, au lieu de : de tous, lisez : de tout
P. 37, ligne 18, au lieu de : gréco-lybienne, lisez : gréco-libyenne
P. 41, lignes 11 et 12, au lieu de : *Magnésie du Sipyle* : lisez : *Magnésie du Sipyle* — même page, note 5, au lieu de *Voz. infra*
Livre III. Chap. 1^{er}, lisez : *Voy. infra*. p. 168 et suiv.
P. 50, note 1, ligne 2, au lieu de : *civitates et liberae*, lisez : *civitates immunes et liberae*.
P. 53, ligne 22, au lieu de : affirmatifs, lisez : affirmatif
P. 54, note 5, au lieu de : Eckel, lisez : Eckhel
P. 57, ligne 5, au lieu de : parmis, lisez : parmi
P. 89, ligne 8, au lieu de : nous en prenons à, lisez : nous en prenons pour.
P. 94, ligne 12, au lieu de : fidèles, lisez : fidèle
P. 104, lignes 3 et 4, au lieu de : *Thermæ Himereæ* (actuellement Termini Himerenses). lisez : *Thermae Himerenses* (actuellement Termini) — même correction, p. 137, ligne 4.
P. 109, note 9, ligne 1, au lieu de : sufetes, lisez : *sufetes*
P. 110, ligne 19, au lieu de : *coloina* : lisez : *colonia*
P. 115, note 1, au lieu de : Dig., 15. lisez : Dig., L. 15
P. 124, note 3, ligne 19, supprimez le point après : Malaca
P. 160, ligne 10, supprimez la virgule après : ces associations
P. 200, note 3, ligne 2, au lieu de : Willmanns, lisez : Wilmanns. — même correction, p. 183, note 2
P. 205, note 6, au lieu de : X, 65, lisez : X, 71
P. 236, ligne 8, au lieu de : *Hypo Diarrhytus*. lisez : *Hippo Diarrhytus*
P. 284, ligne 5, au lieu de : aux lieu, lisez : au lieu.
P. 289, ligne 12, au lieu de : *præst*, lisez : *præest*
P. 315, ligne 4, au lieu de : *societas*, lisez : *societates*

